
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

WIDENER



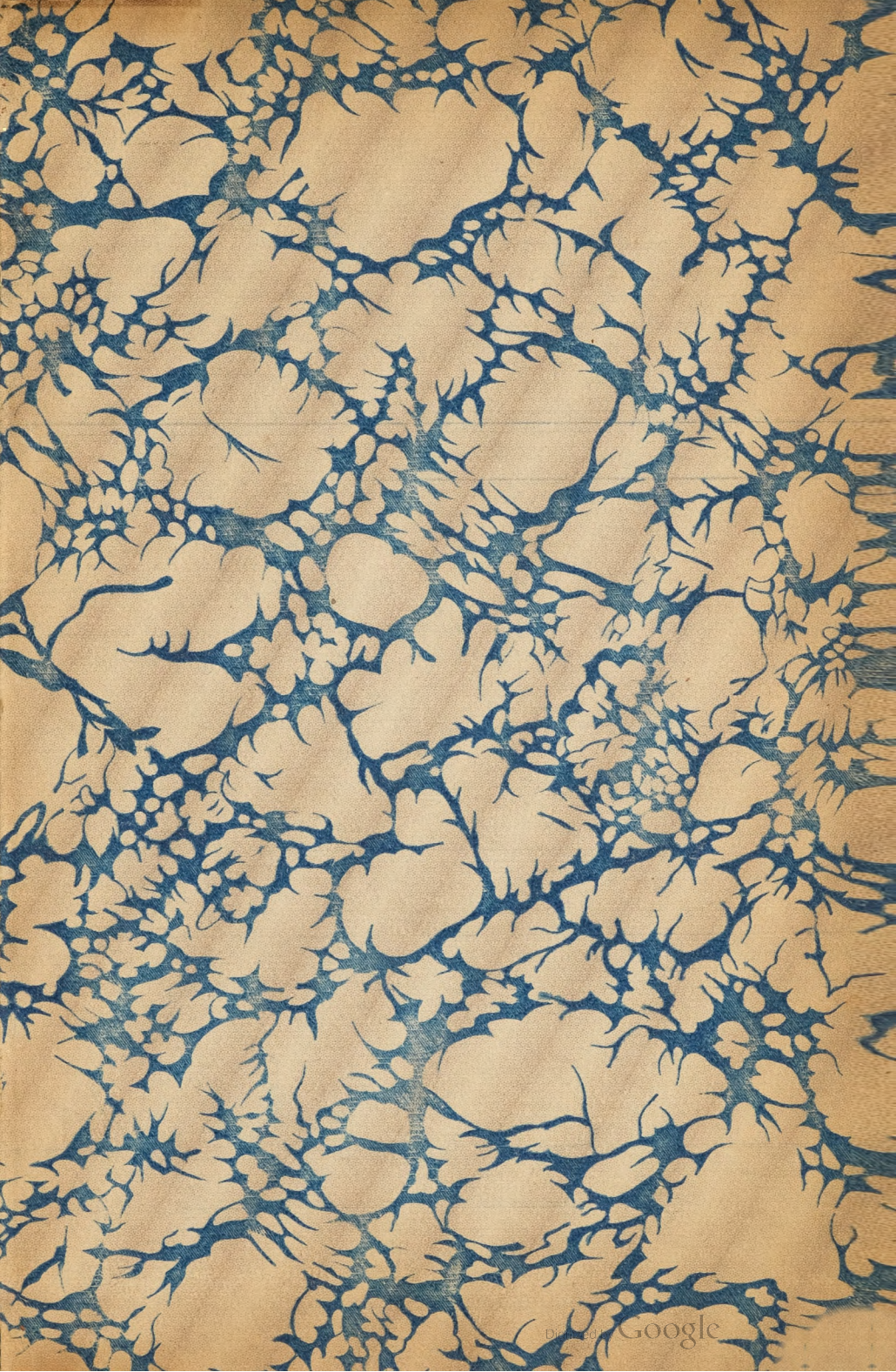
HN H88C %

WIDENER

WIDENER

EA 27.3.90

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

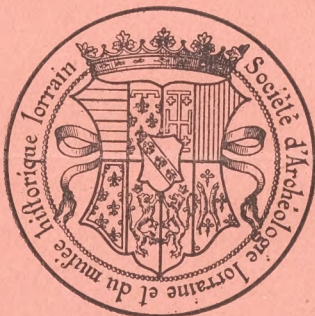


Comme en cette couverture

BULLETIN MENSUEL
DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE
ET DU
MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

2^e Série, Tome I^{er}, (50^e Volume)

1901



NANCY
AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ
PALAIS DUCAL
GRANDE-RUE (VILLE-VIEILLE)

—
1901

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSITAIRE
NANCY

BULLETIN MENSUEL

DE LA

SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE

ET DU

MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

Première Année — 1901



É D
NANCY

A. CRÉPIN-LEBLOND, IMPRIMEUR DE LA SOCIÉTÉ
21, rue Saint-Dizier (passage du Casino)

—
1901

101. 8. 70
101. 8. 70

Harvard College Library

Sept 10, 1912

E. C. Lowell fund

BULLETIN MENSUEL
DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE
ET DU
MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

1^{re} ANNÉE. — NUMÉRO 1. — JANVIER 1901.

A NOS CONFRÈRES

A l'entrée du siècle nouveau, qui correspond, à deux années près, avec le cinquantenaire de notre Société, il a paru désirable de modifier le titre de notre publication mensuelle ; car celui de *Journal*, qui originairement avait sa raison d'être, ne se trouve plus en rapport avec la réalité des faits et présente maintenant des inconvénients. Primitivement, ce périodique comptait d'habitude un moins grand nombre de pages ; il était destiné surtout à l'insertion des procès-verbaux des séances tenues par la Société d'Archéologie lorraine et par le Comité du Musée historique lorrain, alors distinct de la Société ; il enregistrait aussi les dons faits au Musée, plus fréquemment nombreux et importants qu'à présent, parce que le Musée était à ses débuts ; enfin, les huit premiers volumes annuels de la Société ayant reçu le titre de *Bulletin*, puis de *Bulletins*, qui fut ensuite changé avantageusement en celui de *Mémoires*, il était indispensable de donner à l'organe mensuel une appellation différente.

Mais ce titre de *Journal* ne répondait plus à l'état actuel des choses ; aux personnes qui ne connaissent pas cette publication, il donnait l'idée d'un périodique très fréquent de grand format mais de peu de pages, ayant pour objet de contenir surtout des renseignements d'intérêt immédiat, c'est-à-dire momentané et éphémère, en un mot une feuille qui n'est pas faite pour être conservée dans une bibliothèque de travail à côté des *Mémoires*.

En adoptant la dénomination de *Bulletin*, employée pour les périodiques analogues de toutes les Sociétés scientifiques qui en font paraître de tels, nous donnons à notre recueil le vrai titre qui lui convient ; et, en y joignant le mot *mensuel*, nous précisons le caractère de sa périodicité, en même temps que nous évitons une confusion, d'ailleurs bien improbable, avec nos recueils annuels de 1851 à 1858.

Que l'on nous permette d'insister sur l'évolution naturelle et heureuse qu'a suivie cette publication. D'une part, le progrès a été matériel : sans que le prix du *Journal* ait jamais varié, malgré le renchérissement de toutes choses, nous avons obtenu des papiers meilleurs, une impression plus belle, et continué de donner des planches et des figures ; mieux que cela : souvent, autrefois, le numéro n'était que d'une feuille d'impression, c'est-à-dire de seize pages ; or, depuis quelques années, nous l'avons fait uniformément d'une feuille et demie, c'est-à-dire de vingt-quatre pages, ce qui forme chaque année un volume de 288 pages ; en outre, nous avons donné à chaque numéro une couverture imprimée, avec sommaire et ordre du jour de la séance prochaine, et une autre couverture pour le volume complet. D'autre part, le progrès ne paraît point contestable pour ce qui concerne le fond : certes, dès l'origine, il y a eu dans le *Journal* des articles de grande valeur, d'une véritable importance historique ou archéologique ; mais, que de place était absorbée par des procès-

verbaux, des chroniques, des comptes rendus d'intérêt très fugitif ! Peu à peu, nous sommes parvenus à abréger ces éléments d'ordre secondaire, à les réduire au strict minimum ; nous avons supprimé notamment les longues listes mensuelles des périodiques ou fascicules envoyés par les Sociétés correspondantes, énumérations inutiles, puisque la liste de ces Sociétés existe à la fin du volume des *Mémoires*. De plus, nous avons de beaucoup restreint les « chroniques » et fait rentrer dans les « mémoires » tous les articles, même très courts, relatifs à des questions d'ordre scientifique, de manière qu'on puisse les trouver tous facilement en parcourant une seule partie, et non deux, de la table annuelle des matières. Personne ne niera, croyons-nous, que ce soient là de louables modifications ; par là a été augmenté dans la mesure la plus large, l'espace à consacrer aux articles de fond.

D'autres améliorations pourraient encore être faites, particulièrement en ce qui touche l'« illustration », si notre bulletin était plus connu et plus répandu, c'est-à-dire si le nombre de ses abonnés progressait aussi. Nous devons maintenant exprimer le désir que ses collaborateurs deviennent plus nombreux, et que toute la charge de la rédaction ne se fixe pas immuablement sur les mêmes confrères. Si des dissertations approfondies effraient un auteur, que l'on nous apporte des nouvelles archéologiques : trouvailles, restaurations d'édifices, démolitions, hélas trop fréquentes, croquis, photographies de vieux monuments, copies exactes de textes curieux, d'inscriptions commémoratives et d'épitaphes ; partout il y a encore beaucoup à faire.

Tels sont les vœux que nous formons plus spécialement à ce commencement du ^{xx}e siècle où, quelle que soit la destinée de chacun de ses membres, notre institution, espérons-nous, demeurera florissante et utile. Puisse notre organe mensuel continuer, sous son nouveau titre, de

remplir dignement son rôle pour l'honneur de la Société et le progrès des études sur l'histoire de Lorraine.

L. G.

P. S. — La dernière table décennale du *Journal* a été publiée pour la fin de l'année 1887 ; il conviendrait donc de composer à présent une table pour les treize dernières années, 1888 à 1900. Mais un projet plus vaste a été conçu : il s'agirait de faire une table analytique très détaillée pour toutes les publications de la Société, depuis l'origine : anciens *Bulletins* annuels, *Mémoires*, *Recueil de documents* et *Journal* ; cette table unique, qui formerait sans doute un volume, rendrait les plus précieux services et serait un instrument de travail inappréciable ; nous comptons que de jeunes et actifs dévouements se consacreront à cette lourde tâche, dont on ne saurait trop souhaiter la réussite.

Procès-verbal de la séance du vendredi 14 décembre 1900

PRÉSIDENCE DE M. L. QUINTARD, PRÉSIDENT

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications.

Lecture est donnée d'une lettre du président de la Société de géographie de l'Est, demandant à la Société de se faire officiellement représenter au Congrès national des Sociétés françaises de Géographie qui tiendra sa 22^e session à Nancy, du 1^{er} au 3 août 1901. Nos confrères sont également invités à assister aux séances et à prendre part aux travaux du Congrès.

M. de Souhesmes, vice-président, est désigné comme délégué officiel de la Société.

La Société de Saint-Jean, à Paris, demande l'échange du *Journal* avec son bulletin *Notes d'art et d'archéologie*. Cet échange est décidé.

Nécrologie.

Le président fait part du décès de MM. le comte O'Gorman, membre titulaire, et Alfred Bovet, industriel à Valentigney (Doubs), membre correspondant.

Admissions.

Sont admis en qualité de membres titulaires: MM. le docteur H. Chrétien, Georges Chrétien, Marcel Knecht, l'abbé Charles Pernot, le capitaine Paul Martin, Paul Royer, Hutin, Arth, Henri Grosjean, Bentz, Charbonnier, Louis Lespine et E. Gœpfert.

Ouvrages offerts à la Société.

Les fêtes nationales à Mirecourt (1789-1816), par M. Ch. Guyot ; Nancy, Berger-Levrault, 1900, in-8° de 42 p.

Miscellanées, VIII, par M. Henri Bardy ; Saint-Dié, C. Cuny, 1900, in-8° de 61 p.

Le vol en cas d'extrême misère et l'état de nécessité, discours prononcé par M. l'avocat-général Marchand, à l'audience solennelle de rentrée de la Cour d'appel de Nancy, le 16 octobre 1900 ; Nancy, Vagner, 1900, in-8° de 62 p.

Lettres de Londres, par M. Marcel Knecht ; Londres, William Hope et C^e, 1901, in-8° de 61 p.

An old indian village, par M. J.-A. Udden ; Rock Island, 1900, in 8° de 80 p., avec 5 planches et 32 figures.

Lecture.

Le Président donne lecture du travail de M. V. Parisel, intitulé *Etude historique et généalogique sur la seigneurie et les seigneurs d'Hacourt, de 1380 à 1792*. La Société vote l'impression de ce travail dans ses *Mémoires*, et nomme pour former la Commission de révision MM. de Souhesmes, Léon Germain et Lefebvre.

M. de Souhesmes donne lecture de son travail sur *la torture et les anesthésiques*.

L'impression dans les *Mémoires* est votée, et la Commission de révision, composée de MM. Martz, Ch. Guyot et Marcel Maure.

MÉMOIRES

NOTE SUR UNE SÉPULTURE DE L'ÉPOQUE NÉOLITHIQUE DÉCOUVERTE EN 1900 DANS LA GROTTÉ DU GÉANT.

A 4 kilomètres environ en aval du village de Maron, se trouve une grotte, dite Grotte du Géant. Elle s'enfonce sous une saillie rocheuse, se détachant des hauteurs escarpées entre lesquelles la rivière a creusé son lit. Le sol de la caverne est à 15 ou 20 mètres au-dessus du niveau de la rivière, qui venait baigner, en dessous, le pied des rochers, avant la construction de la ligne du chemin de fer.

Elle consiste en une petite salle de 2 à 3 mètres de hauteur, profonde de 12 mètres dans un sens, et de 10 mètres dans l'autre, formée par deux couloirs se rejoignant. Le soleil et l'air y pénètrent largement, par trois grandes ouvertures donnant sur la vallée, au Sud, à l'Ouest et au Nord-Ouest (1). L'aire est recouverte d'une sorte de poussière sèche, formée de cendres, d'un peu de terre rouge, de détritux végétaux et de quelques menues pierrailles.

Difficilement abordable, voisine de l'eau, très solide, avec des vues étendues, elle a servi de refuge à diverses époques. Le plafond enfumé et les débris de tous les âges épars dans la poussière du sol, témoignent des séjours successifs de l'homme (2).

(1) Voir le plan (fig. 1).

(2) Nous y avons trouvé entre autres choses un éperon du xvii^e siècle.

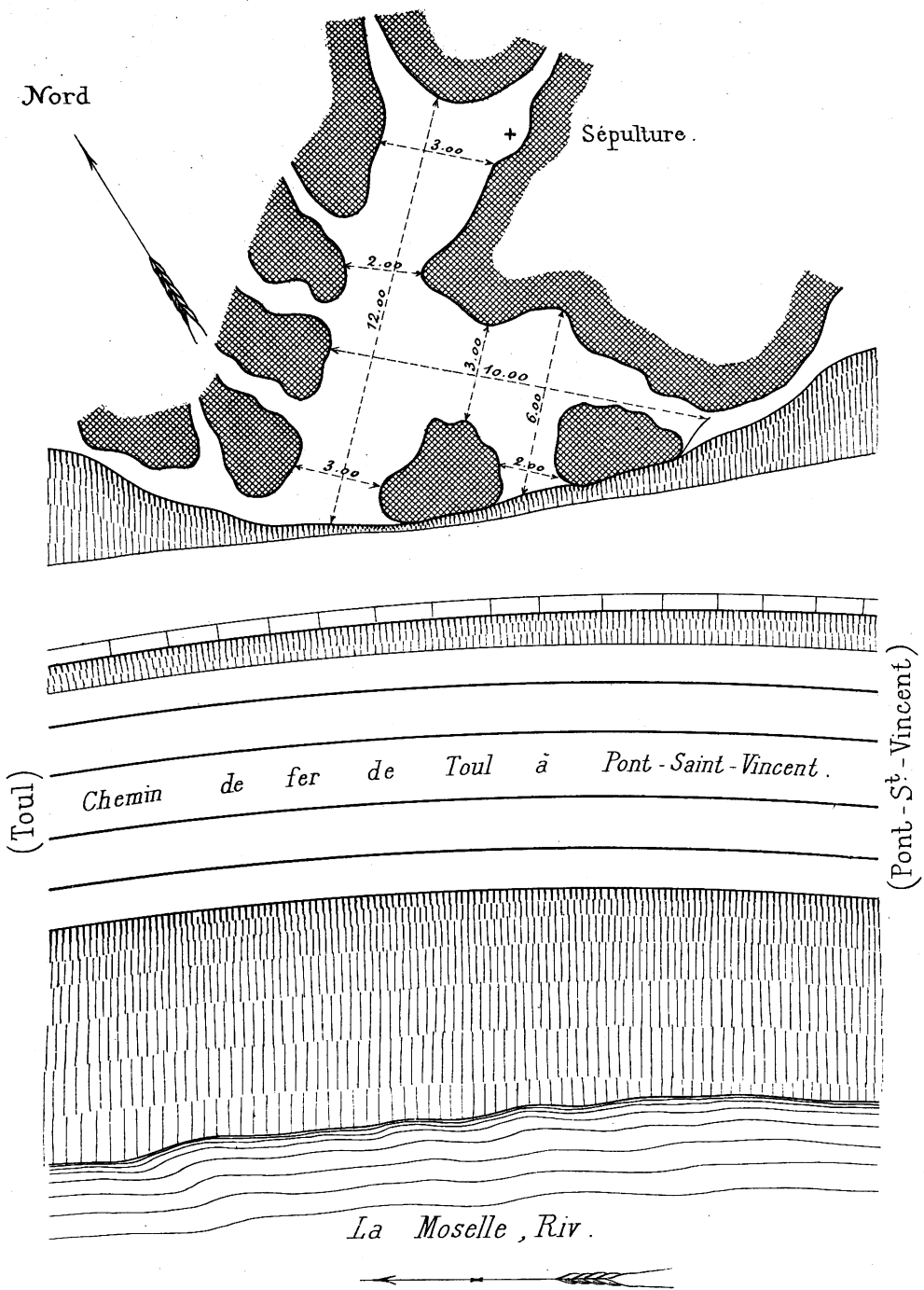


Fig.1. Plan de la Grotte du Céant.

Située entre Maxon et Villey-le-Sec.

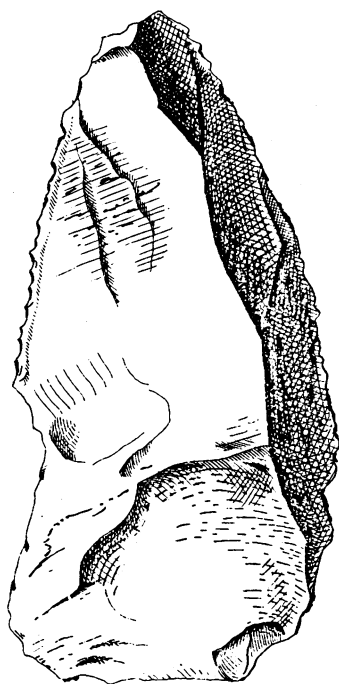


Fig.2. Couteau dégagé du manche en corne de cerf.
(Grandeur Naturelle)



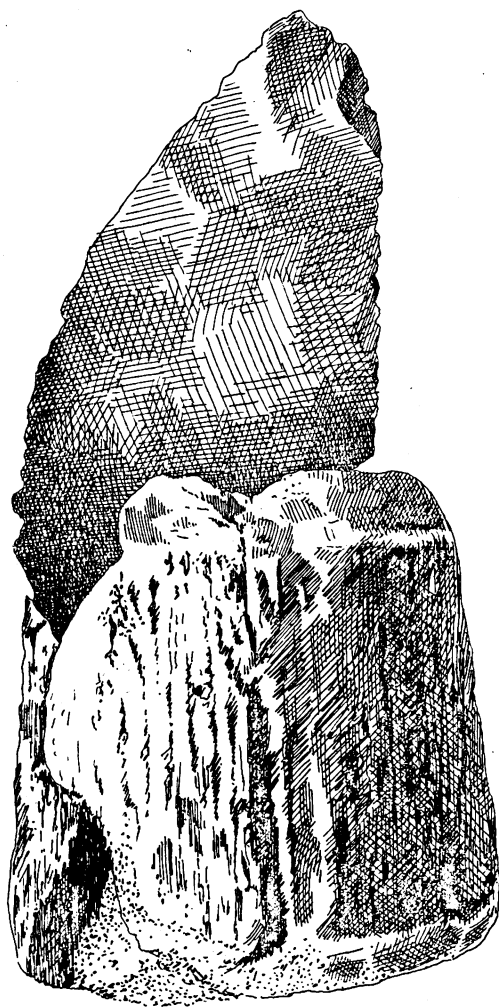


Fig.3. Couteau engagé dans le manche en corne de cerf (Face)
(Grandeur Naturelle)

M. Husson l'a fouillée en 1864 (1). Il y a recueilli peu de choses, sans doute à cause du peu d'épaisseur de terre qui recouvre le sol. Les trouvailles se bornèrent à :

« Plusieurs os travaillés, dont deux en forme de pointes
« de flèches, une canine non déterminée, une portion de
« mâchoire avec une molaire très curieuse également
« indéterminée, plusieurs autres ossements et des tessons
« de poterie plus ou moins ancienne. Dans une encoi-
« gnure à 30 centimètres en dessous de la surface de ces
« décombres, se trouvait un foyer, renfermant de la
« cendre, des cailloux cassés, et de la poterie de l'époque
« celtique. Un autre petit coin, mais plus central, contenait
« aussi de la cendre. »

Notre collègue M. Poirot, ayant fait un sondage, dans le fond de la grotte, en juillet dernier, découvrit une sorte de poche, profonde d'environ 0,30, et large d'environ un mètre. Au fond de celle-ci se trouvait une couche mince de diluvium rouge, de quelques centimètres d'épaisseur, puis une poussière analogue à celle recouvrant l'aire de la caverne, mais mêlée de pierres un peu plus volumineuses. Il y avait là une sépulture échappée aux recherches antérieures.

Malheureusement, le peu d'épaisseur de la couche terreuse n'avait pu préserver complètement le squelette contre les animaux et les hommes : la plupart des os manquaient.

Nous avons exploré avec soin cette sépulture, avec notre collaborateur.

Les quelques ossements retrouvés, un maxillaire inférieur droit, un grand nombre de vertèbres et des côtes, étaient entassées de telle sorte, que le mort paraît avoir été enseveli assis ou accroupi. C'est la position de l'homme mort de la Pierre polie, découvert jadis près de Marsal.

(1) Husson. Origine de l'espèce humaine aux environs de Toul, etc....

Le mobilier est typique : il consiste en éclats d'une poterie grossière, façonnée à la main, ressemblant à celle de Cravanches, et en instruments de silex taillé de provenance locale. Ceux-ci sont au nombre de cinq, tous très curieux, mais surtout un beau grattoir, et une grande lame (1), s'adaptant à un manche en corne de cerf. C'est, croyons-nous, le seul outil encore emmanché recueilli dans notre région, sauf une hachette, trouvée par M. Voulot, sur le mont Vaudois et déposée au Musée d'Epinal.

Quelques fragments d'un coquillage en nacre, analogue à ceux que découvrit R. Guérin en 1864 dans le Trou des Celtes (2), bien que n'étant pas munis comme ces derniers de trous de suspension, ont peut-être fait partie d'une parure.

En résumé, le sol rocheux paraît avoir été creusé de 0,20 (3) pour recevoir le corps, qui a dû être ensuite entouré de cette poussière, mêlée de cendres, qui garnit l'aire de la grotte, et des quelques pierres provenant de la fouille : protection bien insuffisante, qui explique facilement la disparition des os à moelle, enlevés par les animaux carnassiers, mais qui suffit à sauvegarder assez d'ossements du tronc, pour permettre de reconstituer la position du mort, qui, par suite de la décomposition des chairs et de la pression de la terre, a dû s'affaisser sur lui-même. De là vient l'amoncellement des vertèbres, d'une partie des côtes et du maxillaire inférieur. Le crâne et les os du bassin devaient former trop de saillie au-dessus du sol pour ne pas être remarqués, ce qui explique leur dispersion.

Il est probable que les os taillés en pointes de flèches,

(1) Fig. 2, 3.

(2) *Unio Sinuata*. R. Guérin. Une sépulture antique. Journal de la Société d'archéologie lorraine, 1869, p. 139.

(3) On a profité d'une dépression naturelle et l'on a soulevé les pierres peu adhérentes de la surface rocheuse.

trouvés par M. Husson, l'ont été sur l'emplacement de cette sépulture, qu'il aurait découverte, si les recherches avaient été poussées plus profondément.

A ne considérer que la taille des silex, on n'hésiterait pas à attribuer cette sépulture aux temps paléolithiques ; mais l'examen de la couche terreuse, autour, et au-dessus de la poche, couche dans laquelle nous avons recueilli des éclats de poterie grossière, ne permet pas une pareille affirmation.

Cette poterie faisait-elle partie du mobilier funéraire ; a-t-elle été apportée après coup ? c'est ce qu'il est impossible de dire, en présence des remaniements successifs qu'a subis une épaisseur de terre, aussi mince, que celle qui recouvre le sol de la grotte.

Nous pencherions plutôt pour attribuer la sépulture de la Grotte du Géant à l'époque néolithique. Quoiqu'il en soit, elle est probablement contemporaine de celles du Trou des Celtes, considérées par quelques archéologues comme paléolithiques.

J. BEAUPRÉ.

LA « CENTAINE » D'ARNAVILLE

Nous avons vu dans notre précédent article (1) quels étaient au début du *xiii^e* siècle la division du territoire et le régime ecclésiastique d'Arnaville ; nous nous proposons aujourd'hui de rechercher comment ce village était administré du *xiii^e* au *xv^e* siècle environ. Cette étude peut jeter quelque jour sur la condition des habitants que nous ne pouvons connaître directement, faute de documents.

Un acte de vente dont nous ne pouvons fixer exactement

(1) *Les origines du village et de la paroisse d'Arnaville*, Journal Soc. d'archéol. lorr., 1900, p. 193-207.

la date, mais qu'il faut certainement placer entre les années 1213 et 1220, nous apprend que, à cette époque, la « centaine d'Arnaville (1) » allait passer des mains du comte Henri de Bar à l'abbaye de Gorze. Que signifie le mot de *centena* et en quoi consistait la centaine d'Arnaville ? C'est ce que nous allons successivement étudier.

Suivant Du Cange, le mot centaine a deux sens principaux, celui de circonscription territoriale et celui de seigneurie(2). Ces deux significations qui, suivant M. Guyot (3), dérivent l'une de l'autre, Lepage les a attribuées successivement à la centaine d'Arnaville. D'abord, il avait cru reconnaître dans le *pagus Scarponensis* l'indication des « centaines d'Arnaville, Norroy, Pagny et Pont-à-Mousson, mentionnés seulement au xiv^e et au xv^e siècles, mais dont l'origine est plus ancienne (4) ». Pour Arnaville il se trompait au moins de date ; de plus, il paraît douteux que, même au xiii^e siècle, on eût conservé les anciennes divisions des *pagi*. Il resterait, d'ailleurs, à prouver comment, dans le *pagus Scarponensis*, il eût pu exister des circonscriptions territoriales assez restreintes pour avoir leur centre dans les villages aussi rapprochés d'Arnaville, que Vandelainville à l'ouest, Pagny-sur-Moselle au sud, Dornot au nord, localités dont les centaines sont mentionnées aux

(1) « *Centena de Ernaldivilla*. » Bibliothèque de Metz, ms. 77, f^o 395. La date ainsi donnée : « *anno gratie millio CC^{mo} XII^o mense julii* » est évidemment fausse, car il est question dans la charte de la mort du duc Ferry (1213) et de son successeur Thiébaut (1213-1220). L'indication du mois de juillet, qui se retrouve dans une charte de confirmation datée de 1233 (ms. cité, f^o 397), pourrait faire supposer que les deux pièces sont de même époque, s'il n'était question dans la seconde seule du duc Mathieu (1220-1251).

(2) CENTENA. Districtus, juridictio, dominium, Seigneurie. *Glossarium mediæ... latinitatis*.

(3) *La situation des campagnes en Lorraine sous Mathieu II*. Mém. Soc. d'archéol. lorr., 1895, p. 207.

(4) *Dictionnaire topographique de la Meurthe*, 1862, Préface, p. VIII.

xiv^e et xv^e siècles (1). — Plus tard, dans l'énumération qu'il a donnée des centaines du département de la Meurthe, Lepage a considéré la centaine d'Arnaville comme « une seigneurie qui a sa charte particulière (2) » ; mais, s'il se rapproche ici de la vérité, sa définition est incomplète et inexacte.

La lecture du document cité plus haut permet de préciser pour Arnaville le second sens du mot centaine. Le comte de Bar, en vendant à la fois celles d'Arnaville et de Rezonville à l'abbaye de Gorze, emploie les termes suivants : « Ego dictas vendiciones factas dicte eccle[sie] et *quidquid feodi et dominii habebam in dictis centenis* de Ernaldivilla et Resonvilla. » Ainsi la centaine d'Arnaville comportait des droits féodaux et seigneuriaux, la possession de vassaux et la propriété éminente de la terre. Elle donnait à la fois, à son possesseur, des revenus en argent et la souveraineté du territoire, au moins en partie. Cette souveraineté comprenait sans doute, à ce moment comme plus tard, l'administration du village par une mairie et en particulier les droits de haute justice sur les habitants (3).

Au moment où nous est mentionnée la centaine d'Arnaville, elle a passé par bien des mains. Nous n'en connaissons pas les premiers possesseurs, mais il y a lieu de supposer que ce furent les ducs de Lorraine. De là, elle passa sans doute aux comtes de Bar : Henri de Bar, qui rendait hommage au duc Mathieu II pour la centaine d'Arnaville, l'avait cédée au sire Gautier de Manonville, qui la céda lui-même au sire Simon de Rozerieulles. Ce dernier la vendit à son

(1) Sur les centaines de Pagny-sur-Moselle et de Vandelainville, voir Lepage, *La centaine de Pont-à-Mousson*. Mém. Soc. archéol. lorr., 1880, p. 145, 147 et 149. Sur celles d'Onville et Dornot, v. ms. 77 de Metz, p. 431.

(2) Lepage, *idem*, p. 148.

(3) V. plus loin, p. 00. Cf. Guyot, *Mémoire* cité, p. 207, où il parle de certaines mairies « analogues aux centaines » et cite en note celles d'Arnaville et de Rezonville d'après le document de 1233.

tour à l'abbaye de Gorze avec l'approbation des précédents détenteurs ; le comte de Bar et le duc de Lorraine ratifièrent cette vente en juillet et décembre 1233 (1). Dès lors, la centaine fut certainement indépendante de la Lorraine et du Barrois, et l'abbé de Gorze en exerça seul la souveraineté.

Souveraine d'Arnaville, l'abbaye de Gorze y recevait de nouveaux dons, tandis que d'autres maisons pieuses s'établissaient ou se constituaient sur le territoire. En 1225, Henri, seigneur d'Aix, voué de Conflans, donnait à l'abbaye de Gorze tout ce qu'il possédait du chef de sa femme (2). En 1227, Jacques, sire de Cons, vendit à l'abbaye d'Orval, dans les Ardennes, des prés situés à Arnaville au bord de la Moselle (3). Plus tard, le fils de Jacques, Jean de Termes, sire de Cons, et Poince, sa femme, donneront en aumône à Gorze « les hom[mes] et les fem[m]es » qu'ils avaient à Arnaville « en tous prours et us comme ils les avaient tenus d'acquest », sauf réserve d'une famille de vilains et avec le consentement du duc Mathieu II (1247) (4). De même, l'abbaye de Sainte-Marie-aux-Bois recevait du clerc Josserans, originaire d'Arnaville, une rente annuelle de dix muids de vin (1271) (5). Dix ans après, comme nous allons le voir, un sire de Bassompierre relevait de Gorze pour deux vignes.

Les ducs de Lorraine n'avaient sans doute des terres que sur le ban Saint-Pierre ; dans le village, ils possédaient quelques vilains. En 1281, Orry, sire de Bassompierre,

(1) Ms. 77 de Metz, p. 397 et 399. Cf. De Morière, *Catalogue des actes du duc Mathieu II*, n^{os} 172 et 174. Dans la chartre que nous avons citée plus haut, Henri de Bar ne dit pas qu'il tenait la centaine d'Arnaville du duc Thiébaud, mais cela nous semble probable.

(2) Ms. 77 de la Bibl. de Metz, p. 391.

(3) *Cartulaire de l'abbaye d'Orval*, par le R. P. Hipp. Goffinet, p. 193.

(4) Ms. 77 de Metz, p. 401. Cf. Léon Germain, *Jean I^{er} de Termes, sire de Cons (1247-1258)*, p. 14.

(5) Archives de la Moselle, H. 1122.

reconnaît tenir de Ferry III « en fief et hommage » tout ce qu'il possédait à Arnaville, « fors deux journaux de vigne que meuvent du ban qu'on dit Saint-Gorgonne » et, comme vassal du duc, lui devoir quelques semaines de garde au château de Prény (1). Le seul document daté que nous connaissions sur Arnaville au xiv^e siècle nous apprend que le duc Raoul endetté vendit à un messein, Nicolas Baudoché, les « conduits » ou ménages qu'il possédait à Arnaville et dans toute la vallée du Rupt de Mad (1347). Le duc conservait la faculté de rachat (2). Ces familles furent-elles rachetées plus tard ? D'autres s'établirent-elles à leur place ? Nous ne le savons point. Toujours est-il qu'au xv^e siècle, dans les documents qui se rapportent au ban Saint-Pierre (3), il se trouve toujours à Arnaville des habitants « lorrains » ; il est vrai que leur nombre est infime en comparaison des autres, dits « gorzains » (4).

L'abbé de Gorze et le duc de Lorraine étaient, en effet, les deux principaux seigneurs d'Arnaville. Aucun document, à notre connaissance, n'a trait à l'abbaye de Saint-Vanne, du xii^e au xv^e siècle. Non seulement ses biens ne durent pas augmenter, mais il semble que l'abbaye ait été

(1) Extrait du Cartulaire intitulé « Fiefs et Vosges ». Collection de Lorraine, t. 136, p. 25. Cf. Lepage, *Catalogue des actes du règne de Ferry III*. Mém. Soc. archéol. lorr. 1876, p. 260.

(2) Pièce citée, comme plusieurs des précédentes, avec rajeunissement du style, par Lepage, *Les Communes de la Meurthe*, art. Arnaville. Cf. Bibliothèque nationale, Inventaire Dufourny, p. 912 verso. Suivant Lepage, le duc Jean, successeur de Raoul, aurait renoncé à son droit de rachat en 1363 ; mais nous ne savons pas si cet acte engageait ses descendants.

(3) Comptes des receveurs de Prény depuis 1477. Archives de Meurthe-et-Moselle, B. 8.224 et suiv.

(4) Il pouvait même, semble-t-il, ne pas exister de Lorrains. Dans les droits d'Arnaville, dont nous parlerons plus loin, à propos de la justice de la centaine il est dit que des « VI échevins ledit monseigneur de Gorze en doit faire II des hommes de monsieur de Lorraine se tant en y at pour estre eschevins ». Copie du Ms. 77 de Metz, § II.

en que que sorte soumise au duc de Lorraine ; du moins, les habitants qui pouvaient relever de Saint-Vanne seront-ils compris plus tard parmi les Lorrains (1). Quant aux ducs, il semble certain que, parmi les droits féodaux qu'ils avaient gardés depuis la vente de la centaine sur leurs propres sujets d'Arnaville, était compris le service militaire. Sans doute, le sire de Bassompierre et ceux qui, après lui, furent vassaux des ducs pour leurs terres d'Arnaville n'étaient pas seuls à monter la garde au château de Prény. Il est vraisemblable qu'ils en chargèrent leurs sujets qui servaient en général comme soldats lorrains. Du moins, dans la première partie du xvi^e siècle, si l'abbé de Gorze avait encore à Arnaville la souveraineté et la haute-justice, le duc de Lorraine y possédait, « à cause de Prény, la retenue de ses hommes (2) ».

Les droits de l'abbé de Gorze nous sont énumérés dans un document fort important, mais non daté, intitulé « *Drois de la ville Darnaville et du ban que mons[eigneur] l'abbe y a cause de la centenne lesquelz se rapportent par la justice de lad[ite] centenne* ». La plus ancienne rédaction que nous en connaissons fait partie du cartulaire de l'abbaye de Gorze conservé à la bibliothèque du Grand Séminaire de Nancy ; elle en occupe les folios LXXII et LXXIII ; malheureusement, les trois feuillets suivants manquent à ce manuscrit (3). La pièce est incomplète ; il en est de même de la copie contenue dans le second cartulaire de Gorze de la Bibliothèque de Metz (4). Cependant, les archives du département de la Moselle possèdent une rédaction un peu différente, plus longue sinon complète,

(1) Déclaration de 1668. Archives de la Meurthe, B. 8316.

(2) Huguenin, *Chroniques messines*, p. 862.

(3) Nous devons une grande partie de ces renseignements à M. l'abbé Jérôme, professeur d'histoire au Grand Séminaire de Nancy, que nous sommes heureux de remercier ici.

(4) Ms. 77 de la bibliothèque de Metz.

des *Drois Darnaville*. Ce texte, M. Sauer a cru pouvoir le dater de 1560 (1); mais ce millésime devrait être de beaucoup diminué, même s'il s'agissait d'une dernière rédaction. La pièce du manuscrit de Nancy dont la date est la plus récente porte, en effet, le millésime de 1362 (2); l'écriture de ce manuscrit est du *xv^e* siècle : on peut donc supposer que notre document a été rédigé vers la seconde moitié du *xiv^e* siècle et qu'il date de 1350. L'ancienneté du style et l'emploi de certains mots comme *ville* et *hôtel* pour village et maison correspondent d'ailleurs à cette époque. Cependant, croyons-nous, nous ne possédons là qu'une rédaction assez tardive de droits qui étaient depuis longtemps reconnus à l'abbé de Gorze. Cette hypothèse est encore fortifiée à nos yeux quand on y relève des expressions comme « il est d'ancienneté (§ III et VII) (3) », « il est de coustume en ladite ville (III) », « telle coutume dans ladicte centenne (V) », indiquant qu'il s'agit de faits ou de droits établis ou reconnus depuis longtemps, certainement dès le début du *xiv^e* siècle, peut-être vers la seconde moitié du *xiii^e* (4). Ainsi ce document peut servir à relier la centaine d'Arnaville telle que nous la connaissons au *xiv^e* siècle à celle qui nous est mentionnée au début du *xiii^e*. C'est ce que nous allons essayer d'établir en analysant ce document.

D'abord, le titre de cette pièce nous paraît fort ancien. Il contient les deux mots de « ban » et de « centaine » qui,

(1) Archives de la Moselle. H. 768, n° 5. Cette date figure sur la chemise qui contient la pièce.

(2) D'après l'indication de M. l'abbé Jérôme. Le ms. 77, copie faite au *xviii^e* siècle par Dom Tabouillot, contient une pièce datée de 1437.

(3) Nous adoptons les numéros des paragraphes selon le Cartulaire de la bibliothèque de Metz ; dans celui de Nancy, les divisions sont simplement marquées par *Item*.

(4) A considérer surtout la formule suivante : « Item a encor d'anciennetey en ladite ville Darnaville telle coustume du fait de la centenne (VII) ».

sous leur forme latine, se trouvent si souvent réunis dans l'expression « *cum banno et centena* (1) ». Si l'on en croit Du Cange, le mot *bannum* aurait à peu près le même sens que *centena*, tout en s'appliquant plus particulièrement à la justice et peut-être à la haute justice (2). Le titre de notre document permet, croyons-nous, de préciser. Il semble, en effet, que le ban ait pour origine la centaine et que le mot *bannum* désignât les droits de souverain, conséquence de cette souveraineté même, *centena*. Nous voyons encore par ce titre que les droits de l'abbé sont exercés par la justice de la centaine. Ainsi notre document n'est ni une charte de franchise, comme pourraient le faire croire les mots Droits d'Arnaville, ni, comme l'a dit Lepage, qui l'a cependant analysé à plusieurs reprises (3), la « charte particulière » d'une « seigneurie ». C'est l'énumération, faite sans ordre, des droits que l'abbé de Gorze possédait à Arnaville à la fois comme souverain et comme seigneur particulier.

Comme souverain d'Arnaville, l'abbé de Gorze avait un droit de police et de surveillance générale dans le village comme sur le territoire ; il rendait la justice ordinaire aux plaids annaux, mais son attribution principale était la haute justice. Outre les droits domaniaux que lui valait la centaine, il possédait encore, comme seigneur du ban Saint-Gorgon, des droits particuliers.

(A suivre.)

LOUIS DAVILLÉ.

(1) Les exemples en sont nombreux dans Dom Calmet et dans l'*Histoire de Metz* par les Bénédictins (v. t. III, p. 109, charte de 1130).

(2) *BANNUM*. Districtus, jurisdictio, justitia. *Glossar. mædii ævi*... Cf. plus haut, p. 12, note 2.

(3) *Statistique de la Meurthe, les Communes de la Meurthe*, articles ARNAVILLE. Cf. *La Centaine de Pont-à-Mousson*, p. 148.

UNE PIERRE TOMBALE DES MILLY-ROBINET A STENAY (1).

Sur le seuil extérieur de la porte latérale de l'église de Stenay, on remarque une dalle funéraire de marbre noir, avec armoiries et inscription en capitales romaines (H. 1,83; L. 0,83).

Ce monument provient, non pas de l'ancienne église paroissiale, qui occupait l'emplacement de l'église actuelle bâtie vers 1823, mais de l'église du couvent des Minimes, située non loin de là, église démolie dans la première moitié du XIX^e siècle.

Voici l'inscription gravée sur cette pierre :

SOUS CETTE TOMBE REPOSENT
LE CORPS D'HONORABLE PERSONNE
MESSIRE J.-B. DE MILLY
VIVANT ESCUYER CHEVALLIER DE LORDRE
MILITAIRE DE SAINT LOUIS LIEUTENANT
COLONEL DE CAVALERIE AGÉ DE 78 ANS
DÉCÉDÉ LE 8 AVRIL 1732
ET DE DAME MARGUERITE ROBINET
SON ÉPOUSE AGÉE DE 86 ANS
DÉCÉDÉE LE 2 OCTOBRE 1738
BIENFAITEURS DE CETTE ÉGLISE
REQUIESCANT IN PACE

Les registres paroissiaux de Stenay nous apprennent que « le 2 octobre 1738, mourut dame Marguerite Robinet, veuve de Messire Jean-Baptiste de Milly, lieutenant-colonel au régiment de Saint-Germain-Beauprez, cavallerie » ; que, « le lendemain, son cadavre a esté transporté et déposé dans l'église des RR. PP. Minimes de cette ville ». Il ne nous a pas été possible de découvrir l'acte mortuaire de

(1) Arr. de Montmédy, chef-lieu de canton.

J.-B. de Milly. A cette époque, en effet, c'était assez l'usage d'inhumer dans l'église des Minimes les personnages de distinction.

Jean-Baptiste de Milly était fils de Thomas de Milly, dont la famille, évidemment originaire du village de ce nom(1), avait occupé, au xvii^e siècle, des charges importantes à Dun.

J.-B. de Milly épousa, en 1694, Marguerite, fille de Jean-Baptiste Robinet, avocat au Parlement, et de Françoise Stévenot. Cette dernière famille était peut-être plus illustre encore, par les emplois dont plusieurs de ses membres s'étaient acquittés depuis des siècles à Stenay et à Dun, soit dans les charges prévôtales, soit dans la magistrature, soit dans le barreau. Elle descendait de Jehan Robinet, receveur-gruyeur de Stenay, qui, d'après Jeantin (2), aurait été anobli par le duc Antoine en 1481 ; mais l'auteur a oublié de dire où il a puisé ce renseignement, et chacun sait que le duc Antoine n'était même pas né à cette époque. L'Histoire manuscrite de Stenay, par M. Denain, nous apprend que René II accorda des lettres de noblesse à Jehan Robinet, le 5 mai 1481 « seulement parce qu'il était riche, et sans qu'il soit question de services rendus », ce qui indique qu'il ne possédait pas encore la charge de receveur-gruyeur. Le fils de Jehan, Robert I^{er}, et son petit fils, Robert II, devinrent successivement capitaines-prévôts de Dun.

Ils possédaient les seigneuries de la Brière, près Doullon, de la Cour de Jupille, des deux Cléry, et de Villers-devant-Dun.

Le célèbre Jésuite Pierre Robinet, confesseur du roi d'Espagne Philippe V, mort à Strasbourg en 1738, était issu de la même famille.

(1) Arr. de Montmédy, canton de Dun.

(2) *Manuel de la Meuse*, p. 400 et 582.

En tête de l'inscription gravée sur la pierre tombale, apparaissent deux écussons de forme ovale.

La première, à droite, dans le sens de la tombe, est indéchiffrable; l'usure a fait son œuvre. La seconde partie: *d'azur, au chevron d'or, accompagné en pointe d'une rose de même; au chef cousu de gueules, chargé de trois étoiles d'argent.* Ce sont les armes des Robinet (1).

J. NICOLAS.

BIBLIOGRAPHIE

Histoire des diocèses de Toul, de Nancy et de Saint-Dié,

Par M. l'abbé Eug. MARTIN, Docteur ès Lettres.

TOME II. *De la réunion de Toul à la France, au démembrement du diocèse.* Nancy, Crépin-Leblond, imprimeur-éditeur, 1901. Un vol. gr. in-8° raisin de 660 p., avec reproductions d'armoiries de tous les évêques, et une carte coloriée du diocèse de Toul.

Alors que nous sommes encore sous l'excellente impression procurée par la lecture du premier volume de son œuvre diocésaine, notre infatigable confrère, M. l'abbé Eug. Martin, nous présente une seconde partie, c'est-à-dire l'histoire complète du diocèse de Toul depuis la réunion des Trois Évêchés à la France, en 1552, jusqu'au démembrement du vaste diocèse, en 1777.

Nous connaissons la valeur toute spéciale du premier tome, si apprécié à son apparition, composé avec un ordre nouveau et rationnel suivant les progrès de la méthode historique actuelle, et écrit dans un style clair, précis et lumineux : nous connaissons tout son succès. M. Martin peut être assuré que l'accueil réservé au nouveau volume dépassera de beaucoup la bienvenue du premier. Il fallait, du reste, s'y attendre : l'auteur, avec son originalité, son talent, son travail opiniâtre, devait évidemment tirer de documents plus nombreux et plus sûrs un bien autre parti qu'avec les données souvent incertaines des premiers siècles.

Le diocèse de Toul ne possédait pas de véritable historien : le Père Benoît Picart, surveillé par la censure française, ne pouvait tout dire ;

(1) Les mêmes armoiries se trouvent sur une taque du presbytère de Halles, canton de Stenay, arr. de Montmédy.

et puis, n'enchaînant pas les faits, il n'avait guère en vue que la succession des évêques ; — à son tour, le laborieux et si peu critique abbé Guillaume n'avait fait que le copier et le continuer ; — l'abbé Martin, en véritable psychologue, voit les faits de plus haut, les analyse, les place dans leur vrai cadre religieux, politique et municipal. Aussi, grâce à ces éminentes qualités, ce sont de véritables découvertes que nous faisons dans cette lecture si facile et si captivante, et nous comprenons bien mieux, ou plutôt nous comprenons seulement en toute clarté, l'importance et le grand rôle historique de Toul.

Que les temps sont changés ! La vieille cité épiscopale est toujours, comme par le passé, fière de ses libertés ; elle traite toujours avec les empereurs, les rois et les grands ; mais les « *fouqueux citains* » que nous avons appris à connaître, à aimer, à excuser même parfois, n'ont plus de ces coups de tête contre leur évêque-souverain, ils n'élèvent plus de « *Gloriette ou Tour Qui-qu'en-grogne* » vis-à-vis du palais de Conrad Probus ; il ne bloquent plus les chanoines dans la cathédrale, et ils regrettent maintes fois d'être placés sous ce protectorat français qui ressemblait si fort à une « annexion (1) ». Dans leur fausse situation, ils sont encore « vassaux de l'Empire, et paient double contribution » ; tout en déboursant, ils craignent le courroux des Impériaux, le ressentiment des Français, les embûches lorraines. Aussi, deviennent-ils plus « *renfrognés* » que jamais et se montrent-ils « *farouches liqueurs* », pour ne pas faire mentir la devise de leur ville : « Pieuse, antique et fidèle ».... Le pape, lui-même (p. 56), les prie de surveiller les chanoines de Saint-Étienne, qui vont véritablement trop loin contre leurs prélats !

Oui, cette fois, c'est une puissante corporation, ce sont les chanoines, défenseurs-nés des prérogatives attachées à l'héritage de saint Mansuy, que les évêques vont avoir à redouter.

Ces pauvres chanoines, si souvent molestés, voient amèrement leurs droits antiques d'élection et autres leur échapper : ils songent à leur puissance passée et ont l'air de conspirer, en discutant sous les arceaux du cloître. Ah ! c'est qu'ils vivent dans une période agitée ; il ne leur faut plus de ces caractères placides à la « Nicole Drouet, dit *la vieille beste du Nuefchastel* » ; il faut agir avec diplomatie, flatter l'empereur ou le roi suivant les circonstances, mais surtout surveiller leur évêque, qui va trop souvent à Nancy.

Toussaint d'Hocédy veut vendre ses droits régaliens au duc de Lorraine : le chapitre le dénonce et lui fait construire, comme monument de sa honte, un magnifique jubé !

Christophe de la Vallée veut attaquer leurs privilèges : il n'aura pas la clef de la cathédrale, et n'y officiera qu'avec l'agrément de « ces messieurs » !....

De leur côté, les évêques ont des difficultés de toute sorte. Jusqu'à

(1) Ce qui ne les empêchera pas, plus tard, de s'émouvoir et de protester énergiquement à la cour de leur roi Louis XIV, lorsqu'il sera question (v. p. 433) de donner Toul à la Lorraine.

et y compris La Vallée, ils demandent encore l'investiture à l'empereur et ont une politique plutôt lorraine. Les ducs, eux, comprennent à quel point un évêque de Toul peut servir la cause française, considération qui les pousse en différentes circonstances à réclamer ardemment l'érection d'un évêché dans leurs États, soit à Nancy, soit à Saint-Dié, ou même ailleurs. Mais les prélats toulois sont là : ils font agir la France, et Rome concède simplement aux Altesses sérénissimes une primatiale d'un genre tout spécial.

Grâce à notre savant auteur, nous voyons clair maintenant au milieu de toutes ces situations extrêmement délicates créées aux évêques par les exigences de la politique, surtout quand les prélats deviennent complètement français après les traités de Westphalie, lorsque, par exemple, Thiard de Bissy (p. 293) déplait fortement aux Lorrains dès son arrivée, ou que la pensée de Camilly est mal interprétée (p. 414).... On s'explique alors l'appui donné par les princes aux adversaires de nos évêques, au trop fameux Hugo d'Étival, à tous ces intriguants de « *la Vöge* », turbulents et trompeurs ; — on a le dernier mot sur l'affaire des abbayes vosgiennes, on applaudit à l'écrasement imprévu d'Étival, donné à Toul, et à l'abaissement humiliant de Saint-Dié, offert à Mgr Bégon : on connaît les premiers coupables (p. 496).

Que d'admiration pour nos dignes premiers pasteurs ! Il faudrait les citer tous : de Maillane, du Saussay, de Fieux, avec leurs réformes ; de Bissy, de Camilly avec leurs luttes ; Bégon, avec son pieux zèle, sa délicatesse, sa patience ; Drouas, avec son éloquence, son entraînement et aussi ses amertumes, ses ennuis immérités (affaires Rocquevielle, du curé de Ludres, de patrimoine, des synodes, etc..., etc...).

A mentionner aussi, des pages bien tristement émouvantes sur les horreurs des différentes occupations françaises et les malheurs de la Lorraine au xvi^e et au xvii^e siècle, à côté des gloires d'un pays qui peut se flatter d'avoir toujours tenu le premier rang dans les innovations retentissantes et d'avenir, soit dans la réforme des monastères, soit en donnant à l'Église de France, pour l'éducation chrétienne des petites filles, « et le premier ordre de religieuses cloîtrées (Notre-Dame), et peut-être aussi la première congrégation de sœurs dispersées dans les villages (Doctrine Chrétienne) » (p. 517).

Intéressant encore à un haut degré, un chapitre neuf et bien documenté sur les conditions spéciales de la Ligue au diocèse de Toul ; remarquables, des réminiscences fouillées sur la fondation de l'Université de Pont-à-Mousson, « solide bastille contre l'hérésie », et des appréciations fort justes sur les hommes marquants et leurs œuvres : le réformateur Servais de Lairuels, l'incomparable saint Pierre Fourier, les administrateurs consommés Jean Midot et surtout Claude de L'Aigle, le pieux éducateur Vathelot, etc.

N'oublions pas de signaler l'étude sur la fameuse Elisabeth de Ranfaing et la sorcellerie au xvi^e siècle : M. Martin montre sous son véritable jour cette malheureuse question dont on a tant abusé, et nous en donne sainement l'explication.

Il serait injuste de ne pas constater l'appoint précieux des recherches de l'auteur dans les bibliothèques romaines pour éclaircir les célèbres démêlés de Léopold avec l'évêché (nouveau Rituel, code Léopold,

p. 395). De L'Aigle sut se défendre avec talent et énergie devant les orgueilleuses prétentions gallicanes des magistrats lorrains de la nouvelle Cour Souveraine, et en particulier de son procureur général J.-L. de Bourcier.

Faisons mention également des différentes dissertations ayant trait à la liturgie, celle notamment si travaillée de Mgr Bégon; et des renseignements complétant si bien la physionomie, inédite avant le premier volume, du célèbre chapitre cathédral (1), dont les membres, « par la régularité de leur vie et la fécondité de leurs œuvres », ne méritèrent jamais le qualificatif de « pieux fainéants » donné à certains ecclésiastiques du royaume.

Les archéologues enfin et les amateurs de l'art héraldique contempleront avec plaisir toute une collection complète et nouvelle des armoiries de nos évêques. De plus, une carte aux différents tons ingénieusement choisis présente aussi clairement que possible les divisions ecclésiastiques et les enchevêtrements politiques du grand diocèse.

Faut-il dire un mot des tristesses de la fin ? Tristesses pour les cœurs lorrains dont la patrie disparaissait à jamais après le traité de Vienne (2), tristesses pour les cœurs toulous qui ne voulurent pas entendre parler de leur dernier prélat « *J'an i pore saint* » (3), et qui, de leur côté, perdirent tout avec la nouvelle politique. La France, à l'arrivée de Sa Majesté polonaise, n'avait plus le même intérêt à maintenir l'intégrité toulouse : la vieille cité des Leuques devait être sacrifiée pour flatter les Lorrains mécontents et permettre de placer dans le duché le plus possible de prélats français.

Je m'arrête en cette longue et inhabile analyse, qui m'a certainement fait dépasser les limites de l'hospitalité habituelle du Journal : mes confrères me pardonneront encore cette fois, je n'en doute pas, et me sauront gré de recommander chaudement un ouvrage sérieux, historique, lorrain par excellence, propre à entretenir l'amour du sol natal, de notre petite patrie au passé si glorieux, si connu dans l'histoire. Nous sommes aujourd'hui, il est vrai, les fils d'une grande et bien-aimée nation ; mais la vieille Lorraine, sans froisser une seule fibre de son âme française, a le droit de rester fidèle à ses grands souvenirs !

L'abbé G. CLANCHÉ.

(1) A ce propos, l'auteur ne devrait pas séparer les « chanoines de saint Gérard » des « vicaires de chœur » : ces derniers jouissaient des prébendes fondées, sous le titre de Saint-Sauveur, par saint Gérard.

A signaler en passant, p. 239, n. 4 : rue *Michâtel*, au lieu de rue *Foy*.

(2) Mgr Bégon, intéressé le premier au changement qui devait lui procurer la paix, eut la délicatesse de présider les adieux de la Cour.

(3) « Nous avons un pauvre saint », calembour en patois, pour *Champorcin* (v. p. 622).

Pour la Commission de rédaction : Le Président, L. QUINTARD.

Nancy. — Imprimerie A. Crépin-Leblond, 21, rue Saint-Dizier.

BULLETIN MENSUEL
DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE
ET DU
MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

1^{re} ANNÉE. — NUMÉRO 2. — FÉVRIER 1901.

Procès-verbal de la séance du vendredi 11 janvier 1901

PRÉSIDENT DE M. L. QUINTARD, PRÉSIDENT

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications.

MM. le capitaine Paul Martin, l'abbé Charles Pernot, Henri Grosjean et Louis Lespine ont envoyé des lettres de remerciements à l'occasion de leur admission.

La Société éduenne des lettres, sciences et arts, à Autun, a voté l'échange des publications, qui lui avait été proposé par le Président.

De son côté, la Société accepte une demande analogue de l'Académie de Vaucluse.

Notre confrère, M. l'abbé Thomassin, curé du Val-d'Ajol, a été nommé vicaire général de Saint-Dié.

M. Noël, constructeur de pompes à Liverdun, a fait don à la Société d'une sonde pour ses recherches. Des remerciements sont votés au généreux donateur.

Présentation.

M. l'abbé Mathieu, curé de Bernécourt est présenté en qualité de membre titulaire par MM. Lefebvre, Poirot et le comte Jules Beaupré.

Ouvrages offerts à la Société.

Louppy et Juvigny-sur-Loison (Meuse). — *Mouzon (Ardennes)*, par M. F. Houzelle ; Montmédy, G. Pierrot, 1900, in-8° de 16 p., avec illustrations.

Le Bienheureux Augustin Schœffler, par l'abbé E. Mangenot ; Nancy, Crépin-Leblond, 1900, in-8° de 103 p.

Histoire des diocèses de Toul, de Nancy et de Saint-Dié, t. II. — *De la réunion de Toul à la France, au démembrement du diocèse*, par l'abbé Eug. Martin ; Nancy, Crépin-Leblond, 1901, in-8° de 660 p., avec illustrations et une carte.

L'énergumène de Nancy, Elisabeth de Ranfaing et le couvent du Refuge, par M. Ch. Pfister ; Nancy, Berger-Levrault, 1901, in-8° de 82 p.

Collection de documents rares ou inédits concernant l'histoire de Sedan. — *Révocation de l'édit de Nantes. Comptabilité et recensement ; 1685-1700* (fascicules 41 à 49), par M. A. Philippoteaux ; Sedan, E. Laroche, 1900, in-8° de 146 p.

Les maisons de Mandres, édition revue et complétée, par M. René de Mandre ; La Chapelle-Montligeon, imprimerie de Notre-Dame, 1900, in-8° de 40 p.

Pierre de Tarentaise d'après son dernier panégyriste. Un enfant de la Savoie arpenteur et deux fois pape, 359-1276, par M. E. Misset ; Paris, H. Champion, 1901, in-8° de 16 p.

Lecture.

M. de Souhesmes donne lecture du travail de M. Louis Davillé sur *la Centaine d'Arnaville*, travail destiné au *Bulletin*.

M. Léon Germain lit son étude sur *la famille des médecins Callot*, qui paraîtra également dans le *Bulletin*.

MÉMOIRES

DEUX MAÎTRES D'ÉCOLE AU BAN D'ÉTIVAL ET A SAINT-REMY (1),
A LA FIN DU XVII^e SIÈCLE.

Dans ses pouillés scolaires de la Lorraine, M. Maggiolo a signalé des titres nombreux relatifs à l'instruction primaire dans notre pays. Ils sont presque tous tirés des Archives départementales et communales, car les vieilles minutes des notaires lui sont restées fermées. Sur ce point, comme sur tant d'autres, elles renferment d'intéressants documents qui malheureusement demeureront inconnus aux chercheurs, jusqu'au jour où une loi les confiera aux dépôts publics d'archives ou permettra aux notaires de les laisser consulter sans crainte d'être accusés de violation du secret professionnel.

C'est devant les tabellions ou clercs jurés qu'étaient passés les traités des communautés engageant leurs maîtres d'écoles, et ces anciens actes contiennent souvent des renseignements sur la situation de ces fonctionnaires. Au cours d'un stage notarial, j'ai trouvé trois actes que je crois intéressants à signaler.

Le premier est un traité passé entre la communauté du ban d'Étival et le régent Jean Vincent. Comme dans presque tous les autres villages lorrains, le maître d'école y est engagé pour une année. Probablement que, comme cela avait lieu ailleurs, avant d'être loué, Vincent s'était présenté muni de toutes ses références, avait fait montre

(1) Canton de Raon-l'Étape (Vosges).

de son instruction et de son talent de chantre au lutrin, devant la communauté qui l'avait choisi. Souvent, le curé devait donner son approbation, mais cela ne fut obligatoire que bien plus tard, longtemps après même l'ordonnance de 1695 qui l'exigeait. Ici les révérends pères Lesclappe et Simon, prieur et sous-prieur de l'abbaye, autorisent l'engagement de Jean Vincent. Moyennant 168 francs barrois, un quarteron de seigle par écolier et une demi-corde de bois, en tout, il devra enseigner à ses écoliers à lire et à écrire, les élever dans la crainte de Dieu et servir de marguillier moyennant une rétribution qui n'est pas indiquée (1). Voici le texte du contrat :

« Du quatriesme may 1689, à l'abbaye d'Estival, devant midy. Pardevant le soubscript, clerc juré tabellion en la Seigneurie dud. Estival, et des tesmoins en bas nommés, sont comparus : honnestes Joseph Ilaxo (2), gruyer d'Estival, Joseph Besiot et Nicolas Marchal pour Deyfosse, en ce que cy après ; Jean Regnier, Claude Henemend et Augustin Stocquer pour La Fosse, Joseph Leclerc, Bastien Mallé, Nicolas-Didier Marchal, et Marc-Anthoine Ilanzo pour le village du Vivier, au nom et comme ayant charge des habitans desdits villages pour ce passer, et de l'ordonnance du révérend père Arnould Simon, prieur et official dudict Estival, et du gré et consentement du révérend père Augustin Lesclappe, sous prieur et curé du Bas Ban d'une part, les habitans du Mesny et de Pajaille ne s'ayant trouvé, et M^r Jean Vincent, chirurgien et régent d'escolle audit bas ban, d'autre part. Lesquels ont recognu et déclaré avoir faict les marchés et conditions qui s'ensuyvent, sçavoir que led. M^r Jean Vincent s'a soumis et obligé de

(1) A Pulligny, comme officier d'Eglise, le régent a part aux grosses dîmes et droit sur deux charrues, et en retour il doit un pain bénit et un pot de vin pour les communians à Pâques. — Abbé Martin, *Pulligny*, p. 13.

(2) Ce Joseph Ilaxo est un ancêtre des généraux Ilaxo.

servir à la Paroisse du Bas Ban en qualité de régent d'escolle pour un an, qui a commencé à courir dès la Saint-Georges dernier et à finir à pareil jour, et entendu que le bois se payera à la Saint-Martin prochaine ou huit jours après, à peine contre chacun délayant de tous despens. Recevant tous les escolliers qui seront envoyés par devers luy par les susdites communautés et non d'autres sans leur consentement, pour les enseigner à la crainte de Dieu, à lire et à escrire, etc^a, comme aussi servir de marguelier à ladite Paroisse, moyennant la rétribution ordinaire, à charge audict régent d'estre assidu à son escolle, sans qu'il puisse aller dehors de la Paroisse, sans qu'il ne mette une personne capable pour enseigner les escolliers qui seront envoyés à l'escolle ; à charge aussy à luy de fournir le logement et le poil suffisant pour mettre lesdicts escolliers. Et pour ce les susdicts dénommés, chacun pour son village, ont promis payer et délivrer, audict Vincent, une somme de cent soixante huit francs barrois, y compris les habitans du Mesny et de Pajailles, payable ladicte somme de quartier en autre, par quatre paiements égaux, outre un carteron de seigle par chacun escolier et une demy-corde de bois pour une fois seulement. A l'effet de quoy lesdictes parties ont promis de satisfaire, chacun à son égard, à toutes les clauses et conditions cy-dessus, sous l'obligation réciproque de tous et un chacun leur biens présents et futurs, qu'ils ont soumis etc. (*sic*). Renonçant etc. (*sic*).

Faict et passé en présence de Joseph Hanzo et Bastien Sagaire, jeunes fils, demeurant tous deux en ladicte Abbaye, tesmoins cognus. »

Suivent les signatures, sauf celle du tabellion Perrotey, qui a oublié de signer ; marques de Sagaire et Hanzo. A la suite, on lit :

« Les sousignés et marqués cy après du Mesny et

de Pajailles ont comparu et consenti ez conditions cy dessus, en condition qu'il leur sera loisible d'envoyer le second de leurs enfants à rechanger à l'escolle pendant l'esté, à la place de ceux qui n'ont point le temps et ne payer que pour un. Signés : Richard, J. La Ruelle, Nicolas Mallé, J. Vincent régent. Marque de Nicolas George et de Bastien Bergé. »

On voit, par cette faculté de substitution d'enfants, que les habitants de Pajailles étaient gens pratiques et économes. Il est à remarquer que, sur dix-sept comparants, quatre seulement apposent leur marque, ce qui laisserait à supposer que des maîtres d'écoles enseignaient depuis longtemps à Elival (1).

Notre régent devait, d'après son contrat, fournir un local ou « poêle » suffisant à ses élèves (2). Il est probable que c'était en vue de l'installation de son école qu'il avait acquis une maison au Vivier, par acte du 9 janvier 1689, sur Claude Clere, moyennant huit cent cinquante francs barrois.

Les maîtres d'écoles avaient presque tous un métier qui leur permettait d'augmenter leurs maigres appointements. Les uns étaient chargés de l'entretien des animaux reproducteurs ou cultivaient ; les autres étaient pauliers, cordonniers, tailleurs, ou exerçaient toute autre profession manuelle (3). Vincent, on l'a vu, se qualifie de chirurgien, il cumulait l'enseignement et la chirurgie, qui à cette époque ne se séparait pas de la pratique du rasoir. De

(1) M. Maggiolo (*Pouillé scolaire du diocèse de Toul*), signale dans ce ban des maîtres d'écoles seulement depuis 1681.

(2) Cette obligation était presque toujours imposée. Cependant, quelquefois la commune fournissait le logement ; ainsi à Pulligny (*Martin, op. cit.*, p. 73) ; à Ramberviller (Fournier, *L'Instruction publique à Ramberviller. Mém. de la Soc. d'arch. lorraine*, 1881, p. 329) ; et à Saint-Remy, comme on le verra.

(3) Creutzer, *Instruction publique en Lorraine*, Paris, 1883, *passim*.

même qu'il avait affirmé ses talents pédagogiques à la communauté d'Elival, il traite à forfait avec les familles pour les soins médicaux et autres : rasoir, saignée, onguents et médicaments dont elles pourront avoir besoin. C'est ce que nous montre l'acte suivant :

« Du 26^e juillet 1689, à l'Abbaye d'Estival, après midy.

« Pardevant le sousigné, Clerc juré tabellion en la seigneurie d'Estival, et des tesmoins embas nommés, traités et conventions ont esté faictes entre M^e Jean Vincent, regent d'escolle et chirurgien au Ban d'Estival, d'une part, et honnête Nicolas Saint-Dizier de Pajailles, d'autre part. Scavoir que ledit M^e Jean Vincent s'a soumis et obligé de razer ledit Saint-Dizier pendant un an, à commencer dès ce jourd'huy et à finir à pareil jour, de le saigner et sa femme, ses enfans et un valet ou servante, de leur donner toute sorte de remèdes en cas de maladie de l'un ou de l'autre, pendant ladite année, autant qu'il sera nécessaire et de la cognoissance dudit M^e Vincent, soit en médecine ou autrement, excepté des fractures et dislocations. En ces cas, ledit M^e Vincent les soignera, et pour ses peines lui seront payées, avec ses onguents qu'il y emploiera, au dela de ce qu'il luy donnera au bout de ladite année, qu'il a promis payer, sept francs barrois ; dont les parties ont promis de satisfaire chacun à son esgard à toutes les conditions cy-dessus sous l'obligation de tous leurs biens présents et futurs, qu'ils ont soumis, etc (*sic*). Renonçant etc (*sic*).

Faict et passé en présence de Nicolas Perrotey, jeune fils, demeurant à ladicte Abbaye, et Joseph Hanzo, demeurant audict lieu, tesmoins. » (Suivent les signatures.)

L'on voit que c'était un homme fort industriel que Jean Vincent, à la fois professeur, chirurgien, médecin, apothicaire et barbier.

Nous n'avons pu découvrir si son collègue, du village voisin de Saint-Remy, dont nous donnons ci-après le traité, avait autant de cordes à son arc.

Tout au moins, il n'était pas exposé à mourir de faim, ni à coucher à la belle étoile ou enseigner dans les buissons des chemins, puisque la communauté s'engageait à le nourrir et à lui fournir le chauffage et le logement, outre quatre pistoles d'or comme émoluments :

« Sont comparus pardevant le soubscript, clerc juré au ban et seigneurie d'Estival, et les tesmoins cy en bas nommés, les paroissins faisant la plus grande partie de la communauté de St-Remy, scavoir Dominique Le Maire, Jean Calz et Joseph Cézard, lesquels au nom de ladite communauté ont faict accord avec Jean Houssebant, jeune fils, demeurant au ban d'Aunoux (1), comme s'ensuict : que lesdits paroissins ont louyer ledict Jean Houssebant pour servir de marguillier et de régent pour instruire les enfans de la ditte Paroisse, leur monstrent et enseigner tout ce qu'il pourra sans leur rien céler pendant deux ans, à commencer à la Saint-George prochaine de la présente année 1681 et finir à pareil jour, pour et moyennant la somme de quatre pistolles d'or et la nourriture ; ensemble son logement et chauffage, avec toutte les banalités de la ditte Paroisse. Et ce pour chascune des dittes deux années, payables par quartier, ce que les dits comparans promettent de tenir ferme et stable, sans y contrevenir, sous l'obligation de tout ung chascun leurs biens, meubles et immeubles, présents et advenir. Passé en l'Abbaye d'Estival, le 19^e avril 1681.

« Present, le sieur Jean Betto et Nicolas Garnier, demeurant à ladicte Abbaye, tesmoins, qui ont signé avec les parties. Signé : Louis, clerc juré. » Les comparans et témoins apposent tous leurs marques, ce qui montre que

(1) Anould, près Saint-Dié.

Housseman devait être un des premiers à venir enseigner à Saint-Remy. Il est à remarquer aussi que, dans le traité, il n'y a pas trace de l'intervention du curé dans la nomination du régent.

Il nous a paru intéressant de rapporter ces actes ; car, quoiqu'on en puisse trouver un grand nombre de semblables dans les archives notariales, peu, je crois, ont été publiés.

~~~~~  
CH. SADOUL.

#### LA « CENTAINE » D'ARNAVILLE

*(Suite et fin) (1).*

L'administration générale d'Arnaville était confiée à un maire et à six échevins, sorte de municipalité que l'on appelait communément, à cause de ses attributions principales, « la justice de la centaine (2) ». Les magistrats qui la composaient étaient nommés directement par l'abbé de Gorze qui, sur les six échevins, devait choisir, s'il était possible, deux lorrains (II), « lesquelz » y avaient été « établis anciennement pour ce qu'on ne foulait point les hommes de monseigneur de Lorraine (III) ». Ceci nous ramène évidemment à la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle. La nationalité de ces magistrats n'avait, d'ailleurs, aucun rapport avec leurs fonctions : il suffisait du témoignage de deux échevins, quels qu'ils fussent, pour déférer un prévenu, gorzain ou lorrain, à la justice de la centaine (VI-VII). Maire et échevins devaient « prêter serment en la main de l'abbé de Gorze ou de ses gens » de garder partout les droits de l'abbé et des habitants d'Arnaville et de rapporter fidèlement au premier toutes les amendes

(1) Voir le *Bulletin* de janvier.

(2) Le maire était assisté d'un doyen, qu'il chargeait des notifications quand il en était empêché (§ X, XII, XV, XVI, XVII).

qu'ils percevaient (II). S'ils manquaient à leur serment, l'abbé pouvait les « priver de leurs offices » et les « corriger selon leur méfait (III) ». Représentant l'abbé de Gorze en tout, sauf lors de la tenue des plaids, les juges de la centaine avaient de nombreuses attributions qui devaient leur prendre une grande partie de leur temps. Aussi devaient-ils recevoir des indemnités assez considérables ; mais c'est à peine si notre document en fait mention à propos du maire (I). Il est probable que les échevins étaient payés soit en nature, soit avec une partie des amendes qu'ils percevaient ; peut-être l'étaient-ils de l'une et de l'autre manière à la fois.

La justice de la centaine faisait la police du village et de son territoire. Au dedans, elle garantissait la propriété. Lorsqu'un habitant d'Arnaville se croyait victime d'un vol, il en avertissait le maire. Celui-ci, suivi de ses échevins, avait le droit d'aller fouiller toutes les maisons du village ; si l'objet était retrouvé, les magistrats emmenaient avec eux le voleur présumé pour le juger (XI). Ils avaient aussi la police et la surveillance de la voirie. Les injures et les coups qui s'échangeaient sur les routes et les chemins ressortissaient à leur tribunal (XXV). La grand route qui traversait Arnaville devait avoir 24 pieds de large, dans le village comme à travers le territoire ; les chemins traversant les champs, les prés, les bois et les vignes ou aboutissant au village devaient en mesurer la moitié (V). A chaque plaid, maire et échevins devaient parcourir les rues et les routes, frappant d'amende ceux qui les avaient encombrées (XVI).

C'était une véritable cour de justice que ces plaids

(I) « Item le vachier doit warder une beste et le maire de la centenne tout pour neant (XXVII). » La bête était sans doute pour le maire ; au paragraphe suivant, il est dit que l'abbé de Gorze nourrit maire et échevins le jour des plaids. Malgré le déconu de la pièce, il semble qu'il y ait ici un rapprochement d'idées.



annaux (1) tenus par l'abbé à trois reprises : à la mi-mai, le jour de la Saint-Remi (1<sup>er</sup> octobre) et vers le milieu du mois de janvier. Ces dates étaient fixes (XII); mais l'abbé pouvait les avancer ou les retarder à son gré, à condition de le faire annoncer deux jours d'avance (XV). Le jour venu, tous les chefs de famille devaient, sous peine d'amende, se présenter devant l'abbé ou ses commettants pour se plaindre les uns des autres, à propos des dettes, des médisances, des injures ou des coups de force dont ils avaient eu à souffrir. Le demandeur et le défendeur devaient, sous peine d'amende, répondre promptement des faits incriminés. Tout jugement de ce genre était sans appel (XII-XIII). La justice de la centaine qui, ces jours-là, visitait routes et chemins, ne faisait pas partie de ce tribunal; mais, à chaque plaïd, l'abbé de Gorze devait nourrir à ses frais ceux qui le composaient (XXXIII).

La « hauteur » ou haute justice relevait aussi de l'abbé de Gorze (VIII), qui avait une prison à Arnaville (X) (2). Les attributs de cette justice étaient les fourches patibulaires, qu'on appelait « les fourches d'Arnaville (IX) ». La haute justice s'exerçait « pour fait de crime qui requiert exécution de corps ». Sorti de prison, le prévenu était interrogé par le maire et les échevins. S'il était reconnu coupable et condamné à mort, on le conduisait aux fourches contre lesquelles était dressée une échelle. Au moment où le malheureux en gravissait les échelons, l'abbé de Gorze pouvait suspendre la peine édictée et grâcier le coupable en lui imposant un pèlerinage « grant ou petit, ainsi com[me] il lui plaist ». L'exécution était aux frais

(1) Le manuscrit de Nancy porte partout « les annalz plaids »; au § XIII seul, il y a « bannalz. » C'est évidemment une faute du copiste.

(2) Où était cette prison ? Peut-être dans la « grand maison » de l'abbaye dont nous avons parlé dans notre précédent article, p. 204. Il y a encore là, à l'extrémité occidentale du bâtiment qui subsiste, une petite chambre triangulaire, à peine éclairée, où l'on ne pouvait guère loger que les criminels.

de l'abbé, qui recueillait ce que possédait le malfaiteur (X); toutefois, il est probable qu'il usait assez fréquemment de son droit de grâce. La haute justice de l'abbé s'étendait encore, au-delà du territoire d'Arnaville, sur celui de Novéant (1). Comme l'abbé n'avait point la centaine de ce dernier lieu, il se servait parfois de la justice et même des habitants d'Arnaville pour juger et arrêter les coupable pris sur le territoire de Novéant; mais il semble bien que l'exécution ait eu lieu sur ce même territoire (2) (XXX). Ces autres droits de l'abbé de Gorze com-

(1) Nous pensons que l'expression de « justice d'Arnaville », employée encore aujourd'hui par dérision dans le pays, venait de ce qu'Arnaville, seul des villages immédiatement voisins, possédait les attributs de haute justice, qui s'étendait peut-être encore à d'autres villages que Novéant.

(2) Avec l'exécution de Novéant finit le document incomplet; nous croyons intéressant d'en donner ici la suite, d'après les Archives de Metz. La partie nouvelle est en italique. Notons que la dernière phrase reproduit le § XXVII, cité plus haut, p. 34, n. 1. Le mot « Ici » est probablement pris pour « Item ».

[XXX]. Item sil avenoit con preinst ung larron ou une larnesse on ban et on la fin de Noviant qui eut fait fait de crime la justice de Noviant doit déterminer quelle mort il a a recevoir et le doit faire savoir au maire de la centaine III jours devant en disant *a celui jour je vous amenerai un tel... et le doivent amener au parron sur et doivent amener le malfaiteur et appourter le larcin et un paul de sept pieds et la tonne pour planter le paulx et le doivent planter III pieds et demi en terre et III pieds dehors et le doivent livrer aux paulx et a la pierre et doivent le doyen de Noveant monter sur la pierre et hucher le maire de la centaine si fort com il peult et si le maire de la centaine ne le respond le maire de Noveant doit enroyer son doyen a luy du maire de la centaine et hucher trois fois sy fort comme il peult et sil ne le respond il le doit dire au voisin d.... et au voisin dessus et au voisin dessous et adonc quand ils ont fait leurs debvoirs le maire de Noveant en peut aller lui et ses gens tous quite et laisser le malfaiteur tous... et si le maire de la centaine le roulait receproir il doit et peut recommander tous les manans de la rille darmanille a quel seigneur quils soient et sils desfaillaient ils doivent lamende de par le rourart de la justice de la centaine et est à monseigneur de Gorze sans person daltruy et la doivent delirrer le chevest au col et doivent dire le maire et la justice de Noveant quel mort quil a a receproir et le maire de la centaine lamaine pour mener aux forges et destruire aux frais de monseigneur de Gorze.*

*Ici le rachier doit warder une beste le maire de la centaine tout pour neant.* Archives de Lorraine. H. 768, pièce 5.

prenaient d'abord certaines banalités. Le moulin-haut, propriété de l'abbaye, était banal. Pendant les six premiers mois de l'année, de Noël à la Saint-Jean (24 juin), le prix de la mouture était de un demi setier par panier, le reste de l'année de moitié; moyennant cette rétribution, le meunier était à la disposition des particuliers. Non seulement il devait parcourir le village trois fois la semaine en criant : « Qui veut moudre ? » et amener au moulin le blé des habitants, mais il lui fallait avoir perpétuellement chez lui une bête à leur disposition. Chacun pouvait aller prendre l'animal au moulin pour y conduire son blé ou en ramener la farine, à condition de reconduire l'animal au moulin ; en donnant un peu plus de farine au meunier, on pouvait se dispenser de ramener la bête : il suffisait de la tourner du côté du moulin et de la frapper sur la queue (XXIX).

Tout ce qui touchait à la farine et au pain était sévèrement contrôlé par la justice de la centaine. On ne devait se servir à Arnaville d'autre mesure que de celle de l'abbé ; cette mesure ou franchart, contenant un certain nombre de paniers, devait être vérifiée par le maire et les échevins (XVII). Seul le meunier la devait posséder. Le maire, qui en avait l'étalon, pouvait le prêter aux habitants à condition qu'ils le lui rendissent le même jour (XX). Meunier et boulanger étaient surveillés de près. Trois fois la semaine, les échevins devaient faire une descente au moulin pour en examiner les farines; ils venaient de même s'assurer de la qualité du pain qui était vendu aux particuliers : s'ils le trouvaient mauvais, ils le découpaient pour le donner aux pauvres et, en cas de récidive, ils avaient le droit d'en interdire la vente (XXII). Rien n'indique qu'il ait existé un four, non plus qu'un pressoir banal aux mains de l'abbé (1). Il en était cependant un peu

(1) Voir plus bas, p. 38, n. 2.

du vin comme du blé : les vigneron, eux aussi, devaient faire vérifier leurs mesures par la justice de la centaine, moyennant un demi setier de vin pour chacune (XVIII-XIX). Si l'abbé de Gorze ne paraît pas avoir eu de pressoir banal, il possédait à Arnaville le *rouage* (XXIII), droit qui portait sur la voiture de tout acheteur de vin étranger au village (1). Il avait encore le droit de pêche dans la Moselle, depuis l'embouchure du Rupt-de-Mad jusqu'au dessous de Novéant (XXVI).

Tels étaient les droits que donnait à l'abbé de Gorze la souveraineté d'Arnaville. Au dessous de la « justice de la centaine », et indépendamment d'elle, il existait « trois cours » particulières de justice, toutes trois comprenant, comme celle de la centaine, un maire et six échevins. Chacune correspondait à l'un des trois bans, Saint-Gorgon, Saint-Vanne et Saint-Pierre; elles s'occupaient de leurs propriétés respectives et, par suite, des conflits qui éclataient au sujet de chacun de ces territoires (IV). C'était, par conséquent, des justices foncières. Voilà tout ce que notre document nous apprend sur leur compétence (2). Quant à leur origine, elle était au moins aussi ancienne que la centaine. La principale de ces cours était nécessairement celle de l'abbaye de Gorze : seule la justice de Saint-Gorgon nous est connue par différents documents du x<sup>v</sup>e siècle (3); encore ignorons-nous comment elle fonctionnait.

(1) Définition donnée par le Terrier d'Arnaville de 1748. Archives de la Moselle, H. 738, f<sup>o</sup> 109, n<sup>o</sup> 8.

(2) C'est, du moins, tout ce que nous pouvons en tirer de certain. La phrase suivante : « Et ne se doivent mesler lesdites courts ne lesdits maires et eschevins *fors que du four et de la roie* (IV) », semble indiquer qu'il y avait un four banal, qui était la propriété commune des seigneurs des trois bans, et qu'il en était de même de la « roie ». Ce dernier mot, dont le sens nous est inconnu et qu'on ne peut pas confondre avec « rowage » ou rouage, pourrait avoir le même radical, roue, et, par suite, signifier pressoir.

(3) Pièces de 1454, 1462 et 1470, Archives de Meurthe-et-Moselle, H. 1112.

De Saint-Vanne, nous ne savons rien, et quand, à la fin même du siècle, le ban Saint-Pierre est indiqué dans les documents, il relève de la prévôté de Prény.

Ainsi, l'administration d'Arnaville, du <sup>xiii</sup>e au <sup>xv</sup>e siècle environ, comportait deux degrés. Au dessus, il existait une cour supérieure de justice, dont la compétence s'étendait des simples délits aux plus grands crimes ; au dessous, des tribunaux ordinaires, correspondant aux différentes seigneuries, s'occupaient des affaires particulières de chacune d'elles. Dans cette répartition, il n'existait nulle unité : les différentes cours empiétaient évidemment l'une sur l'autre, multipliant les conflits.

La première organisation, qui nous est assez bien connue, nous donne quelques renseignements sur certaines redevances des habitants ; pour la seconde, nous ne savons rien touchant les droits particuliers des différents seigneurs (1). Quant à la condition des habitants, elle n'apparaît même pas dans les différents documents que nous possédons : le mot d' « hommes » et de « vilains » employé en 1247 ne nous apprend rien ; seul, celui de « prudhommes » qu'on trouve dans les *Drois Darnaville* (§ XVIII) peut faire supposer que, au moment où le document a été rédigé, il n'y avait plus guère de serfs à Arnaville : peut-être n'y en avait-il plus du tout. A défaut de renseignements sur l'affranchissement successif des habitants, il serait intéressant de savoir comment ils acquéraient leur nationalité et devenaient gorzains ou lorrains. Nous n'avons là-dessus que des témoignages bien postérieurs ; toutefois il est permis de supposer que la coutume existait depuis longtemps. Différents documents du <sup>xvii</sup>e siècle (2) rappellent que,

(1) Quant aux droits des habitants, nous savons qu'ils avaient des biens communaux (V), notamment des pâquis, dont la justice relevait de l'abbé de Gorze à cause de la centaine (XXIV).

(2) Déclaration de 1666, Collection de Lorraine, t. 106, f<sup>os</sup> 401 sq., et de 1667 et 1668, Archives de la Meurthe, B. 8316.

dans la terre de Gorze, « le fruit suit le ventre », c'est-à-dire que l'enfant acquérait la condition de sa mère ou, en cas de contestation, de sa grand'mère maternelle ; les étrangers avaient un an et un jour pour choisir le seigneur qui leur convenait. La première de ces deux règles, rédigée au xvi<sup>e</sup> siècle avec celles de Gorze, devait être ancienne ; quant à la seconde, il est impossible d'en fixer la date, mais il est vraisemblable qu'elle fut le résultat d'une transaction entre l'abbé de Gorze et les ducs de Lorraine : on peut également croire à son ancienneté.

LOUIS DAVILLÉ.

---

#### LE TRIBUNAL DU CHANGE DE NANCY EN 1491.

Une des institutions les moins bien connues de l'ancienne Lorraine est le tribunal des échevins de Nancy, appelé également tribunal du Change, du nom de la maison où il siégeait, sur la place des Dames. Si la composition et la compétence de ce tribunal ne sont pas encore très bien expliquées ce n'est pas qu'on ne s'en soit occupé fréquemment (1), mais elles ont beaucoup varié au cours des temps, et ce qui est vrai à une date ne l'est plus vingt ou trente ans après ; puis, les documents authentiques sur le Change sont assez rares. Aussi convient-il de faire connaître tous ceux qui ont quelque importance, surtout s'ils se rapportent aux premiers temps de l'institution. Celui que nous donnons provient de la Collection de Lorraine à la Bibliothèque nationale, ms. 459, fol. 92.

(1) Voir principalement l'*Histoire de Nancy* de Lionnaix, t. 1, p. 314 ; les recherches d'Henri Lepage dans les *Mémoires* de notre Société, 1869, p. 180 et 1870, p. 105 ; la *Notice* du président Leclerc sur *Nicolas Remy*, dans les *Mémoires de l'Académie de Stanislas*, 1838 ; un travail de M. Bonvalot dans les mêmes, 1877, p. 3 ; enfin l'étude de notre confrère, M. Sadoul, sur les *Institutions juridiques de la Lorraine*, p. 117.

En la cause ventilée par devant monseigneur le duc, et les gens de son Conseil, entre Jehan de Savoye (1) d'une part, et les maire et justice de Raon d'autre, où iceulx de Raon ont demandé retour par devant le bailli au Change de Nancey avec leurs barres et fuittes, mon dict seigneur le duc qui leur a consenti et adjugé le dict retour, désirant que, en la dicte cause, bonne justice soit faite sans quelque dissimulation, ainsy qu'il le veut estre fait en toutes autres, a volu et veult que au dict Change, au siège du bailli, soient assis comme eschevins, en ceste cause scullement, et sans pour ce charger ne tenir en quelque suspicion les eschevins ordinaires du dict siège, mais pour autres causes le mouvans, c'est assavoir : nobles hommes messire Balthasar de Hassonville, messire Jehan de Germiny, messire Jehan de Guermenges, messire Wary de Lützelbourg, chevaliers, et Evrart de Haracourt, escuier. Et sy quelqu' une des dietes parties se sent en aucune chose grevée par les diets seigneurs par prononciation de leurs sentences, soit sur accessoires ou sur le principal, icelle pourra en appeler par devant mon dict seigneur le duc toutes fois que mestier lui sera, sans préjudice de la coustume.

Fait et expédié par mon dict seigneur le duc en son Conseil le XXVI<sup>e</sup> jour d'apvril MCCCCIII<sup>xx</sup> et onze, les évesque de Verdun, abbez de Gorse et de Saint-Epvre, official de Toul, seneschal de Lorraine, baillis de Nancey et de Vosges, messire Evrart de Dommartin, Thiry de Lenoncourt, Jehan de Brœn, et plusieurs autres présens.

On remarquera que le duc nomme cinq échevins : ce fait confirme l'indication donnée par H. Lepage (2) qu'à la fin du x<sup>v</sup>e siècle, le tribunal du Change se composait normalement de cinq juges. Au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle, on n'en trouve plus que trois, et plus tard, le nombre des juges s'élève à huit et à dix.

On notera aussi que cette nomination de nouveaux juges

(1) Nous n'avons rien trouvé sur ce personnage, et notre érudit confrère, M. Léon Germain, qui a bien voulu compiler ses notes à notre intention n'a pas été plus heureux. La famille de Savoye a laissé peu de traces en Lorraine : elle est seulement quelquefois citée dans le *Nobiliaire* de dom Pelletier, dans *Jeanne d'Arc à Domremy* par Siméon Luce et dans les beaux ouvrages de nos confrères, M. l'abbé Poirier et M. le lieutenant Denis, sur les registres d'état civil de Metz et de Lunéville.

(2) *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine*, 1870, p. 111, note.

est délibérée dans le Conseil ducal. On a, croyons-nous, peu de décisions du Conseil, pour cette époque ancienne (1) Ainsi, le document si bref de 1491 ne laisse pas de nous apprendre quelque chose sur les origines de deux grands corps du duché de Lorraine.

E. DUVERNOY.

---

UNE PIERRE TOMBALE DES MILLY-ROBINET A STENAY.

RECTIFICATION.

Au sujet de l'article publié dans le numéro précédent sur une dalle funéraire de Stenay, M. Robinet de Cléry nous adresse une lettre dont nous extrayons ce qui suit :

« Je viens de lire dans le *Bulletin* de la Société d'archéologie lorraine un article de l'abbé Nicolas qui m'intéresse fort. M<sup>me</sup> de Milly, dont il a découvert l'épithaphe, était mon arrière-grand'tante.

« Mais j'ai une rectification à faire. Jeantin et Denain se trompent s'ils font vivre en 1481 Jehan Robinet, gruyer de Stenay.

« Un jugement rendu le 6 août 1408 par Robert, duc de Bar, en son Conseil, dans un procès des habitants de Beaufort au sujet de la jouissance de la forêt de Dieulet, établit que ce procès a commencé deux ans auparavant, c'est-à-dire en 1406, « au commandement de messire Jean Robinet, notre gruyer dudit lieu de Sathenay. »

« Denain porte d'ailleurs dans la liste chronologique des gouverneurs, comtes, capitaines, juges ou prévôts ou autres officiers publics à Stenay :

« 1404. Jehan Robinet, gruyer, et en 1408. »

ROBINET DE CLÉRY.

---

(1) Sur le Conseil ducal, voir l'ouvrage précité de M. Sadoul, p. 217.



RECHERCHES SUR LES FONDEURS DE CLOCHES LORRAINS.  
LA FAMILLE BONNEVIE.

La famille des fondeurs de cloches Bonnevie ne m'est connue qu'à dater de la seconde partie du siècle dernier ; d'après M. Farnier (1), elle provenait de Lamarche (2), au pays du Bassigny lorrain, si célèbre par ses *saintiers*.

Je ne l'ai encore trouvée qu'une fois en Lorraine. L'an 1770, l'abbaye de Domèvre fit refondre sa sonnerie ; toutes les cloches furent envoyées à Nancy dans le courant de 1792 ; Mais l'une échappa à la destruction révolutionnaire. « En 1808, elle fut achetée pour l'église de Saint-Nicolas de Port et fut employée au service paroissial jusqu'en 1853. » On y lisait, à la fin de l'inscription : *Faite par Maurice et Amédée Bonnevie, l'an 1770* (3).

Dès cette époque, un membre de la famille était parti pour le Dauphiné, où il porta son industrie et fit souche ; on trouve trace de sa descendance jusque vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

D'après l'article que Gustave Vallier lui a consacré, ce personnage se dénommait primitivement *Bonvie*, avec le prénom de Nicolas ; ce serait son fils, André, qui aurait changé son nom patronymique en celui de Bonnevie. Je reproduis cet article :

« BONVIE, puis BONNEVIE. — 1763-1844. — Voici une famille de fondeurs grenoblois dont le nom paraît sur les cloches de la région pendant une longue série d'années. On remarquera la transformation de ce nom en 1780,

(1) Communication particulière.

(2) Ch.-l. de canton, arr. Neufchâteau, Vosges.

(3) Ed. Chatton, *Histoire de l'abbaye de Saint-Sauveur et de Domèvre*, p. 218 (extrait des *Mémoires Soc. d'archéol. lorr.*, 1897) ; d'après E. Badel, *Les cloches de Saint-Nicolas de Port* ; Nancy, 1896, p. 22.

époque où André Bonnevie fit subir au nom de son père un changement motivé sans doute par *l'euphonie* qui avait présidé à celui des noms de *Valpute* en *Vallouise*, de *Menufamille* en *Bonnefamille*, de *Montcuq* en *Cumont*, de *Beauvit* en *Beauharnais*, etc. En fait de langage, ainsi que l'a fort bien fait observer le baron de Coston (1), la décence est souvent une affaire de temps, de mœurs, d'usage et même de religion. Quoi qu'il en soit, ce nom de *Bonvie* porté par Nicolas, de 1763 à 1769, quelquefois en collaboration avec celui du fondateur Joseph Breton, se change bientôt en celui de *Bonnevie* qu'André signe de 1780 à 1804. A partir de cette époque, on trouve la signature *F. A. Bonnevie*, alternant successivement avec celles de *Bonnerie (A.) père et fils*, *Bonnerie (F. A.) fils*, *Bonnevie (F.) fils*, *Bonnevie fils*, *Bonnerie*, *Bonnerie (A. F.)*, *Bonnevie (F. A.) père et fils*, *Bonnerie (F. A.) frère et fils*, jusqu'en 1830, où nous ne retrouvons plus de traces de leur fabrication. Peu d'années après, du reste, cette maison n'existait plus. J'ajouterai qu'à l'exemple des *raisons de commerce* que je viens d'énumérer, les marques de fabrique ont aussi beaucoup changé. J'en ai remarqué une quinzaine au moins dont la variété résidait surtout dans l'ornementation. J'ajouterai qu'il existe, sur une cloche de 1768, les sigles N-B que je crois être les initiales de Nicolas Bonvie (2). »

D'après la cloche lorraine de 1770, il semble que *Bonnevie* était bien le nom ancien de la famille. Si Nicolas l'écrivit *Bonvie*, c'est sans doute par caprice, ou pour abrégé, se trouvant dans un pays méridional où l'on avait peut-être l'habitude de faire sonner les consonnes, de sorte que

(1) « *Origine, étymologie et significations des noms propres et des armoiries* ; Montélimar, Bourron, 1867, p. 79. »

(2) G. Vallier, *Inscriptions campanaires du département de l'Isère* ; Montbéliard, 1886, p. 563.

la prononciation du nom restait la même, ou peu s'en faut.

Les fondeurs lorrains qui travaillèrent pour le Dauphiné sont nombreux ; j'en remarque un, concitoyen du précédent, qui collabora avec lui. G. Vallier en parle de la sorte :

« **Breton** (Joseph). — 1764-76. — Fondateur de Lamarche, en Lorraine. On trouve la marque, seule, de ce fondeur en 1764. Elle est associée au nom de Nicolas Bonvie en 1767 et 1768 (1), et à celui de Gerdolle (2), en 1776 (3). »

G. Vallier n'a pas fait la table des cloches de l'Isère par fondeur ; il faudrait donc, pour dresser la liste de celle de Bonnevie, compiler son ouvrage, de l'année 1763 à l'année 1844 ; mais cette œuvre de patience serait de peu d'intérêt. Il nous suffit de savoir que, si cette famille paraît avoir laissé peu de cloches en Lorraine, en revanche, elle a fondé à Grenoble un établissement durable, dont les produits que conserve le département de l'Isère sont encore nombreux.

L. GERMAIN.

---

#### LES POTS DE LORRAINE.

Dans la *Revue de l'art chrétien*, Mgr X. Barbier de Montault continue de faire paraître une *Bibliographie des inventaires* au fur et à mesure de leur publication ; il les analyse et s'attache à en extraire les passages où se trouvent des mots nouveaux et des acceptions spéciales ignorées ou peu connues. La citation suivante est tirée de l'*Inventaire*

(1) Ces cloches existent à Saint-Pierre-le-Palédu et à Saint-Christophe-entre-deux-Guiers. (G. Vallier, *o. c.*, p. 136, 137.)

(2) D'après une communication particulière de M. F. Farnier, Gerdolle, dont G. Vallier ne connaissait pas les antécédents, était originaire de Lamarche.

(3) G. Vallier, *o. c.*, p. 363.

au décès de Jean Péconnet, 31 octobre 1679, par L. Guibert (Bull. de la Soc. arch. de Limousin, 1898, pp. 277-284) :

*Pots de Lorraine* : « Quatre potz de fert, de diverses contenances, dont l'un est de Lorraine ; plus, deux platz d'airain, plus un petit pot de Lorraine, contenant une éculée, son couvercle d'airain. » — « Ces pots, ajoute Mgr X. B. de M., devaient être fabriqués par les fondeurs de cloches (1). »

L. G.

~~~~~

FONDEURS DE CLOCHES LORRAINS DANS LE PAS-DE-CALAIS

A la réunion des Sociétés des Beaux-Arts tenue à Paris en 1900, M. Léon Plancouard a présenté et vient de faire tirer à part un intéressant article intitulé : *Vieilles cloches de l'arrondissement de Montreuil-sur-Mer* (Paris, 1900, gr. in-8°, 15 pages).

La cloche d'Hucqueliers, de 1682 (p. 11) est due à un membre de l'une des plus célèbres familles de nos fondeurs de cloches du Bassigny. L'inscription, en effet, se termine ainsi : FAIT PAR NICOLAS DE LA PAIX. M. Plancouard ajoute : « La fonte est très soignée. Les de la Paix étaient Lorrains. En 1679, Isaac est signalé dans le nord de l'Île-de-France, puis Etienne et Edme, de Doncourt près de Chaumont, avec Antoine, Etienne III du nom. Les premiers fondeurs ambulants de cette famille sont : Louis de la Paix en 1614 à Ury, François en 1638 à Montereau. »

M. Plancouard ne dit pas où il a puisé ces derniers renseignements. Plusieurs fois déjà, j'ai eu occasion de m'occuper de cette nombreuse famille de fondeurs, et d'autres campanophiles ont parlé aussi de plusieurs de ses membres (2).

(1) *Revue de l'art chrétien*, 1901, p. 68.

(2) M. Jos. Berthelé en a distingué dix-neuf rien que dans *Les fondeurs de cloches de la Sénéchaussée de Bourmont du XVI^e au XVIII^e siècle*, d'après M. Jules Marchal, dans la *Revue de l'Art chrétien*, 1893, p. 127.

Je crains que M. Plancouard ne se soit trop avancé en affirmant que « les premiers fondeurs ambulants de cette famille sont : Louis de la Paix en 1616... et François en 1638... »; car M. F. Farnier dit : « *Maitre Nicolas Delapaix* et Etienne Mere fondirent une cloche de Mende en 1523 (1) »; et, dans son travail sur les clochers du Bas-Poitou, M. l'abbé Teillet « apporte, suivant la *Revue de l'Art chrétien* (2), des informations inédites » sur le fondeur lorrain « *Etienne de la Paix* (1615) ».

Dans un autre passage de sa brochure, M. Plancouard dit encore (p. 12), mais toujours sans références :

« On ne connaît dans l'arrondissement de Montreuil qu'une cloche due aux Lorrains : celle d'Ilucqueliers. Dans le Boulonnais, les « fondeurs lorrains » ont travaillé beaucoup. Citons au hasard de nos documents la cloche d'Alinethun (1608) aujourd'hui disparue, celle de Crema-rest fondue par François Hanriot et Ignace Hanriot, 1734, celle de Quesques d'Etienne Joussault, 1766, celle de Saint-Martin-lez-Boulogne de François Maire, 1779. On peut y ajouter une cloche de Hinges (1718) de Jean Noël et Jean Hanriot, une d'Arras (1728) de Michel et Jean Hanriot, une de Locon (1732) de François, Claude et Raimond Gouvenot, une du Pas (1734) du même Claude Gouvenot associé avec Pierre Guillemain et Charles Beaudouin, une de la Couture (1733) des mêmes Claude et Raimond les Gouvenots associés à C. Beaudouin et E. Joussault, une de Gaudiempré et une de Hubercamps (1776) des mêmes Beaudouin et Joussault, enfin une de Beaumetz-lez-Cambrai sans date, de C. et J. Bernard. Ce sont là tous les noms de fondeurs lorrains. »

Sur beaucoup de ces fondeurs, je possède des renseigne-

(1) Ferdinand Farnier, *Notice historique sur les cloches*, 1882, p. 36.

(2) Année 1898, page 331 : Jos. Berthélé, compte rendu de : *A travers les clochers du Bas-Poitou*, par l'abbé Teillet, curé d'Antigny ; Vannes, imp. Lefebvre, 1898, in-8° de 39 pages. (Extrait de la *Revue du Bas-Poitou*.)

ments plus ou moins nombreux ; en attendant le moment de les mettre en œuvre, je crois utile de reproduire dans notre *Bulletin*, à titre de documents, les citations de noms de fondeurs lorrains qui sont faites dans des publications récentes.

L. GERMAIN.

CHRONIQUE

DON GÉNÉREUX.

Il y a quelques mois, dans le cours d'une conversation entre M. Noël, constructeur de pompes à Liverdun, et notre savant confrère M. le docteur Bleicher, l'entretien tomba sur l'utilité des sondes dans les fouilles archéologiques, et sur la nécessité qu'il y aurait pour la Société d'archéologie lorraine de posséder un instrument de cette sorte, mais dont le prix est assez élevé. M. Noël, aussitôt, et avec un désintéressement au-dessus de tout éloge, offrit spontanément de faire don, à la Société d'archéologie, d'une sonde dont la construction soignée et la solidité éprouvée, rendraient de signalés services pour la recherche des substructions, des cimetières et des tombes préhistoriques.

Une offre aussi généreuse fut naturellement acceptée avec reconnaissance par notre confrère le docteur Bleicher, et, il y a quelques semaines, la sonde était expédiée par le donateur à la Société d'archéologie, qui adresse ici à M. Noël, au nom de tous ses membres, l'expression de ses sincères remerciements et de sa profonde gratitude.

Il nous a semblé qu'un don aussi généreux et aussi désintéressé devait être consigné dans le *Bulletin* de notre Société, pour en perpétuer le souvenir. C'est ce que nous faisons avec plaisir, en souhaitant qu'à l'occasion, l'exemple de M. Noël trouve des imitateurs.

L. Q.

Pour la Commission de rédaction : Le Président, L. QUINTARD.

Nancy. — Imprimerie A. Crépin-Leblond, 21, rue Saint-Dizier.

BULLETIN MENSUEL
DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE
ET DU
MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

1^{re} ANNÉE. — NUMÉRO 3. — MARS 1901.

Procès-verbal de la séance du vendredi 8 février 1901

PRÉSIDENTE DE M. L. QUINTARD, PRÉSIDENT

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications.

M. Hutin a adressé une lettre de remerciements à l'occasion de son admission.

Le Président dépose sur le bureau le volume des *Mémoires* pour 1900.

Admission.

M. l'abbé Mathieu, curé de Bernécourt, est admis en qualité de membre titulaire.

Présentations.

Sont présentés : M. A. Thouvenin, ancien notaire, 29, rue des Carmes, par MM. Ch. Guyot, Favier et Ch. Sadoul; le lieutenant-colonel E. Collet, 38, rue Saint-Jean, par

MM. le commandant Larguillon, le commandant Barbas et L. Wiener.

Ouvrages offerts à la Société.

Notes sur l'Euphormion de Jean Barclay, par M. A. Colignon; Nancy, Berger-Levrault et C^{ie}, 1901, in-8° de 77 p., avec portrait.

Au temps que nous allions à Dahn, par H. L. V.; s. l. n. d., in-8° de 32 p., avec illustrations.

Nomination d'un bibliothécaire adjoint.

A la demande de M. Georges Goury, bibliothécaire, et sur la proposition du Président, M. Ch. Sadoul est désigné pour les fonctions de bibliothécaire adjoint.

Compte rendu financier.

Le Trésorier donne lecture de la situation financière pour l'exercice 1900.

L'examen de ce document est renvoyé à la Commission des finances.

Lecture

M. Léon Germain donne lecture de son travail sur *Une plaque de foyer rémoise aux armoiries du cardinal de Lorraine*, travail destiné au *Bulletin*.

M. Ch. Guyot donne lecture de la suite de son travail sur *Mirecourt pendant la Révolution*.

Compte rendu du trésorier.

MESSIEURS,

J'ai l'honneur de mettre à votre disposition les pièces justificatives de ma gestion pour l'Exercice 1900.

Les comptes ont été établis suivant le projet de budget dressé par la Commission des finances.

Voici l'état comparatif du nombre des membres au 1^{er} février 1900 et à la même date de cette année.

Au 1^{er} février 1900, la Société d'Archéologie lorraine comptait :

291 membres abonnés aux *Mémoires* et au *Journal*.

199 — — *Mémoires*.

Au 1^{er} février 1901, la Société compte :

288 membres abonnés aux *Mémoires* et au *Journal*.

191 — — *Mémoires*.

soit une diminution de 11 membres, sur l'Exercice précédent; je dois ajouter que nous avons l'avantage de compter 2 membres perpétuels de plus.

Le système des bons, joints aux quittances, permettant de retirer les volumes des *Mémoires*, soit directement, soit par la poste moyennant 1 fr. de frais, n'a pas donné les résultats attendus, car une centaine de volumes de l'année 1898 n'ont pas été retirés ; de même 130 environ de l'année 1899. Ces volumes sont au Musée lorrain, à la disposition des membres, moyennant la présentation de leur bon.

Les quittances de l'année 1901 seront incessamment recouvrées par la poste. Les membres de Paris recevront une circulaire qui leur permettra de retirer le volume, les bons n'étant pas admis par la Poste de Paris.

Le Trésorier, JULIEN KNECHT.

COMITÉ DU MUSÉE.

Procès-verbal de la séance du 11 janvier 1901.

PRÉSIDENCE DE M. L. QUINTARD, PRÉSIDENT.

Sont présents : MM. L. Quintard, Guyot, de Souhesmes, Léon Germain, L. Wiener, de Mont, Duvernoy, Knecht, Beaupré, Bretagne, Favier, Larguillon, Lefebvre et Boyé, secrétaire.

M. de Souhesmes entretient le Comité du projet de restauration de la Croix-Gagnée.

L'étude d'un devis est ajournée au printemps.

Faute d'une réponse suffisante, la question de la réfection des balcons du Palais ducal reste encore en suspens.

Le Président annonce que la Ville a fait don au Musée du portail de la chapelle de Saint-Julien.

Le Président donne lecture de la lettre suivante qui serait adressée au Conseil municipal, pour solliciter, en vue de l'agrandissement des galeries, l'abandon du terrain occupé par les salles de modelage de l'Ecole des Beaux-Arts :

« A Monsieur le Maire et à Messieurs les membres
du Conseil municipal de Nancy.

MESSIEURS,

Le Comité du Musée historique lorrain, réuni en séance le 11 janvier, a l'honneur de vous exposer ce qui suit :

Le Conseil municipal de Nancy a décidé, dans sa réunion du 15 décembre 1900, la création d'un Musée des Arts décoratifs annexé à la future Ecole des Beaux-Arts, et voté pour son installation un crédit de 2,000 francs.

Or, le Musée lorrain renferme, lui aussi, une très importante collection d'objets d'art de toute nature et de tous styles qui seraient pour les élèves de l'Ecole des Beaux-Arts d'un intérêt incontestable et d'un enseignement précieux ; mais, malheureusement, faute de place et de lumière, un grand nombre de ces objets ne peuvent être exposés ou facilement étudiés.

Un agrandissement des galeries devient donc de jour en jour plus impérieux. Le Musée actuel, se trouvant resserré entre l'Ecole supérieure et les dépendances du palais du 20^e Corps d'armée, ne peut par conséquent s'étendre sur ces deux côtés, tandis que le seul agrandissement possible peut et doit s'effectuer sur les terrains situés au fond du

jardin du Palais ducal, ainsi que cela a déjà été prévu et a fait l'objet de précédents pourparlers avec l'administration municipale. D'ailleurs, en cas de dissolution de la Société d'archéologie, le Musée lorrain devient propriété de la Ville, et cet établissement peut être considéré comme municipal.

Pour ces motifs, le Comité a l'honneur de prier le Conseil municipal de vouloir bien, dans une de ses plus prochaines séances, décider en faveur du Musée lorrain, en vue d'un agrandissement dont le plan ci-joint peut donner une idée, l'abandon du terrain occupé actuellement par une partie des bâtiments affectés à l'Ecole de modelage.

Dans l'espoir d'une solution satisfaisante, le Comité vous prie, Messieurs, de daigner faire droit à sa requête et d'agréer l'assurance de sa considération la plus distinguée.

Pour le Comité,

Le Président,

L. QUINTARD. »

La teneur de cette lettre est adoptée et son envoi immédiat décidé. Le plan accompagnant le travail de M. L. Wiener, intitulé *le Musée lorrain et le Musée des arts décoratifs*, sera joint à la requête.

La séance est levée.

MÉMOIRES

SAULMORY, FIEF MOUVANT DE LA CHATELLENIE DE DUN.

Lors de la découverte de la tombe d'une *dame de Dun*, dans l'église de Saulmory, une question s'est posée, Saulmory était-il un des fiefs mouvants de la chàtellenie de Dun ? M. Léon Germain a rappelé que Jeantin, dans son

Manuel de la Meuse, avait montré Saulmory passant à Henri III, comte de Bar, frère de Marie de Bar, saisi en 1297 par le roi Philippe le Bel, cédé par le même Henri III, en 1301, lors du traité de Bruges, au roi de France, puis faisant retour à Pierre de Bar.

Je faisais dès lors remarquer que, d'après le manuscrit de Denain, les villes de Fontaine, Liny-sur-Meuse et Saulmory, payaient à la châtellenie de Dun un *sauvement* pour assurer à leurs habitants le droit de se réfugier dans la forteresse à l'apparition des bandes qui saccageaient périodiquement le pays. « La situation des habitants de Saulmory, ajoutais-je, était telle, vis-à-vis des sires d'Apremont et de Dun, qu'en 1284 un de ces derniers, Geoffroy IV, leur octroya le bénéfice de la loi de Beaumont, ainsi qu'aux habitants de Wiseppe, de Montigny et de Brioules. »

M. Léon Germain relevait, de son côté, un passage de Dumont (*Ruines de la Meuse*) relatant l'acte d'affranchissement par Joffroy, seigneur d'Apremont et de Dun, de ses hommes de Saulmory et de Wiseppe, en 1294.

Sauf une différence de date de dix années — 1294 au lieu de 1284 — il y a accord sur ce point entre le manuscrit de Denain et l'ouvrage de Dumont.

Trois actes transcrits dans l'important recueil qui existe aux archives nationales sous le titre de *Chartulaire des fiedz mourantz de la chastelainie de Dun* (KK 1182) viennent confirmer la dépendance dans laquelle le fief de Saulmory se trouvait vis-à-vis des seigneurs de Dun.

Le premier de ces actes porte la date du « *dimanche, jour de feste saint Remy chiefz d'octobre, l'an de grâce mil trois cent quarante et sir* ».

Il émane de Charles, élu roi des Romains, roi de Bohême, et comte de Luxembourg, revenu blessé, mais vivant, de la sanglante mêlée de Crécy où son père Jean de Luxembourg, le roi aveugle de Bohême, avait trouvé une mort

glorieuse. Il est adressé à Gauthier de Monthil, chevalier seigneur de Saulmory, « en rémunération des bons et agréables services » rendus par ce chevalier au roi défunt.

Pourquoi cet acte serait-il inscrit dans le cartulaire des fiefs de Dun si Saulmory ne dépendait pas de la châtellenie ? On sait d'ailleurs en quelle faveur Geoffroy, alors seigneur d'Apremont et de Dun, était tenu par Charles de Luxembourg qui devint plus tard l'empereur Charles IV. Ils avaient été sans doute compagnons d'armes dans la terrible bataille d'où revenait le fils du roi de Bohême.

« Cent livres de terre à Gauthier de Monthil par Charles, roy des Romains, duc de Luxembourg, rachaptables de mille livres

A employer

« Charles, par la grâce de Dieu, esleus en roy des Romains, roy de Boeme et comte de Luxembourg, à tous ceux qui ces présentes lettres verront, salut.

« Comme notre très cher seigneur et père, dont Dieu ait l'âme, ait donné à Monseigneur Gauthier de Moantil, chevalier, seigneur de Samoré, cent livres de terre à tournois en rémunération des bons et agreables services que ledit chevalier ly avoit faict, dont il avoit son homme en ladiete terre, ly deust faire asseoir sur une certaine revenue chacun an pour ly et pour ses hoirs, dedans ceste saintet Remy présente, ou pour mil livres tournois se ainsy estoit que ladiete assiete ne fut faicte pendant ledict terme ; scavoir faisons que Nous, qui en aucune partie ne voulons retarder le don de notre seigneur et père, mais asseoir et pourfaire icely, avons assis et asseons audict Monsieur Gauthier, pour luy et pour ses hoirs et ceux qui de luy auroient cause, cent livres de terre en et sur les chouses qui s'ensuivent : c'est asçavoir, le disme d'Estrées, le disme de la Bure, telle portion et partie comme nous avons et avoir poons en la menue disme de Danvilliers et dou ban finaige de Vaucelle, avec toutes les appartenances des choses devant dictes en tout deu et en toutes autres choses quelconques qui s'en puent dépendre, sans rien retenir ni excepter par quelque manière que ce soit de toutes lesquelles choses à ly ainsy assises comme dit est pour lesdictes cent livres de terre, et dont il est entrée en notre foy et hommaige, nous, desia par le bail et tradition de ces lettres, ly averons bailli et baillons entièrement et pour ly et pour ses hoirs la saisine et possession corporelle et de faict, et de ce l'avons faict et faisons vray seigneur et possesseur et propriete comme de

sa propre choses, pour faire toute sa pure volonté et profict ainsy comme nous faisons ou puissions faire devant ceste presente assiete, sauf que ladicte terre, ensemble les appartenances d'icelle, nous et nos hoirs comtes de Luxembourg, poons rachaiter et reavoir toutes fois que nous plaira pour la somme de mil livres de tournois. Desquelz mil livres ledict messire Gauthier et suy hoirs sont et seront tenu d'achepter cent livres de terre a tournois en franc esleu près de notre dict comté de Luxembourg dont il est ; cil qui de ly averont cause seront et demouron notre homme et les tenront en foy et en hommaige de nous et de nos successeurs comte de Luxembourg, et ensuivront nous et nos hoirs, comtes de Luxembourg, en la manière que nos autres hommes de notre ditte comté ont eu coustume de servir, après l'omaige de l'evesquē de Mes et du comté de Bar. — Lesquelz mil livres nous ou nos hoirs qui ledict rachapt ferient, deverons paier et délivrer audict Monsieur Gauthier ou a ceulx qui de luy averont cause, tout entièrement sans rien rabatre pour cause des levées qu'ilz ou suy hoirs avroient levé sur ladicte terre avant ledict rachait, lesquelles levées, yssues et emolumens qui par luy ou par ses hoirs auraient esté faictes en ladicte terre, nous voulons qu'elles demourent audict Monsieur Gauthier à ses hoirs... (Les lignes suivantes sont obscures et fautives ; le scribe a sans doute oublié un membre de phrase) avroient esté faictes en ladicte terre, nous voulons qu'elles demeurent a notre dit seigneur et pere et a nous sans que le puissent poursuivre en quelque manière que ce soit.

« Et laditte assiete et assignation devons nous, pour nous et pour nos hoirs, garantir audict Monsieur Gauthier et à ses hoirs contre tout et envers tous. Toutes lesquelles choses devant dittes, nous, pour nous et pour nos hoirs, comtes de Luxembourg, promettons de tenir fermes et estables à tousiours perpétuellement, sur l'obligation de tous nos biens, sans jamais rien au contraire par nous ne par autres, par quelque voye que ce puet estre ou temps advenir.

« Et que ce soit ferme chose et estable, nous avons fait mettre notre seel sur ces présentes qui furent faictes et données le dimanche jour de feste saint Remy chiefz d'octobre, l'an de grâce mil trois cent quarante et six.

« Scellées du seel de cire verte sur double greue. »

KK 1182, f° 3 verso et f° 4.

Ainsi Charles de Luxembourg donne au seigneur de Saulmory des terres pour lesquelles celui-ci lui devra foi et hommage. Mais cette donation sera inscrite sur le car-

tulaire des fiefs mouvant de la châtellenie de Dun parce que Saulmory en dépend. Charles de Luxembourg se regarde d'ailleurs comme le suzerain de la châtellenie de Dun puisque quelques années après, par lettres du 18 janvier 1357, il accordait au seigneur d'Aspremont les droits régaliens, notamment le droit de battre monnaie, de créer des chevaliers et des nobles qui jouiraient des mêmes droits et libertés que les autres nobles de l'Empire.

Les deux actes suivants sont bien plus décisifs encore. Un siècle s'était écoulé. Le duc Robert de Bar s'était emparé de Dun dont il avait dépouillé les d'Apremont. Sa fille, Bonne de Bar, la dernière dame de Dun, venait de mourir. La châtellenie était revenue à René, duc de Bar depuis la mort du cardinal de Bar (vigile de Saint-Jean-Baptiste, 1430), et duc de Lorraine depuis la mort du duc Charles II (25 janvier 1431). A la mort du duc Charles II une guerre sanglante avait éclaté entre le duc René et le comte de Vaudémont, soutenu par le duc de Bourgogne. Dans un combat livré à Bulgnéville, René avait été fait prisonnier après avoir couru les plus grands dangers. Un de ses chambellans, Colard de Marley, seigneur du Sauley, s'était tenu près de lui, détournant les coups qui le menaçaient. Le 3 mars 1436, le duc René lui fit don de la châtellenie de Dun « en reconnaissance du service signalé de lui avoir sauvé la vie à la bataille de Bullinville (1) ».

Colard du Sauley prit possession effective de sa châtellenie malgré les effroyables ravages causés par la guerre. « La rançon promise au duc de Bourgogne n'étant pas payée, dit Monstrelet, les garnisons bourguignonnes de Neufchâtel, Beaumont-en-Argonne et Gaudricourt couvraient les duchés de Bar et de Lorraine et faisaient grands maux et dommaiges. » Ce récit est confirmé par le manuscrit de Denain : « Ferri II, de Lorraine, comte de Vaudé-

(1) Voir Dufourny. Manuscrit de la bibliothèque de Nancy, t. IV, p. 211.

mont, pour se venger de la ruine de son comté, mit dans son parti plusieurs seigneurs et prit à son service quantité de Français, d'Anglais, Bourguignons et Allemands, dont il composa une armée nombreuse. Tandis qu'une partie ravageait la Lorraine et le Barrois, Ferry à la tête d'une autre entra par la France dans le comté de Stenay où il pillà et brûla tous les villages. Il assiégea ensuite Dun et Stenay qu'il prit et fit mettre le feu dans cette dernière ville sans respecter les églises tandis que les seigneurs Leloris et de Croy, son gendre, s'emparaient de Varennes (1440). »

Cette même année 1440, Colard du Sauley, par le ministère du prévost, du receveur et du gardien du scel de la châtellenie de Dun, fit acte de suzeraineté sur Saulmory, déclarant que les dîmes de cette ville mouvaient et devaient mouvoir de la chatellenie de Dun en fief et en hommage. Cet acte, aussi explicite que possible, se trouve aux folios 13, 14 et 15 du Cartulaire des fiefs de Dun existant aux Archives nationales. Il est ainsi conçu :

« Nous, Colin Jacques, prevost de Dun, Guillaume Bridart, receveur, et Calmet Tavernier, clere juré dudict Dun, gardeur du scel du tabelionnage de la Chastelerie d'iceluy lieu, salut :

« Sçavoir faisons que par devant nous vint en sa propre personne estably pour ce faire noble homme Moet de Sousenne, escuyer, et de son plein gré, pure et franche volonté, et de certaine science et avis meur, et grande délibération sur ce eue si somme il disoit et sans contrainte ou cohercion aucune, a recongnu et confessé et recongnoist et confesse par ces présentes que, pour les très bons et agréables services que Hawiz, femme feu Gérard Baillart de Mons, sa cousine, lui a faict ou temps passé, et espere que encore fera ou temps advenir, et aussy pour recompensation et restablisement de ce que ladiete Hawiz a vendu son propre héritage pour aider audict Moet à son très grand besoing, si comme il disoit iceluy Moet a donné et donne par ces presentes à ladiete Hawiz, par pur don irrevocable, pour elle et pour ses hoirs, successeurs et ayans cause, en perpétuité et en héritage, LE DIXIÈME DES DISMES DE LA VILLE DE SAUMOREY, pour iceluy dixième prendre, avoir, lever et percevoir par ladiete Hawiz, ses dicts hoirs et ayans cause, le mettre, tourner et appliquer à son

propre profit et utilité pour tousiours mais, et pour en joyr et user paisiblement comme de son propre heritage, comme faisoit ledict Moet auparavant de ce présent don, et s'en est ledict Moet destitue et mis ladicte Hawiz en vraye saisine, teneur et possession par la tradition de ces presentes. Et a promis et promet ledict Moet, pour luy, ses hoirs et ayans cause a tousiours — mais, par la foy de son corps corporellement donne et fientise en noz mains, et soub l'obligacion de tous ses biens meubles et non meubles, presenz et advenir, avoir et tenir ce present don et tout le contenu de ces presentes ferme et stable et agreable sans contredire en aucune maniere ; luy et ses susdicts biens submettant expressément à la juridiction, coercion et contrainte du roy notre dit seigneur, monseigneur de Dun et de ses hoirs, soubmettant expressement à la juridiction, coercion et contrainte ses hoirs et ayans cause pour les contraindre a l'obligacion des choses dessus dites. Et sy a renonce et renonce ledict Moet quand à cest faict à toutes exceptions et deceptions de fraude, de barat, de lesion, de circonventions et a toutes autres choses que l'on pouroit dire, contre la teneur de ces presentes lettres, especiallement au droit disant generale renonciacion non valoir et a prié et supplié par ces presentes ledict Moet a NOTRE DIT SEIGNEUR MONSEIGNEUR DE DUN ET DU SAULCY, que ledict don, ensemble tout le contenu en ces presentes lettres, veuille et luy plaise loer, grier, ratifier, approuver et confirmer COMME SEIGNEUR DUQUEL LEDICT DON, ensemble tout le contenu en ces presentes lettres, MEUT ET DOIT MOUVOIR EN FIEF ET EN HOMAGE.

« En tēmoing desquelles choses, nous gardeur dessus nommez à la priere et requeste dudict Moet, avons mis le scel du tabellionnage de ladite Chastellerye de Dun à ces presentes qui furent faictes l'an de grace Nostre Seigneur mil quatre cent et quarante, le quatorzieme jour du mois de juillet. »

Le même cartulaire contient un acte de foy et hommage rendu le 13 avril 1446 par un habitant de Dun à « noble et puissant seigneur, Monsieur de Dun, de Florehenges et de Saulcy, a cause de la seigneurie dudict Dun. »

La même année 1446 à l'occasion du mariage de Jeanne du Saulcy avec Robert I^{er} de la Marck, seigneur de Sedan, René d'Anjou confirmait encore sa donation de 1436.

Cependant il ne devait pas tarder à réfléchir. Les duchés de Bar et de Lorraine se trouvaient ainsi ouverts aux entreprises d'un voisin remuant et ambitieux. Dès 1450, le

duc de Lorraine, agissant comme fondé de pouvoirs du roi René, reprenait possession de Dun, annulant ou restreignant les concessions faites par Colard du Saulcy. En ce qui concerne Saulmory, la bénéficiaire de l'acte du 14 juillet 1440, Hawiz, veuve de Gérard Baillard de Mons, était forcée de renoncer par acte du 24 août 1450 passé devant « Robert Dugeirre, secrétaire du Roi de Jérusalem et de Sicile », aux droits qui lui avaient été garantis par des formules si solennelles, n'en conservant les fruits et émoluments que pendant sa vie seulement. Le cartulaire des fiefs de Dun contient encore folios 13, 14 et 15 — cet acte de renonciation. Il déclare non moins expressément que Saulmory est tenu en fief et en hommage du roi de Sicile à cause de la Chatellenie de Dun.

« A tous ceux qui ces presentes lettres verront et orront Robert Dugierre, secrétaire du Roy de Jérusalem et de Sicile, notre seigneur, et son prevost de Dun, Colin Jacque et Gilet Jacque, clerks jurés dudit lieu, gardes du scel du tabellionnage de la chastelerie dudit Dun, seavoir faisons que par devant nous vint en sa personne Hawiz, femme de feu Gérard Baillard de Mons, et recongnut de sa pure et franche volonté que comme feu Moet de Suzenne, son cousin, luy eust cédé et transporté pour tousiours mais en recompensation de plusieurs agréables services qu'elle luy avoit faict à son tres grand besoing et nécessité, LE DIXIÈME DES DISMES DE LA VILLE DE SAUMOREY, pour iceluy dizième prendre, avoir et recevoir par ladicté Hawiz, ses hoirs et successeurs et ayans cause comme son propre héritage en perpétuité et de ce l'eust ledit Moet mis en saisine et possession et promis à garantir envers et contre tout comme de ce nous a apparu par les lettres de transport sur ce faictes et passées soubz ce même scel, desquelles la teneur s'ensuit :

(Suit le texte de l'acte du 14 juillet 1440)

« Et pour ce que LEDIT DIXIÈME MEUT ET EST TENU EN FIEF ET EN HOMMAGE du roy de Sicile notre seigneur A CAUSE DE LA CHASTELERIE DE DUN, et que icelle Hawiz n'est pas descendue de noble héritage, ne habille à tenir ledit dixième, se soit tirée par devers nostre très-redoubté seigneur, monseigneur le duc de Calabre et Lorraine, fils et héritier dudit seigneur roy son père, en son duché de Bar et de Lorraine, et de luy obtenu provision telles qui s'ensuivent, et spécialement au dos desdictes lettres de transport, et de la main de Henriet de Bauzey secrétaire d'iceluy seigneur : Monseigneur ne confirmera point ce don,

mais ce Hawiz denommé en ceste chose, mondict seigneur luy assignera autant sur la recepte de Dun sa vie durant seulement, pour Dieu et de sa grâce spéciale. Faict à Nancy l'unzieme jour d'avril mil quatre cent et cinquante. Presens messeigneurs les senechal et mareschal Monseigneur Jacque, monseigneur Ferry de Savigny, le bailli de St Mihiel, le bailli de Bassigny et aultres.

« Icele Haviz, de son plain gré et par grande et meure deliberacion sur ce eue à ses enfans, et aient quitté et a renoncé, cédé et transporté pour tousiours en perpétuité ledict dixieme, pour et en prouffict dudict seigneur roy moennant qu'icelle Hawiz emportera les fruiets et emolumens dudict dixieme sa vie durant seulement, ou luy en sera chacun an païé aultant comme ledict dixieme vault, chacune année au terme St-Martin par le receveur de Dun present et advenir, lequel qu'il luy plaira mieux, à roy nostre dit seigneur. — Et en ceste manière ladicte Hawiz s'en est devestue et desaisie, et ledict seigneur roy, par luy, ses hoirs et ayans cause en a envestus et mis en saisine et possession par la tradition de ces presentes lettres. Promettant ladicte Hawiz pour elle ses hoirs et ayans cause par la foy de son corps pour ce corporellement donnée en nos mains cest present transport et renonciation au dict seigneur roy, ses hoirs et ayans cause, sans contrevénir en aucune maniere, soubz l'expresse obligation de tous ses biens quelconques, meubles et non meubles, presens et advenir, iceulx submettant à toute juridiction quelconque, espirituels et temporels. Et renoncie à toutes choses qui pouroient estre dittes contre la teneur de ces presentes, et spécialement a droict disant generale renonciation non valoir.

« En tesmoing de ce, nous garde dessus dictz, par le rapport et requeste de la dicte Hawiz, avons mis à ces presentes le scel de la Chastellerie de Dun, sauf tous droits. Ce fut faict l'an de grace Notre Seigneur mil quatre cent et cinquante, le vingt quatrième jour d'aoust.

« Scellé d'un scel de cire verte sur double queue. »

L'affranchissement des hommes de Saulmory par Geofroy, seigneur d'Apremont et de Dun, prouvait bien déjà la dépendance dans laquelle Saulmory se trouvait au regard de la chatellenie de Dun. Mais ces trois actes ne peuvent laisser subsister l'ombre d'un doute. Il n'est donc pas étonnant qu'une *dame de Dun* ait pu en 1312 choisir l'église, récemment construite, de ce fief comme lieu de sa sépulture.

ROBINET DE CLÉRY.

OBSERVATIONS SUR L'ARTICLE QUI PRÉCÈDE.

Nous avons accueilli avec plaisir la nouvelle communication de M. Robinet de Cléry, relative à Saulmory, parce qu'elle fait connaître trois actes qui, en eux-mêmes, offrent de l'intérêt. Mais nous doutons qu'ils puissent achever de prouver que la princesse Marie de Bar, veuve de Geoffroy, seigneur d'Apremont, et dame douairière de Dun, aurait été inhumée à Saulmory.

Ces trois actes sont datés des années 1346, 1440 et 1450. Ils nous paraissent établir, il est vrai, qu'à ces dates Saulmory dépendait de la châtellenie de Dun. D'autre part, l'acte d'affranchissement de 1294, signalé antérieurement (1), semble témoigner en faveur de la même organisation. Mais s'ensuit-il que, dans l'intervalle, il en ait été constamment ainsi ?

Nous savons, autant que personne, combien il faut se défier des assertions de Jeantin ; pourtant, convient-il encore de prendre connaissance de ce qu'il affirme, pour essayer, soit d'établir à l'aide de documents la réalité des faits qu'il énonce, soit pour les contredire sur preuves : « La terre de Saulmory, dit-il, dépendait, au *xiii^e* siècle, de la seigneurie de *Vienne le château*. Elle avait été apportée en dot à Thiébaud II, comte de Bar, par sa seconde femme Jeanne, dite de Tocy... Elle fut confisquée, en 1297, par le roi *Philippe le bel* sur le comte Henry III (de Bar)... en répression des actes de violence que le comte avait commis en Champagne, à la suite de sa querelle avec les moines de Beaulieu. Henry III, par le traité de Bruges, fut contraint, en 1301, d'en faire cession à la France : mais, comme le traité réservait les droits de sa mère, le *val de Saulmory* revint au fameux *Pierre de Bar*, seigneur de Forges, lequel

(1) *Journal Soc. d'Archéol. lorr.*, 1900, p. 479, note 3.

était fils puiné de Jeanne; et, à l'extinction de la postérité de ce noble brigand, Saulmory fit retour en Barrois (1). »

Notre confrère M. H. Lefebvre, qui s'occupe actuellement de recherches sur Pierre de Bar, le fameux seigneur de Pierrefort, nous dira, espérons-nous, si ce personnage a possédé Saulmory et par quel moyen, puis aussi à quelle époque s'est éteinte sa postérité, et ce qu'il advint ensuite de Saulmory; il y aurait, en outre, à voir si le traité de Bruges fait mention de Saulmory et à étudier la manière dont les assertions de Jeantin pourraient se concilier avec l'acte de 1294, acte que Jeantin lui-même avait publié (2) avant Dumont, qui a omis de le citer. L'examen de ces questions exige un certain temps, qui nous fait actuellement défaut.

Il y aurait à rechercher, de plus, comment Saulmory devint une seigneurie particulière, appartenant en 1346 à *Gaulthier de Monthil*, peut-être de la famille Adhémar de Montheil, qui donna un évêque au diocèse de Metz. En 1294, le sire d'Apremont et de Dun agit comme seigneur immédiat. L'expression de *fief* employée par M. Robinet de Cléry nous paraît donc inexacte quant à cette époque. Mais cette chartre de 1346 émane de Charles, roi des Romains, duc de Luxembourg, et ne fait nulle mention de la châtellenie de Dun, ni du seigneur d'Apremont. M. Robinet de Cléry explique que Charles agit en suzerain : est-ce bien sûr ? Ce qui me frappe, c'est que la donation, ou plutôt l'engagère, de cent livres de terre, à laquelle a

(1) Jeantin, *Manuel de la Meuse*, p. 1873.

(2) *Les Chroniques de l'Ardenne et des Woëvres*, t. II, p. 433-436. Jeantin donne ce texte comme extrait du « Cartulaire du Barrois ». Serait-ce le beau Cartulaire de Bar de la Bibliothèque nationale, que devait publier en grande partie L. Le Mercier de Morière, ou plutôt le célèbre B. 256 des Archives de la Meuse ? — La date, à la fin du texte, est bien, en toutes lettres, 1294. Mais au titre est écrit 1284, ce qui existe peut-être dans la transcription au cartulaire et aura pu tromper Denain.

trait cet acte, ne se rapporte nullement à la seigneurie de Saulmory. L'acte relate, en somme, une concession temporaire de dîmes. Sont-ce celles de Saulmory ? Point du tout. Les lieux désignés sont *Estrées, la Bure, Danvilliers* et *Vau-celle* ! Il est dit ensuite que cette donation est rachetable, et que le prix du rachat devra être employé à l'acquisition de cent livres de terre « près de nostre dict comté de Luxembourg ». Nous voilà bien tout-à-fait hors de la châtellenie de Dun. Quant à la transcription de cet acte dans le cartulaire des fiefs de Dun, elle peut s'expliquer très bien par les relations de Gauthier avec la châtellenie, ou par les événements ultérieurs qui firent rechercher toutes les chartes intéressant les seigneurs fiefés de cette châtellenie. Nous croyons que réellement, en 1346, Saulmory faisait partie de cette circonscription féodale ; mais l'acte évoqué ne le prouve pas.

Les deux autres chartes ont beaucoup moins d'importance dans la question, à cause de leur date très postérieure.

Par celle de 1440, Colard de Saulcy, dit M. Robinet de Cléry, fait « acte de suzeraineté sur Saulmory, déclarant que les dîmes de cette ville mouvaient et devaient mouvoir de la châtellenie de Dun en fief et en hommage ». Je n'arrive pas à voir tout-à-fait cela dans la charte transcrite ; il s'agit de la donation d'un *dirième* des dîmes par « noble homme Moët de Sensenne (1), escuyer », à « Hawiz, femme de feu Gérard Baillart de Mons (2), sa cousine » ; il y est dit que cela est fait du consentement de « notre dit seigneur Monseigneur de Dun et de Saulcy..., comme seigneur duquel ledit don... meut et doit mouvoir en fief et en homaige ». L'acte est scellé du sceau du tabellionnage de de la châtellenie de Dun. Ainsi Saulmory dépendait bien à

(1) Suzanne, cant. Tourteron, arr. Vouziers (Ardennes) ?

(2) Mont-devant-Sassey ?

cette époque de la châtellenie ; mais l'acte ne parle que d'un dixième des dîmes, et Collard de Saulcy, puisqu'il s'agit de lui, sans qu'il soit nommé, intervient non comme suzerain, mais comme seigneur immédiat. On ne saurait s'astreindre à trop de précision dans les recherches de cette nature.

Dans le troisième acte, je ne relèverai qu'une chose étrange : il est daté du 24 août 1430 ; or, il fait mention du « Roy de Jérusalem et de Sicile, notre seigneur », puis de « nostre très redoulté seigneur, monseigneur le duc de Calabre et Lorraine, fils et héritier du dict seigneur roi son père en son duché de Bar et de Lorraine. » Ce personnage ne peut être que Jean d'Anjou, fils du roi René, et il ne pouvait agir que comme régent : son père resta duc de Lorraine jusqu'en 1453 et duc de Bar jusqu'à sa mort, en 1480. De plus, Jean hérita du duché de Lorraine, non de son père, mais de sa mère.

Autre chose : M. Robinet de Cléry relate, d'après le manuscrit de Denain sur Stenay, une campagne contre le Barrois qui aurait été faite en 1440 par « Ferry II de Lorraine, comte de Vaudémont », et à laquelle aurait pris part le seigneur de *Croy*, « son gendre ». Or, jamais le comte Ferry ne fit la guerre au roi René, dont il épousa la fille et héritière, Yolande d'Anjou ; il faut remplacer son nom par celui de son père, Antoine de Lorraine, comte de Vaudémont, qui ne mourut qu'en 1537 (1). C'est bien d'Antoine de Lorraine qu'était gendre Antoine de *Croy*, dit le Grand, ayant épousé sa fille Marguerite en 1432 (2).

Telles sont les inexactitudes qui nous sautent aux yeux ; mais d'autres encore pourraient sans doute être relevées, à la suite d'un examen plus prolongé. Il serait utile aussi de

(1) H. Lepage, *Sur la date de la mort d'Antoine de Lorraine, comte de Vaudémont*, dans les *Mém. de la Soc. d'arch. lorr.*, 1864, p. 273.

(2) Viton, *Hist. général. des Maisons souveraines de l'Europe*, 1812, t. II, 2^e partie, p. 104.

chercher à identifier les localités et les principaux personnages cités, ce qui serait souvent facile. Qu'est-ce que *Estrées, la Bure, Vaucelle* ?

Nous avons hâte de conclure. Si grand qu'en soit l'intérêt, les chartes invoquées par M. Robinet de Cléry ne prouvent pas que Marie de Bar, dame douairière de Dun, ait pu être inhumée à Saulmory, ni même que cette terre ait appartenu soit à elle en propre, soit, en ce temps, à la châtellenie de Dun. D'ailleurs, nous sommes contraint de le répéter (1) : il nous paraît peu probable que la modeste pierre tombale, datée de 1312, soit celle d'une princesse, et Marie ne mourut que postérieurement à 1326. Nous y verrions plutôt le monument d'un officier ou fonctionnaire de cette dame, soit encore celui de la femme d'un tel fonctionnaire : que l'on n'oublie pas le nom de DUGNEY, qui se lit sur la même dalle funéraire !

L. GERMAIN.

ALPHONSE DE RAMBERVILLER, CORRESPONDANT DE PEIRESC.

Nos confrères se rappellent certainement le beau portrait d'Alphonse de Ramberviller publié, il y a deux ans, ici même (2). Je ne crois pas qu'on les ait informés du travail consacré au même personnage à propos de quinze lettres qu'il adressa à Peiresc. On ne peut que lire avec plaisir et intérêt le compte rendu de cette brochure donné en *Chronique* dans le *Bulletin critique* par le regretté F. Tami-sey de Larroque ; on y reconnaît le style plein d'entrain du savant méridional, style dont le charme ne nuit pas à la précision des renseignements.

(1) Cf. *Journal Soc. d'Archéol. lorr.*, 1900, p. 180, note 1.

(2) G. de Braux, *La famille de Ramberviller*, dans *Journal Soc. d'Archéol. lorr.*, 1899, p. 193 ; cf. A. de Gironcourt, *Quelques rectifications sur la généalogie des Ramberviller* dans le même *Journal* p. 273.

Voici comment s'est exprimé M. Tamizey de Larroque :

« M. l'abbé Charles Urbain, docteur ès-lettres et lauréat de l'Académie française, vient d'imiter un acte de charité dont l'exemple lui avait été donné par le R. P. Apollinaire de Valence. Ce savant et saint religieux, craignant de me voir écrasé par l'immense labeur de la publication des lettres de Peiresc, daigna venir à mon aide en se chargeant d'éditer la correspondance de mon héros avec plusieurs missionnaires et religieux de l'ordre des Capucins (Paris, A. Picard, 1882, grand et gros in-8°). A son tour, M. l'abbé Urbain a voulu alléger le poids de mon fardeau d'éditeur des lettres des correspondants de Peiresc... en mettant au jour : *Un amateur lorrain correspondant de Peiresc. Alphonse de Ramberviller* (Paris, librairie Techener, 1896, gr. in-8° de 46 p.). Je suis d'autant plus reconnaissant à mes deux collaborateurs de leur assistance, que la qualité du travail fourni est supérieure. La notice sur Alphonse de Ramberviller (né à Vic, en Lorraine, mort en 1628) (1) nous console de la perte de sa biographie par Guillaume Colletet (*Vie des poètes français*, un des plus regrettables des manuscrits consumés dans l'*auto-da-fé* que l'on sait) (2). L'abbé Urbain donne des détails très curieux sur les relations (1620-1622) du lieutenant général au bailliage de l'évêché de Metz avec Fabri de Peiresc et sur ses œuvres poétiques, les unes latines, les autres françaises, comme *les dévots élancements du poète chrestien*,

(1) Ici une note, que je reproduirai et discuterai plus loin.

(2) Je pense que l'auteur fait allusion au déplorable incendie qui détruisit, non seulement de ses travaux manuscrits, mais encore d'incalculables documents dont une partie était promise à la Bibliothèque nationale ; v. à ce sujet : L. Delisle, *Ph. Tamizey de Larroque* (30 décembre 1828 — 26 mai 1898) dans le *Bull. hist. du Comité des trav. hist.*, 1898, p. 380-386. — M. le Comte de Dienne a donné dans la *Revue de l'Agenais*, 1899, une *Bibliographie des hommages rendus à la Mémoire de Ph. Tamizey de Larroque, précédée d'une étude sur les principaux d'entre eux et de notes intimes*.

suivis, dans l'édition de 1603, de stances diverses inspirées par les événements et trop dignes d'être appelées *poésies de circonstance*. Le manuscrit des *dévots élancements* (qui sont surtout relatifs à la confession et à la communion) fut offert en 1600 à Henri IV. Voir à ce sujet le tome V des *Lettres missives*, p. 218, où l'éditeur, Berger de Xivray, parle d'une impression de 1600 qui aurait été remise au roi par l'auteur, ce qui est une formelle erreur, car Ramberviller ne fit hommage que de sa *copie*, laquelle est conservée à la Bibliothèque nationale (F. Fr. 25423). Les quinze lettres de Ramberviller à Peiresec ne manquent pas d'intérêt. Les détails d'histoire littéraire s'y mêlent aux détails autobiographiques. Dans la page 16, Ramberviller rappelle qu'il a eu l'honneur de faire son droit à Toulouse sous le jurisconsulte français Roaldès, en compagnie de Guillaume du Vair. Signalons d'autres curieux passages sur la corruption de Paris, sur le cardinal du Perron, auquel il voudrait que l'on dressât « une statue d'or » (p. 35), sur les poésies du futur pape Urbain VIII (p. 38), etc.

« T. DE L. (1) »

A propos de la date mortuaire de 1628, l'auteur ajoute en note :

« Et non en 1623, comme une faute d'impression le fait dire à Dom Calmet (*Bibliothèque lorraine*). La fausse date a été inconsidérément reproduite par l'abbé Gouget (*Bibliothèque française*, XV, 137-139), et par d'autres écrivains « atteints de panurgisme », comme s'exprimait naguère un de nos critiques parisiens. »

Il est évident que c'est par suite d'un lapsus ou d'une faute typographique que Dom Calmet a fait mourir Alphonse de Ramberviller en 1623, mais l'erreur semble ne porter

(1) *Bulletin critique*, 25 mai 1897, Chronique, cote 32.

que sur le troisième chiffre : le testament, très remarquable, du poète lorrain est daté du 4 avril 1633 (1), et le Nécrologe des Cordeliers de Vic fixait ce décès au 31 juillet (2) de cette même année (3).

Il convient de faire encore une autre observation. Du compte rendu que l'on vient de lire, il semblerait que la première édition connue du pieux poème dédié à Henri IV serait datée de 1603. Or, voici ce que dit M. G. Save : « Les *Dévots élancements* avaient déjà été imprimés à Paris en 1600, chez Abraham Pacard, en in-12, avec les miniatures reproduites en gravures par Thomas de Leu et Jean de Weest. D'autres éditions sortirent de la même imprimerie, en 1602 et 1617 ; de celle de Périer, à Paris, en 1610 ; de celle de François du Bois, à Toul, la même année ; et enfin de celle de Melchior Bernard, à Pont-à-Mousson, en 1603. Ces diverses éditions diffèrent légèrement entre elles, mais les gravures proviennent des mêmes planches (4). »

L. G.

CHRONIQUE

La famille de Charles Hermite, l'illustre mathématicien dont le monde savant déplore la perte récente (5), a bien voulu offrir au Musée lorrain, par l'intermédiaire de notre confrère M. le commandant Boppe, un exemplaire en

(1) Il en existe plusieurs copies anciennes, plus ou moins complètes, dont l'une conservée dans la bibliothèque de la Société d'Archéologie lorraine.

(2) Il semblerait qu'une autre erreur, du même genre, aurait altéré le quantième dans le texte de Dom Calmet ; les chiffres sont intervertis ; il y a 13 juillet au lieu de 31.

(3) Gaston Save, *Alphonse de Ramberviller, poète et peintre lorrain*, dans *la Lorraine-Artiste*, 1893, p. 787.

(4) *Idem, ibidem*, p. 702.

(5) Décédé à Paris, le 19 janvier 1901.

bronze de la médaille de Chaplain reproduisant les traits du regretté défunt.

Cette médaille a un diamètre de 10 centimètres. Elle porte, au droit, le profil en relief assez accusé de M. Hermite ; au revers, une palme encadre l'inscription suivante : « A Charles Hermite, membre de l'Institut, professeur d'algèbre supérieure à la Faculté des sciences, ses élèves, ses admirateurs, ses amis. En souvenir de son 70^e anniversaire, 24 décembre 1892. Souscription internationale. »

Nous n'avons pas à retracer ici la carrière de Charles Hermite ; il nous suffira de dire que ses travaux le placent au premier rang des mathématiciens de tous les temps et de tous les pays. Le membre de l'Institut, le professeur à la Sorbonne et à l'Ecole polytechnique a honoré la France toute entière par ses découvertes et par la dignité de sa vie ; mais plus spécialement il appartenait à la Lorraine, étant né à Dieuze le 24 décembre 1822 ; pour cette raison il est juste et convenable que ses traits se trouvent conservés au Musée historique lorrain.

CH. G.

BIBLIOGRAPHIE.

Recueil des armes et blasons des familles nobles actuellement existantes et établies en la ville de Bar et dans l'étendue de son district, 1771 ; Bar-le-Duc, 1900, gr. in-8°, 184 pages.

Le volume que nous croyons devoir signaler ici est un tiré à part, sur papier fort et à grandes marges, des *Mémoires de la Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc* (3^e série, t. IX, 1900). En faisant imprimer, il y a une dizaine d'année, le *Journal de Gabriel Le Marlorat, auditeur en la Chambre du Conseil et des Comptes de Bar* (1605-1632),

cette Société avait déjà rendu un vrai service aux études nobiliaires barroises ; pour être plus récent de date et plus particulier à la région de Bar-le-Duc, le nouveau document n'offre pas moins un intérêt considérable et qui est tout à fait spécial ; nous osons même dire que la publication en était devenue indispensable ; en effet, il ne se rédigeait guère de travaux se rapportant à quelque ancienne famille barrisienne, d'origine et d'habitation, où l'on ne citât le « Nobiliaire du Chev. de Villers », à moins que l'on n'y donnât des extraits, plus ou moins fidèles, de ce recueil sans y ajouter l'indication de source. Mais, où existaient l'original ou les copies recommandables du travail ; en quoi consistait-il au juste et quel en était réellement l'auteur ? C'est à quoi, certainement, bien peu de personnes auraient pu répondre en connaissance suffisante de cause.

Voilà le document que la Société de Bar vient de livrer au jour. Un court mais instructif préambule signé, pour la Commission de publication, par M. H. D(annreuther), nous apprend notamment que « le Chev. de Villers », sans doute de la famille *Antoine*, de Bussy, fut le possesseur d'un original, mais non l'auteur ; le rédacteur primitif doit être le Conseiller de la Chambre des Comptes de Bar : Charles-Pierre DE LONGEAUX (1703-1766), dont les notes auraient été tenues à jour et continuées après sa mort par un de ses fils. Cette provenance est une garantie d'exactitude, d'impartialité et de compétence. L'auteur s'est attaché à faire connaître non seulement l'état des familles en 1771, mais aussi leur origine, leurs armoiries, leurs alliances les plus intéressantes, et souvent il donne des listes généalogiques assez étendues. Evidemment, il n'est pas à dire que ce Nobiliaire ne renferme aucune erreur ; mais nous croyons qu'il peut être compté parmi ceux qui en sont le plus exempts ; il est de nature à inspirer beaucoup de confiance.

Ajoutons que le tirage à part est établi d'une manière très heureuse, comme papier et format; la couverture, offrant un titre d'une noble et originale simplicité, ainsi qu'un écusson de forme ancienne aux armes du duché de Bar, achève de donner à ce volume un cachet d'élégance fort attrayante et distinguée.

L. G.

DONS AU MUSÉE LORRAIN.

Par la Ville de Nancy : Clé de la Porte de la Craffe.

— M^{me} Hermite : Médaille en bronze représentant Charles Hermite, de l'Académie des Sciences, faite à l'occasion de son 70^e anniversaire, le 24 décembre 1892, gravée par Chapelain (v. la CHRONIQUE).

— M. Poirot, conducteur des Ponts et Chaussées : Marteau en fer trouvé à la fontaine des Roches, entre Messein et Ludres. — Serpe en fer et divers fragments de poterie, provenant des anciennes galeries des mines de Ludres.

— Dumont, bibliothécaire de la Faculté de médecine : Médaillon en plâtre, représentant M. Géný, ancien négociant, signé Jorné Viard, 1849.

ACQUISITIONS

Portrait de Nicole, femme de Charles IV. Peinture sur bois, du xvii^e siècle.

Deux cruches en grès avec ornements et de formes différentes.

Pour la Commission de rédaction : Le Président, L. QUINTARD.

Nancy. — Imprimerie A. Crépin-Leblond, 21, rue Saint-Dizier.

BULLETIN MENSUEL
DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE
ET DU
MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

1^{re} ANNÉE. — NUMÉRO 4. — AVRIL 1901.

Procès-verbal de la séance du vendredi 8 mars 1901

PRÉSIDENCE DE M. L. QUINTARD, PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications.

A la demande de *la Diana*, Société historique et archéologique du Forez, à Montbrison, et de la Société d'agriculture, sciences, arts et commerce de la Charente, à Angoulême, l'échange des publications est mis aux voix et adopté.

M. le général de Monard a bien voulu charger M. Charles Guyot d'exprimer à la Société ses regrets de quitter Nancy sans avoir pu assister à une de nos séances.

A l'occasion de l'Exposition universelle de 1900, notre confrère, M. A. Bergeret, a été nommé officier de l'Instruction publique.

En raison du Congrès des Sociétés savantes, la prochaine séance est reportée au vendredi 19 avril.

Admissions.

Sont admis comme membres titulaires : MM. A. Thouvenin et le lieutenant-colonel E. Collet.

Présentation.

M. Armand Migette, à Stenay (Meuse), est présenté, en la même qualité, par MM. Beauzée-Pinsart, J. Nicolas et Léon Germain.

Ouvrage offert à la Société.

Annuaire de Lorraine : Nancy, Crépin-Leblond, 1901, 1 vol. gr. in-8° de 1707 p.

Documents pour servir à l'histoire du Barrois publiés par la Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc. *Recueil des armes et blasons des familles actuellement existantes et établies en la ville de Bar et dans l'étendue de son district 1771*. Bar-le-Duc, 1901, gr. in-8° de 184 p.

Rapport de la Commission des finances.

M. Ch. Guyot donne lecture du rapport présenté au nom de la Commission des finances et approuvant les comptes de l'exercice 1900. Les conclusions de ce rapport sont adoptées.

Travaux et Lectures.

M. L. Germain signale différents genres de plaques de foyer sur lesquels doit se porter l'attention des chercheurs. Il y a une dizaine d'années, l'on ne parlait encore que des « contre-cœurs » ou taques de cheminée faites pour être fixées au fond de l'âtre. En 1892, notre confrère et, l'année suivante, M. le baron de Rivières, ont fait reconnaître l'existence des taques de poêles, qui décoraient les faces apparentes des fourneaux et qui représentent ordinairement des scènes bibliques.

Un nouveau genre paraît maintenant devoir être étudié. Parmi les plaques de foyer, on en remarque de très grandes, rectangulaires en largeur, de peu de relief et qui offrent, le plus souvent, des sujets héraldiques. Ces taques, dont la décoration, malgré son peu de saillie, se trouve généralement bien conservée, étaient destinées à être placées en contre-cœur; mais c'est leur revers non décoré qui se présentait à la flamme. Sur toute l'étendue de la taque, le mur était interrompu; la taque seule le fermait et, à travers cette paroi très mince, le feu du foyer chauffait la salle située de l'autre côté, qu'ornait la face historiée de la taque. L'un de ces objets existe encore sur place à Ausembourg, dans le Grand-Duché de Luxembourg. Ce genre paraît être répandu dans la région.

N'ayant pu savoir s'il porte, dans le pays, un nom particulier, M. Germain propose provisoirement celui de « taque de parement », puisque cet objet forme un parement décoratif dans la salle opposée au foyer. Mais peut-être trouvera-t-on une dénomination meilleure et plus topique à lui donner. L'important était de signaler cette catégorie, qu'il sera désormais nécessaire de mettre à part dans les recherches si attrayantes que provoquent les plaques de foyer.

Le comte J. Beaupré donne lecture de son travail intitulé : *Essai de classement des principaux gisements d'objets de bronze pré-romains en Lorraine*. La Société vote l'impression de ce travail dans ses *Mémoires* et nomme pour former la Commission de revision : MM. le docteur Bleicher, le commandant Larguillon et Martz.

M. Ch. Guyot continue la lecture de son étude sur *Mirecourt pendant la Révolution*.

Compte rendu de la Commission des finances

pour l'exercice 1900

MESSIEURS,

Votre Commission des finances, dans sa séance du 20 février, a examiné les opérations concernant l'exercice 1900, et les observations que lui a suggérées cet examen sont les suivantes :

1^o SOCIÉTÉ

A) *Recettes*. — L'élément essentiel de ces recettes est constitué par les cotisations de nos membres, qui ont atteint un chiffre à peu près identique à celui de l'année précédente (3,600 fr.). Toutefois, comme vous l'a fait remarquer votre Trésorier, le nombre des membres titulaires inscrits au 1^{er} janvier a légèrement fléchi, indice peu favorable pour l'avenir. Les ventes de livres n'ont donné que 39 fr., mais il y a pas lieu de s'en étonner, les volumes de *Documents* qui font généralement l'objet de ces ventes étant à peu près épuisés. Nous relevons ensuite deux articles de recettes extraordinaires : d'une part, l'affaire de Vandelévillè, pour laquelle plusieurs membres de la Société ont dû saisir la justice à la suite de fausses imputations, s'est terminée par une allocation de dommages-intérêts, qui a généreusement été abandonnée à notre caisse par les parties gagnantes. Cette somme, jointe au profit de l'insertion légale dans notre journal, forme un total de 151 fr. 35. D'autre part, nous avons recueilli deux nouveaux versements de membres perpétuels : la liste de ces membres s'élève actuellement à 24, dont 15 vivants ; elle est destinée, nous l'espérons, à s'accroître constamment dans l'avenir, et il en résultera pour nos finances un accroissement correspondant de recettes fixes provenant des arrérages de rentes (actuellement 213 fr.).

B) *Dépenses.* — Les frais d'impression sont notablement inférieurs cette année aux prévisions (2,781 fr. au lieu de 3,250) : cela tient à ce que le volume des *Mémoires* n'a pas atteint le nombre de pages habituel. En revanche, les illustrations ont coûté beaucoup plus cher (467 fr. au lieu de 250); en somme, nous restons, pour nos publications, au-dessous de la dépense normale (3,248 fr. au lieu de 3,500).

Rien de particulier à signaler pour les autres éléments de dépenses: recouvrements, correspondance, frais de bureau, chauffage et éclairage. L'indemnité due à l'agent-comptable se trouve payée cette année pour la dernière fois, puisque M. Julien Knecht, élu trésorier en novembre dernier, a déclaré renoncer pour l'avenir à tout traitement.

2^e MUSÉE ET BIBLIOTHÈQUE

A) *Recettes.* — En dehors des éléments habituels de profits affectés au Musée et à la Bibliothèque, savoir les arrérages de fonds placés et les subventions ordinaires de la Ville et du Département, nous signalerons d'abord les ventes de livres, puis une subvention extraordinaire de la Ville de Nancy.

Le Catalogue du Musée s'écoule toujours facilement (140 tr. 80); le Guide des recherches préhistoriques de MM. Bleicher et Beaupré a produit pour le Musée, après que la Société s'est couverte entièrement de ses avances, la somme de 215 fr. 60.

Ensuite, la Ville de Nancy, désireuse de voir entreprendre sans de plus longs délais les travaux si urgents de réfection des balcons du Palais ducal, nous a versé une subvention extraordinaire de 6,000 fr. pour cet objet. On se rappelle que nous n'avions eu jusqu'à présent qu'une promesse conditionnelle, le Conseil municipal ayant primitivement subordonné son allocation à une subvention de l'Etat. Mais nous avons dû nous convaincre que les fonds

destinés à l'entretien des Monuments historiques sont trop parcimonieusement dispensés pour que nous puissions espérer d'en recueillir quoi que ce soit et, dans ces conditions, le Conseil municipal a bien voulu réaliser immédiatement sa promesse, montrant une fois de plus le grand intérêt qu'il porte à notre œuvre et rendant justice à nos efforts. Il faut espérer maintenant que cette somme de 6,000 fr. pourra bientôt être dépensée suivant l'intention des donateurs et que l'autorisation de la Commission des Monuments historiques ne se fera plus trop longtemps attendre.

Par contre, l'entrée en possession du legs Pierson (5,000 francs) est indéfiniment retardée ; le testament est actuellement soumis à l'examen du Conseil d'Etat, et il est impossible de prévoir quand se terminera cette affaire compliquée.

B) *Dépenses.* — Une occasion très avantageuse s'est présentée d'orner notre jardin et de sauver un vestige de l'un des bâtiments historiques de la Ville de Nancy. L'Hospice Saint-Julien étant sur le point de disparaître, la Ville a bien voulu, sur la demande de notre Président et du Conservateur de notre Musée, nous promettre d'enlever la porte d'entrée de la chapelle, qui fermait un petit porche en saillie sur la rue Pierre-Fourier. Cette porte, démontée avec précaution, vient d'être réédifiée dans d'excellentes conditions et, de l'avis général, elle produit très bel effet depuis la galerie du Palais ducal. L'opération, confiée à M. GénY, entrepreneur, a été très bien conduite, et dans des conditions aussi peu onéreuses que possible pour notre budget.

Malgré ce travail important, auquel il faut joindre, comme élément de dépenses, un certain nombre de menues acquisitions intéressantes, le crédit prévu (1,200 fr.) n'a pas été atteint, ce qui nous permettra de nous montrer plus larges, s'il y a lieu, dans nos opérations de l'année

courante. Spécialement, nous rappelons que, d'après ce qui a été convenu précédemment, le produit de la vente du Guide de MM. Bleicher et Beaupré, soit environ 200 fr., pourra être employé à des fouilles de stations préhistoriques. Le nombre des volumes à écouler est encore d'environ trois cents.

En conséquence du vote émis par la Société dans la séance de novembre 1900, par lequel les fonctions de trésorier sont rétablies, conformément au règlement, et qui nomme en cette qualité M. Julien Knecht, précédemment agent comptable, la Commission a déclaré M. Knecht installé dans les fonctions de trésorier, qu'il remplira suivant les règles en vigueur du temps de son prédécesseur ; elle a pris acte de l'offre désintéressée par laquelle M. Knecht a proposé l'abandon de tout traitement en considération du titre de trésorier qui lui est conféré ; enfin, attendu que M. Knecht a fait preuve d'une complète connaissance de son service aussi bien que d'un entier dévouement aux intérêts de la Société et du Musée, la Commission a estimé inutile de renouveler les pouvoirs de l'ordonnateur qui avait été temporairement adjoint au comptable. Nous avons confiance, Messieurs, que vous voudrez bien ratifier ces dispositions.

Pour la Commission des finances, le membre délégué,

CH. GUYOT.

COMITÉ DU MUSÉE.

Procès-verbal de la séance extraordinaire du 5 mars 1901.

PRÉSIDENCE DE M. L. QUINTARD, PRÉSIDENT.

Sont présents : MM. L. Quintard, Ch. Guyot, de Souhesmes, Léon Germain, L. Wiener, de Mont, Duvernoy,

Goury, Bretagne, Favier, Larguillon, Lefebvre, Mellier, Save et Boyé, secrétaire.

Le Président informe le Comité que la famille de M. Charles Hermite a bien voulu faire don au Musée lorrain d'une médaille reproduisant les traits de l'illustre savant. Cette médaille, gravée par Chaplain, avait été offerte à M. Hermite à l'occasion du 70^e anniversaire de sa naissance.

Le Président donne lecture de la lettre suivante qui lui a été adressée en date du 27 février :

« Le Maire de la Ville de Nancy à Monsieur Léopold Quintard, Président du Comité du Musée historique lorrain, à Nancy.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

J'ai l'honneur de vous informer que, dans sa séance du 21 février courant, le Conseil municipal, statuant sur la demande, avec plan à l'appui, que vous m'avez adressée, le 13 janvier dernier, à l'effet d'obtenir, pour le Musée lorrain, un agrandissement de ses galeries d'exposition au moyen de l'abandon du terrain occupé actuellement par une partie des bâtiments affectés à l'École de modelage, a adopté les conclusions du rapport qui lui a été présenté par sa Commission d'administration, et dont voici les termes :

« Votre Commission, reconnaissant qu'en effet le Musée
« se trouve maintenant fort à l'étroit, pénétrée d'ailleurs de
« l'utilité de cette institution, vous propose d'accorder
« l'agrandissement demandé, sous la réserve que cette
« concession ne prendra effet qu'à partir du jour où l'École
« des Beaux-Arts aura quitté ces locaux. »

Veuillez, Monsieur le Président, agréer l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

Le Maire,
MARINGER. »

Heureux et reconnaissant de cette décision, le Comité arrête la teneur de la réponse ci-jointe destinée à être transmise dès le lendemain :

« A Monsieur le Maire et à Messieurs les Membres
du Conseil municipal de la Ville de Nancy.

MESSIEURS,

Le Comité du Musée historique lorrain, réuni le 5 mars en séance extraordinaire, a reçu communication de la lettre par laquelle Monsieur le Maire l'informe que, dans sa séance du 21 février dernier, le Conseil municipal a voté, en faveur du Musée, l'abandon, en vue d'un agrandissement des galeries d'exposition, d'un terrain contigu au jardin du Palais ducal, et occupé actuellement par les bâtiments de l'École de modelage.

En donnant ainsi satisfaction à la requête qui lui avait été adressée le 15 janvier par le Comité, le Conseil municipal a affirmé une fois encore le vif intérêt qu'il porte à notre Musée, dont la prospérité et le développement doivent tenir à cœur aux habitants de Nancy.

Le Comité du Musée historique lorrain adresse donc ses sincères remerciements et l'expression de sa profonde gratitude à Messieurs les Membres du Conseil municipal et à Monsieur le Maire pour le précieux appui qu'il a bien voulu lui prêter, les assurant de tout son zèle pour continuer l'œuvre à laquelle il travaille sans relâche depuis plus d'un demi-siècle et dont le but a toujours été de doter la Ville de Nancy d'un Musée archéologique et artistique digne de l'ancienne capitale de la Lorraine.

Veuillez agréer, Messieurs, l'assurance de notre considération la plus distinguée.

Pour le Comité,

Le Président,

L. QUINTARD. »

MÉMOIRES

LETTRES AUTOGRAPHES DU DUC NICOLAS-FRANÇOIS DE LORRAINE
ET DES DUCHESSES CLAUDE ET NICOLE RELATIVES A L'ÉDU-
CATION DES ENFANTS DE CE PRINCE.

On sait que le duc Nicolas-François, alors le Cardinal de Lorraine, épousa, le 11 février 1634, sa cousine-germaine la princesse Claude ; de ce mariage naquirent les princes :

1^o Ferdinand, né à Vienne, en Autriche, le 30 décembre 1639, mort à Paris, le 1^{er} avril 1639, sans alliance ;

2^o Charles-Léopold, qui fut le duc Charles V, né à Vienne, le 6 avril 1643 ;

3^o Anne-Eléonore-Dorothée, née le 12 mai 1645, morte à 9 mois, le 28 février 1646 ;

4^o Marie-Anne-Thérèse-Judith, abbesse de Remiremont, née à Vienne, le 30 juillet 1648, morte à Paris, le 17 juin 1661.

La naissance de cette princesse coûta la vie à la duchesse Claude, qui mourut des suites de cette couche, le 2 août 1648 (1).

Je n'ai trouvé ni dans l'*Histoire de Lorraine* de Dom Calmet, ni dans les *Mémoires* du marquis de Beauvau, ni dans les documents relatifs à la guerre de Trente ans, qui ont été publiés par les soins de la Société d'archéologie, de détails sur la vie que menait la famille ducale pendant son exil. Tout ce qui en est rapporté n'a trait qu'au rôle politique du duc Nicolas-François.

Je possède dans ma collection quatre lettres autographes de ce prince, une de la duchesse Claude, sa femme, deux de la duchesse Nicole, sa belle-sœur et une de Mar-

(1) *Tables généalogiques des augustes maisons d'Autriche et de Lorraine*, par le baron de Zur-Lauben, 1770.

guerite de Lorraine, duchesse d'Orléans, sa sœur, adressées à Monsieur et à Madame de Montricher, gouverneur et gouvernante des enfants du duc, qui montrent avec quelle sollicitude les parents et les deux tantes de ces jeunes princes s'occupaient de leur éducation.

I. — Le duc Nicolas-François à Monsieur de Montricher (cachets aux armes de Lorraine et soies); suscription :

A Monsieur de Montricher,
Gentilhomme de ma Chambre, etc.

A Ratisbonne, ce 2 aoust 1640.

J'ai reçu la vostre du 28 juillet, où je vois que ma femme vous a laissé pour avoir soin que mon fils soit servi ; elle m'en a donné part ; j'en suis fort aise estant assuré que personne n'en peut avoir plus de soin. Quant à ce que vous me mandez, que le comte Cavriani vous a dit qu'il ne fallait pas que ma femme témoignât tant de joie de venir icy, je n'en peux comprendre la raison, puisque c'est pour venir trouver son mari, et je ne vois pas que Sa Majesté en puisse être désobligée ni que cela refroidisse l'affection qu'elle nous porte. J'en ai donné part à Sa Majesté et l'ai supplié de commander en cas qu'elle ait affaire du service de ma femme, l'assurant que notre plus grand contentement sera d'obéir et servir Sa Majesté !

Nous n'avons point d'autre nouvelle, sinon que l'Empereur fait faire provision icy pour jusques au mois de may et don Diego Saavedra m'a dit qu'il croyait que Sa Majesté demeurerait icy tout l'hiver et tout l'esté qui vient.

Je finis en vous assurant que je suis,

V^{re} bien affné amy,

Le duc FRANÇOIS DE LORRAINE.

L'on escrit de Vienne que mon enfant ne veut pas dormir dans le berceau et que la Panigale le met coucher avec elle, ce que je ne puis croire ; enquêtez-vous-en, et si cela est, dites à la Panigale que je ne veux point qu'elle le mette coucher avec elle, ni peu ni beaucoup de temps, cela est trop dangereux.

II. — Le duc Nicolas-François à M. de Montricher (cachets et soies) ; suscription :

A Mons^r le baron de Montricher,
Gentilhomme de ma chambre.

A Baden, ce 14 sep^{bre} 1646.

Mons^r le baron, j'ai reçu très volontiers les nouvelles que m'avez mandées de la bonne santé de mes enfans et ne doute point que vous et vostre femme n'y apportiez tous les soins que je saurois désirer ; faites lui mes recommandations et à votre fille aussi, et croyez que je fais l'estime que je dois de vos services avec résolution de les reconnaître aux occasions. Il y a toujours de la peste à Vienne, mais si les billets disent la vérité elle n'y peut estre et y estre moindre, n'y en ayant que deux ou trois par semaine et quelquefois moins. Je prendrai le reste du mois pour m'en assurer et selon cela je me résoudrai de faire venir mes enfans. Cependant je vous assure que je suis

V^{re} plus affné amy,

Le duc N.-FRANÇOIS DE LORRAINE.

Vous pouvez avec toute liberté voir mes enfans, j'avais oublié de vous le dire.

III. — Le duc Nicolas-François à Madame de Montricher (cachets) ; suscription :

A Madame de Montricher,
Gouvernante de ma fille.

Ce 14 may 1634, à Bruxelles.

Madame de Montricher, j'apprends que Sa Majesté fait si bonne chère à ma fille et luy fait tant donner à manger qu'elle vomit fort souvent. Il est certain que si cela continue qu'elle tombera dans quelque maladie ; c'est pourquoi je vous fais ce mot pour dire que je ne veux pas que l'on luy donne tant à manger ; d'ailleurs quand elle (est) si pleine. je crois qu'il la faut un peu purger ; mais pour éviter de la purger souvent il faut avoir l'œil qu'elle ne surcharge trop son estomac. Sa Majesté croit que les enfans ne sont pas bien s'ils ne sont bien pleins, mais cette recepte (ne) réussit pas aux miens, qui sont estez nourris d'autres façons que les allemands ; et comme ma fille est la plus délicate de tous ceux que j'ay eus, elle a besoin plus que les autres d'estre entretenue de règle. Je ne doute point que vous n'y apportiez tous les soins, et que ce qui peut avoir été de trop a procédé de la volonté absolue de l'impératrice. Mais quand vous verrez que de nouveau ne pouvez induire Sa Majesté à la laisser vivre dans sa règle ordinaire qui semble la plus convenable pour la santé de l'enfan, dites-luy que depuis que je suis icy je vous ai ordonné de garder cette forme de vie, que le médecin juge nécessaire si l'on veut la conserver en santé.

Je pars demain pour aller voir nos troupes qui crient incessamment après moy ; elles sont postées entre trois places des ennemis où ils ont dix mil hommes ; en quelque lieu que je sois, je seray toujours

Madame de Montrichier

Vostre très affné amy,

Le duc N.-FRANÇOIS DE LORRAINE.

IV. — Le duc Nicolas-François à Madame de Montrichier (cachets et soies) ; suscription :

A Madame la baronne de Montrichier,
Gouvernante de ma fille la princesse de Lorraine.

Madame la Baronne de Montrichier, ne pouvant laisser l'impudence de Claude Aubert sans chastoy exemplaire, j'ay résolu de le mettre hors de mon service. C'est pourquoy vous luy donnerés son congé, sans permettre qu'il fréquente plus dans la cour, et si un nommé la Croix se présente, vous pouvés le recevoir en sa place et avoir soin qu'il enseigne la Princesse ma fille à lire Allemand et françois. Cependant, je la recommande toujours à vostre bonne conduite vous assurant que je seray toujours

Madame la Baronne de Montrichier,

A Bruxelles,

Vostre très affné amy,

le 12^e novembre 1634.

le Duc N. FRANÇOIS de Lorraine.

V. La duchesse Claude de Lorraine à M^{me} de Montrichier (cachets représentant un cœur ayant deux ailes, et soies) ; suscription :

A Madame la baronne de Moricher
Majordome de mes enfans.

Madame la baronne de Montrichier,

Je crois que c'est à cette heure que vous pourrez partir pour Neuss, que la santé de mes enfans vous le permet. On vous envoie toutes les choses nécessaires et Sa Majesté nous a prêté sa litière pour cela, si vous voulez, mais il ne tiendra qu'à vous. Néanmoins prenez vos commodités, et croyez que je suis

Madame la baronne de Montrichier,

Vostre affnée amie,

CLAUDE, Duchesse de Lorraine.

le 12 octobre.

Dites à mes enfans que je me réjouis bien de les voir et qu'ils soient bien sages. Faites mes recommandations à vostre mari et à vostre fille et à vos deux garçons. Nos gens ont perdu six régiments ; le régiment du comte Furstemberg n'y était pas, je m'en suis enquis afin de savoir des nouvelles de vostre fils (1).

VI. La duchesse Nicole à M^{me} de Montricher. (Cachets et soies); suscription :

A Madame de Moriche, à Vienne.

Madame de Moriche vous m'avez fort obligée de m'avoir mandé de la santé de mon neveu, qui est fort bonne, à ce que vous m'assurez ; de quoi j'en rends grâce à Dieu de tout mon cœur et prie qu'il lui conserve aussi longtemps comme je lui souhaite, et vous prie de l'instruire à m'en bien aimer et de croire que je serai toujours

Madame de Moriche,

Votre affectionnée amie

NICOLE Duchesse de Lorraine.

de Paris le 21 juin
1642.

VII. La duchesse Nicole à Madame de Montricher. (Cachet et soies.) Suscription :

A Madame de Moriches.

Madame de Moriches,

je n'ai jamais douté que vous ne preniez grandement de part à tout ce

(1) L'orthographe des lettres de la duchesse Claude et de la duchesse Nicole est tout à fait extraordinaire tandis que celle du duc est *relativement* régulière ; voici, à titre de curiosité, le texte littéral de l'autographe précédent.

Madame la baronnes de Moriche ie cois que ceaseteur que vous pour rais par tie pour neus que la sans te de mes anfans vous le per mes ons vous an voies tout les chose nes sescere et samagete nous as prete salities pour se las sy vous vous les mes is ne tins dras qua vous nes an mier pre nais vous cons modite et coir ais que ie suis Madame la barons de Moriche vostre aff^{née} amie.

CLAUDE Duchesse de Lorraine

le 12 dotoble.

dis a mes anfans que ie me re gous is bien de le voir et qui sois bien sage fais mes recon madasion a vostre mari et a vostre fille et a vos deux garsans nos ians ans perdus cis regimengt le regimente dus conte fruchanber nie et tepas ie mans suis anquis a sien de sauoir de nous velle de vostre lies.

qui me touche et vous rends un million de grâces de la joie que vous prenez du gain de mon procès et de faire toujours bien prier Dieu ma nièce pour moi, car je crois que les prières de cette petite âme innocente me profitera beaucoup, et de me croire à jamais

Madame de Moriches,

vostre très-affectionnée à vous servir

NICOLE duchesse de Lorraine.

de Paris, le 21 février

1653.

VIII. La duchesse d'Orléans à Madame de Montricher. Cachet à l'écusson parti d'Orléans et de Lorraine. Suscription :

A Madame la Comtesse de Morichez.

Madame la Comtesse de Morichez, je ne puis m'empêcher de vous témoigner de temps en temps combien je ressens sensiblement les services et les soins que vous rendez à ma nièce, laquelle j'aime comme mon enfant. Je ne vois personne qui ne m'en die beaucoup de bien et qui ne loue la bonne éducation que vous lui donnez. On me la dépeint toute belle et parfaite. Lorsque l'on m'a dit qu'elle tient parfois sa bouche un peu de travers, il faut de bonne heure lui ôter cette petite mauvaise grâce, car elle entre dans un âge où il ne lui faut rien laisser passer; car, pour l'ordinaire, quand l'âge leur vient, ils sont moins souples à faire ce que l'on leur dit. Si c'était quelque fluxion qui se jettât sur son visage, il faudrait en parler à Valette afin que de bonne heure il détourne l'humeur qui lui pourrait causer ce mal.

Je vous prie d'user de tout ceci avec votre prudence ordinaire et d'être persuadée qu'il ne se passera jamais aucune occasion où je ne vous fasse paraître que je suis dans la dernière reconnaissance des soins que vous avez pour cette enfant qui m'est très chère, et que je serai toute ma vie.

Madame la Comtesse de Morichez

Votre bonne amie

MARGUERITE de Lorraine.

Cette lettre ne porte aucune mention de lieu ni de date; la princesse Marie-Anne-Thérèse dont il est question ici étant née en 1648, la date peut être fixée entre 1653 et 1660.

P. ZEILLER.

~~~~~

LA FAMILLE DES MÉDECINS CALLOT, A PROPOS D'UNE ÉPITAPHE  
DE L'HOSPICE SAINT-JULIEN A NANCY (1689).

La démolition prochaine du vieil hospice Saint-Julien de Nancy doit attirer l'attention sur les nombreuses pierres tombales que l'on remarque dans le pavé de la chapelle. L'abbé Guillaume en a transcrit les textes (1), mais d'une manière très incomplète et souvent inexacte, ainsi que M.C. Pfister et moi avons pu le constater en commençant, il y a quelques mois, un examen plus sérieux de ces respectables témoins du passé. Il est à espérer que le nouvel historien de Nancy publiera toutes ces inscriptions. Ici je veux parler uniquement d'une autre épitaphe, encadrée dans le mur extérieur du monument et que j'ai copiée, il y a déjà plusieurs années, à cause de son intérêt héraldique (2). L'abbé Guillaume l'a fait connaître dans les termes suivants :

« Le jardin de l'hospice Saint-Julien était autrefois un cimetière. En explorant l'extérieur des murs de l'église, nous n'avons découvert qu'un petit calvaire mutilé (3), et plus loin l'épitaphe qui suit :

« Au devant est le corps de . . . . . mé Callot, médecin, et mourut âgé de 73 ans le 24<sup>e</sup> du mois de janvier 1689.

« Et vous demande par charité — Un requiescat in pace. »

Sous le nom de *Callot*, l'auteur ajoutait en note :

« Peut-être le neveu de Jacques Callot à qui il dédia des thèses de philosophie à Reims en 1634 (4). »

(1) Abbé Guillaume, *Epigraphie tumulaire* dans *Journal Soc. d'archéol. lorr.*, 1869, p. 162-166.

(2) Cet article a été rédigé en novembre 1909. Depuis, l'épitaphe dont il s'agit a été déposée au Musée historique lorrain. — Elle est placée au-dessous du portail de la chapelle, restauré dans le jardin du Palais ducal.

(3) Cette sculpture a été donnée aussi au Musée lorrain.

(4) Abbé Guillaume, *l. c.*, p. 166.

J'aurais aimé à voir là une référence permettant de trouver facilement de quel neveu et de quelles thèses il s'agit. Dans ses savantes *Recherches sur la vie et les ouvrages de Jacques Callot* (tabl. généal.), E. Meaume n'indique aucun neveu du graveur comme ayant été médecin.

L'hypothèse de l'abbé Guillaume est sûrement erronée, de même que sa transcription de l'építaphe est très défectueuse. Voici comment je l'ai lue, gravée dans un cadre rectangulaire allongé (H. : 0, 97; L. : 0, 41); elle a été martelée, sans doute à la Révolution, ainsi que les armoiries :

AV DEVANT ET IOIGNANT CETTE PIERRE  
EST INHVME F. CALLOT MEDECIN QVI  
MOVRVT AAGÉ (1) DE 75 ANS LE 24<sup>e</sup> DV  
MOIS DE IANV<sup>er</sup> 1689

IL vous demande par charité,  
un Requiescat in pace (2). Amen.

Dans l'espace non occupé par l'inscription, au coin inférieur de la gauche, un encadrement rond renferme les armoiries; malgré leur état de dégradation, on reconnaît, surmonté d'un armet de profil avec lambrequins, un écu offrant un chevron, accompagné au bas d'un *meuble* indistinct (tête de licorne).

Ces armoiries, qui n'ont aucune ressemblance avec celles de la famille de Jacques Callot, et aussi le texte de l'inscription, attestent que l'abbé Guillaume s'est trompé en pensant que le défunt pouvait être neveu du célèbre chalcographe; celui-ci eut bien un neveu nommé François, mais il fit partie de l'armée de Charles IV et il est « mort

(1) Les deux A de ce mot sont conjoints.

(2) L'auteur de l'építaphe a évidemment voulu faire deux vers; mais, outre que la rime n'est pas précisément riche, il faut avaler la dernière syllabe de *demande* pour ramener le premier vers aux huit pieds du second.— Le premier mot, IL, paraît bien être en petites capitales; le reste est en petits caractères minuscules lapidaires.

aux environs de Paris, en septembre 1652, à l'âge de 19 ans » (E. Meaume, *ejusd. loc.*). Il s'agit donc d'un tout autre personnage, auquel un article spécial du *Nobiliaire* de Dom Pelletier est consacré. En voici le texte :

« CALLOT (François), natif de Portcieux (1), médecin, fut annobli le 12 novembre 1662, par lettres de Charles IV, duc de Lorraine, vérifiées le 13 décembre suivant. François Callot épousa Anne Bonnet (2), dont il eut postérité. Porte d'azur, au chevron d'or accompagné en chef de deux roses d'argent, et en pointe d'une tête de licorne de même. Le mandement aux gens des comptes pour l'enregistrement est du 16 novembre 1662. *Laïette cottée annoblissements*, num. 51 (3). »

Plusieurs pièces d'archives rappellent ce personnage.

La table de l'Inventaire Dufourny le mentionne : « CALLOT (François), docteur médecin à Nancy en 1664. T 5. Reprend Bathmont (?) comme procureur, p. 632 ».

Parmi les délibérations et résolutions du Conseil de ville de Nancy, H. Lepage cite, au 6 juin 1678 : « Exemption de logement de gens de guerre pour François Callot, médecin, à la suite d'une requête dans laquelle il dit que Dieu lui a donné quelque talent pour le soulagement des individus affligés de « la pierre, hargnes, cataractes », etc. ; qu'il s'est exercé à l'hôpital de la Charité de Paris, et a voyagé en diverses provinces de France, d'Italie et d'Autriche (4) ».

De même, au chapitre « Impôts et comptabilité », registre de 1684-1685, Lepage a noté : « Somme donnée à un pauvre

(1) Portcieux (pron. *Porcieu*), c. Charmes, arr. Mirecourt.

(2) Il y a eu, en Lorraine, au moins deux familles anoblies du nom de Bonnet ; mais il ne paraît point que la femme de François Callot s'y rattache.

(3) Dom Pelletier, *Nobiliaire*, p. 103.

(4) H. Lepage, *Les Archives de Nancy*, t. II, p. 15.



étranger qui avait amené son enfant à Nancy pour y être taillé par le sieur Callot, médecin (1) ».

François Callot acquit à Saulxures-lès-Nancy un fief appelé *Bazin* (2), qui, en 1687, passa au couvent de la Visitation fondé dans la capitale lorraine ; trois mentions de l'*Inventaire sommaire des Archives départementales* s'y rattachent : 1<sup>o</sup> Dans une layette de la Chambre des comptes (de 1580 à 1768) existe un dénombrement « de François Callot, médecin à Nancy, pour un fief à Saulxures-les-Nancy » (B. 828). — 2<sup>o</sup> Dans un carton des archives provenant du couvent de la Visitation (1633-1738), on remarque une « reprise de noble François Callot, médecin à Nancy, pour sa part de la seigneurie de Saulxures » (H. 2903). — 3<sup>o</sup> Enfin, H. Lepage relève ceci dans un autre carton du même fonds (1695-1790) : « Mémoire portant : Le fief Bazin, provenant originairement de la maison de Bassompierre, était, en 1687, entre les mains du sieur Callot, médecin à Nancy, qui le tenait sous faculté perpétuelle de rachat. Anne-François et Charles-Louis de Bassompierre, qui avaient alors trois sœurs religieuses à la Visitation, empruntèrent au monastère une somme de 32,000 fr., faisant le prix de l'engagement. Le 22 avril 1687, ils firent le rachat, et, le 26 mai suivant, revendirent ce fief au monastère, pour la somme de 50,000 fr.; etc. » (H. 2905).

François mourut deux ans plus tard. Il paraît être le père de François, qualifié le 8 mai 1701 « opérateur et premier médecin de S. A. R. (3) ». Celui-ci eut apparemment pour fils Joseph ou François-Joseph Callot, qui reçut en 1720 le « brevet de médecin ordinaire du duc » (B. 149).

(1) *Idem*, p. 289.

(2) L'*Inventaire sommaire des Archives départementales* mentionne, d'après un registre de la Chambre des comptes, de 1665 (B. 7529) une Déclaration des seigneuries et fiefs de l'office de Nancy, où figure : « Saulxures, à Jean Callot, opérateur ».

Ce Jean Callot serait-il un frère de François Callot, médecin ?

(3) *Idem*, p. 35.

Différentes mentions de l'*Inventaire sommaire* se rapportent à ces personnages, mais l'absence trop fréquente d'indication de dates précises semble, tout d'abord, rendre le partage difficile. Il faudrait examiner chacun de ces documents, ce qui me conduirait trop loin. Pourtant, je suis parvenu à en faire une distribution qui me paraît sûre.

Ce qui précède et toute la rédaction première de cet article étaient terminés, lorsque j'ai eu l'idée de recourir à une généalogie publiée en 1823 par François-Charles Callot, avocat à Nancy (1), dernier descendant direct, ce semble, du médecin inhumé à l'hospice Saint-Julien ; il s'est efforcé de le rattacher à la famille de Jacques Callot. Comme je l'ai dit, E. Meaume a déjà fait voir le peu de fondement de cette opinion. Il montre très bien qu'elle repose sur l'identification erronée de François Callot, le médecin anobli en 1662, avec François Callot, neveu de Jacques, lequel mourut, âgé de 19 ans, en 1632 ; mais il ne s'oppose cependant pas absolument à ce qu'il ait pu y avoir communauté d'origine (2) ; pour moi, je n'en crois rien, à cause du silence, sur ce point, des lettres de noblesse de François, et surtout de la différence absolue des armoiries. Quoi qu'il en soit, la généalogie imprimée me paraît prouver ce que je ne proposais que comme une presque certitude, savoir cette filiation : I. François I<sup>er</sup> Callot, médecin au xv<sup>e</sup> siècle ; II. François II Callot, premier médecin et opérateur du duc Léopold ; III. François-Joseph Callot, médecin ordinaire du même duc et de François III.

Pour en revenir à François I<sup>er</sup>, la généalogie le fait naître, dans le texte, « à Auxerre, du duché de Bourgogne, le

(1) (Fr.-Ch. Callot), *Histoire de la famille de Fr.-Ch. Callot* ; Nancy, 1823, in-8°, 19 pages et 1 tabl. généal.

(2) L. Meaume, *Recherches sur la vie et les ouvrages de Jacques Callot*, p. 83-86.

23 février 1607 », et, dans le tableau généalogique, « le 28 février 1607, sur la paroisse Saint-Epvre à Nancy ». Cette date ne paraît pas exacte : mort en 1689, à l'âge de 75 ans, François a dû naître vers 1614 ; elle n'est pas non plus applicable au neveu de Jacques Callot, qui, décédé en 1652, à l'âge de 19 ans, a dû naître vers 1633.

Quoi qu'il en soit, la Généalogie dit que François I<sup>er</sup> « porta si loin l'art de la médecine, qu'il passa pour le plus célèbre opérateur, oculiste (1) et lithotomiste de son temps (2). Il épousa, à Auxerre, Elisabeth Bourgeois (3), fille du sieur Laurent Bourgeois, seigneur de Montplaisir et capitaine en chef des Bourgeois de la paroisse Saint-Pèlerin d'Auxerre, de laquelle il eut François Callot, 2<sup>e</sup> du nom... »

La rédaction du travail que j'ai lu à la Société en sa séance du 11 janvier dernier, était déjà composé typographiquement et s'arrêtait là en ce qui concerne ce premier François Callot, médecin, lorsque notre excellent confrère M. l'abbé Ch. Pierfitte, curé doyen de Portieux, lieu d'origine de notre personnage, a eu l'obligeance de m'informer que le souvenir de cette famille Callot demeure au pays et que lui-même s'est occupé de recherches sur ce sujet. Il a bien voulu m'envoyer différents renseignements curieux et des extraits du testament de François, qui fournissent sur sa famille des indications très intéressantes. J'en ferai l'objet d'un prochain article, après quoi je reviendrai à François II Callot.

(A suivre).

L. GERMAIN.

(1) Ce mot *oculiste* se trouve, non dans le texte même de la brochure que je transcris ici, mais au tableau généalogique. Peut-être y résulte-t-il d'une distraction, la même qualification étant répétée pour François II.

(2) Il est permis de croire que cette réputation a été un peu exagérée par l'auteur, arrière-petit-fils de François I<sup>er</sup> Callot.

(3) Que faut-il penser de cette alliance, alors que, comme on l'a vu, le *Nobiliaire* appelle la femme de François *Anne Bonnet* ?

DOCUMENT RELATIF A YOLANDE DE BAR, REINE D'ARAGON.

Dans le catalogue n° 112 de la librairie Dumont, nous relevons :

1103. BAR (Yolande de), Reine d'Aragon (1). Pièce originale sur vélin, 12 mars 1393 (1394 nouveau style); un petit in-8° obl., 7 francs.

Huguet de Pulligny, « varlet de chambre de M<sup>me</sup> la Royne d'Aragon », donne quittance, au trésorier du duc d'Orléans, de 50 livres tournois à lui données pour avoir apporté à Mgr le Duc et à M<sup>me</sup> la Duchesse « les nouvelles de la nativité du fils de la dite Royne d'Aragon ».

Ce Huguet de Pulligny appartenait-il à la famille de ce nom, éteinte en 1466, et était-il fils de Jean III de Pulligny à qui M. l'abbé Martin donne comme fils Jean, Gérard et Perrin (2) ?

Yolande était femme de Juan I<sup>er</sup> (1387-1393) et le message était destiné au duc Robert de Bar.

C. S.

---

AU SUJET D'UNE TOMBE MUTILÉE DE L'ÉGLISE DE SAULMORY

Duchoc des opinions contraires jaillit la lumière. Ce n'est pas encore le résultat obtenu par la discussion à laquelle a donné lieu la découverte, dans l'église de Saulmory, d'une tombe dont l'inscription a été en partie déchiffrée par M. l'abbé Nicolas, curé de Laneuveville, près Stenay.

Sur la pierre, qui mesure 1 m. 95 de hauteur sur 0 m. 65. de largeur, est gravée l'image d'une femme reposant les mains jointes sur la poitrine, la tête appuyée sur un coussin.

(1) Fille de Robert, duc de Bar, mariée à Jean, roi d'Aragon ; elle fut la mère d'Yolande d'Aragon, qui épousa René d'Anjou et devint héritière du duché de Bar.

(2) Abbé Martin, *Pulligny*, p. 12.

sin. « On constate, dit M. l'abbé Nicolas, la grâce des plis et la majesté de l'ensemble. » Ce n'est pas un monument vulgaire ; c'est bien certainement la tombe d'une femme de haut rang.

Une légende, en beaux caractères du xiv<sup>e</sup> siècle, court dans l'encadrement. Les seuls mots restés lisibles sont ceux-ci : *Dame de Dun qui morut le premier jor de mai MCCCZXII* (1312) et plus loin : *De Dugnei*.

S'agit-il d'une dame de Dun ? A coup sûr, ce n'est pas, comme on l'avait pensé d'abord, la tombe de Marie de Bar, veuve de Gobert VI d'Apremont, qui a été effectivement dame de Dun, mais qui vivait encore en 1326.

M. Léon Germain pense que ce pourrait être la femme d'un officier ou fonctionnaire d'une dame de Dun, et non d'une princesse telle que Marie de Bar. Il avait d'abord révoqué en doute que Saulmory fût un fief de la châtellenie de Dun. Il reconnaît aujourd'hui qu'en 1294, date de l'acte d'affranchissement des gens de Saulmory par le seigneur de Dun, et en 1346, 1440 ainsi qu'en 1450, Saulmory dépendait en effet de la châtellenie de Dun (1).

Son hypothèse est certainement admissible. Mais n'est-il pas également possible que cette tombe soit celle d'Isabelle de Kiévrain, veuve de Gobert V d'Apremont et tutrice de son fils Gobert VI ?

« Il est indubitable, dit dom Calmet (2), que Gobert V épousa, du moins en secondes noces, Isabelle de Kiévrain qui lui survêquit, et qui eut pendant nombre d'années la tutelle de Gobert VI son fils aîné... Gobert V est dénommé dans les avèux et dénombrements à lui rendus depuis l'an 1282 jusqu'en 1302 le mardi devant l'Ascension. Il fut tué à la bataille de Courtrai en 1302.

« Après cela les hommages se font devant Isabel Dame

(1) *Journal Soc. d'archéol. lorr.*, 1901, p. 62.

(2) Généalogie de la maison d'Apremont. Histoire de Lorraine.

de Kievrain et d'Apremont, et Gobert son aîné fils Damoiseil d'Apremont.

« Gobert VI succéda à Gobert V son père en 1302 sous la tutelle d'Isabelle, dame de Kievrain et d'Apremont, sa mère. »

Qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'Isabelle de Kievrain se soit fait inhumer dans l'église de Saulmory, récemment construite, sans doute avec le concours de ses libéralités ? L'ancienne église de Dun était alors en très mauvais état ; car, quelques années plus tard, en 1346, elle fut remplacée par l'église qui existe encore aujourd'hui.

Ce n'est, je le reconnais, qu'une supposition ; mais n'est-elle pas aussi vraisemblable que celle qui attribue une tombe de cette importance à la femme d'un simple officier de la châtellenie de Dun ?

Il est difficile de conclure avec certitude, et je ne prétends pas le faire. Ce n'est qu'en soumettant à la discussion toutes les hypothèses, que l'on a chance de dégager peu à peu la vérité, si obscurcie encore dans les ténèbres d'une histoire locale, fort mal connue (1).

#### ROBINET DE CLÉRY.

(1) Nous ne voulons pas faire un long commentaire sur la nouvelle hypothèse proposée par M. Robinet de Cléry ; elle est intéressante, mais nous paraît très hasardée. Elle n'explique pas les mots *de Dugney* inscrits sur le monument, et il reste douteux pour nous que cette modeste pierre tombale ait recouvert les cendres d'Isabelle de Kievrain. A quelle époque mourut-elle ? Fut-elle réellement dame (douairière) de Dun ? Quels auraient pu être ses motifs de se faire inhumer à Saulmory plutôt qu'à Apremont ou à Dun ? Telles sont les questions auxquelles il faudrait préalablement pouvoir répondre d'une manière satisfaisante. Enfin, l'on ne peut, de parti-pris, mettre à l'écart les assertions très précises de Jeantin ; si peu de valeur qu'ait cet écrivain, ses textes doivent être discutés, et ses opinions examinées. Un historien ne doit rien négliger (Note de M. L. Germain).

---

*Pour la Commission de rédaction : Le Président, L. QUINTARD.*

---

Nancy. — Imprimerie A. Crépin-Leblond, 21. rue Saint-Dizier.

**BULLETIN MENSUEL**  
DE LA  
**SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE**  
ET DU  
**MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN**

---

1<sup>re</sup> ANNÉE. — NUMÉRO 5. — MAI 1901.

---

**Procès-verbal de la séance du vendredi 19 avril 1901**

**PRÉSIDENCE DE M. L. QUINTARD, PRÉSIDENT.**

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

**Communications.**

Le Président dépose sur le bureau le programme du concours ouvert par l'Académie de Stanislas pour les années 1902 (prix Stanislas de Guaita et Dupeux) et 1904 (prix Herpin).

Le 68<sup>e</sup> Congrès de la Société française d'Archéologie sera tenu à Agen et à Auch, du 11 au 18 juin prochain. Le programme est mis à la disposition des membres de la Société.

Le Président donne lecture d'une lettre de M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, en date du 1<sup>er</sup> avril, lui accusant réception du rapport sur l'état des publications de la Société et les récentes acquisitions du Musée. M. le Ministre a bien voulu renouveler ses félicita-

tions pour « le zèle et l'activité avec lesquels la Société poursuit ses intéressants travaux ».

Une demande d'échange des publications, adressée par la Société archéologique du Gers, à Auch, est favorablement accueillie.

Le lieutenant-colonel Collet a envoyé une lettre de remerciements à l'occasion de son admission.

#### **Distinctions honorifiques.**

A la suite du Congrès des Sociétés savantes tenu à Nancy, ont été nommés officiers de l'Instruction publique : MM. Pierre Boyé ; le lieutenant Charles Denis ; Emile Duvernoy et Pariset ; officiers d'Académie : MM. Léopold Quintard, Pierre Colleson et H. Déglin.

#### **Nécrologie.**

Il est donné avis du décès de MM. Lepezel, juge de paix à Longuyon, le comte de Riocour et l'abbé Vacant, directeur du Grand-Séminaire de Nancy, membres titulaires. La Société a également perdu un de ses membres correspondants en la personne de Monsignor X. Barbier de Montault.

#### **Admission.**

M. Armand Migette est admis comme membre titulaire.

#### **Présentations.**

Sont présentés en la même qualité : M. Camille Mathis, propriétaire, 3, rue de Metz, par MM. Ch. Sadoul, A. Thouvenin et L. Wiener ; M. Henri Gutton, architecte, 40 bis, rue Gambetta, par MM. Ch. Sadoul, H. Grosjean et Léopold Quintard ; M. Emile André, architecte, place Stanislas, par MM. Ch. Sadoul, H. Grosjean et L. Wiener ; M. Fernand Saladin, ingénieur, 21, rue Sainte-Catherine, par MM. Ch. Sadoul, Léopold Quintard et le commandant



Larguillon ; M. Bour, ancien greffier du tribunal, à Nancy, par MM. Bretagne, Léon Germain et L. Wiener ; l'abbé Georges Flayeux, curé de Ménarmont (Vosges), par MM. l'abbé Ch. Pierfitte, Léon Germain et Léopold Quintard ; l'abbé Joseph J.-B. Velches, curé de Saulmory (Meuse), par MM. l'abbé Nicolas, Léon Germain et Léopold Quintard ; M. Léon Bernardin, sous-lieutenant au 149<sup>e</sup> régiment d'infanterie, à Epinal, par MM. Pierre Boyé, Julien Knecht et Marcel Knecht ; M. Pierre-Eugène Masson, 105, rue Charles III, par MM. Pierre Boyé, Léopold Quintard et le comte J. Beaupré ; M. E. Gimé, secrétaire général de la Société lorraine de photographie, par MM. Pierre Boyé, Léon Germain et H. Lefebvre ; l'abbé Arnaud d'Agnel, docteur en philosophie et en théologie, à Marseille, par MM. Léopold Quintard, Georges Goury et le comte Gandelet.

**Ouvrages offerts à la Société.**

*Souvenirs de l'époque gallo-romaine à Champvert (Nièvre)*, par Gaston Gauthier.

*Remarques complémentaires sur la ville de Champvert*, par M. J. de Saint-Venant ; Nevers, G. Vallière, 1897, in-8° de 35 p., avec 2 planches.

*La cuillère à travers les âges*, par M. J. de Saint-Venant ; Auxerre, imprimerie de la Constitution, 1898, in-8° de 22 p., avec 3 planches.

*La vieille Sologne militaire et ses fortifications*, 1<sup>re</sup> partie, par le même ; Vendôme, Lemercier, 1892, in-8° de 84 p., avec figures.

*L'industrie du silex en Touraine dans les temps préhistoriques et la dissémination de ses produits*, par le même ; Tours, Deslis, 1891, in-8° de 16 p.

*Fonds de cabanes néolithiques*, par le même ; Bourges, Tardy-Pigelet, 1893, in-8° de 20 p.

*Anciens vases à bec. Etude de géographie céramique*, par le

même ; Caen, Delesques, 1899, in-8° de 62 p., avec 3 planches.

*Les princesses Yolande et les ducs de Bar de la famille des Valois*, 1<sup>re</sup> partie, *Mélusine*, par M. Jules Baudot ; Paris, A. Picard, 1900, in-8° de XII-393 p., avec une planche.

*L'épithaphe de Thévenin Jacquesson, capitaine-enseigne des bourgeois de Dun, 1588*, par M. Léon Germain ; Bar-le-Duc, Contant-Laguerre, 1901, in-8° de 21 p.

*Observations sur un travail relatif aux monuments du roi Louis XI à Bar-le-Duc*, par le même. (Extrait des *Mémoires de la Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc*, 1900 ; avec figures).

*La Jureigneurie ou privilège de l'enfant dernier-né chez les roturiers et les nobles de l'ancienne Alsace*, par M. E. Bonvalot ; 3<sup>e</sup> édit., Paris, Pichon, 1901, in-8° de 23 p.

*La Lorraine à l'exposition rétrospective du Petit-Palais en 1900*, par l'abbé A. Bouillet ; Moutiers, Ducloz, 1901, in-8° de 18 p., avec 8 planches.

*Anciennes épitaphes détruites des églises de Bar-le-Duc et de Ligny-en-Barrois*, par le comte E. Fourier de Bacourt ; Bar-le-Duc, Contant-Laguerre, 1901, in-8° de 27 p.

*Les étrennes à Bar-le-Duc pendant l'occupation française, 1660-1683. — L'hôtel Prudhomme à Bar au xvii<sup>e</sup> siècle*, par le même ; Bar-le-Duc, Contant-Laguerre, s. d., in-8° de 26 p.

*Épithaphe et monuments funèbres inédits de la cathédrale et d'autres églises de l'ancien diocèse de Toul*, fascicules 2-4, par le même ; Bar-le-Duc, Contant-Laguerre, s. d., avec 58 planches.

#### Lecture.

M. Ch. Guyot continue la lecture de son travail sur *Mirecourt pendant la Révolution*.



## MÉMOIRES

---

### QUELQUES CONTRATS D'APPRENTISSAGE A MIRECOURT, AU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE.

Dans le numéro de février 1884 du *Journal de la Société d'Archéologie lorraine*, nous avons déjà signalé des contrats d'apprentissage extraits d'un registre du tabellion Grisard, de Lunéville, et datant de 1502 à 1509 (1). Le hasard nous a fait récemment trouver d'autres conventions du même genre parmi les minutes du notaire J. Claudel, de Mirecourt (2), se rapportant aux années 1580 et 1581. Une comparaison entre les formules usitées à près d'un siècle d'intervalle, dans des localités assez voisines, n'est pas dépourvue d'intérêt.

Trois de ces contrats concernent le métier de cordonnier, un autre, le métier de tondeur de draps, et le dernier se rapporte à un boulanger. Ce sont, dans la plupart des cas, des fils de paysans qui sont ainsi loués chez des patrons de la ville; il est aussi remarquable que ces apprentis sont tous des orphelins que leurs tuteurs (oncles ou beaux-frères) ne se soucient pas sans doute d'instruire et de garder avec eux.

Le premier, en date du 18 octobre 1580, est aussi le plus explicite :

Nicolas Rainville, demeurant à Rowre on Saintois, a reconnu et confessé avoir laissé à tiltre de louaige à François Picquart, cordonnier demeurant à Mirecourt, Mengin fils de feu Didier Rainville, luy vivant demeurant audit Rowre, son frère, ad ce présent et consentant, et ce pour deux années entières et subsécutives, commençantes avec le jour

(1) *Journal*, 1884, p. 21 à 27.

(2) Ces minutes sont actuellement déposées en l'étude de M<sup>e</sup> Houillon, notaire à Mirecourt, qui a bien voulu nous les communiquer.

et datte des présentes, et à tel et pareil jour finissantes, durant lequel temps ledit François sera tenu de bien et dhuement monstrer et tascher de faire apprendre audit Mengin le mestier et pratique de cordonnier et accoustrer le cuyr sur l'eau (1), sans luy en rien cacher ny celer de ce qui deppend dudit mestier, tant pour couldre, tailler, qu'aultrement, et sans luy faire aucun tort ny molestation, et de le deffrayer du pied et du dent sceullement. Parmy et moyennant que ledit Nicolas reconnoissant est et sera tenu, comme par cestes il a promis, délivrer audit François la somme de quarante francs, monnaie de Lorraine, dedans le jour de feste Saint-Remy chef d'octobre prochainement venant, à peine de payer tous frais, journées et despens que l'on ferait à la poursuite, à condition que si dedans lesdites années et avant l'expiration d'icelles, ledit Mengin délaissoit le service de son dit maistre, sans juste occasion dhument congneue et averrée, en ce cas ledit Nicolas reconnoissant sera tenu, comme par certes il a promis, délivrer audit François ladite somme de quarante francs, tout ainsi que si ledit Mengin avait parachevé son dit terme entièrement. Et (au cas) où ce serait avec occasion suffisante et congneue, iceluy François ne pourra répéter aucune chose de ladite somme.

Un autre contrat très semblable porte la date du 13 novembre 1580. Thiébault François, de Bethoncourt, « jeune fils », assisté de son oncle et de son frère, se loue, également pour deux ans, à Vyriot Vyriot, cordonnier à Mirecourt. Celui-ci doit recevoir « trente-quatre francs, monnaie de Lorraine, avec ung resal de bled froment, bon, léal et marchand, mesure de Mirecourt ».

Enfin, le troisième contrat relatif au même métier est du 18 décembre 1580. François Lhoillier, demeurant à Estrennes, laisse à titre de louage Symonin de Chaulmonsey, son beau-frère, à Jean Thouvenel, cordonnier demeurant à Mirecourt. La durée de l'apprentissage est ici de trois ans ; le prix de quinze francs seulement, avec stipulation de vingt francs en sus, si l'apprenti délaisse le service « sans justes occasions ».

Le métier de tondeur de draps s'apprend en deux ans. C'est Mathis Lhuillier, tondeur à Mirecourt, qui reçoit à

(1) Terme de tanneur, signifie : donner du lustre au cuir. (Cf. Dictionnaire de Littré.)

titre d'apprenti le jeune Jean Jeannot, de Rozerotte, amené par son oncle Richard, du même lieu. Celui ci promet de délivrer « en l'hostel et domicile dudit Mathis » trois reseaux et demi de blé froment, et de payer vingt francs en cas de dédit.

Quant au boulanger, Jean Georges (1), il consent à recevoir le jeune François Rouyer, d'Offroicourt, et à lui montrer son métier dans l'espace d'un an et demi, moyennant dix-huit francs seulement.

La comparaison entre ces contrats d'apprentissage passés à Mirecourt et ceux de Lunéville nous montre que les conditions de louage n'avaient pas sensiblement varié, et qu'elles étaient probablement les mêmes, du commencement à la fin du xvr<sup>e</sup> siècle, dans toute l'étendue de la Lorraine.

Notre attention a été de nouveau appelée sur un terme bizarre et énigmatique, dont nous avons essayé jadis de donner l'explication et qui se présente, sous une forme un peu différente, dans les actes du notaire de Mirecourt. A Lunéville, une des clauses réglant la situation du patron à l'égard de son apprenti consiste à le « gouverner des pieds et des dents ». Nous nous sommes encore reporté au registre du tabellion Grisard, et malgré le peu de netteté de son écriture, nous ne croyons pas avoir mal lu. A Mirecourt, tous nos contrats contiennent uniformément cette même formule : le patron promet à l'apprenti de le « deffrayer *du pied* et *du dent* seulement ». Nous pensions en 1884 qu'il s'agissait du droit de correction réservé au maître sur l'enfant qui lui est confié ; mais la substitution du mot *deffrayer* au mot *gouverner* nous montre que cette explication doit être abandonnée : il s'agit évidemment d'une obligation que le maître contracte et non d'un droit

(1) Par exception, ce boulanger n'habite pas Mirecourt, mais le village suburbain de Mattaincourt.

qu'il se réserve. Quelle est cette obligation ? elle consiste peut-être à fournir la chaussure et la nourriture ? Nous avouons notre ignorance, et nous désirons qu'un confrère mieux renseigné veuille bien nous aider à résoudre ce petit problème.

CH. GUYOT.

~~~~~  
LES RÉSULTATS DE L'EXCURSION DE SAINT-MIHIEL, AU POINT
DE VUE DE L'ARCHÉOLOGIE PRÉHISTORIQUE.

L'excursion faite à Saint-Mihiel lors du Congrès des Sociétés savantes n'a pas été sans profit ; une nouvelle station humaine de l'époque néolithique doit être ajoutée aux gisements déjà connus, aux environs de cette ville. Ces derniers étaient au nombre de trois : l'enceinte dite « le camp des Romains », la station de la côte de Bar et celle des Roches. Le plan de la première a été donné par M. Liénard dans son ouvrage sur l'Archéologie de la Meuse ; M. le Dr Ballet, médecin-major au 8^e cuirassiers, a signalé les deux autres en 1877 (1). A quelle époque remonte l'enceinte dite « Camp des Romains » ? Il est actuellement impossible de résoudre la question ; le gisement est perdu pour l'étude par suite de la construction du fort qui domine St-Mihiel. Quant aux deux autres, ils semblent bien néolithiques, en dépit des formes archaïques présentées par certains objets trouvés. Les documents anthropologiques fournis par les fouilles, opérées au pied des roches, dans des cavités, paraissant avoir servi d'abris et de sépultures, sont mentionnés trop sommairement dans l'ouvrage de M. Liénard, pour que l'on puisse se prononcer sur la valeur du gisement, sans avoir en mains le mémoire de M. Ballet (2).

(1) Dr Ballet. *Note sur les roches de Saint-Mihiel, considérées au point de vue antéhistorique.*

(2) M. le Dr Collignon, suivant l'archéologue meusien, trouve la race des Roches plus voisine de celles de Cro-Magnon et d'Engis que de celle de Cumières et de Furfooz.

La côte Sainte-Marie m'ayant paru placée dans d'excellentes conditions pour l'emplacement d'une station humaine, de la Pierre polie, nous nous y rendîmes, M. le Dr Rivière (1) et moi, en compagnie de M. le professeur Nicklès.

Il y avait, en effet, une riche station néolithique à l'endroit supposé, c'est-à dire un peu en arrière de la crête du versant regardant le midi.

Parmi les objets trouvés, il y avait une petite hachette en silex, taillée en amande, un broyon fait comme ceux de Meurthe-et-Moselle, d'un caillou de quartzite roulé, des fragments de poterie très grossière, noirâtre, très mal cuite, un grand râcloir en silex du Coralien. Les nuclei et les éclats informes étaient en général plus volumineux, et en plus grand nombre que ceux de nos régions, sans que l'on puisse toutefois admettre l'hypothèse d'un atelier de taille. La couleur du silex est noirâtre, comme la plupart de ceux de Cumières, rappelant entre autres celui que nous avons recueilli dans la grotte du Géant (2). Quant à son origine, l'examen microscopique, seul, pourra déterminer s'il vient, comme celui de Cumières, des environs de Verdun ou de la Champagne.

Les vestiges du séjour de l'homme se trouvent répandus, suivant une ligne allant de l'ouest à l'est, sur une longueur de 200 mètres et une largeur de 100 ; mais ils sont bien plus abondants dans le voisinage de la crête, à l'est d'un chemin d'exploitation figuré au trait simple sur la carte au 1:80.000. Le sol y est bien moins pierreux, et de nature plus sableuse, particularité qui, à mon sens, n'a pas été sans jouer un rôle prépondérant dans le choix des empla-

(1) M. Rivière, de Précourt, sous-chef de laboratoire au Collège de France, le savant explorateur des grottes du midi de la France, à qui l'on doit la découverte de l'homme de Menton.

(2) *Note sur une sépulture néolithique découverte dans la grotte du Géant. Journal de la Société d'Archéologie lorraine*, 1900.

cements de cette époque, où les essais de culture devaient être localisés sur les terres les plus faciles à travailler (1).

Cette station nouvelle doit être inscrite sur la carte, de telle sorte que son extrémité ouest se trouve à 400 mètres au sud du point coté 331 mètres.

J. BEAUPRÉ.

FOURNITURE D'UNE CLOCHE A NOMENY EN 1730.

Parmi les pièces de comptabilité conservées dans les archives communales de Nomeny, on trouve la quittance suivante qui offre quelque intérêt parce qu'elle se rapporte à la fabrication d'une cloche pour l'église de cette petite ville :

Le soussigné, Pierre-François Burel, fils de François Burel, maître fondeur de cloches demeurant à Champigneulle (2), prévosté de Bourmont, confesse avoir reçu de Dominique Matis, receveur des deniers patrimoniaux et d'octrois de la dite ville [de Nomeny], la somme de cent livres, et ce pour achever le dernier paiement de la fonte de la seconde cloche de la paroisse de la même ville fondue en l'année dernière, dont quittance à Nomeny le 28 novembre 1731.

P. BUREL.

La famille Burel s'était fait au XVIII^e siècle une spécialité de la fonte des cloches, et occupait une place considérée parmi les fondeurs du Bassigny. Nous renvoyons à la notice que notre érudit confrère M. L. Germain a consacrée à cette famille dans le *Journal de la Société*, 1898, p. 160. Nous signalons aussi (*Ibid.*, p. 158) un procès-verbal d'élection d'un maître juré des fondeurs à Bourmont en 1704, et François Burel est au nombre des électeurs.

E. DUVERNOY.

(1) De nombreux exemples viennent à l'appui de cette observation, dans le département de Meurthe-et-Moselle.

(2) Champigneulles, Haute-Marne, arrondissement de Chaumont, canton de Bourmont.

UNE INSCRIPTION DANS L'ÉGLISE DE LUSY.

Dans l'intérieur du portail de l'église de Lusy (1), on remarque fixée au mur, à une certaine hauteur, une dalle de marbre noir portant l'inscription suivante (H. 1,20 ; L. 0,80) :

A LA MEMOIRE
DV S.R ARMAND BECHET
ECUYER GENTILHOMME DE LA
GRANDE FAYCONNERIE DE FRANCE
QVI MOURVT LE 4 MARS 1731
DAME BARBE GUERARD VEUVE
DVDIT SR BECHET A FAIT ERIGER
CETTE EPITAPHE LESQVELS ONT FONDE
EN CETTE PAROISSE VNE MESSE HAVTE
ANNVELLE ET PERPETVELLE
AVEC VIGILES ET RECOMMANDISES LE 3^{me}
JOVR DE NOVEMBRE 4 SALVTS AVEC
EXPOSITION ET BENEDICTION
DV T S SACREMENT AVX JOURS DE
PASQUE TOUSSAINT S^T MARTIN ET
NOEL
PLUS A ESTE FONDE PAR LE SIEUR
JOSEPH DRAPPIER RECEVEUR GENERAL
DES BOIS DV CLERMONTOIS EN LA
MÈME PAROISSE DEUX ANNIVERSAIRES
ANNUELS ET PERPETUELS A LA MEMOIRE
DESDITS SIEURS ET DAME BECHET
SES ONCLE ET TANTE QVI SE
DIRONT LES 4 NOVEMBRE ET 7 AVRIL
DE CHACUNE ANNEE
PRIEZ DIEU POUR EUX

Armand Béchet mourut à Stenay à la date marquée par cette inscription, âgé de 63 ans. Il fut inhumé dans la

(1) Arrondissement de Montmédy, canton de Stenay (Meuse).

chapelle du Dieu de Pitié, érigée dans l'ancienne église de cette ville. Sa veuve, Barbe Guérard, épousa, en secondes noces, Claude de la Réalle, ancien capitaine d'infanterie.

En 1737, elle fonda dans la même église une chapelle sous le vocable de sainte Catherine, dont le revenu devait servir de titre clérical à quelqu'un de ses parents. Elle mourut à l'âge de 93 ans, le 3 février 1757, et reçut la sépulture près de son premier mari, dans la chapelle du Dieu de Pitié.

A l'article *Lusy*, dans son *Manuel de la Meuse*, M. Jeantin cite, parmi les seigneurs de cette paroisse (page 1196), Joseph Drappier, né en 1684, inhumé le 26 juin 1764, dans l'église de Lusy. Il était receveur des bois et domaines du Clermontois, et avait épousé Marie Lemarquais, dont il eut deux fils, François et Joseph. Ce dernier fut d'abord fermier des domaines du prieuré Sainte-Marguerite de Cesse, puis devint receveur général des domaines du prince de Condé, et fut enfin pourvu d'un emploi dans les finances du roi.

La famille Drappier, surnommée de Marloy, portait : *d'azur, à la face d'argent, chargée d'une oie de sable, becquée et membrée d'or ; au chef chargé de trois étoiles d'or.*

En tête de l'inscription décrite plus haut, se trouve un écusson de forme ovale, dont les couleurs ne sont point indiquées, surmonté de la couronne comtale. Il porte : *écartelé : aux 1 et 4, une tour à quatre créneaux, percée de 2 meurtrières et d'une porte carrée à dextre : au 2, un faucon posé ; au 3, une branche de cerisier, fruitée de trois cerises.*

Ces deux quartiers sont, comme on le voit, les armes parlantes de la charge de grand-fauconnier.

J. NICOLAS.



A PROPOS DE SAULMORY (1).

J'ignore absolument si Pierre de Bar I^{er}, frère du comte Henri III, a jamais possédé Saulmory ; je n'ai vu cela nulle part, dans mes recherches sur les Bar-Pierrefort. Pierre de Bar I^{er} n'aurait pu posséder Saulmory que dans le cas où cette terre, comme l'avance Jeantin, aurait fait partie de la châtellenie de Vienne-le-Châtel. Sur cette châtellenie, voici ce que je puis dire : Pierre de Bar avait en effet recueilli, dans la succession de sa mère, Jeanne de Toucy, la châtellenie de Vienne, au moins en partie, avec d'autres terres en Champagne. Or, le dimanche après la Saint Remy 1334, il échange avec le comte Edouard I^{er} « tout ce qu'il a aux bans, finages et châtels de *Vienne*, St-Thomas et Cernon contre la forte maison de Nonsart et tout ce que le comte possède aux villes de Nonsart, Lahayville, Haas et Buxerulles » (Cartul. Bouconville, f^o 67-69).

Il semble qu'en cela ait consisté la part de Pierre dans la châtellenie de Vienne et que par suite, à partir d'octobre 1334, les Pierrefort n'eurent plus rien dans cette châtellenie ; on voit qu'il n'est pas question de Saulmory. D'ailleurs, par sa position, Saulmory devait appartenir bien plutôt à la châtellenie de Dun qu'à celle de Vienne.

Jeantin confond à plaisir Pierre de Bar I^{er}, auteur de la maison de Pierrefort, avec son petit-fils, Pierre II, le « noble bandit » comme il l'appelle, lequel fut le dernier de sa race et mourut au siège de Bouconville en octobre 1380.

II. LEFEBVRE.

(1) Cf. *Bulletin*, mars 1901, art. de MM. Robinet de Cléry et L. Germain.

CHRONIQUE

—

LE CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES TENU A NANCY AU MOIS D'AVRIL 1901.

Bien que, sûrement, aucun de nos confrères ne soit resté dans l'ignorance du Congrès des Sociétés savantes qui a eu lieu à Nancy dans la semaine de Pâques, nous estimons néanmoins qu'il convient de conserver dans notre *Bulletin* la mention de cet événement. Nous aimons à voir une heureuse tentative de décentralisation scientifique dans la décision, diversement appréciée, qui fut prise, il y a trois ans, de tenir alternativement à Paris et en province ce Congrès annuel des délégués des sociétés savantes de toute la France, jusqu'alors fixé dans la capitale. Le premier essai, très réussi, eut lieu en 1899 à Toulouse ; le second vient d'être fait à Nancy : honneur incontestable pour notre ville, pour les institutions scientifiques lorraines ; et surtout puissant témoignage d'intérêt pour notre Université.

La différence de ces deux Congrès a été remarquable : sous les chauds effluves printaniers du midi, au milieu de l'enthousiasme de populations naturellement gaies, reçu par des sociétés scientifiques et artistiques riches, qui inauguraient le splendide hôtel d'Assézat, le Congrès de Toulouse fut un enchantement continu. A Nancy, malheureusement, l'époque était peu favorable, la température se montra inclemente ; il manqua le soleil et la végétation luxuriante nécessaires à la complète beauté de nos places publiques, de nos promenades, et à l'attrait des environs champêtres, si pleins de charmes dans le cours de la belle saison. Nos Sociétés, étroitement logées et peu rentées, ne pouvaient rivaliser d'hospitalité avec celles de Toulouse. L'ac-

cueil de nos populations, de tempérament calme, réfléchi, a dû paraître froid, comparé à l'exubérance méridionale ; en outre, prévenus tardivement, et sans que le programme des questions à traiter ait pu être suffisamment étudié, les membres de nos Sociétés savantes n'ont pas tous eu le temps, ni peut-être les renseignements indispensables, pour se préparer à répondre à l'invitation qui leur était faite.

Toutefois, nous pensons que cette réunion, par son caractère sérieux et par les monuments peu ou mal connus qu'elle a permis d'étudier, laissera dans l'esprit des membres du Congrès de fortes impressions et des souvenirs utiles. Les étrangers à notre ville sont venus en grand nombre, de quatre à cinq cents, estime-t-on. Tous ne sont pas demeurés pendant l'entière durée du Congrès ; mais ils ont, pour la plupart, largement profité de leur séjour pour circuler dans la région : Toul, Saint-Nicolas de Port, Pont-à-Mousson, Metz et même Strasbourg, ont reçu beaucoup d'entre eux ; à Nancy même, la visite des monuments, des collections publiques et particulières, des établissements scientifiques, industriels et artistiques, amplement ouverts à leur accès, a paru les intéresser vivement. D'autre part, les soirées ont été agréablement occupées par des réceptions officielles ou particulières, une séance, très goûtée, de projections par la Société lorraine de photographie, un remarquable concert de notre renommé Conservatoire de musique, et une représentation du Théâtre français.

Rappelons que plusieurs de nos confrères ont participé aux séances du Congrès ; quelques-uns ont eu l'honneur d'être désignés pour présider des séances de sections. La séance solennelle de clôture, présidée par M. le Ministre des colonies, s'est terminée par une distribution de rosettes et rubans violets, où l'on a applaudi à des noms connus, cités au procès-verbal de notre dernière réunion (v. p. 98).

Cette clôture officielle n'a pas été la fin morale du

Congrès. Dans les premiers jours de la semaine suivante ont eu lieu des excursions, dont tous les directeurs ou organisateurs étaient de nos confrères. La plus importante, comme durée, fut dirigée vers les Vosges ; les autres, chacune au plus d'une journée, ont été de genres très variés : le dimanche, promenade au Camp d'Afrique sous la conduite de M. le docteur Bleicher ; le lundi, visite de Toul, sous la direction de M. L. Quintard ; mardi, excursion à Saint-Mihiel ; mercredi matin, enfin, terminaison féérique du Congrès dans les mines de sel de Varangéville.

Nous publions plus loin un compte rendu de l'excursion de Toul. Celle de Saint-Mihiel mérite qu'un récit en soit également conservé. Elle avait été annoncée comme excursion géologique, conduite par M. Nicklès ; mais de nombreux archéologues se firent aussi inscrire ; MM. H. Lefebvre et L. Germain, qui connaissent cette ville, furent priés d'y mener ceux qu'attirent particulièrement les édifices et les œuvres d'art ; nous comptons donner, de cette visite très instructive, une relation développée. Un autre groupe, celui des préhistoriens, se sépara parfois des deux autres pour faire, sous la direction de M. J. Beaupré, des découvertes imprévues, dont nous insérons aux « Mémoires » (p. 104) le compte rendu qu'il a bien voulu nous adresser.

Nous avons cru devoir extraire, de l'ordre du jour des séances, l'énoncé des questions qui nous paraissent rentrer dans le cadre de nos études ; nous donnons ci-après cette liste.

Somme toute, il est à croire que ce Congrès, bien qu'à certains égards un peu trop improvisé et peu favorisé par les circonstances atmosphériques, aura instruit et intéressé tous ceux qui y ont pris part. Il a créé ou resserré des liens de confraternité scientifique ; il a attiré l'attention sur la haute valeur de notre Université ; il sera, pour tous les amateurs d'histoire et d'archéologie, un encouragement

et un stimulant. Nous voulons espérer que ses résultats seront importants et durables.

L. G.

COMMUNICATIONS INTÉRESSANT L'HISTOIRE DE LORRAINE FAITES
AU CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES.

Section d'histoire et de philologie.

- M. BAGUENAUT DE PUCHESSE. — Le projet d'intervention du duc de Lorraine lors de l'invasion des reîtres allemands en France, en 1587.
M. J. BAUDOT. — Robert, dernier comte et premier du duc de Bar.
M. P. BOYÉ. — Recherches sur l'apiculture en Lorraine, du ^{xv}^e au ^{xviii}^e siècle.

Anciennes coutumes inédites de Bassigny.

Coutumes inédites du comté de Bitche.

- M. COLLINET. — La frontière d'empire au moyen-âge dans l'Argonne et l'Ardenne.

- M. le lieutenant Ch. DENIS. — Notice biographique : le comte de Choiseul-Stainville, maréchal de France, 1727-1789.

- M. E. DUVERNOY. — Note sur quelques éléments chronologiques des chartes lorraines du ^{xii}^e siècle.

- M. Ch. GUYOT. — Sur la 22^e question : Fonctionnement, dans un département, dans un district ou dans une commune, du gouvernement révolutionnaire institué par la loi du 14 frimaire an II.

Sur la 23^e question : Faire connaître par un exemple particulier, le rôle d'un commissaire du Directoire exécutif près d'une administration municipale de canton.

(Ces deux communications se rapportent à Mirecourt.)

- M. N. HAILLANT. — Sobriquets, prénoms et noms de famille patois d'un village vosgien.

- M. HENRY. — L'enseignement primaire à Lunéville, de la fin du ^{xvi}^e siècle à la Révolution.

- M. l'abbé JEHET. — Henri I^{er}, comte de Bar (1168-1191).

- M. l'abbé L. JÉRÔME. — La vie intellectuelle dans une abbaye lorraine aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles. (Moyenmoutier.)

- M. H. LABOURASSE. — Anciens us, coutumes, légendes du département de la Meuse.

- M. A. LESORT. — Une campagne policière sous la Restauration : à la recherche de Drouet.

- M. P. MARICHAL. — Les archives des départements lorrains et l'Administration des domaines.

M. l'abbé E. MARTIN. — Situation religieuse des trois diocèses de Toul, de Nancy et de St-Dié à la fin de l'ancien régime.

M. Ch. PFISTER. — L'Académie de Nancy depuis la mort de Stanislas jusqu'à sa suppression.

M. A. SOREL. — Etat des dépenses du duc de Bourgogne au siège de Compiègne pendant le mois de mai 1430 (siège auquel Jeanne d'Arc fut faite prisonnière).

Section d'archéologie.

M. J. BEAUPRÉ. — Comment expliquer l'accumulation des pointes de flèches en silex sur le territoire de certaines communes en Meurthe-et-Moselle (Villey-Saint-Etienne, Rogéville).

Etude sur les enceintes préhistoriques en Lorraine.

M. BLEICHER. — Desiderata de l'anthropologie lorraine (Moyen-âge. — Utilisation des ossuaires et cimetières).

Sur les preuves les plus anciennes de l'exploitation du minerai de fer fort et oolithique en Lorraine.

MM. BLEICHER et J. BEAUPRÉ. — Sur les meules et broyeurs primitifs des stations pré-romaines en Lorraine.

Sur l'utilisation des sondages superficiels en archéologie (à propos de la sonde récemment donnée à notre Société : v. page 48.)

M. CHEVREUX. — Note sur quelques monuments antiques du département des Vosges inexploqués ou inédits.

M. COURNAULT. — Des nielles sur les objets de fer de l'époque franque et des incrustations d'or et d'argent sur les objets persans, arabes et indous.

M. le lieutenant Ch. DENIS. — Note sur un mortier de pharmacie fondue à Lunéville en 1771.

M. LÉON GERMAIN. — Des fonts baptismaux les plus intéressants de la Lorraine.

Des tabernacles-édicules de la Renaissance (cinq sont signalés en Lorraine).

Des différents genres de plaques de foyer.

Section des sciences économiques et sociales.

M. P. BOYÉ. — Les salines en Lorraine au XVIII^e siècle.

M. GAVET. — Particularités du droit noble en Lorraine.

M. Ch. GUYOT. — Le mode d'habitation en Lorraine et dans les Vosges.

Section de géographie.

M. J. BEAUPRÉ. — Sur la répartition des stations pré-romaines, gallo-

romaines, mérovingiennes, à la surface du département de Meurthe et-Moselle, d'après les documents les plus récents, et sur ses conséquences.

M. BLEICHER. — Age et mode de creusement des vallées de la Meurthe, de la Moselle, de la Meuse, à la traversée des barrières oolithiques.

M. P. BOYÉ. — Les Hautes-Chaumes des Vosges et les voyageurs jusqu'à la fin du XVIII^e siècle.

M. H. DANNREUTHER. — La forêt de Passavant (Haute-Saône) : lettre de Nicolas Pithou au sujet d'une rectification de frontières entre la France et la Lorraine, au XVI^e siècle.

M. Ch. GUYOT. — Sur la 12^e question : Délimiter comparativement une forêt de France au moyen-âge et à l'époque actuelle (les forêts dont il a été traité sont celles de Darney et de Martinvelle ou Passavant).

CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES.

EXCURSION A TOUL.

Le lundi 15 avril a eu lieu, conformément au programme, l'excursion à Toul, dirigée par M. Quintard, président de la Société d'Archéologie lorraine. A neuf heures du matin, une trentaine de congressistes se trouvaient réunis sous le grand hall de la gare, et à 9 h. 25, le train les emportait vers l'antique cité épiscopale. Sur le quai de la gare de Toul, M. l'adjoint Masson attendait les voyageurs et leur souhaitait la bienvenue au nom de la municipalité, puis tout le monde s'achemina vers la ville. En passant, on fit une courte visite chez M. Constant Clairier, antiquaire, puis on se rendit à l'église Saint-Gengoult qui fut visitée dans ses moindres détails, grâce à M. l'abbé Clanché, professeur à l'école Saint-Sigisbert qui, en vacances à Toul dans sa famille, s'était joint aux congressistes. On admira à loisir la belle ordonnance architecturale de l'église, ses splendides verrières du XIII^e siècle, les magnifiques pierres tombales, et le saisissant tableau, représentant le Christ mort, qui se trouve dans la sacristie. Une porte garnie de ses pentures en fer du XIII^e siècle, et quelques cadres con-

tenant divers objets de vêtements découverts dans les tombeaux des premiers évêques de Toul, excitèrent également la curiosité des visiteurs. On quitta l'église en passant par le cloître, gracieux spécimen de l'architecture du x^v^e siècle, puis on se rendit à l'Hôtel-de-Ville en admirant les maisons de la Renaissance qui se trouvent dans la rue Michâtel.

A l'Hôtel-de-Ville, les congressistes furent reçus dans les salles du Musée, dont l'obligeant et zélé conservateur, M. Gilbert, leur en fit les honneurs avec une grâce parfaite. Après cette visite, les savants passèrent dans le magnifique salon rond où une vaste table était dressée et où un vin d'honneur leur était offert par la municipalité. M. Albert Denis, maire de la ville, levant sa coupe de champagne, prononça le toast suivant :

« Messieurs les délégués des Sociétés savantes
de France,

« Après les intéressants travaux auxquels vous venez de prendre part au chef-lieu de notre département, vous avez voulu qu'une de vos premières excursions fût pour notre antique cité, si pleine de souvenirs historiques et de monuments archéologiques.

« La ville de Toul, qui existait bien avant l'invasion romaine et dont la glorieuse histoire a toujours été si fortement liée à celle de la France, était digne de votre visite.

« Mes concitoyens aiment trop les hommes qui honorent la patrie par leur science et leurs talents, pour ne pas être fiers de votre présence aujourd'hui parmi eux.

« Permettez-moi, Messieurs, d'être leur interprète et celui du Conseil municipal, en vous priant d'accepter ce vin d'honneur que vous offre la ville de Toul comme témoignage de sa profonde estime et de sa vive sympathie pour vos personnes.

« Je lève mon verre en l'honneur de la science, de la

vérité, de la raison, et je bois à la santé des membres des Sociétés savantes de Paris et des départements. »

M. Quintard, président de la Société d'Archéologie lorraine, a remercié M. le Maire en ces termes :

« Monsieur le Maire,

« Je crois être l'interprète de tous les membres du Congrès qui m'entourent ici en remerciant la municipalité toulousaine de l'accueil si cordial qu'elle veut bien leur faire.

« Il était naturel que, parmi les excursions projetées à la suite du Congrès, la ville de Toul eût la première place et qu'il fût donné aux délégués des diverses sociétés savantes de France de venir admirer les deux chefs-d'œuvre d'architecture qui sont une des gloires de la vieille cité épiscopale. Je dis une des gloires, car nous ne pouvons oublier la défense héroïque de cette place, qui connut les horreurs du bombardement et n'ouvrit ses portes à l'ennemi que lorsque toute résistance fut reconnue impossible. C'est pourquoi un décret de l'Assemblée Nationale déclara que la ville de Toul avait bien mérité de la Patrie.

« Je lève mon verre à la municipalité et aux habitants de cette vaillante cité ! »

Après le vin d'honneur, les congressistes se rendirent à la Bibliothèque, puis à midi au restaurant Raimbeau où un déjeuner était préparé. La plus franche cordialité n'a cessé de régner pendant tout le repas auquel avait bien voulu assister M. l'adjoint Masson à la place de M. le Maire empêché. Malgré les charmes de l'excellente cuisine arrosée d'un des meilleurs crûs du Toulousain, les congressistes se rendent à la cathédrale, dont ils admirent les vastes proportions, les innombrables pierres tombales qu'elle renferme, le curieux reliquaire du Saint-Clou et un splendide rituel à l'usage de Toul, imprimé sur vélin au ^{xv}^e siècle et orné de miniatures. Mais l'heure s'avance, il faut

s'arracher avec regret à toutes ces richesses. On se rend en passant dans la chapelle de la Maison-Dieu, où se voient cinq pierres tombales du ^{xv}^e siècle, d'une superbe conservation, grâce aux soins dont les entourent les religieuses. En quittant la Maison-Dieu, les excursionnistes franchissent la porte de Metz et vont visiter, dans le faubourg Saint-Mansuy, la crypte où fut jadis inhumé le patron de la célèbre abbaye et où se voit son tombeau restauré au ^{xv}^e siècle. On quitte Saint-Mansuy pour regagner la gare en passant sur les glacis des fortifications élevées par Vauban. Mais à ce moment, la pluie commence à tomber avec violence. C'est un sauve-qui-peut général, une débandade complète, et l'on se retrouve à la gare trempés, ruisselants, mais en somme enchantés de l'excursion.

L. Q.

BIBLIOGRAPHIE

COMTE E. FOURIER DE BACOURT. — ÉPITAPHES ET MONUMENTS FUNÈBRES INÉDITS DE LA CATHÉDRALE DE TOUL ET D'AUTRES ÉGLISES DE L'ANCIEN DIOCÈSE DE TOUL, N^{OS} 3 ET 4.

Nous avons reçu récemment les deux fascicules qui terminent le travail dont nous venons de transcrire le titre; ils comprennent les pages 79-161 et 21 planches. Comme l'indique la table (pourquoi restreinte à ces deux fascicules ?), cette partie de la publication est presque entièrement consacrée aux monuments funéraires, — mausolées et pierres tombales, — de l'église des Clarisses à Pont-à-Mousson. Les dernières pages, non les moins curieuses, rappellent la « fontaine de Mousson », qui jouissait de vertus thérapeutiques et où l'on dressa en 1659 une croix ornée d'inscriptions intéressantes, puis l'église de Gondreville, laquelle, outre des monuments tumulaires, nous

offre des vitraux héraldiques dont la description paraît de nature à exercer la science des spécialistes.

Nous voudrions que l'espace nous permit de donner un coup-d'œil d'ensemble sur ces monuments, relatifs à tant de familles diverses : noblesse locale, régionale, étrangère ; ecclésiastiques ; fonctionnaires ; gens de bourgeoisie et de métiers. Le copiste a visiblement négligé ces derniers ; mais, par le peu qu'il en dit, on se rend assez compte qu'ils étaient nombreux à reposer sous le pavé des églises et que les rangs sociaux y étaient plus chrétiennement mêlés qu'on ne serait généralement porté à le croire.

Le fond du travail est emprunté à un recueil de la Bibliothèque nationale, car l'auteur dit, en terminant, qu'il l'a extrait du « *Cabinet des titres* (vol. 1332) » ; il ajoute que « ces notes paraissent avoir été rédigées par le premier d'Hozier lors du voyage de Louis XIV en Lorraine (1681) ». Nous savons d'autre part que les feuillets de ce recueil ont été reliés dans un grand désordre, et que M. le comte E. Fourier de Bacourt a eu beaucoup de mérite à rétablir logiquement les textes.

Ce travail important rendra de grands services pour l'histoire des familles citées et pour la description des églises où se trouvaient les monuments décrits.

L. G.

DONS AU MUSÉE LORRAIN.

Par M^{me} Léon Marchal, née Pariset : Grandes nappes avec bordure, très beau travail au filet, du xvii^e siècle.

— M. Rougieux, architecte : Taque de cheminée aux armes de Lorraine, xvii^e siècle. Crémaillère de cheminée en fer forgé.

— M. Maxe-Werly : Moulage de carreau vernissé, aux armes de Louis de Vienne, seigneur de Gérosdos, avec la

devise : TOUT BIEN A VIENNE. Moulage de carreau vernissé, provenant du château de Cholet (Normandie), représentant un éléphant coupé en quatre parties; au milieu, un caducée.

— M. André Dumont, élève à l'École supérieure de commerce : Petite hache polie en quartzite, trouvée près de Liverdun, au lieu dit Haut-de-Sohet.

— MM. Gazin et Jacquinet, à Moyenvic : Épée du ^{xvi}^e siècle, trouvée dans la forêt de Moyenvic, canton de Champ-Vautrin.

— M. l'abbé Winsbach, curé de Laneuveville-devant-Nancy : Statue de sainte Waldrée. Christ au tombeau. La Vierge agenouillée. Marie-Magdeleine (?) Ces statues proviennent de l'ermitage de Sainte-Waldrée. Fragment de statue avec inscriptions. Tête de Christ.

— M. Ch. de Meixmoron : Vue du château de Custines : dessin au crayon noir.

— M. Monal, pharmacien : Archives des maîtres-apothicaires de Nancy, des ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, se composant de deux registres de délibération, d'un inventaire de la Pharmacie de la veuve Mandel, 1769, et de quatre liasses de papiers et parchemins.

ACQUISITIONS DU MUSÉE

Taque de cheminée à fronton triangulaire, représentant divers personnages en costume du ^{xv}^e siècle.

Chenets en fer forgé (landiers), avec supports.

Pour la Commission de rédaction : Le Président, L. QUINTARD.

Nancy. — Imprimerie A. Crépin-Leblond, 21, rue Saint-Dizier.

BULLETIN MENSUEL
DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE
ET DU
MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

1^{re} ANNÉE. — NUMÉRO 6. — JUIN 1901.

Procès-verbal de la séance du vendredi 10 mai 1901

PRÉSIDENCE DE M. L. QUINTARD, PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications.

Sur la proposition de la Société d'histoire et d'archéologie de Gand, l'échange de nos publications avec celles de cette Société est décidé.

La Société est invitée à la séance publique annuelle de l'Académie de Stanislas, fixée au jeudi 23 mai.

Le Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts a alloué une somme de 1788 fr. comme contribution à la restauration du Palais ducal.

M. Armand Migette, de Stenay, informe par lettre ses confrères que, le 9 mai, la foudre est tombée sur l'église de Mont-devant-Sassey et y a malheureusement causé de grands dégâts. La Société remercie M. Migette de ses renseignements. Elle accueillera toujours avec reconnaissance les communications que ses membres voudront bien lui faire sur des sujets de nature à l'intéresser.

Admissions.

Sont admis en qualité de membres titulaires : MM. Camille Mathis, Henri Gutton, Émile André, Fernand Saladin, Bour, l'abbé Georges Flayeux, l'abbé Joseph Velches, Léon Bernardin, Pierre-Eugène Masson, Eugène Gimé et l'abbé Arnaud d'Agnel.

Présentation.

Est présenté comme membre titulaire : M. l'abbé Idoux, curé d'Evaulx-et-Ménil, par Charmes (Vosges), par MM. Edmond des Robert, Léon Germain et R. de Souhesmes.

Ouvrages offerts à la Société.

Le siège du château de Velleron en 1409. Détail de l'attaque et de la prise d'une forteresse féodale au XV^e siècle, par le Dr J. Bertin ; Vesoul, 1901, in-8° de 190 p., avec 2 planches.

La Ligue sur les bords de la Meuse. Extrait de l'histoire militaire de Dun, par M. Robinet de Cléry ; Montmédy, G. Pierrot, 1901, in-8° de 24 p., avec 2 planches.

A propos de la trouvaille de pièces d'or à Dun, par le même. (Extrait de 7 p.)

Les deux premiers maires de Saint-Dié. — Joseph Mengin et Dieudonné Dubois, par M. Henri Bardy ; Saint-Dié, Cuny, 1901, in-8° de 80 p., avec 3 portraits et une planche.

Bruyères et le cardinal de Rohan, évêque de Strasbourg, par le même ; Saint-Dié, Cuny, 1900, in-8° de 17 p.

Ormont, ci-devant Saint-Dié (décembre 1793 — octobre 1795). Discours prononcé à la 26^e assemblée générale de la Société philomatique vosgienne, par le même ; Saint-Dié, Cuny, s. d., in-8° de 38 p., avec planche.

Journal de Madame de Châteaufort, par M. de Braux ; in-8° de 92 p. (Extrait des *Mémoires* de 1900.)

Lectures.

M. Léon Germain donne lecture de son *Étude sur d'anciens fonts baptismaux*, faite à l'occasion du Congrès.

M. Ch. Guyot continue la lecture de son histoire de *Mirecourt pendant la Révolution*. M. Guyot donne ensuite communication d'un travail sur *quelques contrats d'apprentissage à Mirecourt, au XVI^e siècle*, travail destiné au *Bulletin*.

MÉMOIRES

NOTE SUR LE RUD-MONT.

Au confluent de la Moselle et du Rupt-de-Mad, sur la rive gauche de ces deux cours d'eau, se trouve une hauteur d'un relief considérable (301 mètres). C'est le Rud Mont, sorte de promontoire aux flancs escarpés, séparé par un col assez étroit des collines boisées, formant le côté gauche de la vallée du Rupt-de-Mad.

Je l'ai exploré avec soin et à plusieurs reprises depuis 1899, et ai reconnu à son sommet un gisement néolithique, l'un des plus riches du département (1). Il peut servir de station typique pour les établissements humains de cette époque, situés en aval du confluent de la Moselle et de la Meurthe. On s'explique aisément que cette hauteur, surmontée d'un plateau au sol bien uni, ait été l'objet d'une prédilection particulière, quand on examine sa belle situation au point de jonction de plusieurs vallées. celle de la Moselle au Nord-Est, à l'Est et au Sud-Est, celle du Rupt-de-Mad au Sud, au Sud-Ouest et à l'Ouest, enfin celle de Gorze au Nord.

(1) M. Fr. Barthélemy signalait, dans le répertoire faisant partie de son ouvrage *La Lorraine avant l'histoire*, de nombreux éclats de silex sur le Rud-Mont. C'est tout ce que l'on savait de ce gisement.

Les débris abondent sur tout le plateau, long d'environ 900 mètres, large de 400, dans sa partie la plus étendue ; mais on les trouve surtout dans le voisinage et un peu en arrière des crêtes, principalement sur quatre points, qu'il y a lieu d'inscrire sur la carte au 1/80.000 de la façon suivante :

1^o Vis-à-vis de la vallée de la Moselle (amont), au-dessus de la lettre A du mot Arnaville ;

2^o A l'Ouest, face à la vallée du Rupt-de-Mad, depuis le sommet du chiffre 3 de la cote 301, en remontant au Nord vers la frontière ;

3^o Vis-à-vis la vallée de Gorze, autour de la lettre R du mot Rud ;

4^o En face de la vallée de la Moselle (aval), autour de la lettre M du mot Mont.

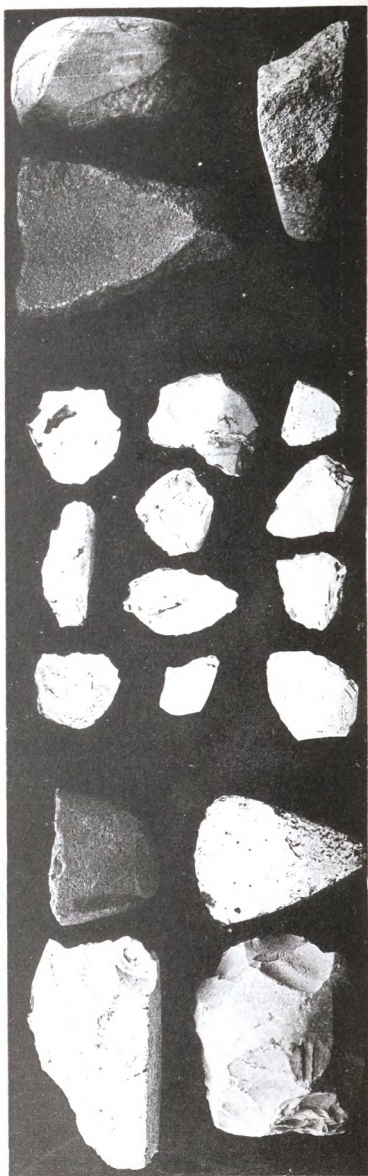
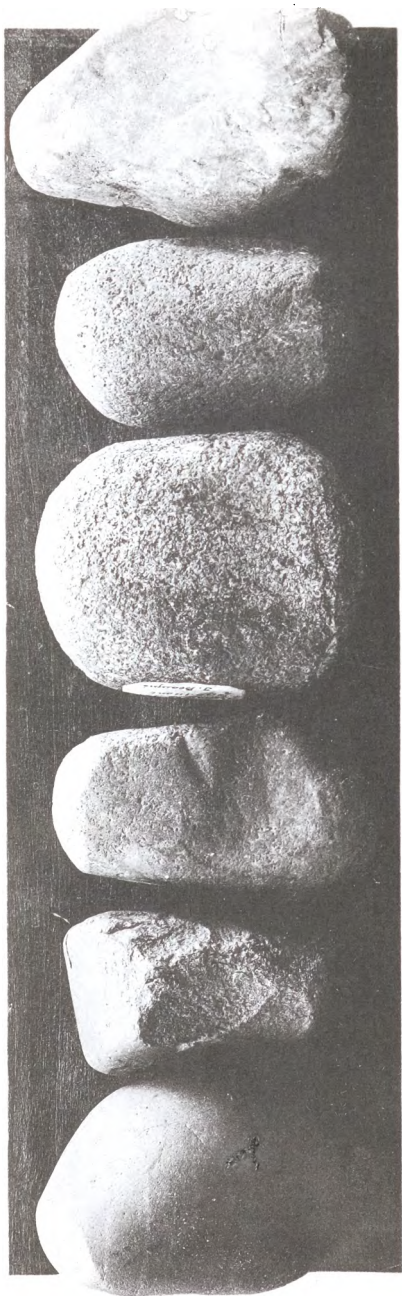
Ces deux derniers emplacements sont situés en Alsace-Lorraine : la recherche y est difficile, le terrain n'ayant pas été cultivé depuis plusieurs années. Ils semblent être très riches, surtout celui qui regarde la vallée de Gorze. C'est de là que provient la hachette en silex complète reproduite sur la planche II. La surface n'étant plus remaniée, le gisement est momentanément presque épuisé. Il n'en est pas de même de la partie demeurée française, presque entièrement cultivée.

Mes recherches ont éveillé l'attention de nos collègues de la Société d'histoire et d'archéologie lorraine de Metz. Un article paru dans la *Gazette* et reproduite par plusieurs journaux de cette ville, notamment par le *Courrier* (1), annonçait que des recherches allaient être faites pour le compte de la Société.

Exécutées quelque temps après ma dernière exploration, sous la direction de M. le docteur Wolfram, directeur des Archives, et de M. Keune, directeur du Musée de Metz, elles ont donné des silex taillés, tels que pointes de flèches,

(1) Numéro du samedi 20 avril 1901.

STATION DU RUD-MONT



grattoirs, etc., mais surtout une remarquable flèche en bronze, à soie et barbelée. L'ouverture d'un des nombreux pierriers qui se trouvent dans la partie Est du plateau n'a donné aucun résultat.

Sans parler des éclats informes, les objets trouvés par moi, pendant ces dernières années, sont au nombre de près d'une centaine (voir les planches I et II).

La proportion entre les bonnes pièces et les éclats indéterminables est d'environ 1 sur 5, proportion remarquable qui, jointe à l'absence de percuteurs, exclut d'une façon absolue l'hypothèse d'un atelier de taille proprement dit. Nous n'en avons d'ailleurs encore rencontré aucun en Meurthe-et-Moselle, ce qui tendrait à prouver que le silex arrivait le plus souvent tout façonné, les éclats rencontrés sur nos plateaux provenant d'instruments brisés ou de retouches faites sur ceux-ci, pour les rendre utilisables dans un pays où le silex est rare. C'est ainsi que, pour une seule hachette complète en silex, se trouvent quatorze fragments plus ou moins volumineux ayant appartenu à des haches polies, et utilisés ensuite comme pointes de flèche, râcloirs, etc. Un seul talon n'a pas été remis en œuvre, mais cela tient sans doute à la mauvaise qualité de la roche qui le constitue ; il en est de même d'un grand fragment provenant d'une grande hache de forme allongée, dans le genre de celles découvertes à Longeville en 1900 et déposées au Musée de Metz (1). Comme dans celles-ci, les bithinelles sont très apparentes, de même que les carats ; c'est du silex d'eau douce, du silex tertiaire lacustre de la Champagne. A l'encontre de ce qui se produit pour les stations situées en amont de Pont-à-Mousson, le silex du pays et celui du Coralien font défaut, il en est de même des quartzites taillées. Ces dernières ne

(1) Dans la collection de Sauley figurait une hache polie trouvée, dit-on, sur le Rud-Mont.

sont employées ici que comme broyons, dans la proportion de 5 sur 7 (1).

On rencontre sur le plateau quelques fragments de grès vosgien fin, polis sur une de leurs faces, ne dépassant pas la grosseur du poing, ayant fait partie d'instruments brisés, meules ou polissoirs. Leurs dimensions sont, le plus souvent, trop restreintes pour qu'on puisse se prononcer. Parmi ceux que nous avons recueillis, l'un présente une surface usée en creux : c'est un débris de polissoir ; un autre, usé en dessous et en dessus, présente une partie plate et une partie légèrement convexe avec bord arrondi : c'est un fragment de meule (2).

L'agriculture paraît avoir été bien peu de chose ici, comme dans toutes nos stations lorraines les plus anciennes. Elle devait se borner à quelques essais, exécutés sur des emplacements très restreints. Etant donné la mauvaise qualité du sol du plateau, de nature rocailleuse, elle devait être bien peu rémunératrice, comparée aux efforts de travail nécessaires pour mettre le terrain en œuvre.

Sur le Rud-Mont, tous les types classiques d'instruments se trouvent mélangés, depuis le Chelléen jusqu'au Robenhausien. Y a-t-il eu superposition, ou les instruments ont-ils été fabriqués sensiblement à la même époque, suivant des types transmis à travers les âges ? La question paraît devoir être résolue de cette dernière manière, car le silex est de même nature pour tous les objets, la patine est identique. Le tout serait contemporain ; peut être même la flèche de bronze ; car, en Lorraine, l'usage des instruments de pierre paraît s'être perpétué pendant toute la

(1) Deux sont en granulite.

(2) Sur la planche II, les broyons sont placés en bas, sur la même ligne. En haut se voient les haches et les fragments de haches avec traces de polissage. Sur la gauche se trouve un petit broyon côte à côte avec un débris de polissoir, sous lequel se trouve un morceau de meule.

durée de l'âge dit du Bronze, et même après l'apparition du fer. Quoi qu'il en soit, la question de la flèche de bronze mise à part, le gisement ne me paraît pas antérieur aux derniers temps de la Pierre polie.

Cet enchevêtrement des types, attribués à des époques totalement différentes et successives, se retrouve partout dans notre région, et cette constatation, faite également en Alsace par le Docteur Bleicher, tend à se généraliser comme on peut le voir par les travaux de M. Bosteaux-Pâris en Champagne, de M. Cazalis de Fondouce dans l'Hérault, etc.

C'est la réaction contre la tendance à tout vieillir, la balance qui s'établit.

J. BEAUPRÉ.

CHRONIQUE

UNE EXCURSION A MONTMÉDY, AVIOTH, MARVILLE, ORVAL

Le 7 mai dernier, à 2 h. 41 m. du soir, trois hardis explorateurs de la Société d'Archéologie lorraine prenaient à Nancy le train pour le *Comté de Chiny*. Leur plan très audacieux était le suivant : visiter Montmédy, la vieille forteresse espagnole, Avioth et ses merveilles architecturales, Marville, son cimetière, ses vieilles maisons, son église ; puis, affrontant les redoutables solitudes de l'antique forêt des Ardennes, errer parmi les ruines désolées de la célèbre abbaye d'Orval.

« *Audaces fortuna juvat* ». Ce plan réussit parfaitement, malgré la longueur et les périls sans nombre de la route, les tunnels qui quelquefois s'écroulent (1), les trains qui parfois se rencontrent, sans compter l'escopette des brigands et la dent des bêtes féroces. Ajoutez à cela les

(1) Ce n'est pas une simple métaphore : le tunnel de Montmédy s'est écroulé, il y a quatre ans.

rigueurs d'une température glaciale, et un temps à ne pas mettre un chien dehors. C'est trop souvent, en nos climats le temps du mois de mai.

N'importe, nous partons. Après les vallées connues de la Moselle et du Ru-de-Mad, voici la pittoresque vallée de la Chiers ; il est 6 h., nous sommes à Longuyon ; cinq quarts d'heure d'arrêt jusqu'au départ du train de Montmédy : c'est autant qu'il en faut pour monter à l'église et revenir dîner au buffet.

L'église et le cimetière en terrasse couronnent la colline aux flancs de laquelle s'étage la jolie petite ville de Longuyon. De là-haut, vue ravissante sur la ville et la vallée, déjà endormies dans leur verdure printanière. L'église, avec sa tour massive et ses trois nefs, est un bel et vaste édifice de la transition du roman au gothique ; elle nous a paru appartenir, dans son ensemble, aux ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles et mériterait une visite plus longue et plus attentive (1).

Nous arrivons à Montmédy sans encombre. Nous trouvons à la gare notre aimable confrère M. Houzelle, qui s'apprête, le plus gracieusement du monde, à nous faire les honneurs d'un pays qu'il connaît à merveille et sur lequel il a écrit nombre de travaux intéressants.

Le lendemain matin, à 7 h. 1/2, un breack couvert, attelé de deux bons chevaux, nous attend, et en route pour Avioth.

De la ville basse de Montmédy, nous admirons les vieux et noirs remparts de l'imposante forteresse, qu'au ^{xvii}^e siècle défendit un héros, contre les troupes de Louis XIV,

(1) M. Lepezel, juge de paix à Longuyon, récemment décédé, a publié plusieurs brochures érudites, relatives à l'histoire de cette localité. — M. Abel, de Metz, a fait paraître, sans nom d'auteur, une brochure intitulée : *La paroisse de Longuyon et son église collégiale Sainte-Agathe*, Briey, 1888, 111 p. et 6 pl. — M. L. Germain a composé, sous le même titre, un compte rendu critique (Montmédy, 1890, 30 pages) qui en est le complément et correctif indispensable.

messire Jean d'Allamont. Nous quittons la vallée de la Chiers et gravissons la côte qui, à notre gauche, domine la vallée de la Thonne. Il ne pleut pas encore, mais cela ne va pas tarder. Pour nous donner du courage, nous nous répétons cette banalité menteuse : qu'il fait trop froid pour pleuvoir. Nous allons en juger.

Voici Avioth et son église. Comme nous n'en sommes encore qu'aux premières gouttes, nous en profitons pour faire le tour de l'édifice, admirer ses deux portails aux délicates sculptures, ses galeries ajourées, ses roses et ses pinacles, et le charmant petit édicule, bijou du ^{xv}^e siècle, qu'on appelle, de son vrai nom, la « *recevresse* (1) » et, improprement, le baptistère.

Il pleut tout de bon ; nous entrons dans la basilique. On n'attend pas de nous une nouvelle description de cette merveilleuse église des ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles, que la piété de nos pères a élevée à N.-D. d'Avioth. Les beautés architecturales de ses nefs, de son abside, les détails qu'elle renferme : l'admirable tabernacle ajouré en forme de campanile, le siège de N.-D. d'Avioth, les tombes, la chaire à prêcher de la Renaissance, tout cet ensemble demande une étude longue et minutieuse. Nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer aux monographies de MM. Ottmann (2), Schaudel (3) et aussi au *Dictionnaire d'architecture* de Viollet-le-Duc (4).

Mais qu'il nous soit permis, à la suite de tous ceux qui ont visité Avioth, de déplorer l'inconcevable état de délabrement dans lequel la Commission des Monuments historiques laisse tomber ce vénérable et splendide édifice.

(1) Ainsi appelée des aumônes apportées de toutes parts par les pèlerins et qu'on y *recevait* dans un trône spécial.

(2) *Esquisse arch. et hist. de l'église N.-D. d'Avioth*. Nancy, Grimblot, 1859.

(3) *Mém. de la Société des lettres de Bar-le-Duc*, année 1891.

(4) Tome II, p. 448-451. — On peut aussi ajouter à ces ouvrages la monographie de M. l'abbé Jacquemain, ancien curé d'Avioth.

On a restauré la première travée, celle des tours ; mais, pour le reste, il pleut dans l'église ; l'humidité pourrit les soubassements des murs et des piliers ; les pierres se détachent, s'effritent à l'intérieur comme à l'extérieur. Il n'y a plus un instant à perdre, si l'on veut conserver cette belle église à l'art et à l'histoire ; autrement, les éléments auront tôt fait d'achever l'œuvre de destruction, si bien commencée par les huguenots du xvi^e siècle et les hommes de Quatre-vingt-treize.

Nous sortons émerveillés et... navrés. Ah mais ! il faut rentrer bien vite. Il n'est pas au monde de parapluie capable de nous abriter contre les torrents d'eau que déversent libéralement sur nos têtes les cataractes du ciel toutes grandes ouvertes.

Nous rentrons ; notre président monte en chaire... ; c'est pour, de là-haut, essayer de prendre quelque photographie problématique. Cependant, nous persuadant qu'il pleut moins fort, nous allons rejoindre notre voiture.

Nous voilà partis pour Orval, toutes ridelles baissées, et c'est en voiture cellulaire que nous parcourons le plus joli pays du monde. Ces vallées, en effet, sont charmantes ; du moins on nous l'a dit et nous le sentons instinctivement, car pour en juger, deux *oculi*, de trois centimètres environ de diamètre chacun, permettent seuls de jeter au dehors un regard discret.

Nous voici dans la forêt ; à mesure qu'on approche d'Orval, le pays devient plus sauvage ; il pleut toujours et nous continuons à rouler sous la pluie. Une lecture instructive, faite à haute voix sur Avioth, trouble seule une légère somnolence.

Mais qu'est ce ? Voici le soleil, des nappes d'eaux étincelantes ; à bas les ridelles : c'est le *Val d'or*, c'est Orval (1) !

(1) Pour tout ce qui concerne l'abbaye d'Orval, nous renvoyons à l'ouvrage très complet et très consciencieux de M. l'abbé N. Tillière : *Histoire de l'abbaye d'Orval* ; Namur, Delvaux, 1897. — Cf. aussi

Nous sommes arrivés. Le soleil fait resplendir un cadre magnifique de verdure transparentes, que reflètent les eaux, limpides comme le cristal, des étangs de l'abbaye. L'abbaye, nous ne la voyons pas encore, elle est à 400 mètres de là ; nous sommes à l'« Hôtel des Ruines », ce qui a bien son charme, au sortir du déluge. Le déjeuner ne dément en aucune façon les traditions hospitalières des Bernardins : il est parfait, et nous lui faisons l'honneur qu'il mérite.

Le rayon de soleil béni qui nous a salués à notre arrivée dure toujours, et c'est tout réconfortés que nous nous acheminons vers les ruines. Nous suivons l'étroite vallée où, depuis huit siècles, était assise la grande abbaye cistercienne : à notre gauche, les bois ; à notre droite, une immense pièce d'eau où l'on voit, à toutes les profondeurs, s'ébattre les truites rapides comme la flèche. De l'autre côté de l'étang, un joli castel, dont la blancheur ressort sur le fond de verdure de la forêt ; on l'appelle « le château » : c'est la demeure du propriétaire du domaine.

Nous arrivons à la porte féodale, aux mâchicoulis restaurés ; on croirait entrer dans un château-fort bien entretenu.

Mais derrière, quel spectacle ! Il n'est pas d'imagination qui puisse se représenter l'énormité d'une pareille destruction. On en connaît l'histoire : le 23 juin 1793, le général Loison, à la tête d'un corps de troupes républicaines, installe ses batteries sur les hauteurs voisines et canonne sans pitié le paisible asile de religieux sans défense. Après la canonnade, le pillage ; après le pillage, l'incendie ; et voilà, en quelques heures, huit siècles d'efforts et de

M. Houzelle, *Visite aux ruines de l'abbaye d'Orval*, Montmédy, Pierrot, 1899.

Orval n'est point un village. En dehors de l'abbaye, il n'y existe que le château, l'hôtel et les bâtiments de la forge arrêtée depuis 1866. Le tout dépend du village belge de Villers-devant-Orval.

travail réduits à néant : trois églises, de nombreuses chapelles remplies d'œuvres d'art, une riche bibliothèque, des ateliers de beaux-arts, des écoles, toute une ville de cloîtres anciens et nouveaux, de bâtiments superbes, détruits pour jamais (1).

Au xviii^e siècle, les religieux d'Orval cédant au goût du jour, comme il en fut dans la plupart de nos grandes abbayes, avaient entrepris de reconstruire leur monastère, et ils l'avaient fait dans des proportions colossales. Au moment de la Révolution, l'œuvre n'était même pas achevée. Le quatrième côté de l'immense quadrilatère, dont la construction allait entraîner la disparition complète du vieux monastère, n'était pas fait. La nouvelle église Saint-Bernard, grandiose édifice long de cent mètres, aux colonnes de marbre enrichies de bronzes ciselés, aux voûtes peintes à fresques, bâtie au milieu de l'enceinte, venait seulement d'être consacrée. Par parenthèse, de cette église, il ne reste pas trace.

Il en résulte que ce qu'on voit à Orval, ce sont surtout les restes d'édifices presque récents, plus frappants par leur majesté, leur nombre et l'étendue qu'ils recouvrent, que curieux pour l'archéologue. Il faut en excepter, toutefois, ceux de l'ancienne église Notre-Dame, où les richesses du Roman secondaire se marient à l'élégante architecture du xiv^e siècle. C'est là qu'on admire ces surprenants faisceaux de fines colonnettes accrochées aux murs sur culs-de-lampe et soutenant la retombée des voûtes.

Longtemps nous errons, un plan à la main, parmi ces spectres de pierre sans cesse renaissants à nos regards, dans ces souterrains aux hautes voûtes, fondés eux-mêmes sur d'autres voûtes, sous lesquelles courent les eaux du vallon.

(1) Pareilles scènes s'étaient déjà produites en 1637, pendant la guerre de 30 ans. L'abbaye fut alors presque complètement détruite. cf. Tillière, *op. cit.*

Les déprédations commises par les habitants des environs, alors que l'abbaye était à l'abandon, ont complété l'œuvre du général Loison.

Cependant le temps se couvre, il faut nous presser. Nous montons à gauche à la chapelle de Montaigu; car l'enceinte de l'abbaye déborde de chaque côté, en terrasses, sur les collines boisées qui l'enserrent. De ce lieu élevé, tout plein du souvenir du plus illustre des abbés d'Orval, Bernard de Montgaillard (1), nous embrassons une ville entière de ruines. Qu'il doit être saisissant, le spectacle de cette ville funèbre, contemplé à la clarté des étoiles, par une belle nuit d'été ! C'est alors peut-être que, dans l'ombre des vieux arceaux, des voix mystérieuses murmuraient à l'oreille du visiteur solitaire quelques vagues échos de la fameuse prophétie : « *Dieu seul est grand !* » (2) ».

Mais un orage s'est amoncelé; le tonnerre gronde; l'éclair, d'une lueur sinistre, marque au front ces ruines fantastiques : un dernier regard et nous descendons.

Comme le général Loison ne nous a pas laissé de quoi nous abriter dans l'abbaye d'Orval, force nous est de nous réfugier dans la maison du concierge, anciennes cuisines des étrangers récemment converties en habitation. Là, en face d'une haute cheminée depuis longtemps veuve de son ardent foyer d'antan, nous eûmes tout le loisir de nous livrer à d'amères réflexions sur le néant des choses de ce monde, pendant qu'au dehors une pluie diluvienne alternait avec les éclats du tonnerre.

Tout prend fin cependant : l'averse cesse, le soleil reparait; la porte se referme sur ces lieux désolés. Ne sortons-nous pas d'un rêve, de quelque hallucination étrange ? Le souvenir nous en poursuivra longtemps.

Le retour à Montmédy s'effectue par la route de Margut, moins pittoresque que la vallée de la Thonne.

Nous apercevons, sur la droite, de hautes toitures : c'est l'imposant château de Tassigny, flanqué de tours carrées ;

(1) 1605-1628, *op. cit.*

(2) On sait que chaque verset de la célèbre prophétie d'Orval commence par cette exclamation. Il va sans dire que nous n'entendons en aucune façon nous prononcer sur l'authenticité de ce document.

devant nous, au loin dans les airs, la chapelle Saint-Walfroy, pèlerinage célèbre dans le pays d'Ardenne ; son origine se perd dans la nuit des temps.

Après un trajet un peu long et monotone, nous arrivons à Montmédy, sans pluie cette fois, mais gelés à fond ; il est 7 h. du soir.

Le lendemain matin, notre objectif est Marville. Nous retrouvons notre breack à courants d'air. Cette fois, nous sommes quatre ; M. Houzelle a pu se joindre à nous, et c'est sous ses auspices que nous allons visiter le curieux cimetière de Saint-Hilaire.

Pour changer, il pleut ; nous descendons au pied de la côte Saint-Hilaire, et c'est en parapluie que nous en faisons l'ascension. Chance inespérée, la pluie nous quitte au seuil du cimetière et fait place à un petit rayon de soleil, qui est le très bien venu sur nos pauvres dos transis.

Ici, pas plus qu'ailleurs, nous ne tenterons une description détaillée, si bien faite déjà par MM. Tihay et Liénard (1), Bonnabelle (2) et par M. l'abbé Viansson-Ponté (3).

Cette vaste nécropole, trop peu connue, et probablement unique en France, était jadis le cimetière de plusieurs communes environnantes, dont Marville était de beaucoup la plus importante. L'église Saint-Hilaire, qu'il renferme, en était l'église-mère.

Dans ce cimetière, on rencontre des monuments de toutes les époques, depuis le xiii^e siècle au moins, jusqu'au xviii^e (nous ne parlons pas des tombes modernes) ; depuis la simple croix de pierre, avec son bénitier, jusqu'aux compositions les plus compliquées, telles que Crucifixions, Mises au tombeau, Assomptions, Christ à la colonne, les Apôtres, etc., etc. ; beaucoup portent des écussons où sont figurés des instruments de métiers : le

(1) *Le mont Saint-Hilaire*, Mém. de la Société philomathique de Verdun, t. IV, p. 83, avec planches.

(2) *Notice sur Marville* ; Montmédy, Pierrot, 1886.

(3) *Une excursion à Marville*, même éditeur, 1898.

plus grand nombre appartient à la Renaissance ; plusieurs sont de véritables chefs-d'œuvre.

Parmi ces monuments, généralement de petite taille, il en est deux ou trois de grandes dimensions, et très remarquables, tels qu'un *Ecce homo*, indignement badigeonné, et une *Pietà*.

Cet ensemble étonnant démontre l'existence, en ce pays, d'une suite de générations de sculpteurs, desquels, chose incroyable, l'histoire ni les traditions n'ont pas même su conserver un nom !

L'église Saint-Hilaire, située au centre, est un modeste édifice de l'époque romane primitive, à peu près dépourvu de tout ornement ; sans plafond ni voûte, une simple toiture la recouvre. Un grand nombre des plus beaux monuments du cimetière y ont été transportés en 1876, par des mains intelligentes. Ils garnissent le pourtour de la nef et seront ainsi préservés d'une destruction inévitable.

Outre ces monuments, l'église Saint-Hilaire renferme trois belles tombes avec statues couchées en haut relief, notamment celle du curé Hues (1345), et celle d'Isabelle de Mussey (1506) dont M. Léon Germain a publié, dans nos Mémoires, une savante monographie (1). Dans le vieux pavé beaucoup de dalles tumulaires recouvrent, notamment, les restes de membres de la famille d'Hézecques.

N'oublions pas de signaler une belle statue de la Vierge que M. Viansson attribue au xiii^e siècle (2).

Nous ne quittons pas le cimetière sans faire une visite au fameux ossuaire, qu'un effroyable calembour a fait appeler « les orangers » (os rangés) de Marville. On n'en connaît pas exactement l'origine : on lit qu'au xv^e siècle,

(1) *Mém. de la Société d'arch. lorr.*, an. 1886.

La table d'autel de l'ancienne chapelle du Saint-Esprit date du commencement du xv^e siècle et porte une inscription qu'a étudiée M. L. Germain : *Inscription d'autel du XV^e siècle à Marville* dans *Journal Soc. d'arch. lorr.*, 1884, p. 33-39.

(2) M. l'abbé Viansson, *op. cit.*

les restes des différents cimetières de Marville y ont été recueillis « *afin d'arrêter les maladies pestilentes et aussi pour que la rue des camus et camardes montre aux vivants ce que sont devenus ceux qui les ont précédés sur le chemin des âges* (1) ».

Le fait est qu'il y a là, rangés contre les murs d'une sorte de hangar, dans un ordre parfait, plus de 40,000 crânes, sans compter les tibias en nombre infini. Cet ossuaire est plus bizarre qu'impressionnant. A première vue, il semble qu'on entre dans un bûcher bien aligné. Ce que c'est que de nous !

Nous descendons vers Marville. La pittoresque petite ville, ancien chef-lieu des *Terres communes* (2), puis siège d'un bailliage et d'une prévôté, s'étage en pente douce aux flancs d'une colline dont l'Othain et le Crédon, à leur confluent, arrosent le pied. L'église en couronne le sommet. Du grand pont, en entrant en ville, on aperçoit sur la droite les restes de la commanderie de Saint-Jean de Jérusalem. Devant nous, la Grand'Rue monte, large et riante, bordée de deux rangées de maisons bien bâties, dont plusieurs présentent de belles façades de la Renaissance. De ci et de là, des motifs de sculpture, jetés un peu partout, attestent les traditions artistiques séculaires, dont nous avons admiré, au cimetière, tout l'épanouissement. Dans une ruelle à droite, sur une jolie façade renaissance, la fable de Diane et d'Actéon, en une série de motifs assez finement sculptés.

La Grand'Place, la place Saint-Benoît, très spacieuses et de bel aspect. Belles maisons des xvi^e, xvii^e et xviii^e siècles.

Nous arrivons à l'église, vaste édifice à trois nefs d'égale hauteur avec chapelles latérales. M. Viansson en fait remonter la fondation au xi^e siècle ; nous voulons croire que ce n'est pas de l'église actuelle qu'il parle ; si le

(1) *Ibidem*.

(2) Communes au Luxembourg et au duché de Bar, puis à la Lorraine et ensuite à la France.

chœur de celle-ci, par ses fenêtres en lancettes, peut être attribué au ^{xiii}e siècle, les baies de la nef accusent nettement le ^{xv}e. Les *imagiers* de Marville n'ont eu garde d'oublier leur église ; plusieurs sujets sculptés en font foi, et par dessus tout, la fine balustrade ajourée de la tribune des orgues, véritable chef-d'œuvre (1).

Mentionnons, en passant, quelques tombes intéressantes et deux bénitiers de fonte très anciens en forme de cloche. A la porte, à droite en entrant, un enfant de chœur, debout sur un socle, présente au public, sur ses mains étendues, en guise de bénitier, un récipient, nous n'osons dire... une boîte à sardines. Cette statue n'est pas à sa place : outre qu'elle est visiblement faite pour être adossée au mur, le conduit pratiqué dans le massif de pierre prouve qu'elle était destinée à servir de support, non à un bénitier, mais à une piscine d'autel. L'idée, d'ailleurs, était assez gracieuse.

Nous avons eu le regret de ne pas rencontrer M. le Curé de Marville, que nous n'aurions pas manqué de féliciter sur le parfait état d'entretien de sa belle église.

En sortant, nous admirons, du haut de la terrasse, la large et riante vallée qui se déroule à nos pieds et que domine à pic le chevet de l'église. De là, nous pouvons voir les restes intéressants des vieux remparts de Marville.

Marville est une ville du passé ; elle en a conservé une physionomie propre et pittoresque, que n'ont encore contaminée ni chemin de fer, ni usine. Puisse-t-elle rester longtemps ainsi. Tel n'est peut-être pas le vœu de ses habitants?

Après déjeuner, nous retournons à Montmédy par la

(1) Rappelons la curieuse chapelle de « *sainte Fine* ». Cette sainte était l'objet d'un grand culte populaire, mais on ne savait nullement de qui il s'agissait. Dès 1880, M. L. Germain l'a identifiée avec sainte Foy, d'Agen, ce qui a fait donner une vue de la chapelle dans le splendide et savant ouvrage récemment publié : A. Bouillet et L. Servières, *Sainte Foy, vierge et martyre*, Rodez, 1900, gr. in-4°; v. page 334.

vallée de la Loison. Arrêt à Louppy-sur-Loison ou Louppy-aux-deux-Châteaux pour visiter, un peu à la hâte, la majestueuse résidence, propriété de la famille de Vassinac d'Imécourt.

Ce château appartient à la transition du style de la Renaissance à la manière un peu lourde du ^{xvii}^e siècle. Très ornementé de pilastres et de bas-reliefs héroïques traités avec richesse et peut-être un peu trop d'ampleur, il forme, avec ses deux vastes cours, ses deux ailes reliées par une haute galerie à rez-de-chaussée, ses tours carrées, un ensemble vraiment grandiose. Sa masse imposante domine la vallée, du haut d'une terrasse qui forme le quatrième côté de la cour d'honneur.

Un peu au-dessus, se trouvent les ruines intéressantes d'un château plus ancien.

Simon de Pouilly, baron d'Esne et de Manonville (1) et maréchal de Barrois, était, vers 1630, seigneur de Louppy. Les mauvaises langues ont accusé ce personnage d'avoir puisé, pour la reconstruction ou la restauration de son château, dans les fonds destinés aux fortifications de Stenay, dont il était gouverneur. C'est bien d'ailleurs l'architecture de cette époque qu'on retrouve au château de Simon de Pouilly.

Nous saluons en passant Juvigny-les-Dames, siège d'une importante abbaye de Bénédictines dont il ne reste rien aujourd'hui ; sur l'emplacement, est construit le bel établissement des Frères de la Doctrine chrétienne de Nancy. Malheureusement, le temps nous manque pour nous y arrêter.

Nous arrivons à Montmédy que, par le fait, nous n'avons pas encore vu ; il est tard ; l'heure du train nous presse ; vite, nous grimpons en courant à la ville haute où nous arrivons tout essoufflés, pour ne pouvoir y jeter qu'un ra-

(1) Simon de Pouilly, après avoir défendu Nancy en 1633 contre Louis XIII, est mort de la peste à Louppy, en 1635.

Sur Louppy, v. dans *Journal Soc. d'archéol. lorr.*, 1889, p. 54-59, un article de Mgr X. Barbier de Montault, complété par M. L. Germain.

pide coup d'œil (1). Vite, nous nous sauvons par la poterne ; vite, nous redégringolons la pente. Mais voilà bien une autre fête : la foudre éclate, les cataractes du ciel se déchainent. Marchons, marchons ! Et c'est aux gronde-ments du tonnerre et par une pluie torrentielle que se termine notre excursion.

A 10 h. 1/2, nous étions de retour à Nancy.

Eh bien, lecteur, vous nous croirez si vous voulez : en dépit de l'inclémence du temps, nous sommes revenus le cœur plein de souvenirs, enchantés de notre expédition. Tant il est vrai que ce qui est beau et bon l'est toujours, même par la pluie, même par la grêle, beaucoup de bonne humeur et un peu de philosophie aidant, soutenues par ci par là de quelque plat de truitelles assaisonné d'excellent vin gris ! toutes choses qui s'allient, on ne peut mieux, à l'archéologie aussi bien qu'à l'histoire. H. LEFEBVRE.

NECROLOGIE.

M. LE DOCTEUR BLEICHER.

La Société d'Archéologie lorraine a perdu en la personne de M. le docteur Bleicher un de ses membres les plus distingués, et l'archéologie préhistorique un maître dont la haute valeur était reconnue en France comme à l'étranger.

Il ne nous appartient pas de rappeler ici les qualités morales de l'homme privé, qui fut au foyer domestique

(1) Sur l'histoire de Montmédy, v. notamment : W. Ragot, *Notice hist. et milit. sur la ville de Montmédy*, Montmédy, 1863. — Cl. Bonnabellé, *Les comtes de Chiny et la ville de Montmédy*, dans *Mém. Soc. des lettres... de Bar-le-Duc*, t. VII, 1877 ; tiré à part. — A. Pierrot, *Origines de Montmédy*, Montmédy, 1893. — M^{lle} Buvignier-Clouët, *A travers l'histoire de Montmédy*, dans l'*Annuaire de Lorraine*, 1896 et 1897.

L'église renferme plusieurs monuments funéraires, qui ont été étudiés par M. L. Germain : *Monuments funéraires de l'église paroissiale de Montmédy*, Paris, 1882, extr. de la *Revue d'histoire nobiliaire*. — *Un monument funéraire de l'église de Montmédy*, Malzéville, 1897, pl. ; extr. du *Bull. de la Soc. lorr. de photographie*. — *Sur la sépulture de Jean V d'Allamont...*, dans *Journal Soc. d'archéol. lorr.*, 1900, V., du même, *Les anciennes cloches de la paroisse de Montmédy*, Montmédy, 1889.

un modèle d'honneur, ni d'énumérer les nombreux travaux du savant naturaliste, du géologue, du botaniste, et de l'anthropologiste. Il faut nous borner à retracer, quel fut, dans son œuvre considérable et variée, le rôle du préhistorien.

Des hommes éclairés, comme Godron et Cournault, des autodidactes, comme R. Guérin, Olry, Gaiffe, Husson, etc., avaient commencé il y a près d'un demi-siècle à se livrer à l'étude de cette science alors toute nouvelle, qui s'appelle aujourd'hui l'archéologie préhistorique.

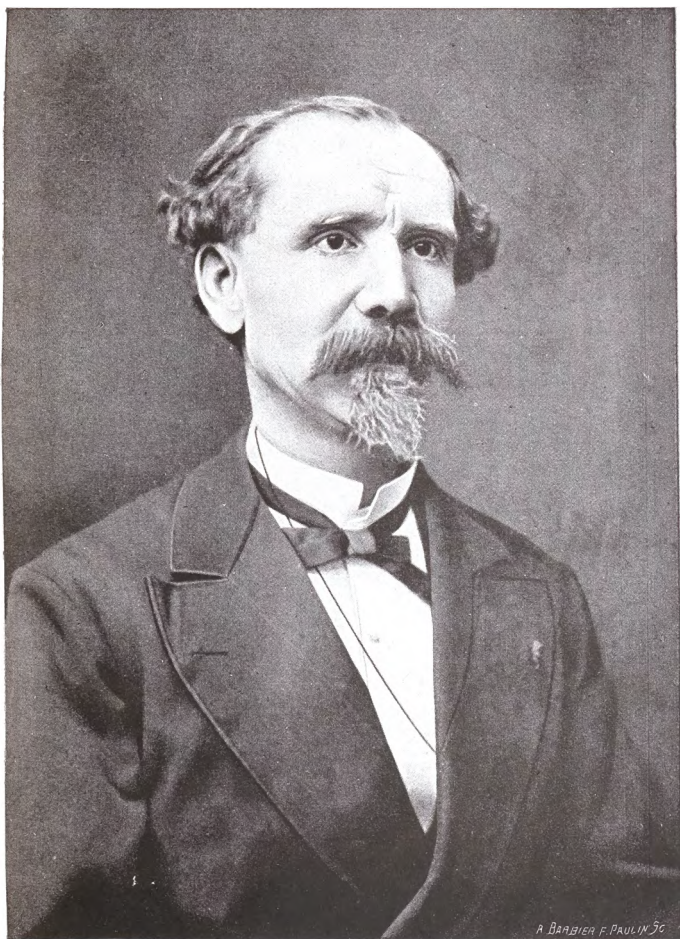
Le public ne les comprit pas : « Jamais personne, dit le proverbe, n'est prophète en son pays. » Comme tous les novateurs, ils furent traités de visionnaires, et nombre de gens instruits demeurèrent sceptiques. Néanmoins, en présence des résultats acquis dans d'autres régions, on commença à s'apercevoir qu'il s'agissait non d'œuvres d'imagination, mais de faits authentiques.

Il fallait, pour achever d'ouvrir les yeux aux masses, qu'un homme d'une autorité incontestée vint rendre témoignage de la vérité.

Cet homme fut M. Bleicher.

En 1877, et successivement jusqu'en 1883, parut, dans le *Bulletin de la Société d'histoire naturelle de Colmar*, une série de travaux intitulés « Matériaux pour une étude préhistorique de l'Alsace ». C'était une œuvre capitale, d'un haut intérêt scientifique, un travail tout nouveau pour le pays, qui devait être le point de départ et le modèle des ouvrages à venir dans cette région. Ses auteurs, MM. Bleicher et Faudel, se classèrent, par cette publication, au premier rang des préhistoriens.

M. Bleicher, en arrivant parmi nous, en 1873, n'était du reste plus un novice ; il avait étudié l'archéologie partout où sa carrière l'avait mené dans le monde, en Alsace, en Algérie, au Maroc, et dans la campagne romaine, commençant cette vie de labeur qui devait faire de lui un homme distingué dans des branches si diverses de la science.



BLEICHER, Marie-Gustave
1838 — 1901

Comme savant, M. Bleicher était aussi désintéressé que plein de modestie ; au-dessus de toutes les coteries, il n'avait d'autre souci que le culte de la vérité, cherchant toujours, travaillant sans repos, ayant foi dans le succès final. Rempli de bienveillance pour ses confrères, il n'a trouvé dans notre Société, comme partout ailleurs, que des amis et des admirateurs de son savoir.

C'est en 1883 qu'il prend la direction des études préhistoriques en Lorraine. Il prononce en effet, à l'Académie de Stanislas, un discours de réception ayant pour titre : « Nancy avant l'histoire ». Ce discours fut très remarqué, et apprécié à sa juste valeur par l'élite de la Lorraine intellectuelle. Il attira d'autant plus l'attention que l'auteur proclamait, avec l'autorité d'un maître, l'existence de l'archéologie préhistorique, en même temps qu'il faisait appel aux amis de cette science.

« Notre but a été d'attirer l'attention sur un ordre de recherches des plus importants et, nous devons le dire, des plus négligés, quoiqu'il s'agisse de notre race, de son évolution dans le temps, de ses migrations... Nous avons voulu montrer la voie à ceux qui s'intéressent à ces questions, et leur prouver que c'est avec raison qu'un maître de la science, Desor, de Neuchâtel, a dit : « L'histoire se tait, les pierres doivent parler. »

Notre regretté confrère était l'esclave du devoir : professeur à l'Université, il n'aurait manqué ni un cours, ni une excursion. L'archéologie se partageant ses loisirs avec plusieurs autres sciences, il ne pouvait s'y adonner autant qu'il l'aurait désiré. Pour y remédier, il résolut de fonder à Nancy une école de préhistoriens, capable de réaliser tous ses projets, et de faire en Lorraine ce qu'il avait fait en Alsace.

Si l'on peut appeler Ecole un enseignement qui veut être avant tout sans parti-pris, le programme de celle-ci se résume dans ces lignes, tirées de l'Introduction aux « Matériaux » :

Comme savant, M. Bleicher était aussi désintéressé que plein de modestie ; au-dessus de toutes les coteries, il n'avait d'autre souci que le culte de la vérité, cherchant toujours, travaillant sans repos, ayant foi dans le succès final. Rempli de bienveillance pour ses confrères, il n'a trouvé dans notre Société, comme partout ailleurs, que des amis et des admirateurs de son savoir.

C'est en 1883 qu'il prend la direction des études préhistoriques en Lorraine. Il prononce en effet, à l'Académie de Stanislas, un discours de réception ayant pour titre : « Nancy avant l'histoire ». Ce discours fut très remarqué, et apprécié à sa juste valeur par l'élite de la Lorraine intellectuelle. Il attira d'autant plus l'attention que l'auteur proclamait, avec l'autorité d'un maître, l'existence de l'archéologie préhistorique, en même temps qu'il faisait appel aux amis de cette science.

« Notre but a été d'attirer l'attention sur un ordre de recherches des plus importants et, nous devons le dire, des plus négligés, quoiqu'il s'agisse de notre race, de son évolution dans le temps, de ses migrations... Nous avons voulu montrer la voie à ceux qui s'intéressent à ces questions, et leur prouver que c'est avec raison qu'un maître de la science, Desor, de Neuchâtel, a dit : « L'histoire se tait, les pierres doivent parler. »

Notre regretté confrère était l'esclave du devoir : professeur à l'Université, il n'aurait manqué ni un cours, ni une excursion. L'archéologie se partageant ses loisirs avec plusieurs autres sciences, il ne pouvait s'y adonner autant qu'il l'aurait désiré. Pour y remédier, il résolut de fonder à Nancy une école de préhistoriens, capable de réaliser tous ses projets, et de faire en Lorraine ce qu'il avait fait en Alsace.

Si l'on peut appeler Ecole un enseignement qui veut être avant tout sans parti-pris, le programme de celle-ci se résume dans ces lignes, tirées de l'Introduction aux « Matériaux » :

« Nous chercherons à rester toujours dans la stricte
« réalité, en ne mentionnant que des observations posi-
« tives, nous abstenant d'hypothèses, et laissant de côté
« les théories émises sur ces questions si difficiles, et
« encore si controversées. »

Pour M. Bleicher, c'est l'observation, l'étude sur place, qui doit prévaloir, dégagée de tout parti-pris. Il remplace par une méthode scientifique les anciens procédés de recherche, portant l'empreinte de l'incertitude des débuts.

Comme un bon maître, il aimait à faire partager sa science à ses élèves, à les prendre ensuite comme collaborateurs, les associant ainsi à la renommée, et les couvrant de l'autorité de son nom.

C'est sous son égide que F. Barthélemy écrivit, en 1889, son bel ouvrage sur la Lorraine avant l'histoire, dotant notre pays d'un travail analogue aux « Matériaux » et le mettant à l'unisson des recherches qui se font dans le monde entier, aujourd'hui passionné pour les questions relatives aux origines de l'homme.

Désormais l'inventaire des faits acquis était dressé, le point initial marqué, la route tracée ; mais cette science, dont l'existence venait de s'affirmer hautement en Lorraine, il fallait la répandre.

C'est alors que parut, en 1896, notre « Guide pour les recherches préhistoriques dans l'Est de la France », édité sous les auspices de la Société d'Archéologie lorraine, au moyen d'une subvention du Ministère de l'Instruction publique. Il était destiné non seulement à donner le goût des recherches, mais à créer, dans les campagnes, des correspondants précieux pour les Sociétés savantes.

Les résultats de tous ces efforts ont été relatés dans la conférence que fit M. Bleicher, lors du cinquantenaire de la Société d'Archéologie lorraine en 1898 (1), dans laquelle il citait les paroles de M. de Nadaillac :

(1) Les sciences préhistoriques en Lorraine : origine, développements, résultats acquis (1890).

« Les progrès des sciences préhistoriques sont un des
« faits remarquables de notre époque : nous avons trouvé
« des aïeux absolument oubliés, et restitué à l'histoire des
« siècles inconnus. »

Le Congrès des Sociétés savantes, tenu à Nancy en avril 1901, fut pour la préhistoire une occasion d'affirmer encore son existence et ses progrès.

« Il faut montrer qu'il n'y a pas ici de rêveries, mais des
« faits précis, et que nous marchons dans les premiers
« rangs. »

Le succès obtenu a prouvé que nous faisons bonne figure parmi les confrères étrangers, et que le maître qui avait eu la satisfaction de voir en 1901 son second élève couronné par l'Académie de Stanislas, comme l'avait été en 1889 son premier disciple, n'avait pas épuisé la coupe des satisfactions.

Hélas, la mort est venue le surprendre au milieu de ses projets, fermant à tout jamais les horizons nouveaux qui s'ouvraient pour lui ; mais elle l'a surpris au milieu du succès, plein de confiance dans la continuation de son œuvre.

Inclinons-nous avec respect devant cette grande figure qui vient de disparaître, devant cet homme qui fut si bon, et saluons, en notre collègue, qui mourut en soldat, la noble victime du devoir. Sa place, désormais vide, ne sera pas occupée, car s'il a communiqué à ses successeurs un peu de son savoir et de son enthousiasme, il n'a pu leur donner les connaissances si variées qui faisaient de lui un savant de premier ordre dans tant de branches de la science.

Confident de la pensée scientifique du maître, ayant eu l'honneur d'être, pendant les huit dernières années de sa vie, son ami, son élève et son collaborateur, il m'appartenait de retracer ici quel fut le rôle de M. le docteur Bleicher comme chef de l'Ecole lorraine. C'est un hommage rendu à l'amitié, un tribut de reconnaissance à la mémoire de mon vénéré maître.

J. BEAUPRÉ.

BIBLIOGRAPHIE PRÉHISTORIQUE DE M. BLEICHER.

- Matériaux pour une étude préhistorique de l'Alsace, par M. le Dr Bleicher et M. le Dr Faudel. — *Bulletin de la Société d'histoire naturelle de Colmar*, 1877 à 1885. — 4 publications : 1^{re} publ., 99 p., 16 pl., 1877-78. — 2^e publ., 105 p., 5 pl., 1875-80. — 3^e publ., 75 p., 10 pl., 1881-82. — 4^e publ., 186 p., 32 pl., 1884-85.
- Enceinte avec blocs vitrifiés de Hartmanswillerkopf (Haute-Alsace) 1879, 46 p., 1 pl., in-8°.
- Note sur les sépultures anciennes de Tagolsheim, 5 p. in-8°.
- Nancy avant l'histoire. *Mémoires de l'Académie de Stanislas*, 1882 31 p. in-8°.
- Note sur une sépulture de l'âge du bronze découverte à Domèvre-en-Haye, par MM. Bleicher et Barthélemy: *Journal de la Société d'archéologie lorraine*, 1886, 7 p., 1 fig., in-8°.
- Notice sur la découverte d'une station funéraire de l'âge du bronze à Villey-Saint-Etienne, par le Dr Bleicher et L. Wiener. *Journal de la Société d'archéologie lorraine*, 1886, 15 p., 1 pl., in-8°.
- Géologie et archéologie pré-romaines des environs de Nancy. XVI^e Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences, 1886, 53 p. in-8°.
- Notice sur une station préhistorique avec faune quaternaire à Voegtlingshofen (Haute-Alsace), 1888, 26 p., 1 pl., in-8°.
- Mémoire sur l'âge du bronze, les tumuli et les camps de la Lorraine, par MM. Bleicher et Barthélemy. Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences. Nancy, 1886.
- Note sur la découverte d'un atelier de taille de silex aux environs de Commercy, 7 p. in-8°.
- Observations sur les crânes et ossements du Vieil-Aître, par MM. Colignon et Bleicher. *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine*, 1895, 5 p., 1 pl., in-8°.
- Matériaux pour l'histoire de la métallurgie en Lorraine, par MM. Bleicher et J. Beaupré. *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine*, 1896, 46 p., 2 pl., in-8°.
- Guide pour les recherches archéologiques (Epoques préhistoriques, gallo-romaine, mérovingienne) dans l'Est de la France, Belfort, Doubs, Haute-Saône, Meurthe-et-Moselle, Meuse, Vosges, par MM. Bleicher et J. Beaupré. Nancy, imprimerie Crépin-Leblond, 1896, VIII-118 p., 188 fig., in-12.
- Les sciences préhistoriques en Lorraine, origine, développements, résultats acquis. Conférence faite à l'occasion du cinquantenaire de la Société d'Archéologie lorraine, 1898, 48 p., in-8°.
- Sur les preuves les plus anciennes de l'exploitation du minerai de fer faite en Lorraine, par MM. Bleicher et J. Beaupré. Congrès des Sociétés savantes, Nancy, 1901.

Pour la Commission de rédaction : Le Président, L. QUINTARD.

Nancy. - Imprimerie A. Crépin-Leblond, 21, rue Saint-Dizier.

BULLETIN MENSUEL
DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE
ET DU
MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

1^{re} ANNÉE. — NUMÉRO 7. — JUILLET 1901.

Procès-verbal de la séance du vendredi 14 juin 1901.

PRÉSIDENCE DE M. L. QUINTARD, PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications.

Le Président rappelle la perte cruelle que vient de faire la Société en la personne de M. le docteur Bleicher. Il est décidé que l'expression des regrets unanimes qu'inspire à ses confrères la disparition d'un de ses membres les plus distingués et les plus actifs sera tout spécialement consignée au procès-verbal.

L'autorisation de commencer les travaux de réfection des balcons du Palais ducal a été accordée par le Comité des monuments historiques.

MM. Léon Bernardin, l'abbé Arnaud d'Agnel, l'abbé Flayeux et l'abbé Velches ont envoyé des lettres de remerciements à l'occasion de leur admission.

Admission.

M. l'abbé Idoux est admis en qualité de membre titulaire.

Présentation.

M. Albert-François Say, 80, rue Charles III, est présenté en la même qualité par MM. Stanislas Thomas, Désiré Bourgon et Maurice Lecomte.

Ouvrages offerts à la Société.

Le pétrole à Bakou, par M. R. de Souhesmes ; Paris, H. Richard, s. d., in-16 de 41 p.

La torture et les anesthésiques, par le même ; Nancy, Sidot, 1901, in-8° de 14 p.

Lectures.

M. H. Lefebvre donne lecture de son compte-rendu d'*Une excursion à Montmédy, Avioth, Orval, Marville*, travail destiné au *Bulletin*.

M. Ch. Guyot continue la lecture de son étude sur *Mirecourt pendant la Révolution*.

MÉMOIRES

LA FAMILLE DES MÉDECINS CALLOT (*suite*) (1).

Chacun sait que la famille de Jacques Callot était originaire de Bourgogne (2). Voilà peut-être ce qui a porté l'avocat François-Charles Callot, dernier descendant de la famille du médecin, à faire naître celui-ci, non seulement à Nancy (3), mais aussi à Auxerre (4). Cependant les lettres patentes de son anoblissement le disent simplement « natif de Portcieux (5) », c'est-à-dire de Portieux (Vosges); et

(1) Voir le numéro du *Bulletin* du mois d'avril.

(2) Dom Pelletier, *Nobiliaire*, p. 102.

(3) Dans le tableau généalogique.

(4) Dans le texte de la brochure.

(5) Dom Pelletier, *Nobiliaire*, p. 103.

selon M. le curé Ch. Pierfitte, notre excellent confrère, à qui je dois tous les éléments du présent fragment d'article, la famille était d'ancienne date fixée dans cette localité.

« Le 23 septembre 1607, a-t-il l'obligeance de m'écrire, un incendie réduisit en cendres « 63 maisons de Portieux « faisant les 2/3 du village » ; à la suite de cet accident, les habitants firent une pétition pour avoir le droit de couper des bois pour rebâtir leurs maisons. Parmi ceux à qui la gruerie en délivra, je relève les noms de *Claudon Callot* et Georges Dauphin (1).

« Vers la même époque, en 1610, je relève le nom de *Nicolas Callot* (2) parmi les habitants de Pont-les-Bonfays (petit hameau poussé autour de l'abbaye de Bonfays).

« A la fin du xvii^e siècle, nous trouvons à Portieux *Dominique Callot*, *César Callot*, *Anne Callot* et *Élisabeth Callot*. — *Élisabeth Callot* épousa Dieudonné Pelletier ; elle mourut veuve, assez âgée, le 3 juin 1709 (3). »

On verra plus loin que *César* était le prénom du père de l'anobli ; *Anne*, celui de sa sœur. Sa mère s'appelait *Élisa-*

(1) On verra bientôt que la mère de François Callot se nommait *Élisabeth Dauphin*.

(2) On remarquera, un peu plus loin, le nom de *Nicolas Callot*, cousin de François.

(3) M. Pierfitte m'a écrit ultérieurement : « Les registres de la paroisse de Portieux ne remontent pas au-delà de 1707 ; j'y relève le nom d'*Élisabeth Callot*, femme de Dieudonné Pelletier, inhumée dans l'église de Portieux (3 juin 1709), et celui de Marguerite Hiegrelot, femme de *Dominique Calot* (*sic*), également inhumée dans l'église (23 juillet 1715). — Alors, certaines familles avaient le privilège de se faire enterrer à l'église, pour éviter de reposer au cimetière, qui était à Belval, distant de 2 kilom. de Portieux. Je pense que c'était un droit acquis.

« Le Terrier de 1710 recense deux maisons appartenant à la famille : l'une au *sieur Callot et consors*, l'autre à *Dominique Callot*. Cette différence de qualification est voulue et motivée : la première maison est évidemment la maison de François Callot, passée à ses héritiers ; la seconde est celle de ses cousins, de plus humble condition. »

beth, et l'on retrouvera aussi le nom de la famille Peltier.

« L'épithaphe de François Callot, continue M. Pierfitte, avait été faite, sur son ordre, à Nancy. Il en parle dans son testament, écrit de sa main, à l'hôpital Saint-Julien, en 1686, et déposé à sa mort, le 24 janvier 1689, chez M^e Charles, tabellion. La copie, qui est déposée à la mairie de Portieux, a été délivrée le 24 août 1844 à l'étude de M^e Guérin, notaire à Nancy.

« François Callot s'y peint au naturel, et l'on peut y glaner plus d'un détail sur sa foi, sa piété, son humanité, sa famille, l'état de sa fortune, etc. »

Il convient de reproduire de nombreux et intéressants extraits de ce testament, communiqués par mon zélé correspondant.

« Je lègue à Damoiselle Anne Callot, ma sœur, veuve du S^r Richard, vivant lieutenant de Saint-Pierre (1) de Remiremont, les portraits de feu César Callot et de Dame Élisabeth Dauphin, nos père et mère, le mien, ceux d'Anne Bonnet et de Claire Gérardin, mes deux femmes, et celui de Françoise-Augustine, ma fille (du premier lit), religieuse au couvent de la Visitation de Nancy... »

« Je lègue à M. François Callot, mon cousin, opérateur et maître chirurgien à Nancy..., ma seringue d'argent et plusieurs outils..., dont il s'était accommodé demeurant avec moi... (mais il s'était marié depuis).

« Je lègue à M. Nicolas Callot, son frère, tous mes outils, tant d'argent que d'autres matières, servant aux opérations extraordinaires, à la réserve de ceux dont j'ai disposé ailleurs...

« Je lègue, par préciput et avant tout partage, à Romarin Richard, l'un des dits enfants, mon neveu, de Remi-

(1) C'est-à-dire de l'abbaye.

remont..., 4.000 francs..., mes livres et l'armoire qui les contient, ma montre de poche, mon épée à garde d'argent, mes fusils et pistolets, et mon linge de corps..., un beau diamant, qui avait été monté pour m'en faire quelquefois parade, quoique je n'y aie pas beaucoup d'inclination...

« Je lui donne aussi mon étui de poche, dont les branches des ciseaux sont en argent massif, les lancettes, bistouris garnis de même et des outils ci-après... que (qu'il) ne pourra cependant les vendre qu'à quelqu'un de mes parents ou alliés, qui se mettra de notre profession.

« Je lègue à mon cousin Jeannès, diacre, un tableau représentant saint Pierre prêchant dans le désert..., item ma croix d'or que je porte habituellement à mon col, dans laquelle il y a, comme je le crois pieusement, de la vraie croix de notre divin Sauveur.

« Je lègue à Marie Jeannès, sa sœur, ma croix émaillée...; item, 6 couverts d'argent dont on ne s'est pas encore servi...

« Je lègue à Pierre Lhuillier, de Velle sur Moselle, mon compère et parent, et ses hoirs et ayants cause, 400 des 600 fr. qu'il me doit, en capitaux provenant des dettes passives de leurs père et mère... »

L'expression de *compère* exige peut-être un mot d'explication : de nos jours, d'habitude, ce sont le parrain et la marraine qui se disent mutuellement *compère* et *commère* ; mais je crois qu'autrefois il n'en était pas de même : c'est le père qui traitait le parrain de compère, c'est-à-dire d'associé à sa paternité. De la sorte, il me paraît probable que Pierre Lhuillier avait été le parrain de Françoise-Augustine Callot, seule enfant que semble avoir eu François Callot.

« Je lègue aux Sœurs de la Visitation de Nancy tout ce qui m'appartient de la chapelle de devant la maison du

fief Bazin de Saulxures(1), c'est-à-dire la moitié de ladite chapelle, appartenances et dépendances d'icelle, statue du Christ, tableaux, calice en vermeil, missel, ornements..., comme aussi la petite cloche.

« Je lègue à l'hôpital Saint-Julien la somme de 4.000 francs barrois, une fois payée. Je veux qu'on laisse au bâtiment que j'ai fait faire audit hôpital les deux charlits (2), le couvert de serge verte, etc.

Toutefois, le testateur ajoute :

« Mes héritiers pourront y résider 18 mois après mon décès, pour avoir le temps de liquider ma succession... »

(Ce bâtiment qu'il avait construit à ses frais avait, ajoute M. Pierfitte, un rez-de-chaussée, un premier étage, caves et grenier, comme il est facile de le comprendre d'après ses dispositions testamentaires.)

« Comme Claire Gérardin, ma femme, m'a donné, plus de vingt ans, toutes les marques d'amitiés et de respect que je pouvais attendre, me nommant même son exécuteur testamentaire ; qu'elle m'a laissé des biens considérables en usufruit, et a fait beaucoup d'honnêtetés à ma fille, la religieuse de la Visitation, je veux reconnaître ici ses héritiers légitimes. Je donne au Sr C. Michel et Barbe Gérardin, etc.

(Donc, dit M. Pierfitte, en 1686, quand François faisait son testament, il venait d'être veuf de sa seconde femme, après 20 ans de mariage. C'est ce qui l'avait décidé à quitter sa maison de Nancy pour se retirer à l'hôpital, où il s'était fait bâtir un logement.)

« Si je meurs à l'hôpital Saint-Julien, ou à 4 lieues de Nancy et non plus, je demande qu'on m'enterre audit

(1) J'ai antérieurement cité ce fief : *Bull. mensuel*, 1991, p. 91.

(2) Charlit : le lit proprement dit ; la partie menuisée.

hôpital, entre la fenêtre de l'autel de saint Nicolas et la petite cour, et que la pierre sur laquelle j'ai fait graver sous forme d'épithaphe, — laquelle est présentement dedans l'infirmierie au-dessous du cabinet où je couche, — soit mise dedans la muraille à l'endroit de ma fosse, avec la date de mon décès,

« Je désire et ordonne qu'au retour de mon enterrement, — qu'on m'aura fait sans cérémonies, ni frais plus grands qu'on n'a coutume de faire aux plus pauvres de ceux qui meurent audit hôpital, et par conséquent je défends les armoiries, les robes et tapisseries de deuil et autres pareils fatras !... — l'on donne par aumône aux pauvres qui se trouveront devant l'église... 50 fr. barrois.

« Si je meurs à Portieux ou à 4 lieues de ce lieu au plus, je veux être inhumé dans l'église de Portieux.

« Si je meurs à plus de quatre lieues de Portieux et de Nancy, que l'on m'enterre où je serai décédé... »

François, dit M. Pierlitté, lègue aussi aux pauvres de Portieux une rente et des prés représentant un revenu de 130 à 200 fr., dont le dispensateur sera nommé à la pluralité des suffrages, pour trois ans, avec des assesseurs au besoin.

Il donne comme exemple, d'une manière très curieuse, ce qui se fait à Nancy.

« Pour ses peines (du dispensateur), celles des commis en charges, je la remets (la rente) à leur probité, discrétion et bonne volonté. Je dirai seulement que Messieurs les trois directeurs de l'hôpital Saint-Julien de Nancy sont toujours de la meilleure noblesse et condition de la ville, s'y trouvent et règlent tous les samedis ; ou, si quelqu'un y manque, il faut que ce soit pour de graves sujets. Ils répondent aux requêtes qu'on leur présente et font toutes les autres affaires qui les occupent ordinairement l'après-dîner. Et même ils s'y rassemblent souvent à d'autres

jours, avec grande assiduité, sans en tirer aucun salaire et rétribution.

« Les filles de la Charité de Saint-Charles dudit Nancy ont pareillement un syndic et trois protecteurs, dont j'ai l'honneur d'être du nombre, qui se font gloire d'assister gratis à la reddition de leurs comptes et à toutes les autres choses concernant le service des pauvres. Je n'en attends pas moins de la charité et de la vertu de mes compatriotes de Portieux, qui en useront ainsi qu'il leur plaira... » Et il fixe alors la rétribution.

« En somme, dit M. Pierfritte, François Callot était riche, possédant un petit patrimoine, qu'il laissa à sa sœur, un bien à Manoncourt avec belle maison pour le fermier. Il l'avait acquis au commencement de son mariage avec sa seconde femme, aux neveux de laquelle il le laissa.

« Il avait l'usufruit des biens de celle-ci à Bouxières-aux-Dames, et, en propre, moitié de la maison qu'ils avaient achetée pour y loger leur fermier.

« Il avait des créances sur beaucoup de particuliers et sur les communautés de Portieux, Laugley, Essegney, Bouxurulles, Bettegney-Saint-Brice, Derbamont et Regney. Il y avait beaucoup de créanciers qui ne lui payaient plus de rentes, plusieurs depuis 1636 ! cela en dit long sur le malheur des temps. Mais combien il est humain ! On le devine d'après quelques paroles de son testament.

« Je veux que tous ceux à qui j'ai légué des créances sur
« particuliers ne puissent contraindre les débiteurs au
« remboursement, tant qu'ils paieroient la rente, et même
« un mois après le terme, et au taux, jamais plus.

« Item, j'entends que lesdites dettes demeurent simples
« contrats obligatoires, défendant à mes légataires de
« prendre contre les débiteurs telles mesures qu'ils pour-
« raient, à moins donc qu'il n'y ait grande apparence
« d'insolvabilité et de décadence. Et, dans cecas, que ce soit
« avec le plus de douceur et de charité que faire se pourra.

« Je recommande aussi que l'on ne tienne rigueur à ceux
« qui devront plusieurs rentes ou arrérages, et qu'on ne
« leur fasse point de frais. Je marquerai aussi sur mon
« journal ceux qu'il faudra quitter entièrement.

« ... Dans toutes mes volontés et dispositions, je me
« soumets aux statuts et règlements de notre Mère la
« sainte Église catholique, apostolique et romaine. »

Il était très pieux. « Je lègue à la Congrégation de Notre-Dame, érigée au collège des RR. PP. Jésuites de Nancy, une lampe d'argent qui est pendue à ma chambre devant un oratoire où est l'image de ladite Vierge. » (Avait-il, observe M. Pierfitte, fait ses études à ce collège, et fait partie des confrères de Marie ?)

« Je nomme, pour mes exécuteurs testamentaires, M. Nicolas Pierre, jadis aumônier de S. A. Sérénissime Charles IV, et le sieur Jean Charles, tabellion et procureur, mes bons amis... »

« Ailleurs, dit notre obligeant confrère, dans un codicille fait quelque temps avant sa mort, François réfléchit au grand âge de l'abbé Pierre et lui adjoint Remy-François Ravinel, avocat au Parlement, substitut du Procureur du Roy, qui fut le principal liquidateur (20 déc. 1688).

« Et, le 24 janvier suivant, il mourait.

« Voilà à peu près les renseignements qu'on peut tirer du testament. Ils suffisent pour laisser une excellente impression du défunt, qui se manifeste comme un grand chrétien, un cœur sensible, bon pour les siens, fidèle au souvenir de l'amitié et aussi juste que bon. Le dévouement aux pauvres s'y voit d'une manière frappante. »

Ainsi, François Callot paraît être le fondateur du Bureau des pauvres, représenté de nos jours par le Bureau de bienfaisance, qui, remarque M. Pierfitte, continue de faire dire pour ce fondateur quatre messes par an.

« Avant la Révolution, ajoute-t-il, c'était l'administrateur du prieuré de Belval qui en était chargé, ainsi que le prouve l'acte suivant :

« Le douzième juin mil six cents quatre-vingts-neuf, je soussigné, administrateur de Belval et desservant l'église des Portcieux, ai reçu au nom de l'église dudit Portcieux la fondation, faite par M^e François Callot, de quatre messes qui se célébreront par chacun quatre-temps, c'est à savoir une messe basse, le psalme (1) et l'oraison y partie, et promets y satisfaire tant par moy que par mes successeurs à Portcieux, les ans et jour susdits.

« La rétribution desdites quatre messes, portée par ledit testament, est de deux francs pour le maître d'école, deux francs pour les enfants qui les serviront, douze francs pour le prêtre qui les célébrera.

« Et se doivent célébrer perpétuellement sur l'autel de Ste-Anne, proche du Christ y fait apposé par ledit S^r Callot, et en date du 30 octobre 1688.

« Passé à Nancy par devant Charles, tabellion royal, dans lequel est contenue la fondation dont est question.

Signé : « Dom Hyérosme, qui suprà — Callot, sœur dudit sieur Callot. — H. Drouin. »

« Drouin, dit encore M. Pierfitte, était ancien maître d'école et allié, je crois, à la famille Callot.

« Les biens légués, formant ce qu'on appelait alors le *Bien des pauvres*, ont partiellement survécu aux déprédations des révolutionnaires. Ils forment encore quelque revenu au Bureau de bienfaisance.

« En 1700, du consentement de B. Richard, nièce et héritière du S^r Callot, les *Pauvres* abandonnent la propriété d'un pré de 6 fauchées (dont 3 achetées par François Callot, docteur en médecine à Nancy), données au *Bureau des Pauvres* par son testament olographe du 24 janvier 1689, et accepté par Jean Riquenard, dit Bonvouloir « directeur du Bureau des pauvres » et proposé par la communauté dudit Portieux à la perception et distribution des

(1) *Le De Profundis* ?

donations dudict feu Sr Callot, contre un capital de 835 fr. que l'on place à rentes, avec signatures de Claude Drouin, maire de Portieux, Joseph Renaudin, Joseph Pelletier et Dieudonné Pelletier, anciens maires.

« Les familles Pelletier et Drouin étaient alliées à la famille Callot.

« En 1717, je trouve une vente d'un pré du Bien des pauvres (25 omées, 22 verges), payé 396 fr. monnaie de Lorraine, aux héritiers de Romaric Richard, mort conseiller au bailliage de Vosges.

« Le 4^e complémentaire de l'an III, les biens du Bureau des pauvres furent adjugés à N. Houillon, Joseph Vincent, Claude Remy et Jean-Claude Henry, tous de Portieux, pour 46,800 livres.

« Comment le Bureau de bienfaisance actuel possède-t-il encore des bribes de ces biens des pauvres ? Je l'ignore ; mais il en est ainsi. Peut-être les héritiers des acquéreurs ont-ils restitué quelque chose. »

Il paraît que la maison Callot existe encore à Portieux, mais le bâtiment actuel, ou du moins sa façade, ne doit pas remonter à l'époque de François. D'après une esquisse que M. Pierfitte m'en a envoyée, cette façade comprend deux parties à peu près égales : celle de la gauche est percée de quatre fenêtres ; deux au rez-de-chaussée sont modernes ; les deux du premier et unique étage, dont le linteau est ondulé, semblent être du siècle dernier ; l'autre partie est percée d'une porte charrière, surmontée d'une fenêtre double ; cette porte, à plein cintre, offre une clé à cartouche rectangulaire où est inscrite la date 1617, accostée, à la droite, d'un M, et, à la gauche, d'un monogramme formé de deux C, l'un retourné, analogue au chiffre des ducs Charles III et Charles IV (1).

(1) D'après une communication plus récente de M. Pierfitte, cette maison formait un massif particulier avec une autre, contiguë, qui

A bien des points de vue, le testament de François Callot est fort curieux et pourrait donner lieu à un intéressant commentaire; il prouve que ce médecin a été un bienfaiteur de l'hôpital Saint-Julien et paya largement la sépulture qui lui fut accordée au pied du mur de la chapelle. Mais, dans cette étude surtout généalogique, je veux me borner à résumer les renseignements que le testament fournit sur la parenté du défunt.

François était fils de César Callot et d'Élisabeth Dauphin (1).

On ne voit pas qu'il ait eu des frères; mais il avait au moins une sœur, nommée Anne, qui, en 1686, était veuve du S^r Richard, lieutenant de Saint-Pierre (c'est-à-dire de l'abbaye) de Remiremont; ils sont évidemment les père et mère de son neveu, Romarin Richard, lequel fut, selon toute apparence, chirurgien, puisque, entre autres legs d'objets assez nombreux, il reçut des instruments de cette profession.

François fut marié deux fois; il épousa en premières noces *Anne Bonnet* (nommée dans les lettres d'anoblissement) et en secondes, vers 1666, *Claude Gérardin*; l'avocat Fr.-Cl. Callot était donc tout à fait dans l'erreur lorsqu'il lui faisait épouser, à Auxerre, Élisabeth Bourgeois (2).

avait également appartenu aux Callot: celle-ci fut brûlée vers 1880, puis reconstruite. On peut hésiter sur le point de savoir laquelle était la maison du médecin anobli en 1689. Dans le Terrier de 1710, l'une est indiquée comme appartenant au sieur Callot et consorts; l'autre, au sieur Richard, dont la mère, « nièce et héritière du sieur Callot », permit en 1700 la vente d'un champ de la donation de son oncle.

(1) De même que la famille Joannès, la famille Dauphin parait avoir quitté, peu de temps après, la localité; car le Terrier de 1710 ne cite pas, dit M. Pierfitte, de propriété lui appartenant. On y trouve cette seule mention: « Les Religieux de Belval doivent un chapon sur le champ Dauphin entre le finage de Belval et Nicolas Barbier. » Mon correspondant ajoute: « Leurs terres étaient franchises; mais ce champ provenait sans doute d'un acquêt. »

(2) Au sujet des deux femmes de François Callot, M. Pierfitte m'a écrit ultérieurement qu'il croit la famille Bonnet originaire de Remoncourt et encore existante; à la même époque, « il y avait une famille Gérardin à Portieux, en relation avec celle des Callot ».

Quelle fut sa postérité ? Il ne nomme d'autre enfant qu'une fille, née du premier lit : Françoise-Augustine, qui fut religieuse à la Visitation de Nancy.

Le testament mentionne, en outre, trois cousins et une cousine du défunt, dont deux agnats : 1^o François Callot, opérateur et maître chirurgien à Nancy ; 2^o Nicolas (médecin chirurgien), son frère ; 3^o Le S^r Joannès, diacre (1), et 4^o Marie Joannès, sa sœur.

On retrouvera dans la suite de mes recherches cette famille Joanne (2) à laquelle appartenait la femme de François II Callot.

Mais, ce qui est tout à fait important dans le document, c'est la mention du cousin portant aussi le nom de François et exerçant la profession de maître chirurgien à Nancy. N'est-ce pas de lui que pourrait bien être fils François II Callot, que tout le monde, jusqu'à présent, croyait être le fils de François l'anobli ? Il paraît bien, d'après le testa-

(1) Peut-être le même que « Jean Jeannes, prêtre et aumônier de l'hôpital Saint-Julien de Nancy » qui, en 1739, fonda « une place en la maison et séminaire de Toul », fondation que, d'après Fr.-Ch. Callot, je rappellerai plus loin dans une note.

(2) Je doute que l'on prononcât *Joannès* ; on trouve les orthographes *Joanne*, *Joannes*, *Jeannes*. Le célèbre auteur et directeur des Guides de voyages, Adolphe Joanne, qui était d'origine lorraine, aurait-il appartenu à cette famille ?

M. Pierfitte m'a écrit depuis :

« Vous avez raison de prononcer *Joanne*. L'orthographe *Joannès* est fautive ; il faut en rendre responsable le copiste : je viens de parcourir le pied-terrier dressé en 1710 et j'y vois partout écrit *Joannes*, sans accent. — J'ai lieu de supposer qu'un membre de cette famille fut habitant de Portieux avant 1710 ; car, à cette date, les héritiers du sieur Joannes doivent 9 gros sur une mesure de la rue de Rochon, mais ils ne résident plus dans la localité. Ces héritiers étaient peut-être le prêtre Jean Joannes et sa sœur, partis pour Nancy.

« Cette famille jouissait d'une grande considération ; en effet, le rédacteur du Terrier, François Gaudel, conseiller au bailliage de Chatel, n'emploie la qualification de *sieur* que pour les principaux habitants, et cela d'une manière constante : il dit : sieur Delalance, sieur Dordelu, sieur Delarey, sieur Magnien, sieur Joannes ; tandis qu'il dénomme sans qualificatif : Pierre Pelletier, Henri Drouin, etc., ces deux familles alliées néanmoins, comme on le sait, aux Callot.

ment, que ce dernier ne laissa d'autre enfant que sa fille religieuse ; c'est ce qui lui permit sans doute de faire de sa fortune un emploi si généreux ; et il se peut que, dans la première partie de mon étude, je lui aie attribué des actes qui devront être reportés à son cousin. Mais comment en faire le départ ? Quoi qu'il en soit, et jusqu'à nouvel ordre, j'appellerai celui-ci *François I^{er} Callot*, puisqu'il paraît être le chef de la filiation, et je donnerai au bienfaiteur de Saint-Julien la dénomination de « *François l'anobli* ». — Sa noblesse passa-t-elle à ses neveux ou à ses cousins ? Rien à ma connaissance ne l'établit. Il y a peut-être lieu de voir là l'une des raisons pour lesquelles Dom Pelletier n'a pas continué la généalogie, et qui portèrent les descendants de cette famille à vouloir se rattacher à celle des hérauts d'armes.

Dans l'une de ses lettres, M. Pierfitte me disait, en parlant du testateur :

« Était-il parent de la famille des hérauts d'armes ? Je n'en ai pas de preuves directes. Cependant, le prénom de *César*, porté par son père, semblerait indiquer que celui-ci était un citadin ; car j'ai beau chercher dans les registres de Portieux, je n'en ai pas découvert d'autre exemple, tandis que, dans le monde de la haute bourgeoisie, on trouve César Bagard, etc. »

Il est vrai que le nom de César, mis à la mode par les humanistes au xvi^e siècle, ne s'est guère répandu dans les campagnes ; mais on ne le trouve pas davantage dans la famille des hérauts d'armes. J'en attribuerais volontiers l'origine à un membre d'une famille noble qui aura tenu sur les fonts le père de l'anobli.

Quant au père de François I^{er} Callot, ne serait-il pas ce *Jean Callot*, opérateur, vivant en 1663, que j'ai antérieurement cité dans une note (1) et qui possédait (comme l'anobli) un fief à Saulxures (B. 7329) ?

(A suivre.)

L. GERMAIN.

(1) *Bull. mens.*, 1901, p. 81, note 2.

DEUX ÉPISODES DE LA VIE DE SAINT NORBERT.

PANNEAUX EN BOIS SCULPTÉ

PROVENANT DE L'ABBAYE DE RANGÉVAL.

A la lisière d'une grande forêt (1), se dressent les débris d'un monastère de l'ordre de Prémontré, l'abbaye de Rangéval (2), partagée, de nos jours, entre plusieurs propriétaires. L'appareil imposant des constructions donne une idée de la richesse de ce monastère, qui possédait la plus grande partie du territoire et des bois environnants.

A la Révolution, l'église abbatiale fut détruite, et la tuilerie de Boucq (3), construite avec une partie des décombres, porte, encadrée dans la muraille et à demi cachée par un banc de pierre, l'inscription commémorative de la reconstruction de cette église (4), entreprise en 1729, en même temps que la réfection totale de l'abbaye. Le mobilier de l'église fut dispersé (5), et deux panneaux en chêne sculpté, qui en proviennent, se trouvent actuellement au presbytère de Boucq. Ils représentent des épisodes de la vie de saint Norbert, fondateur de l'ordre de Prémontré. Avant d'aller plus loin, qu'il nous soit permis de remercier ici M. l'abbé Delong, curé de Boucq, qui a bien voulu nous autoriser à desceller ces deux panneaux et à les photographier.

(1) Actuellement : forêt domaniale de la Meuse.

(2) Voir à ce sujet : Dom Calmet, *Notice de la Lorraine*. — Dumont, *Histoire des fiefs de la seigneurie de Commercy*, tome II. — Liénard, *Dictionnaire topographique de la Meuse*, etc. On pourrait aussi consulter avec profit l'histoire manuscrite de Rangéval, par M. l'abbé Gaillemin, à présent prieur de Hautecombe.

(3) Boucq est situé à trois kilomètres environ au sud de Rangéval.

(4) Cette inscription, qui, à notre connaissance, n'a pas encore été signalée, est assez intéressante pour être l'objet d'une étude spéciale.

(5) Dumont, dans son ouvrage précité, indique où se trouvaient, vers 1856, les principaux débris du mobilier de l'église abbatiale de Rangéval ; mais les deux panneaux qui sont l'objet de cette notice avaient échappé à ses investigations.

Les reproductions, qui accompagnent cette notice, nous dispensent de donner plus ample description de ces panneaux : ils sont entourés d'un cadre à moulures, aussi en plein chêne, et mesurent, ce cadre compris, quatre vingt deux centimètres de largeur sur cent quinze centimètres de hauteur. Quant à leur assigner une époque, nous croyons pouvoir les faire dater de la première moitié du xvii^e siècle, étant donnés les vêtements des deux personnages du premier panneau.

Nous n'avons point l'intention de donner ici un résumé de la vie de saint Norbert ; nous nous contenterons d'en esquisser les principaux traits afin de rendre intelligible le sujet des deux panneaux.

Saint Norbert naquit à Santen (1) en 1080 ; il était fils de Héribert, comte de Genep (2), et de Hadewige, issue de la maison de Lorraine. Bien que sa mère ait été miraculeusement avertie de la mission que devait remplir son fils, le jeune Norbert ne parut guère répondre, tout d'abord, aux vues que la Providence avait formées sur lui. Cependant il fut pourvu d'un canonicat dans l'église impériale de Santen, puis bientôt d'un autre dans la cathédrale de Cologne, après avoir reçu l'ordre du sous-diaconat. Tenant un des premiers rangs dans la noblesse d'Allemagne, rempli d'ambition, il mena une vie peu conforme aux préceptes ecclésiastiques. Il accompagna, à Rome, l'empereur Henri V, sans cependant approuver sa conduite vis-à-vis de Pascal II. C'est à son retour que se place l'épisode représenté sur le premier panneau :

(1) Santen se trouve dans le duché de Clèves.

(2) Les comtes de Genep portaient : *d'argent au sautoir de gueules, cantonné de quatre fasces de sable, la pointe en bas*. Les détails de la vie de saint Norbert sont extraits de la *Vie de S. Norbert, archevêque de Magdebourg et fondateur de l'Ordre des chanoines prémontrés* (par Hugo, prieur de Saint-Joseph de Nancy), à Luxembourg, chez André Chevalier, imprimeur et marchand libraire M. D. C. C. IV. Voir aussi : *Dictionnaire* de Moréri, à Basle, MDCCXXXII, chez Jean Brandmuller, tome V, à l'article *Norbert (Saint)*.



Fig. 1



Fig. 2

DEUX ÉPISODES DE LA VIE DE SAINT-NORBERT

Un jour, qu'accompagné d'un valet, il se rendait à Freden (1), il fut assailli par un violent orage. Jeté à bas de son cheval par la foudre, il tomba évanoui dans une fosse que celle-ci venait de creuser aux pieds de sa monture. Cela accompagné de la voix du Très-Haut, comme dans la conversion de saint Paul, avec laquelle celle de saint Norbert offre beaucoup d'analogie. Norbert pleura sur les égarements de sa jeunesse ; et, dans la sincérité d'une contrition salutaire, il renonça au mal et se décida à recourir à la miséricorde divine.

Il fonda, avec l'aide de Héribert, comte de Genep, son frère, le monastère de Wurtemberg, reçut le diaconat, puis la prêtrise. Prêchant contre les mœurs dissolues des ecclésiastiques, il s'attira la jalousie de ses confrères, eut à essuyer le feu de leurs calomnies et fut, en conséquence, sommé de comparaître au concile de Frétislar, où il n'eut pas de peine à se laver des accusations portées contre lui. Détaché complètement des biens de ce monde, il distribua sa fortune aux malheureux et s'en alla prêcher l'Évangile.

A la suite de circonstances qui ne rentrent pas dans notre sujet, il se lia d'amitié avec Barthélemy, évêque de Laon, qui lui confia l'abbaye de Saint-Martin ; mais il ne put combattre utilement le relâchement des mœurs des chanoines et renonça à ce gouvernement. Barthélemy, voulant conserver Norbert dans son diocèse, lui proposa alors diverses solitudes pour y établir sa demeure. Il le conduisit à Foigny, puis à Thouaille, et enfin dans la forêt de Coucy. Là, dans un vallon marécageux, s'élevait une chapelle ruinée, où Norbert, ayant passé la nuit, ravi en extase, reçut de Dieu l'ordre de se fixer en cet endroit. Il était à Prémontré. Barthélemy lui en fit don. Norbert établit ensuite les bases de l'ordre qui devait jeter un si vif éclat dans toute la chrétienté.

(1) Freden, bourg distant de Santen de six lieues.

Ne sachant quelle règle donner aux religieux qu'il avait rassemblés, il leur commanda de se mettre en prières; alors, étant lui-même en oraison, il vit en esprit saint Augustin, et Norbert s'attacha dès lors à la règle du saint docteur. C'est saint Augustin que nous voyons sur le deuxième panneau, en costume d'évêque, tenant de la main gauche un cœur enflammé et remettant de la main droite sa règle à saint Norbert. Nous n'irons pas plus loin dans la vie, pourtant si bien remplie, de saint Norbert. Contentons-nous de dire qu'il fut vainqueur de nombreuses hérésies, ce qu'il fait figurer assez souvent marchant sur un dragon. Il fit confirmer par le pape Honorius II son ordre et la constitution qu'il lui avait donnée. Elu archevêque de Magdebourg, il fonda de nombreux monastères avec l'aide du bienheureux Hugues, son compagnon de la première heure. Nommé chancelier de Lothaire, il l'accompagna en Italie et le fit couronner empereur à Rome. Le pape Innocent II lui concéda la qualité de primat de Germanie. De retour à Magdebourg, il y mourut peu après, le 6 juin 1134. De nombreux miracles avaient marqué sa vie. Après sa mort, il apparut à plusieurs de ses disciples.

Un de ces derniers le vit un rameau d'olivier à la main. Il lui demanda d'où il venait. Saint Norbert répondit qu'il venait du paradis et allait transplanter à Prémontré ce rameau, symbole de la paix qui devait y régner. C'est ce rameau que nous voyons à la main de saint Norbert sur le second panneau (1).

Nous avons cru bien faire en relevant ces deux intéres-

(1) On le représente assez souvent avec cette branche d'olivier.

Voir, en particulier, quelques médailles de N.-D. de Benoîte-Vaux, où figure saint Norbert, dont la description et la reproduction se trouvent dans *Benoîtevaux, son pèlerinage et ses médailles*, par L. Maxe-Werly, membre honoraire de la Société royale de numismatique, Bruxelles, 1900.

Citons aussi une intéressante médaille de saint Norbert publiée par M. L. Germain dans son article sur *Sainte Marie Majeure* (*Mém. de la Soc. d'archéol. lorr.*, 1893, p. 307).

santes sculptures, probablement spécimens de notre art local, qui relatent des épisodes de la vie d'un saint, dans les veines duquel coulait le sang de la glorieuse maison de Lorraine.

EDMOND DES ROBERT.



UNE PLAQUE DE FOYER RÉMOISE AUX ARMOIRIES DU CARDINAL
DE LORRAINE

Dans l'un des derniers volumes publiés par l'Académie de Reims, M. Ch. Givelet, le respectable et savant archéologue de la ville du Sacre, a publié une étude étendue, accompagnée de planches, sur deux anciennes maisons de cette cité, l'une du ^{xiv}^e siècle, l'autre du ^{xvii}^e (1); elles renferment deux intéressantes plaques de foyer, que l'auteur a fait reproduire; il a décrit ainsi la première :

« Le contre-cœur de la cheminée est garni aujourd'hui d'une taque ornée de trois écussons, Le premier est celui d'un évêque de la famille de Lorraine dont les armoiries sont posées en abîme sur celles des deux alliances de cette illustre maison. Au-dessous, à gauche (2), est un écu chargé d'un *sénestrochère soutenant un faucon*. A droite, le troisième écusson porte une *fasce accompagnée de trois marteaux posés deux en chef et un en pointe* (3). »

La phototypie permet de compléter cette description. La plaque, dont la décoration paraît être de mince relief, est un peu plus haute que large. Une moulure simple et uniforme la borde sur les côtés et le haut, qui esquisse un trilobe, forme que je crois tout-à-fait exceptionnelle.

(1) Ch. Givelet, *Deux anciennes maisons de Reims*, 57, rue de Vesle et rue de la Grue, 12, dans les *Travaux de l'Académie nationale de Reims*, t. CV, p. 197.

(2) Ou plutôt à la droite (dextre).

(3) Ch. Givelet, *l. c.*, p. 203.

Le premier écusson au bas me paraît offrir plutôt un *dextrochère* vêtu, car la main est à dextre ; de l'extrémité du bras se détachent de minces rubans, qui voltigent en volutes de manière à garnir les parties trop vides du champ. — Dans le second écusson, les marteaux sont *contournés*, c'est-à-dire ont le bec tourné à sénestre ; ces armoiries pourraient être *parlantes*, c'est-à-dire appartenir à une famille appelée *Marteau*, ou portant un nom plus ou moins analogue.

L'auteur n'a pas décrit exactement l'écu aux armes de Lorraine, qui, par son genre, me paraît dater de la seconde moitié du *xvi^e* siècle ; je n'entends pas dire par là que la plaque de foyer soit de cette époque : elle a pu être fondue postérieurement ; car le moule de cet écusson très décoratif a dû donner l'idée d'en continuer l'usage au temps des différents cardinaux de Lorraine qui se succédèrent sur le siège archiépiscopal de Reims. Cet écusson n'est pas celui d'un évêque, qui en Gaule, au *xvi^e* siècle, n'aurait guère manqué d'y joindre la mitre et surtout la crosse (1) ; c'est l'écu d'un cardinal, comme le prouve le chapeau, — dont peu importe à cette époque le nombre des houppes (2), — et aussi d'un archevêque, comme me paraît l'indiquer la croix processionnelle posée en pal derrière l'écu (3). Nous avons, en somme, tout à fait le type des armoiries du grand cardinal de Lorraine (4) ; je n'y distingue pas, il est

(1) Ch. Robert, *Sigillographie de Toul*, 1868, et P. Dony, *Monographie des sceaux de Verdun. Evêques*, 1890.

(2) De chaque côté, la rangée du bas offre trois grosses houppes, ce qui donnerait à penser qu'il n'y en a en tout, de chaque côté, que six ; mais les cordons s'entrecroisent d'une manière bizarre, qui peut donner lieu de croire à un arrangement différent de l'ordre normal, et à un plus grand nombre de houppes.

(3) Cf. mon article : *Une reliure aux armoiries du cardinal de Lorraine*, dans *Journal Soc. d'arch. lorr.*, 1900, p. 69.

(4) Cf. *idem*, p. 68-70. — V. aussi les armoiries du cardinal sur le gros bourdon de Reims, d'après la figure qu'en a donnée M. H. Jadart, dans *Le bourdon de Notre-Dame de Reims*, 1884 ; j'ai reproduit cette

vrai, le lambel des Guises ; mais ce détail a pu être négligé par le sculpteur, les armoiries étant déjà suffisamment compliquées sans cela. — L'auteur s'est trompé en disant que les armoiries de Lorraine sont posées en abîme « sur celles de deux alliances de cette illustre maison » : il s'agit nettement des armes de Lorraine plain telles que la maison ducale les porta de 1545 jusqu'au xviii^e siècle.

Bien que la plaque de foyer de la seconde maison, où elle existe à deux exemplaires (1), ne se rapporte pas à la Lorraine, je crois devoir en dire un mot, car il est toujours utile de rapprocher les objets similaires qui offrent des particularités intéressantes. Cette taque, à très fort relief, est ornée, au haut, d'une forte moulure, arquée au milieu et faisant saillie sur les bords latéraux ; au bas, un bandeau ouvragé fait une saillie analogue : c'est une chose très rare, que l'auteur n'a pas fait remarquer. Au centre, un écusson ovale est encadré d'un cartouche à menues volutes, accosté de deux palmes très fournies et surmonté de feuilles d'acanthe. La date 1688 est inscrite, divisée en deux moitiés, vers les bords latéraux de la partie inférieure.

Les armoiries, dit M. Givelet, sont celles des *Moreau*, seigneurs de Séry ; il n'en connaît pas les émaux. L'écu est : Écartelé, au 1^{er} et 4^e à « une tête de More tortillée, c'est-à-dire ayant sur le front un bandeau noué derrière sur la chevelure » ; au 2^e et 3^e, à « un oiseau tenant dans le bec un rameau ». Cet oiseau me paraît être une colombe portant dans son bec, comme la colombe de l'arche de Noë, un rameau d'olivier. Ce pourrait être, ainsi que la tête de

figure dans mon article : *Anciennes cloches lorraines*. 1885, pl. p. 50, et dans le *Journal Soc. d'archéol. lorr.*, 1885, pl. p. 180. — Cf. aussi le sceau et contre-sceau de même cardinal appendu à une charte verdunoise de 1352 et publié par l'abbé N. Frizon : l'écu, chargé du lambel, est surmonté de la croix et du chapeau, à six houppes de chaque côté (*Petite Bibliothèque verdunoise*, t. V, 1889, pl. 186 ; texte, p. 197). — V., de plus, le sceau rond, de 1364, décrit par Douët-d'Arcq, *Collection de sceaux*, t. II, n^o 6226.

(1) Ch. Givelet, *l. c.*, p. 222, 227.

Maure, un symbole *parlant*, c'est-à-dire allusif au nom de la famille : Colombe, Colomb, Coulon, ce dernier nom très répandu, etc. Toutefois, Ch. Grandmaison cite une famille champenoise, de nom tout-à-fait différent, qui avoit les mêmes armoiries : « DAOUST DE COLUS : *De gueules à la colombe d'argent, portant en son bec un rameau d'olivier d'or.* Champagne (1). »

J'ajouterai, pour terminer, qu'il y avait à l'exposition rétrospective de Reims, en 1893, une collection très intéressante de soixante-dix-sept plaques de foyer, inventoriées dans le Catalogue (2). Plusieurs offraient des armoiries qui n'ont pas été identifiées ; il ne s'y en trouvait point qui rappelassent des princes lorrains, mais j'y ai remarqué :

« 21. Saint Nicolas bénissant, couteau sur sa droite. 0,63/0,72 (3). »

« 38. La reine Marie Leczinska, en pied. 0,46/0,42 (4). »

L. GERMAIN.

(1) Ch. Grandmaison, *Dictionnaire héraldique*, 1861, col. 177. — Cf., à la suite :

« ESCHAEFFIN : *D'azur, à la colombe d'argent tenant en son bec un rameau de laurier d'or...* Dauphiné. »

« HUE DE MONTAGU : *D'azur, à la colombe d'argent, tenant en son bec un rameau d'olivier du même.* Normandie. »

(2) *Catalogue* de l'exposition rétrospective de Reims, 1893. Soixante-seize plaques forment la collection inventoriée p. 136 et suiv. ; une autre, provenant de l'Hôtel-Dieu, figurait à l'exposition historique de la médecine rémoise, p. 223, n° 221.

(3) Je connais d'autres taques représentant saint Nicolas : 1° au Musée historique lorrain (*Catal.*, 1893, p. 230, cote 1489) ; elle offre des croix de Lorraine et la date 1677. — 2° Dans la collection de M. Clairier, à Toul ; le saint est accosté de monogrammes des ducs Charles III et Charles IV (deux C, dont l'un retourné, enlacés avec une croix de Lorraine) ; un cartouche devait contenir une date, qui est fruste. — 3° Dans la collection de M. Peltier, aussi à Toul, analogue à la précédente ; à la droite, dans un cartouche, on lit : 1669 (?). 4° Au Musée de Troyes, datée de 1663 (v. le catalogue, *Archéologie*, p. 151). — Cf. le *Bulletin archéologique du Comité des Travaux*, 1893, p. 482.

(4) D'autres taques représentant la même reine me sont connues : 1° au Musée lorrain (*Catal.*, 1893, p. 223, cote 1426). — 2° Dans la collection de M. Munier, à Nancy. — Cf. *Bulletin archéologique*, 1893, p. 474.

UN FEUILLET D'ALBUM AUX ARMES DE CLAUDE GUICHARD,
NANCEÏEN, DATÉ DE 1612.

Notre confrère M. le pasteur H. Dannreuther a eu l'obligeance de me signaler la mention suivante dans un récent catalogue de la librairie Rosenthal à Munich (1) :

« *Guichardus, Claud. Lotharingus, Nanceyanus.*

« Feuille d'album avec armoiries (d'argent à trois cors de chasse de sable bandés d'azur), avec devise et dédicace à Erasm. Jung. Ingolstadt, 1612.

130 : 100 mm. (2). »

Dans le *Nobiliaire* de Dom Pelletier, on trouve, en effet, avec les armes du feuillet d'album, l'anoblissement du personnage dont il s'agit. Je crois utile de transcrire cet article qui n'est pas long :

« GUICHART (Claude), conseiller-sécretaire de Charles III, et premier échevin de la justice de Nancy, fut annobli par lettres de ce prince, données le 2 août 1607, et mourut le 6 août 1630, âgé de soixante-six ans, après avoir exercé lesdites charges dans l'espace de trente-trois ans sous les ducs Charles III, Henri II, François et Charles IV. Il avoit épousé Cath. Thieriet, morte le 16 août 1634 et fille de noble Henri Thieriet et de Cather. Odam (3). J'ai vu quelques mémoires qui prétendent qu'il épousa en premières noces

(1) Catalogue 96, Ludwig Rosenthal, à Munich, n° 800.

(2) Prix 8^{fr}50.

(3) Le texte de Dom Pelletier porte *Adam*; il rectifie *Odam* aux *Errata*, p. 3. C'est bien sous le même nom que Catherine figure à l'article de la famille Thierriet, p. 775, où il est dit qu'elle était « d'une famille noble de Toul » et que la seconde de leurs filles, Catherine, épousa « *Gauché Guichard*, conseiller et secrétaire du grand duc Charles ». L'on a écrit *Gauché* par erreur, au lieu de *Claude*, ou bien il s'agit d'un surnom, comme il était fréquent autrefois. — On trouve aussi une « damoiselle Marguerite *Odam* » à l'article *Michel* (Georges), p. 573.

Françoise de Gennetaire (1) avec laquelle il vivoit en 1625.

« Porte d'argent, à trois huchets ou cors de chasse de sable, virolés d'or, liés d'azur, l'un sur l'autre. *Fol. 107, regist. 1607, ou table générale des regist. tome 3, fol. 9, verso (2).* »

Etant donné la similitude des armoiries, il semble que du même personnage devait être parent « *Dieudonné Guichart*, issu d'une bonne famille du côté de Damblain, bailliage de Bassigny, demeurant pour lors au village de Vagney en Vôges (3) », que le duc Henri anoblit, pour services militaires, le 18 janvier 1610. — Les armoiries sont, en effet : « *d'argent à trois cors en trompes de sable.... rangés en pal...* » ; mais, de plus, l'écu est « *bordé et engrelé de gueules (4)* ». Cette bordure paraît être une *bisure*.

Damblain était une pépinière d'artistes. De là sortirent les Briot, les Woeiriot, les Racle et plusieurs familles célèbres de fondeurs de cloches. Cette origine, si elle fut aussi celle de Claude Guichard, a pu influencer sur ses relations avec les lettrés de l'époque. — D'autre part, ce feuillet, extrait d'un *album amicorum*, semble témoigner de la présence d'étudiants lorrains à l'Université des Jésuites à Ingolstadt.

L. GERMAIN.

(1) Je trouve, en effet, dans la table de Dufourny : « *Guichard* (Claude), conseiller d'État, et Françoise Gennetaire, sa femme, re-prennent en fief partie de Saint-Germain en 1625, t. 4, p. 48. »

(2) Dom Pelletier, *Nobiliaire*, p. 335-336.

(3) Extrait des lettres patentes transcrit par Dom Pelletier.

(4) Dom Pelletier, *Nobiliaire*, p. 335.

Pour la Commission de rédaction : Le Président, L. QUINTARD.

BULLETIN MENSUEL
DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE
ET DU
MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

1^{re} ANNÉE. — NUMÉRO 8. — AOÛT 1901.

Procès-verbal de la séance du vendredi 12 juillet 1901.

PRÉSIDENTE DE M. L. QUINTARD, PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

Communications.

En raison des liens étroits qui unissaient M. le docteur Bleicher à la Société, une somme de dix francs est votée, à titre exceptionnel, comme contribution aux frais du buste qui doit être érigé à la mémoire du regretté Directeur dans un des locaux de l'Ecole de pharmacie. Une liste de souscription sera de plus ouverte dans le *Bulletin*.

Le Président dépose sur le bureau le programme du 32^e Congrès de la Société allemande d'anthropologie qui se tiendra à Metz du 3 au 9 août prochain, et au cours duquel auront lieu, notamment, des excursions à Vic (briquetage de la Seille) et Abreschwiller.

La séance du mois d'août est fixée au vendredi 2.

Admission.

M. Albert-François Say est admis comme membre titulaire.

Présentations.

Sont présentées en la même qualité : M. Charles Gérard, avocat à la Cour, 29, Grande-Rue, par MM. Ch. Sadoul, L. Quintard et Ch. Pfister ; M. Henri Dufour, architecte, inspecteur des bâtiments civils au Cambodge, à Pnom-Pen (Cambodge), par MM. le commandant Larguillon, Charles Cournault et le commandant Barbas.

Ouvrages offerts à la Société

Recherches sur l'étendue et les limites du comté de Verdun et des décanats wallons, 1156-1570, par M. H. Labourasse ; Verdun, L. Laurent, 1901, in-8° de 52 p.

Lettres inédites du roi Stanislas, duc de Lorraine et de Bar, à Marie Leszczyńska (1754-1766), publiées avec une étude, des notes et un fac-similé, par M. Pierre Boyé ; Paris, Berger-Levrault, 1901, in-8° de 178 p.

Travaux et Lectures.

M. Léon Germain rend compte du Congrès tenu par la Société française d'archéologie à Agen, du 11 au 16 juin, et à Auch, les deux jours suivants ; notre confrère y a représenté la Société d'archéologie lorraine et d'autres Sociétés de notre région. De nombreuses excursions ont été faites, dont les plus remarquables eurent pour buts les ruines du château de Bonaguil et l'église de Moissac. Les séances, où l'on a entendu des communications et des discussions très intéressantes, ont été présidées, avec beaucoup de compétence et de distinction, par M. Eugène Lefèvre-Pontalis, le successeur du regretté comte de Marsy comme Directeur de la Société. Le Congrès de l'an prochain doit se tenir à Troyes ; il serait à désirer que nos confrères y fussent nombreux.

M. Germain nous entretient également d'une excursion faite le 8 juillet par plusieurs membres de la Société des

lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc et à laquelle il a assisté. On s'est dirigé vers Domremy, Montbras, Vaucouleurs et Gombervaux, s'arrêtant, le long du chemin, à plusieurs églises curieuses de villages peu visités.

Il y a lieu de signaler tout spécialement la chapelle du cimetière de Sepvigny, dont les peintures (xv^e siècle?), qui garnissaient tous les murs intérieurs, représentent le Jugement dernier ainsi que le Dit des trois morts et des trois vifs. Cette excursion archéologique, en même temps que pèlerinage patriotique, avait été fort bien préparée par notre confrère M. C. Chevelle. C'est la première qu'ait organisée la Société de Bar le-Duc, à l'imitation des nôtres. Il est à souhaiter que son succès en provoque d'autres, qui facilitent la visite des monuments connus ou inconnus de la Province et donnent lieu, en présence des édifices, à des enseignements utiles et à des discussions pleines d'attraits.

M. H. Lefebvre continue la lecture de son travail sur *les Sires de Pierrefort*.

MÉMOIRES

MICHEL DE LA HUGUERYE.

Dans la même année 1882, Henri Lepage a écrit deux études courtes, mais comme toujours substantielles et instructives, sur ce personnage des guerres de religion, intéressant et par le rôle politique qu'il a joué, et par les écrits qu'il a laissés sur son temps, qui fut assassiné à Vandœuvre près de Nancy en juillet 1616. L'une a paru dans le *Journal de la Société d'Archéologie lorraine* de 1882, pp. 43-58, sous le titre de : *Mémoires de Michel de La Huguerye* ; l'autre, dans l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France* de 1882, pp. 309-317, est intitulée : *Les dernières années de Michel de La Huguerye*.

De ces deux notices, la première seule est connue, parce qu'elle seule, elle est mentionnée dans la *Bibliographie*, si complète d'ailleurs, d'Henri Lepage, publiée dans les *Mémoires* de 1888. L'autre risque d'être oubliée, ou même ignorée, et il est peut-être bon d'en rappeler l'existence : elle donne intégralement, ou sous forme d'analyses, les dix documents qui constituent la procédure instruite contre les assassins de Vandœuvre.

Comme Lepage le fait observer très justement, non seulement ces pièces complètent la biographie de La Huguerye, mais elles font voir comment s'instruisait une procédure criminelle en Lorraine au commencement du XVII^e siècle. Il les avait découverts aux archives de Meurthe-et-Moselle, sous la cote B. 7381 ; il a omis de donner cette référence dans l'*Annuaire-Bulletin*, mais on la trouve dans le *Journal*, p. 53.

A l'époque où Lepage rédigea ces deux études, l'attention n'était encore attirée sur La Huguerye que par ses *Mémoires*, publiés pour la Société de l'histoire de France par le baron de Ruble (Paris, Renouard, 1880, 3 vol. in-8^o). Depuis, une autre publication a été faite par MM. le comte de Laubespain et Léon Marlet pour la même Société : *Ephéméride de l'expédition des Allemands en France (août-décembre 1587)* par Michel de la Huguerye (Paris, Renouard, 1892, un vol. in-8^o de XIII-533 pages). Ce récit est particulièrement intéressant pour des Lorrains : on y voit les longues et épineuses négociations menées entre La Huguerye et les agents du duc de Lorraine au sujet du passage, à travers notre pays, de l'armée allemande qui allait secourir les protestants français. Ces négociations se prolongent du 11 au 23 août. Le 24, les Allemands entrent en Lorraine, et, malgré les objections de La Huguerye, décident de piller le pays ; ils passent par Sarrebourg, Blâmont, Ogéviller, Gerbéviller, Bayon, Pont-Saint-Vincent, Barisey, et sortent de la Lorraine au milieu de

septembre du côté de Chaumont, non sans avoir eu avec les troupes duciales maints engagements entrecoupés de nouvelles négociations que La Huguerye rapporte en grand détail, ayant été témoin de ceux-là et principal ouvrier de celles-ci ; près de deux cents pages de son *Ephéméride* sont consacrées à ces récits. On y trouvera beaucoup de faits intéressant l'histoire générale de la Lorraine, et surtout l'histoire des localités. Les recherches y sont grandement facilitées parce que les éditeurs ont eu le soin d'identifier tous les noms de lieux écrits par La Huguerye d'une manière parfois fantaisiste, et, comme il ne date les événements qu'avec le calendrier julien, d'ajouter partout en note les dates du calendrier grégorien. Par exemple leur érudition est moins heureuse lorsqu'ils s'occupent de blason, et qu'à la page XIII, ils parlent des merlettes de Lorraine. Auraient-ils été induits en cette erreur par les vers de la Pucelle décrivant la frontière :

Où cent poteaux marqués de trois merlettes
Disaient aux gens : en Lorraine vous êtes.

Mais Voltaire n'était pas un héraldiste ; et puis, *merlettes* n'est peut-être là que pour la rime, qu'*alérions* n'aurait pas facilitée.

La Huguerye avait déjà parlé dans ses *Mémoires* de cette expédition de 1587 à travers la Lorraine, mais l'*Ephéméride* en retrace plus complètement les péripéties.

E. DUVERNOY.

LA FAMILLE KLEIN, DE DIEUZE.

La famille dont je vais parler, et dont une branche, anoblie en 1721, a porté tardivement le nom de Kirschberg, est originaire de Dieuze. La branche anoblie a pour auteur Jean-Nicolas, fils de Christophe Klein. Dom Pelletier n'a connu que ces deux personnages : en outre, il s'est mépris sur les armoiries. Il me paraît donc utile de m'oc-

cuper de cette famille, sur laquelle je possède plusieurs documents.

Voici l'article de Dom Pelletier, qu'il importe de reproduire et auquel je joindrai quelques observations :

« KLEIN (Jean-Nicolas), avocat en la cour souveraine de Lorraine et Barrois, fut annobli par lettres données à Nancy le 4 février 1721, contenant : « Qu'après avoir
« exercé en cette qualité d'avocat pendant quelques années
« avec l'applaudissement du barreau, il fut honoré, il y a
« environ six ans, des charges de capitaine-prévôt et chef
« de police de la ville de Dieuze, lesquels offices Chris-
« tophe Klein, son père, avoit possédé et exercé l'espace
« de trente-cinq ans ; lequel Christophe Klein avoit épousé
« en secondes noces Barbe Palleot, mère de l'exposant,
« fille de Jean Palleot, maréchal-des-logis des chevaux-
« légers de la garde du duc Charles IV, et lequel avoit
« épousé N.... de Fagon, fille de N... de l'Escamoussier,
« originaire d'une des plus ancienne noblesse du duché de
« Bar, etc. »

« Porte de gueules, au chevron d'or, accompagné de deux étoiles d'or en chef et d'un lion de même en pointe ; et pour cimier le lion de l'écu. *Fol. 155, regist. 1720-1721* (1). Selon d'autres, porte d'azur, au lion d'or, au chef cousu de gueules, chargé d'une croix pattée d'argent, entre deux besans de même (2). »

Ce sont ces dernières armoiries que l'auteur a fait graver en regard de son article, en quoi il s'est trompé. Elles appartiennent à la famille *de Nousse*, également anoblie à Dieuze en 1721 (3) et peut-être apparentée aux Klein.

(1) Arch. Meurthe, B. 223, n° 5. L'entérinement est du 18 février 1721. — On trouve dans le registre B. 235, f. 441, l'entérinement, au 17 décembre 1731, d'une confirmation de noblesse par arrêt du Conseil d'Etat en date du 2 avril 1730.

(2) Dom Pelletier, *Nobiliaire*, p. 423-424.

(3) Dom Pelletier, *Nobiliaire*, p. 837.

J'ai vu, dans ma famille maternelle, un curieux verre à boire peint, daté de 1783. provenant de la famille Klein et offrant l'écu des premières armoiries indiquées par Dom Pelletier : l'écu est surmonté d'une couronne de comte, ce qui, en l'absence d'autres ornements héraldiques extérieurs, pourrait faire douter de la noblesse de la famille ; car chacun sait qu'en France, depuis au moins le commencement du xviii^e siècle, les roturiers portant armoiries avaient l'habitude de surmonter leur écusson d'une couronne de comte ou de marquis (1).

Mais, chose surprenante, dans la description des armoiries données par les lettres patentes, telles que j'en ai retrouvé le texte dans le registre du Trésor des chartes, le chevron et les étoiles sont dits *d'argent*. Ces lettres renferment d'autres particularités intéressantes. Le cimier y est « le lyon de l'écu issant d'un armet morné, orné de son bourlet et lambrequin aux métaux et couleurs (2) de l'écu ». L'anoblissement est accordé *sans finance* ; enfin la femme de Jean *Paléot* (au lieu de *Palleot*) est appelée, non pas *de Fagon*, mais « Marie-Marc de Fagnon, fille de Marc de Fagnon, quartier-maître général des troupes du duc Charles IV ».

Jean Paléot ne m'est pas autrement connu ; mais on doit le croire très proche parent, oncle peut-être, de Charles Palleot qui fut anobli en 1718. Les lettres patentes disent que ce fut « en considération des services rendus par feu Charles Palleot son père, à Charles IV, pendant huit ans en qualité de lieutenant de cavalerie dans la compagnie du sieur de Bannerot (3), et de ceux du dit exposant, propriétaire de la maison-franche d'Afléville, prévôté de Dieuze,

(1) *Bull. de la Soc. hérald. et généal. de France*, t. 1, 1879, col. 321 et suivantes.

(2) Il faudrait *couleur* au singulier.

(3) Bannerot, famille anoblie ou reconnue noble en 1524 : v. Dom Pelletier, etc.

en qualité de cheval léger pendant trois ans ; et du depuis, en qualité de lieutenant de cavalerie dans la compagnie du général d'Herbeviller... (1) ». Il est ajouté, dans ces lettres patentes, qu'après les campagnes où il se distingua, Charles Palleot « s'est fait pourvoir de l'office de capitaine et châtelain de la ville de Dieuze », etc. Il s'agit donc bien d'une famille de Dieuze, récompensée pour des services militaires.

Le nom de *Fagon* ou *Fagnon* m'est inconnu ; mais je serais très porté à croire que celui de *Marc* donné par les lettres patentes de 1721 comme prénom au beau-père et à la femme de Jean Paléot (prénom qui serait surprenant pour une femme et qui était très rare en Lorraine), n'est autre que le nom de famille : Marc ou Marque.

En effet, dans les mêmes lettres d'anoblissement de Charles Palleot, il est dit :

« La famille paternelle ne s'est pas seulement distinguée ; la maternelle l'a encore fait avec éclat. François *Marque* son ayeul a servi pendant trente années le duc Charles IV, a passé par tous les degrés militaires, et est parvenu à l'emploi de quartier-maître général de ses armées, et a été tué aux guerres de Flandres, les armes à la main, servant fidèlement son souverain. »

L'identité de ce titre de *quartier-maître général* des troupes ou des armées lorraines me paraît ne laisser aucun doute : le « *Marc* de Fagnon » des lettres de 1721 n'est autre que le « François *Marque* » des lettres de 1718 (2).

(1) Dom Pelletier, *Nobiliaire*, p. 609.

(2) Ce personnage doit être tout au moins bien proche parent de « noble François Marc » qui figure dans l'analyse suivante d'un acte cité dans une liasse renfermant des titres de 1532 à 1739 (*Invent. des Arch. de Meurthe-et-Moselle*, II. 2816.)

« Vente du gagnage de Putigny, par noble François Marc, tailleur aux salines de Salonne, à Jean de Halt, seigneur d'Hénaménil, Crion, etc., conseiller au conseil privé de l'évêché de Metz. »

Il s'agit toujours, on le voit, du pays de la Seille. L'anoblissement de

Quant à la famille de l'Escamoussier (plus ordinairement : de Lescamoussier), sa généalogie n'a pu encore être dressée d'une manière bien suivie ; elle a compté trois branches principales, anoblies à époques différentes et avec des armoiries dissemblables (1). J'ai lieu de croire que la mère de Marie Marc de Fagnon descendait de Jacquemin Lescamoussier, auteur de la branche établie dans le pays de la Seille, anoblíe, ce semble, en 1581 ; les lettres patentes exagèrent donc (chose assez ordinaire), en disant que cette dame était « originaire d'une des plus anciennes noblesses du duché de Bar ».

Toutefois, il faut observer que les trois branches anoblies des Lescamoussier paraissent avoir été reçues à reprendre la noblesse d'ancêtres maternels, dont les familles étaient sans doute beaucoup plus anciennes. D'autre part, deux membres, au moins, de la famille de Lescamoussier et que je crois proches parents de la mère de Marie Marc étaient parvenus à de hauts grades dans l'armée de Charles IV (2).

Ces préliminaires terminés je vais passer à ce que je sais de la généalogie de la famille Klein.

On a vu que Jean-Nicolas Klein était issu du second lit de Christophe Klein. D'après le Nobiliaire manuscrit de M. de Bonneval, le premier mariage de celui-ci n'aurait pas été moins honorable que le second : « Christophe Klein (3), prévôt de police de Dieuze, épousa en premières

François Marc ou Marque n'est pas mentionné par Dom Pelletier. Peut-être s'agit-il de l'un de ces anoblissements accordés par le duc Charles IV pendant ses campagnes et dont le malheur des temps empêcha l'entérinement régulier.

(1) V. *Journal Soc. d'archéol. lorr.*, 1899, p. 140-141.

(2) François de Lescamoussier fut adjudant général de l'armée du duc Charles IV ; Jean de Lescamoussier fut colonel de cavalerie pour le service du même duc.

(3) Le livre des fondations faites dans l'église des Minimes de Dieuze,

noces Barbe de Rambervillers, dont il eut : Charles-Hyacinthe Klein, avocat à la Cour, substitut syndic et receveur de la ville de Dieuze, qui épousa, le 17 juin 1710, en l'église Saint Sébastien de Nancy, Louise-Gabrielle Guillemmin, fille de Nicolas Guillemmin et de Marguerite-Claude de Rambervillers.

M. de Gironcourt a eu l'obligeance de me remettre la note suivante, qui confirme et complète les renseignements précédents :

« Louise-Gabrielle Guillemmin, fille de Nicolas Guillemmin, Entrepreneur des ouvrages du Roi, et de Jeanne ou Marie-Claude de Ramberviller, naquit en 1692 et mourut en 1762 ou 1763. — Elle fut mariée, le 17 juin 1710, à Charles-Hyacinthe Klein, avocat à la Cour, Lieutenant général du bailliage de Fénétrange, fils de Christophe Klein, prévôt de Dieuze, et de Barbede Ramberviller (branche de Coincourt). Charles-Hyacinthe Klein serait mort le 23 août 1736, suivant une pièce, ou en mai 1738 suivant un autre document (1).

« Ils eurent cinq enfants :

« 1. Christophe Klein, chevalier de Saint-Louis, ancien

qui va de 1679 à 1790, mentionne des fondations de messes par Charles Palléot, Christophe Klein, prévôt de Dieuze, etc. (*Inv. somm. des Archiv. départ.*, II. 1002.)

(1) Cf. A. Benoit, *A propos d'un ex-libris*, dans *Journal Soc. d'arch. lorr.*, 1895, p. 109 ; il dit que Charles-Hyacinthe mourut en 1738, fait connaître sa maison à Fénétrange, et ajoute que sa belle-mère, veuve, mourut chez lui en 1747. — Sur cette alliance et sa descendance, je dois à l'obligeance de M. J. Florange, notre confrère, des renseignements concordants empruntés à des papiers qu'il possède sur la famille de Rambervillers. — Il qualifie Nicolas Guillemmin « architecte et entrepreneur des salines de Lorraine ». M. A. Benoit le nomme « Guillaume Guillemmin de Rocourt, ingénieur au service du duc Léopold ».

C'est sans doute à lui que se rapporte un factum de 1763 concernant « la succession abandonnée de M. Klein, ancien Lieutenant général au Bailliage de Fénétrange ». (A. Benoit, *Description bibliographique des factums...*, dans *Mém. Soc. des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc*, 2^e série, t. VI (1887), p. 219.)

capitaine au régiment Royal-Allemand-Cavalerie, mort sans enfants à Étain, en 1778 ;

« 2. Daniel Klein, capitaine au régiment Royal-Bavarois, mort en juillet 1758, à l'affaire de *Merc* contre les Hanovriens ;

« 3. Reine Klein, épouse de Christophe Laurent (1), avocat à la Cour, résidant à Dieuze ;

« 4. Ambroise Klein (capitaine d'infanterie, dit M. Florange) ;

« 5. Françoise-Antoinette Klein, épouse de Jean de Septier (2), résidant à Varsovie. »

Revenons à Jean-Nicolas (3) Klein, l'anobli de 1721. Il fut avocat à la Cour souveraine de Lorraine et Barrois, capitaine-prévôt, chef de la police de la ville de Dieuze et dépendances, lieutenant général au bailliage de Dieuze.

Sous la date du 9 décembre 1728, j'ai trouvé aux Archives départementales (B. 230, n° 101) un Arrêt sur requête pour le sieur Klein, prévôt et chef de la police de la ville de Dieuze, à propos de ses fonctions de prévôt.

« Par lettres patentes du 4 juillet 1736, le duc François érigea en fief, sous le titre de *Kiercheperg* ou de *Cerise-mont*, une maison franche que possédait à Kerprich le sieur Jean-Nicolas Klein, capitaine, prévôt, gruyer et chef de police de ville et prévôté de Dieuze. Cette érection fut confirmée par Stanislas le 22 septembre 1737. (Ent. 1738.) (4) »

Jean-Nicolas Klein épousa, le 4 février 1721 (?), Marie-Françoise Deschamps, dont il eut neuf enfants. Il mourut le 24 août 1746, et sa femme le 11 avril 1749.

Voici l'énumération de ses enfants :

1. Barbe-Henriette, morte le 21 juin 1723, âgée de quatre jours.

(1) M. Florange écrit : *Lauran*.

(2) M. Florange écrit : *Déseptier*.

(3) *Alias* : Jean-Joseph-Nicolas.

(4) H. Lepage, *Communes de la Meurthe*, II, 327 ; B. 243, n° 28.

2. Anne-Barbe-Élisabeth, mariée à Joseph-Philippe de Badorot (1), écuyer; elle mourut veuve le 16 décembre 1793.

3. Charles-Hyacinthe, avocat à la Cour souveraine, lieutenant particulier au bailliage de Fénétrange (2).

4. Anne-Louise-Henriette, morte le 17 août 1797.

5. Charles-Louis, lieutenant pour le service de S. M. la Reine Apostolique au régiment de Mercy.

6. Joseph-Christophe, lieutenant pour le même service au régiment de *Vied* (Wied ?).

7. Pierre-François, qui suivra.

8. Marie-Françoise, morte le 30 janvier 1803.

9. Jean-Nicolas-Daniel, lieutenant, puis capitaine au régiment de La Marck, Infanterie allemande, pour le service de S. M. Très Chrétienne, en garnison à Condé en Hainaut (3), mort le 20 novembre 1783.

Pierre-François Klein de Kirschberg, écuyer, ancien lieutenant général au bailliage de Dieuze, mourut le 17 février 1773. Il avait épousé, le 28 juin 1768, Anne-Françoise-Hyacinthe de Busselot (née le 26 novembre 1736, morte en 1817), fille de François-Nicolas, seigneur de Dordal, et d'Anne-Louise du Chasteau. Pierre-François eut d'elle deux enfants :

1. Marguerite-Joséphine, née le 7 avril 1769, qui, le 14 septembre 1796, à la municipalité de Metz, épousa Jean-Charles Demaidy (auparavant de Maidy ou de Médy). Elle mourut le 12 novembre 1814, laissant postérité.

(1) Sans doute descendant de Henri-Joseph Badorot anobli en 1715 : Dom Pelletier, p. 20.

(2) Ce Charles-Hyacinthe, lieutenant particulier au bailliage de Fénétrange, était sans doute le filleul de son oncle homonyme, qui avait été lieutenant général du même bailliage.

(3) Sans doute Condé-sur-l'Escaut, chef-lieu de canton, arr. Valenciennes, Nord.

2. Charles-François-Nicolas, né le 1^{er} mars 1770, chasseur à la 6^e compagnie du 3^e Bataillon liégeois, mort le 26 janvier 1794, à Amiens.

Par Françoise-Hyacinthe de Busselot, la descendance de Pierre-François Klein est devenue l'héritière des barons de Kiecler et, au moins en partie, des barons de Busselot. La baronnie de Kiecler (1) avait été formée de moitié de l'ancienne seigneurie de Guéblange, après l'extinction de la famille d'Einvile (2), l'autre moitié ayant été portée par les Baillivy à la famille de Nettancourt. Les tombeaux de l'église de Guéblange ont été détruits ; mais, dans le cimetière, un monument très simple rappelle les familles de Maily et Klein de Kirschberg.

L. GERMAIN.

~~~~~  
LETTRE INÉDITE DE HENRI IV ALORS PRINCE DE BÉARN  
ET ROI DE NAVARRE.

Monsieur de Brunet je m'asseure tant de vostre bonne volonté au service du Roy Monseigneur, et affection de la Maison et couronne de France, que je me confie que vous joindres l'armée estrangère qui en bref entrera en ce royaume pour massister en la juste deffense que jay entreprise de l'Estat contre les ligueurs ennemys de Sa Majesté et de sa couronne, qui ne tendent sous le prétexte de religion qu'à une manifeste usurpation d'icelle, a quoy je me sens obligé par le ranc que je tiens en ce Royaume, sadite Majesté en estant empesché par les armées de ses ennemys. Et prenant cette assurance de vous, j'escripts au sieur de

(1) Erigée par le duc Léopold, le 4 mai 1726.

(2) Einvile *à la licorne*. La dernière de cette famille, Louise d'Einvile, épousa Martin du Chateau, dont Anne-Louise, citée plus haut. — Louise d'Einvile était fille de Charles-Henri d'Einvile et de Cathérine de Kiecler.

Clervaut (1) qui est de ma part en Suisse, qu'il vous mande l'estat des affaires de delà et du temps que ladite armée marchera, affin de vous préparer au debvoir d'ung bon français et croyes qu'il ne vous en reviendra que tout honneur et louange et l'amitié d'un prince qui n'en sera jamais ingrat, comme je vous prie de croire pour mon regard et Dieu qu'il vous ait, Monsieur de Brunet, en sa saincte garde. De la Rochelle ce XX<sup>e</sup> avril 1587.

Vostre mylleur et plus affectionné ami.

HENRY.

Copie collationnée sur l'original.

Cette lettre, écrite par un secrétaire du roi, est terminée et signée de la main de Henri IV. Elle est adressée à Jean de Brunet, seigneur de Beauvais, en Normandie, et de Thonnance (Haute-Marne), qui épousa, par contrat du 15 novembre 1563, à Abainville (Meuse), Eléonore des Jobards.

Jean de Brunet appartenait à une famille chevaleresque originaire de Normandie, qui prétendait avoir une branche passée en Angleterre à la suite de la conquête ; un de ses aïeux s'était fixé à Poulangy (Haute-Marne), dans le Bas-signy lorrain, au xv<sup>e</sup> siècle. Cette famille affirmait, outre sa présence à la croisade d'Urbain II, qu'un ancêtre, sous le nom de Bertrand de Poulangy, était le compagnon de Jeanne d'Arc.

Quoi qu'il en soit, cette famille fort ancienne est sûrement d'origine Normande et a formé en Lorraine deux branches connues sous le nom de Brunet-Neuilly et de Brunet. Ces deux branches sont éteintes : l'une, celle de Neuilly, en la personne du Comte de Neuilly, ancien écuyer cavalcadour du roi, mort au château de Rigné, en

(1) Claude-Antoine de Vienne, sieur de Clervaut.

Poitou, le 19 mars 1863 (1) ; l'autre, celle de Brunet, en la personne du Comte Charles de Brunet, mort à Metz à 85 ans, le 24 octobre 1890 ; il avait été page et garde du corps du roi Charles X. Il a légué ses papiers de famille à Madame des Robert, née la Bédoyère, sa nièce. Le document que nous publions est tiré de ces archives.

La famille de Brunet porte : *de gueules à deux chevrons alaisés d'or, accompagnés de trois étoiles d'argent, deux en chef et une en pointe.* — Supports : *deux lions.* Cimier : *une étoile de l'écu.* Couronne de Comte.

Devise : *Mort avant blâme.*

Cri : *Ores à moi.*

G. DE BRAUX.

---

LA FAMILLE DES MÉDECINS CALLOT (*suite*) (2).

Il convient à présent de nous occuper de François II Callot : il paraît être fils du médecin François I<sup>er</sup> Callot, cousin de son homonyme qui fut anobli en 1662 et dont l'épithaphe a été le motif de ces recherches.

Sur François II, revenons d'abord aux pièces d'archives. Il fut, ai-je dit, qualifié de premier médecin et opérateur du duc Léopold.

C'est donc à lui que s'applique une mention, en 1704, des gages de « Callot, médecin et opérateur » du duc (B. 1568), et, parmi des pièces allant de 1514 à 1720, une « Vérification des créances du sieur Callot, conseiller, médecin et premier opérateur du duc Léopold » (B. 650).

Les deux mentions suivantes, d'après le fonds du

(1) Son neveu, le comte de Barberey, a publié en 1865, chez Douniol, en un vol. in-8°, ses mémoires, sous ce titre : *Souvenirs et Correspondance du Comte de Neuilly*. Ces mémoires sur l'émigration sont très intéressants et assez rares.

(2) Voir *Bulletin mensuel Soc. d'archéol. lorr.*, numéros d'avril, p. 88, et de juillet, p. 146.

Noviciat des Jésuites (Archives des Oratoriens de Nancy), me paraissent se rapporter à lui :

« Fondation d'une maison de retraite au Noviciat par François Callot, médecin du duc Léopold » (H. 1814).

« Fondation d'une retraite dans la maison du Noviciat des Jésuites, par Françoise Joannes, veuve du sieur Callot, opérateur du duc Léopold, à laquelle avaient droit de nommer tous les curés de Nancy » (II. 2344).

Je dis que cette fondation doit se rapporter à François II Callot : en effet, les pièces renfermées dans le premier carton vont de 1621 à 1764, ce qui ne nous fixe nullement, mais celles du second s'arrêtent à l'année 1738 (1), époque à laquelle François-Joseph était déjà fixé à Nancy et avait le titre de médecin du duc François III. De là, en outre, il faut conclure que François II épousa *Françoise Joanne* et mourut avant 1738.

Il convient peut-être de considérer cette dame comme une descendante du personnage ainsi mentionné dans un extrait des délibérations et résolutions du Conseil de ville de Nancy :

**1653.** 8 juin. Exemption de logement de gens de guerre et autres charges de ville pour Jean Petit-Nicolas,

(1) Cette fondation est bien de 1738. Fr.-Ch. Callot en donne l'analyse (p. 19) : « Fondation par dame Françoise Joannes, veuve de noble François Callot, vivant docteur-médecin de S. A. R. le duc Léopold, d'une retraite spirituelle tous les ans, à perpétuité, pendant huit jours, dans la maison des Pères Jésuites du noviciat de Nancy, en faveur de vingt-cinq artisans de ladite ville, moyennant une somme de 6000 l. payée comptant ». — Cette analyse est sans date ; mais celle d'un acte complémentaire qui suit se rapporte à l'année 1738.

Le même auteur analyse aussi (p. 18) une « Fondation faite par le sieur Jean Jeannes, prêtre et aumônier de l'hôpital Saint-Julien de Nancy, d'une place en la maison et séminaire de Toul, pour un sujet en état d'être promu aux ordres sacrés... » — L'acte, de 1739, est « passé en présence de François Callot, docteur-médecin de Charles-Léopold, prêtre, et de Claude Dordelu, avocat à la Cour, ses neveux ». Claude Dordelu était le mari de Jeanne-Françoise Callot.



autrement appelé *Johannes*, maître opérateur, « capable de la cure de la pierre, de la gravelle et du calcul (1) ». — François I<sup>er</sup> Callot, qui paraît avoir été également expert dans l'art de la « taille », a dû aimer à voir son fils prendre femme dans la famille d'un confrère.

Je dois signaler aussi, dans les archives provenant de la cure de Saint-Sébastien, à Nancy, des « pièces relatives aux fondations faites au profit des pauvres des paroisses de Nancy par les sieurs *Joanes* et Roussel » (G 1078).

La Généalogie mentionne aussi François II :

« François Callot, 2<sup>e</sup> de nom, écuyer, né à Auxerre le 23 février 1660, fut aussi célèbre opérateur, oculiste et lithotomiste, appelé en Allemagne, en France et en Espagne ; épousa à Nancy, le 18 décembre 1684, Françoise Jeannès (*sic*), fille du sieur Jean Jeannès, opérateur, et d'Elisabeth Paequez. Ledit sieur mourut le 29 janvier 1733, et son épouse le 13 octobre 1740. »

Cela est imprimé à la table généalogique ; dans le texte de la brochure, il est dit : « François Callot... revint à Nancy..., exerça avec distinction les talents de son père, et fut en cette qualité (2) au service de Son Altesse royale Léopold I<sup>er</sup>, duc de Lorraine et de Bar. Il y décéda le 13 octobre 1740 (3), âgé de 82 ans. Il avait épousé Françoise de Johannès (4). Léopold lui accorda le passe-port ainsi conçu.... »

Suit le texte latin de la pièce, datée du 16 juillet 1706.

(1) H. Lepage, *Les Archives de Nancy*, t. I, p. 344, BB. 6.

(2) Quelle qualité ? On ne voit pas que son père ait été médecin à la Cour.

(3) Cette date est-elle plus exacte que celle qui est donnée plus haut ? Agé de 82 ans en 1740, François serait né vers 1658 ; or, plus haut, on l'a fait naître le 13 janvier 1660 !

(4) On a vu que, plus haut, au lieu de *de Johannès*, il y a *Jeannès*, et que le document des Archives porte *Joanne*.

François aurait eu, de sa femme, trois enfants :  
1<sup>o</sup> François Joseph ; 2<sup>o</sup> Charles-Léopold ; 3<sup>o</sup> Jeanne-Françoise.

La même généalogie parle ainsi des deux derniers :

« *Charles-Léopold Callot*, prêtre, né le 15 août 1702, est nommé dans la fondation de 1738 que sa mère a faite pour la retraite de 25 artisans au noviciat des Jésuites.

« *Jeanne-Françoise Callot*, née le 9 octobre 1683, épousa, le 22 juillet 1721, le sieur Claude Dordelu, avocat (1), et fonda, en 1746, une place aux Orphelines; elle mourut le 13 mai 1751. »

Dans un prochain article, je m'occuperai de François-Joseph Callot.

(A suivre.)

L. GERMAIN.

---

#### NOM RÉVOLUTIONNAIRE DE VILLEY-SAINT-ÉTIENNE.

Dans son *Dictionnaire topographique de la Meurthe*, imprimé à l'Imprimerie Nationale en 1862, Henri Lepage donne avec soin, toutes les fois qu'il les a trouvés, les noms qu'ont pris les communes de ce département pendant la Révolution. Nous voyons ainsi que Villey-le-Sec s'appelait alors Villey-la-Montagne. Mais à l'article suivant, Villey-Saint-Étienne, nous ne lisons rien d'analogue. Même lacune dans un ouvrage anonyme et inachevé qui a pour titre *Index des noms révolutionnaires des communes de France*, et qu'on a commencé d'imprimer en 1896.

Il n'était cependant pas possible qu'on eût laissé subsister un nom aussi entaché de « superstition ». Et en

(1) Cet avocat ne figure pas dans l'article *Dordelu* au *Nobiliaire* de Dom Pelletier (p. 202; cf. *Suppl.*, p. 1). Cette famille, originaire, paraît-il, de Picardie, fut confirmée dans sa noblesse par le duc Charles IV, l'an 1672, en la personne de *Claude Dordelu*, qui devint conseiller d'Etat du duc Léopold et en la Cour souveraine de Lorraine et Barrois. Ce personnage, qui épousa *Louise Chevrier*, eut entre autres enfants un fils nommé *Claude-François*; mais il devint Bénédictin.

effet, en classant des documents de l'an XII relatifs aux affaires communales, nous avons reconnu que Villey-Saint-Étienne s'appelait alors Villey-sur-Moselle. C'est évidemment son nom révolutionnaire qui avait persisté jusqu'à cette époque, mais n'a pas dû tarder à disparaître.

En l'an II, plus de six mille communes de France avaient adopté de nouveaux noms. Il est à désirer qu'on relève soigneusement pour notre région ceux de ces noms qui n'ont pas encore été signalés et dont la plupart n'ont eu qu'une existence tout à fait éphémère.

E. D.

~~~~~

L'IVOIRE BARBERINI ATTRIBUÉ A UNE ÉGLISE DE METZ.

Nous croyons devoir détacher de la *Chronique* faite dans le *Bulletin monumental* par M. Adrien Blanchet l'article suivant, de nature à intéresser plusieurs de nos confrères :

« L'IVOIRE BARBERINI AU MUSÉE DU LOUVRE. — Nous signalons ici cet ivoire byzantin du ^{vi}^e siècle, à cause des inscriptions récemment découvertes au revers de ce monument par MM. Héron de Villefosse et G. Schlumberger, et lues en grande partie par M. H. Omont, malgré le mauvais état de l'écriture. Ces inscriptions, tracées à l'encre en écriture mérovingienne, sont des noms d'hommes et de femmes qu'on lisait publiquement pendant la célébration de la messe ; comme beaucoup de ces noms ont été portés par des archevêques de Trèves et des évêques de Metz, et que, d'autre part, on trouve les noms de plusieurs rois et reines d'Austrasie (^{vi}^e-^{vii}^e siècles), on peut supposer que ce précieux ivoire a appartenu d'abord à une de nos églises de Metz. Le principal sujet gravé au droit de ce monument est un empereur à cheval, probablement Justinien. — G. Schlumberger, *L'ivoire Barberini (Musée du Louvre)*, Paris, 1900, in-f° de 18 p. et 1 pl. (Extr. des *Monum. Piot*, t. VII, 1^{er} fasc., pl. X.) ; H. Omont, *Inscriptions mérovingiennes de*

Firoire Barberini, dans le *Journal des Savants*, février 1901,
p. 101 à 103 (1). »

L. G.

CHRONIQUE

VERSEMENT DE MEMBRE PERPÉTUEL.

A versé la somme de 200 fr., dans les conditions indiquées à la délibération du 8 avril 1901, et est en conséquence devenu Membre perpétuel de la Société d'Archéologie lorraine :

M. Bour, membre de la Société, à Nancy.

NÉCROLOGIE

M. GASTON SAVE.

La Société d'Archéologie lorraine vient de perdre en M. Gaston Save un membre qui, s'il ne fut pas un collaborateur aussi assidu de ses publications que nous l'aurions pu désirer, savait, dans le Comité du Musée, dont il était membre depuis 1897, donner des avis sûrs, guidés par son goût de collectionneur, étayés par sa triple compétence d'artiste, d'archéologue et d'historien. La *Lorraine artiste*, par un juste témoignage de reconnaissance envers celui qui lui accordait la plus grande partie de son temps, lui a consacré son dernier numéro presque en entier.

C'est là, et en particulier dans le bel article de M. Henri Bardy, président de la Société philomatique vosgienne, son compatriote et son ami, qu'on pourra trouver d'intéressants détails sur cette figure attachante de laborieux et sur cette âme souvent trop ardente, qui malheureusement se laissait quelquefois diriger par l'idée préconçue et glissait ainsi vers le paradoxe.

(1) *Bulletin monumental*, 1901, p. 214.

SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE



G. SAVE

On l'y voit d'abord comme artiste s'occupant de restaurer, ou reconstituer parfois, les fresques de nos vieilles églises, à Malzéville, Saint-Clément, Nancy, Saint Dié, etc. Dans cette dernière ville notamment, il fut, avec Schuler, le grand artisan de la réfection de la curieuse église Notre-Dame et de la Cathédrale. Comme peintre, on peut citer de lui entre autres une allégorie de la Meurthe et un savant tableau représentant la tente du Téméraire sous les murs de Nancy.

En ces derniers temps, il cherchait à stimuler ce grand mouvement de rénovation de l'art décoratif dont les Lorrains ont pris la tête et où il ne voulait pas les voir dépasser. Cela ne lui faisait pas néanmoins négliger le passé, et ce qu'on pourrait appeler la popularisation de nos œuvres d'art par l'image; il en semait les reproductions ou les reconstitutions dans ses ouvrages et dans divers périodiques, notamment dans la *Lorraine artiste*.

Comme historien des beaux-arts, il s'attacha à étudier nos vieux peintres et nos vieux sculpteurs, à retrouver des détails sur leur vie et leurs œuvres, et à rechercher la source où ils puisèrent leur inspiration, en montrant en particulier la féconde et prépondérante influence qu'eurent les artistes alsaciens sur les nôtres, lors de la Renaissance sous les règnes de René II et d'Antoine. Son érudition et son esprit d'investigation, servis par une grande puissance de travail, lui permirent, dans un genre différent, de donner des ouvrages sur les épisodes les plus divers de l'histoire lorraine, depuis les temps celtiques, gallo-romains ou francs, jusqu'à la Révolution et l'invasion de 1814, en traversant le Moyen-âge, la Renaissance et les temps modernes.

Comme archéologue, il a une compétence d'une semblable étendue, et il passe tour à tour des faïences aux tombeaux, des églises aux sceaux, des monuments barbares à ceux du XVIII^e siècle. C'est principalement Saint-Dié, sa

ville natale, qu'il s'efforça de faire connaître, et il réserva à sa Société philomatique ses travaux les plus importants, en même temps qu'il donnait de nombreuses notes, souvent fort intéressantes, à l'*Abeille des Vosges*, au *Bulletin des Sociétés artistiques de l'Est*, à l'*Echo de Salin*, au *Progrès vosgien*, et surtout à la *Lorraine artiste*.

J'ai donné dans le dernier numéro de cette publication un relevé de ses œuvres, qui, bien qu'incomplet, montre mieux que tout éloge le labeur de M. Gaston Save.

Il était membre de notre Société depuis 1883 et a publié dans le *Journal* et dans les *Mémoires* les articles suivants :

Mémoires. — 1886. — *La Chapelle de Grandrupt de Gerbéviller* (en collaboration avec C. Schuler), planches, p. 196 à 202. — *Le groupe équestre de Grand*, où il étudie le fameux cavalier au monstre anguipède et lui trouve, par la comparaison avec des monuments analogues, une interprétation nouvelle (en collaboration avec C. Schuler), planche, p. 5 à 54. Tiré à part à Nancy, Crépin-Leblond, 1899, 52 pages in 8°.

Journal. — 1893. — *Les Sarmates dans les Vosges*, p. 231 à 238. — *La Croix de Bourgogne*, p. 259 à 266. — *Observations sur quelques découvertes faites pendant les travaux du Palais ducal* (en collaboration avec C. Schuler), p. 289 à 292. — 1895. — *Les fouilles de la Carrière*, planche, p. 3 à 8. — 1897. — *Les fresques de l'Eglise des Cordeliers*, p. 12 à 16. — *Le portrait de Claude Jacquard à la Cathédrale de Nancy*, planche, p. 26 à 31. — *Les fresques de l'église de Malzéville*, planche, p. 113 à 116. — *Fresques du XV^e siècle à l'église de Saint-Clément*, planche, p. 147 à 149 (1).

• Ch. SADOUL.

(1) Qu'il nous soit permis de remercier ici M. Goutière-Vernolle, rédacteur en chef de la *Lorraine artiste*, qui a bien voulu, avec sa bonne grâce habituelle, mettre à la disposition de la Société d'archéologie le portrait de M. Save, reproduit dans ce numéro.

BIBLIOGRAPHIE

Chanoine SOUHAUT. — *Histoire de l'Image miraculeuse de Notre-Dame des Vertus, honorée en l'église de Ligny-en-Barrois.*

M. le chanoine Souhaut, récemment décédé, avait publié un livre sur les *Richier* alors qu'il était curé à Saint-Mihiel. Curé de Ligny-en-Barrois, il a laissé de son passage dans cette ville un volume intitulé : *Histoire de l'image miraculeuse de N. D. des Vertus.*

En dépit de certains défauts dont la tendance de l'auteur à vouloir trancher témérairement des questions encore mal connues n'était pas le moindre, l'ouvrage sur les *Richier* avait été accueilli avec satisfaction. Pourquoi, dans le second ouvrage, M. Souhaut s'est-il attaché à prouver que la critique la plus autorisée, la plus bienveillante, ne lui avait rien appris ? On devine pourtant que ni les conseils, ni les documents ne lui ont manqué ; mais des conseils il paraît s'être peu soucié ; des documents il n'a retenu que ce qu'il a cru bon, attribuant à des pièces de curiosité une importance excessive, à la Bibliothèque ou aux Archives nationales ce qui était sorti des chartriers privés ou d'archives communales, ne citant les travaux produits par des hommes d'érudition que pour mieux établir qu'il n'en a pas profité, en un mot méritant les critiques les plus sévères et les rancunes les plus justifiées. Hâtons-nous de le dire : il n'y avait chez l'auteur ni mauvaise foi ni parti pris, mais — ainsi qu'il arrive trop souvent à ceux de ses confrères qui débutent dans les études archéologiques — ignorance des méthodes, connaissance incomplète des principes, dédain de la critique historique, adoption hâtive et sans contrôle de ce que l'on croit favorable à la thèse préférée.

D'ailleurs, nous savons qu'avec une modestie dont on ne le croyait pas capable en pareille circonstance, M. Souhaut exprima vainement avant sa mort le désir que son manuscrit fût examiné avant d'être livré à l'impression.

Tout ce que nous venons de critiquer s'applique au plan de l'ouvrage, aux questionnaires d'histoire locale, au « faire » de l'auteur, et ne tend pas à décider si oui ou non l'image de N.-D. des Vertus actuellement existante est celle qui disparut lors du siège de 1544. La bonne foi de M. le curé de Ligny, qui défend cette thèse, est aussi évidente que celle de M. Maxe-Werly qui l'a combattue. Sa courtoisie, tout au moins, ne laisse rien à désirer. La conclusion indéniable, c'est que la vénération populaire entoure depuis plusieurs siècles le tableau dont il s'agit et que le zèle de M. Souhaut a encore étendu cette dévotion. C'est ce que démontre la seconde partie du volume, de beaucoup la plus longue. Cette seconde partie n'est, en somme, que le récit détaillé par le pasteur à ses ouailles de faits récents pour la plupart et qu'ils ont vécus ensemble. Grâce à ces pages, le livre demeurera dans nombre de foyers domestiques comme un mémorial de famille qu'anime tout au moins la piété profonde du curé de Ligny, et comme le couronnement d'un ministère dont le souvenir sera durable et bienfaisant.

E. B.

AVIS. — Nous croyons devoir rappeler l'usage établi de suspendre nos publications pendant les vacances. Conformément aux précédents, un numéro double du *Bulletin mensuel*, pour septembre-octobre, paraîtra quelques jours avant la séance de rentrée, qui aura lieu le 8 novembre.

Pour la Commission de rédaction : Le Président, L. QUINTARD.

BULLETIN MENSUEL
DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE
ET DU
MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

1^{re} ANNÉE. — Nos 9 ET 10. — SEPTEMBRE-OCTOBRE 1901.

MÉMOIRES

—

RECHERCHES, A PROPOS D'UNE LISTE DES VASSAUX DE BAR,
DE L'AN 1311, SUR LES DÉBUTS DU RÈGNE DU COMTE
ÉDOUARD I^{er}.

I.

Parmi les documents distraits, au xviii^e siècle, du Trésor des chartes de Lorraine, et conservés aujourd'hui aux Archives du Ministère des affaires étrangères, il en est peu qui intéressent l'histoire du xiv^e siècle (1). Il s'y trouve pourtant un certain nombre de copies, dont quelques-unes, autant du moins qu'un examen sommaire nous a permis de l'apprécier, semblent émaner de la même main qui rédigeait l'Inventaire manuscrit conservé aux Archives de Meurthe-et-Moselle, c'est-à-dire de Lancelot (2) lui-même ou de ses aides. Toutefois, les originaux y demeurent fort rares et de mince importance.

(1) Le xiii^e siècle semble mieux partagé à cet égard.

(2) Cf. Marichal, *Dufourny et Lancelot (Mémoires de la Société d'Archéologie lorraine, 1894)*, pp. 11, 12.

Le plus considérable, le seul intéressant, se trouve être une liste des vassaux de Bar, contenue en un cahier de parchemin étroit et allongé, formé de douze feuillets écrits au recto et au verso, numérotés 91 à 102, dans le volume (1) où ils ont été reliés. Le dernier feuillet est resté vierge ; le premier servait de chemise au cahier. L'écriture en est fort lisible, et la disposition régulière ; mais manifestement le copiste fut négligent. Rarement le même mot demeure identique à lui-même, s'il se rencontre en deux endroits différents, et même sur deux lignes successives. Des jambages manquent à certaines lettres, d'autres sont supplémentaires ; il serait, par suite, imprudent de se fier aveuglément à l'orthographe du scribe.

Comme les Archives du Ministère des affaires étrangères sont peu fréquentées des érudits lorrains, comme l'accès en est entouré de formalités assez longues, il a paru qu'il ne serait pas inutile de donner, de ce document, une édition où historiens et généalogistes puissent glaner quelques utiles renseignements.

II.

Le comte Henri III de Bar était mort entre le 24 juin (2) et le 13 octobre (3) 1302. Les régents établis par lui avant son départ : son frère Thibaud, l'ancien candidat du roi d'Angleterre au siège épiscopal de Metz (4), le même qui devait, quelques mois plus tard, devenir évêque de Liège, Thibaud de Blâmont, archidiacre de Verdun, Pierre de Bauffremont, seigneur de Bulgnéville, Geoffroy de Neuf-

(1) Correspondance politique, Lorraine, volume 2.

(2) Arch. de M.-et-M. B. 342, f° 166. Des recherches quelque peu minutieuses permettraient de fixer la date de son décès d'une manière plus précise.

(3) Edouard I^{er}, roi d'Angleterre, mande, à cette date, aux vassaux de Bar d'obéir aux régents établis par feu le comte Henri.

Rymer, *Fœdera*, 3^e Ed. La Haye, 1743, in-f°, tome I, pars IV, p. 49.

(4) Rymer, *Ibid.*, pars III, p. 178.

ville furent écartés. Ils durent céder le gouvernement du comté et la garde du jeune Edouard, non pas à sa mère, Aliénor d'Angleterre que, dès le 8 mai 1304 (1), le roi Edouard I^{er} son père songeait à remarier avec Robert de Bourgogne-Comté, le fils du comte Othon V et de Mahaut d'Artois, mais au parent mâle le plus rapproché de l'enfant noble, à l'ainé de ses oncles, Jean de Bar (2), seigneur du Puisaie. Celui-ci exerça la maimbournie sans difficulté, semble-t-il, sans que d'ailleurs le roi d'Angleterre, trop intéressé à conserver des relations avec les voisins orientaux du roi de France, cessât jamais de surveiller d'assez près son petit-fils, et d'intervenir dans les circonstances importantes de sa vie. L'évêque de Metz, Renaud de Bar, se mêla certainement aussi du gouvernement du comté, mais sans jouir jamais d'aucune situation officielle (3).

A quelle date la maimbournie de Jean du Puisaie prit-elle fin ? A quelle date Edouard I^{er}, parvenant à la majorité, gouverna-t-il de lui-même et, pour ainsi parler, entra-t-il en contact direct avec ses vassaux ?

L'usage germanique (4), jugeant qu'à quatorze ou quinze ans, le mineur noble se trouvait apte au service de fief, l'émancipait à cet âge. L'usage français, au contraire, ou du moins l'usage usité dans la Champagne et l'ancien duché de France, reculait à vingt et un ans l'âge de la majorité. Mais, depuis le traité de Bruges, le Barrois était en

(1) Rymer, *Ibid.*, pars IV, p. 52.

(2) Dès le 15 juillet 1303, Jean de Bar est qualifié de maimbour du comté. Cf. H. Lefebvre, *Le marquisat de Noviant-aux-près et ses origines*, Nancy, 1895, in-8°, pièces justificatives, n° 6. — Des recherches sommaires aux Archives de Meurthe-et-Moselle nous ont permis de suivre la trace de Jean de Bar dans ses fonctions. Arch. M.-et-M. B. 354, f° 1, 344, f° 186.

(3) Corriger là-dessus (François et Tabouillot) *Histoire de Metz*, par des religieux bénédictins... Metz, 1769-1790, 6 vol. in-4°, tome II, p. 493.

(4) Cf. à ce sujet, H. d'Arbois de Jubainville, *Recherches sur la minorité et ses effets dans le droit féodal français* (Bibl. de l'Ecole des Chartes, 3^e série, tomes II, III).

grande partie terre française, tandis que la rive droite de la Meuse demeurait, en théorie, terre germanique. Quel principe allait-on donc appliquer ? Et si les sujets du comte de Bar admettaient qu'à quatorze ou quinze ans leur suzerain était pleinement capable, le roi de France trouverait-il son vassal, émancipé par une majorité précoce, apte à lui rendre les services qu'il était en droit d'exiger ?

En 1311, Edouard I^{er} dut atteindre l'âge de la capacité germanique. Son père avait épousé Aliénor dans les premiers mois de 1294 (1), mais l'enfant ne naquit vraisemblablement pas avant 1296 ou 1297.

Pourquoi, en effet, eût-il attendu jusqu'à l'âge de 16 ans pour réclamer à Jean du Puisaie, ce qu'il fit en cette même année 1311, avec l'émancipation, la libre disposition de son comté ? Les droits concédés à tout baillistre étaient trop profitables, pour que Jean du Puisaie n'eût pas la tentation de reculer autant que possible l'heure de la reddition des comptes. Il ne pouvait refuser, il ne refusa pas en effet de livrer à son pupille la rive droite de la Meuse ; mais il tenta d'intéresser la France au débat, en déclarant qu'il n'était pas tenu de restituer la partie du comté mouvant du roi, jusqu'à ce qu'Édouard, que son oncle continuait à qualifier de damoiseau, eût vingt-et-un ans accomplis, selon la coutume de France.

Jean du Puisaie aboutissait donc à cette conception, au moins inattendue, de deux majorités et de deux émancipations dans le Barrois, l'une précoce pour le Barrois non mouvant, l'autre tardive pour le Barrois français. Recou-

(1) Le 15 avril 1294, Edouard I^{er}, roi d'Angleterre, mande à ses agents de prendre possession du douaire assigné par Henri III à Aliénor, fille du dit roi, *comtesse de Bar*. — Rymer, *loc. cit.*, pars III, p. 127.

Du Chesne, *Histoire généalogique de la maison de Bar*, p. 44, place ce mariage vers la fin de septembre, d'après Thomas de Walsingham. Il serait intéressant de rechercher où ce chroniqueur, archiviste du monastère de Saint-Alban, à la fin du xiv^e siècle, avait puisé ses renseignements.

rut-il directement au roi ? Philippe le Bel intervint-il ? On ne le sait. Il ne s'opposa pas, en tous cas, à l'émancipation de son nouveau vassal. La belle-mère du jeune comte, la duchesse douairière de Bourgogne (1), son beau-frère, le duc Hugues V, défendirent les droits d'Edouard. Une sorte de conseil fut tenu, et Jean du Puisaie fut contraint d'émanciper son neveu par acte solennel (2) dans les premiers jours d'avril 1311. Le 17 avril, les vassaux de Bar durent prêter au nouveau souverain serment de foi et hommage, au siège de chaque prévôté, tant pour le Barrois mouvant que pour le Barrois non mouvant. La liste qui en fut dressée est celle que nous publions ci-après.

III.

Un des continuateurs de Guillaume de Nangis raconte (3) que des difficultés s'étant élevées, en l'année 1313, pour un motif assez futile, entre Renaud de Bar, évêque de Metz, et le duc de Lorraine, les deux ennemis confièrent au dieu des combats le soin de décider de leur querelle. Les troupes ennemies se rencontrèrent, le 8 novembre, non loin de Frouard. Le duc de Lorraine, voyant que son armée, inférieure en nombre et, paraît-il, aussi en valeur, ne pourrait résister avec avantage aux hommes de l'évêque, eut recours à un stratagème. Il occupa les escarpements qui s'élevaient à sa gauche, et fit rouler sur les Messins une

(1) Agnès de France, fille de saint Louis, veuve de Robert II.

(2) Le traité d'accord entre Edouard I^{er} et Jean du Puisaie, auquel nous empruntons ces détails, est publié par Du Chesne, *op. cit.*, preuves, p. 44, d'après les registres de la chancellerie de France. Il est daté d'avril 1310 ; mais, comme on trouve encore, en décembre 1310, des actes de Jean du Puisaie, *maimbour* du comté (Arch. de M.-et-M. B. 340, f^o 229 v^o), il est évident que le contrat d'émancipation d'Edouard I^{er} est daté d'après le style de Pâques, usité en Barrois mouvant, et a été rédigé, par conséquent, entre le 1^{er} et le 11 avril 1311 (n. st.).

(3) *Chronique latine de Guillaume de Nangis*, de 1113 à 1300, avec les continuations, publiée pour la Société de l'histoire de France, par H. Géraud, Paris, 1843, 2 vol. in-8^o, tome I, pp. 400, 401.

avalanche de pierres, qui jeta le trouble dans leurs rangs. L'armée lorraine, descendant alors dans la vallée, acheva la déroute ; on fit de nombreux prisonniers. Parmi eux se trouvaient le comte de Bar et le comte de Salm qui durent, après une longue captivité, racheter leur liberté par une forte rançon. Les chroniques de Saint-Denis (1) et Richard Lescot (2) reproduisent cet épisode en l'abrégeant, mais sans rien modifier à ses traits principaux (3).

Un élément nouveau fut introduit dans l'histoire par Dom Calmet (4). L'abbé de Senones fut contraint de concilier, d'une part, les données absolument précises du traité (5) conclu à Bar-sur-Aube, en 1314, sous les auspices du futur Louis X, entre le duc Ferry IV et le comte Édouard I^{er}, traité qui mettait fin à la captivité de ce dernier, avec, d'autre part, les affirmations de Benoît Picart (6) et du P. Hugo (7), qui, d'après le P. Meurisse (8), plaçaient la bataille de Frouard vers 1308, sous le règne du duc Thiébaud II. Dom Calmet s'avisa, après J. Mussey (9), que la captivité d'Édouard I^{er} avait duré six années ; et, comme la date du traité de Bar-sur-Aube était indiscutable, il recula très logiquement, à l'année 1308, la date de la bataille de Frouard. L'heureux vainqueur était donc le duc Thié-

(1) *Chroniques de Saint-Denis*, Historiens de France, XX, p. 690.

(2) Richard Lescot, publié par les historiens de France, sous le nom de *Continuatio chronici Girardi de Fracheto*, tome XXI, p. 40.

(3) *Les Chroniques de Metz*, publiées par Huguenin, Metz, 1838, in-8°, mentionnent la bataille, sans en spécifier la date.

(4) Dom Calmet, tome II, col. 434, raconte l'histoire sous l'année 1308. Il y revient, col. 444, à propos du traité de 1314.

(5) Du Chesne, *op. cit.*, preuves, p. 45.

(6) Picart, *L'origine de la très illustre maison de Lorraine*, Toul, 1704, in-8°, p. 314.

(7) (Hugo). *Traité historique et critique sur l'origine et la généalogie de la maison de Lorraine*, Berlin, 1711, in-8°, p. 118.

(8) Meurisse, *Histoire des évêques de l'Eglise de Metz*, Metz, 1634, in f°, p. 489.

(9) Mussey. *La Lorraine ancienne et moderne*, s. l. n. n. 1712, in-8°, p. 249.

baud et, depuis lors, il parut absolument certain, et tous les historiens (1) semblèrent tenir pour incontesté, que la bataille de Frouard avait eu lieu le 8 novembre 1308, entre Renaud de Bar, évêque de Metz, assisté de son neveu Édouard I^{er}, et Thiébaud II. On admit, par suite, que le comte de Bar, ayant été pris en cette journée, fut maintenu, pendant six ans, dans une étroite captivité.

La question se ramène donc à savoir, si l'emprisonnement d'Édouard dura pendant six ans, et, dans ce cas, la date du traité de Bar-sur-Aube de 1314 étant inattaquable, il convient de reculer la bataille de Frouard à l'année 1308. Si le combat, au contraire, n'avait eu lieu qu'en 1313, comme l'indique le continuateur de Nangis, Édouard I^{er} aurait été délivré après quelques mois seulement de détention.

Mais il est établi, par ce que nous avons dit plus haut, qu'en 1308 Édouard I^{er} avait tout au plus douze ans, et il semble dès lors peu vraisemblable que son tuteur ait exposé aux hasards des batailles un enfant, de qui l'aide et l'autorité eussent été d'un bien faible poids, et dont la capture eût fort peu avantagé le vainqueur.

On peut suivre d'ailleurs la trace d'Édouard I^{er} autrement que par des conjectures.

(1) Henriquez, *Abrégé chronologique de l'histoire de Lorraine*, Paris, 1775, 2 vol. in-12, tome I, p. 152.

Les Bénédictins, auteurs de l'*Histoire de Metz*, confondent l'affaire de Volmerange avec celle de Frouard et placent la bataille avant 1311, tome II, p. 503.

Digot, *Histoire de Lorraine*, Nancy, 1856, in-8°, tome II, pp. 191-194.

Huhn, *Geschichte Lothringens*, Berlin. 1877-78, 2 vol. in-8°, tome I, p. 269.

Pfister, *Histoire de Nancy*, Nancy, 1896, in-8°, tome I, p. 71.

Martimprey de Romécourt (le comte E. de), *Les sires et comtes de Blâmont (Mémoires de la Société d'Archéologie lorraine, tome 40, p. 118)*.

Mourin, *Récits lorrains*, Paris-Nancy, 1895, in-8°, p. 64.

Nicolas, *Notice sur Renaud de Bar, 69^e évêque de Metz (Mémoires de la Société des Lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc [1^{re} série], tome IV, p. 113)* semble seul n'avoir pas hésité à placer la bataille en 1313.

Déjà avant sa mort, survenue le 21 mars 1306, le duc de Bourgogne, Robert II, avait négocié avec Jean du Puisaie le mariage de sa fille, Marie de Bourgogne, avec Édouard I^{er}.

Le roi d'Angleterre (1) avait approuvé ce mariage le 8 mai 1306, et, un mois plus tard, le nouveau duc de Bourgogne, Hugues V, avait assigné une dot à sa sœur (2). Enfin le 31 octobre 1308, le pape Clément V (3) avait accordé une dispense aux jeunes fiancés, parents aux troisième et quatrième degrés. Or le contrat de mariage fut rédigé à Bar-sur-Aube (4), le 8 février 1310 (n. st.), alors qu'Édouard aurait dû gémir dans les cachots lorrains, et le mariage lui-même célébré, le 11 février (5), au château de Montbard. Quatorze mois plus tard, Édouard I^{er} était solennellement mis par son oncle hors de maimbournie ; ses vassaux reprenaient de lui leurs fiefs, et à mainte reprise, jusqu'à la fin de l'année 1312, le comte faisait acte de gouvernement (6).

Dira-t-on que, pour des circonstances aussi fondamentales dans son existence de souverain, le comte de Bar avait été mis par son vainqueur en liberté sous caution ? Le 4 juillet 1311, le comte de Salm (qui n'était donc pas prisonnier à cette date), et Érard de Bar réglaient les difficultés survenues, à propos de Volmerange, entre Thiébaud II et son rival l'évêque Renaud de Bar ; il n'est pas fait, dans le traité (7) d'accord, la moindre allusion à Édouard I^{er}.

(1) Rymer, *op. cit.*, pars IV, p. 32.

(2) Petit, *Histoire des ducs de Bourgogne de la race capétienne*, Paris, 1885-1901. 7 vol. in-8°; tome VII, pièces justificatives, n° 6083.

(3) Petit, *ibid.*, n° 6202.

(4) Petit, *ibid.*, n° 6258.

(5) Petit, *ibid.*, p. 7.

(6) Arch. de M.-et-M., B. 340, f° 237 v° ; 164, f° 317 v° ; 353, f° 221 v°, 332, f° 177 ; 350, f° 183 ; 367, f° 209.

(7) Vignier, *La véritable origine des très illustres maisons... de Lorraine...* Paris, 1649, in-f°, p. 150.

C'est seulement, en effet, le 11 novembre 1313, que la victoire de Ferry IV sur les troupes messines, et la captivité d'Édouard I^{er}, sont clairement mentionnées, dans le traité d'accord (1), conclu à cette date, entre le duc de Lorraine et son allié, Henri de Blâmont.

Le duc s'y interdisait de mettre en liberté, même sous caution, le comte de Bar, son prisonnier, et de s'accorder avec lui, sans l'assentiment d'Henri de Blâmont.

Et l'exposé de l'acte était ainsi conçu : « *Nos Ferris... comme il soit avenui que lou juedi apres feste de Toussains*, (l'année n'est pas spécifiée, il s'agit donc de la dernière fête de Toussaint, et non de la Toussaint de l'an 1308), *nos* (Ferry IV et non Thiébaud II, mort en 1312), *avec lou dit signour de Blanmont et Henri son fil, nos nos soiens conbaitui a dit avesque* [de Metz], *ensemble le conte de Bair, son cousin, et par la volonté de Dieu, NOS AIONS AU LA VICTOIRE ET AÏENS PRIS LOU DIT CONTE DE BAIR...*

Le vainqueur, est-il besoin de le répéter, était donc Ferry IV ; et la bataille de Frouard avait eu lieu, trois jours auparavant, le 8 novembre, à la date qu'indiquait le continuateur de Nangis.

Est-ce à dire que jusqu'en 1313, il n'y eut aucune relation entre la Lorraine et le Barrois ? Bien au contraire, les hostilités semblent avoir été continuelles. Jean du Puisaie déclare avoir dû, pendant sa maimbournie, défendre à grands frais le comté contre Thiébaud II et son fils, le futur Ferry IV. En 1311, une première série de difficultés eut lieu, à propos de Volmerange, entre l'évêque de Metz et Thiébaud II ; Édouard I^{er} n'intervint pas.

En 1313, il prit lui-même les armes, tant pour assister son oncle, Renaud de Bar, dans sa lutte avec le nouveau duc, Ferry IV, que pour vider ses querelles personnelles

(1) Arch. de M.-et-M., B. 574, n° 60.

PUBL. de Martimprey, *op. cit.*, pièces justificatives, n° 3 (*Mémoires de la Société d'Archéologie lorraine*, tome 41, p. 126.)

avec le comte de Blâmont. La bataille de Frouard eut lieu. Il fut pris et maintenu six mois dans une étroite captivité, puisqu'en 1314 (1), lorsque Louis X négocia la réconciliation entre les deux adversaires, il eut soin de stipuler que : « *sur la delivrance de cors du dit comte qui detenus estoit en prison* » Édouard paierait tout d'abord 20,000 livres; après quoi seulement il serait mis en liberté. Sa rançon totale fut fixée à 90,000 livres, pour lesquelles il engagea à Ferry IV le comté de Vaudémont, les châtellenies de La Mothe et de Gondrecourt, La Marche, Conflans et Châtillon.

Telle nous semble être, dans ses grandes lignes, l'histoire des premières hostilités d'Édouard I^{er} avec la Lorraine, autant du moins qu'une étude sommaire nous a permis de la fixer, étude toute accessoire, inspirée par le désir de déterminer les circonstances qui entourèrent la rédaction de cette liste des vassaux de Bar, retrouvée et publiée par nous.

H. LEVALLOIS.

Ce sont li fiey et homage repriz de Edowart, conte de Bar, puis le samedi après Pasques l'an de iij^e et xj.

Ce sont cil qui ont repriz de Edowardt, conte de Bar, nostre signour, en fie et en homage des le samedi apres Pasques, l'an de iij^e et xj.

Premiers pour Moussons.

Messires Collars Willeqairs	}	liges devant tous
Messires Warniers de Port-sus-Soille (2)		homes.
Jehans de Condey-sor-Mouzelle (3), hons liges apres le signor d'Aspremont.		

(1) Cf. le traité d'accord d'avril 1314, Du Chesne, *op. cit.*, preuves, p. 45.

(2) Port-sur-Seille (M.-et-M.), arr. de Nancy, cant. Pont-à-Mousson.

(3) Custines, — — — — Nancy-Est.

Perrins de Morey (1), filz monsignour Fourques de Morey, liges devant tous homes.

Ancillons Penbleif, liges devant tous homes.

Jennette, fille Baudet dou Pont,
Jennette feme Renaudin dou Pont, } feme lige devant tous homes.

Renaudins filz Veluel dou Pont,
Raulins Paillardelz,
Jehans Paillardelz, } liges devant tous homes.

Joffrois Corbelz de Mes, hons liges ainsi com li fiez le porte.

Jehans filz Wautherin Paillardelz,
Pierresons ses freires,
Paillardelz filz Jerssent,
Ancillons de Gizoncourt (2), } liges devant tous homes.

Henris de Charisey (3),
Werris de Fontchey, filz Alixandre, } liges apres l'esvesque de Mes.

Jehans de Cons (4), liges devant tous homes.

Messires Jaques de Bourmont, liges ij fois devant tous homes.

Bauduins de Meranval (5),
Wacollons de Pargney (6),
Simonnins de Parney, } liges apres l'esvesque de Verdun.

Colette fille Jerssent dou Pont, feme lige devant tous homes.

Renaudins de Lasces (7), demorans a Moussons, liges apres l'esvesque de Mes.

Guerards de Malley (8), liges apres l'esvesque de Mes.

Li mulle de Felix, lige apres l'esvesque de Mes et sa maison rendable.

Richars, filz le prevost de Deulowardt, liges apres l'esvesques de Verdun.

Richars de Rueil (9),
Dovenes li clers,
Hussons de Bugneicourt (10), } liges devant tous homes.

(1) Morey (M.-et-M.), arr. de Nancy, cant. Nomeny.

(2) Gezoncourt — — Toul, — Domèvre.

(3) Cherisey (Lorraine), — Verny.

(4) Cons la-Grandv (M.-et-M.), — Briey, — Longuyon.

(5) Merauvaux (Meuse), — Verdun, — Fresnes-en-W.

(6) Pagny. (?)

(7) Lessy (Lorraine), — Gorze.

(8) Mailly (M.-et-M.), — Nancy, — Nomeny.

(9) Haut-de-Rieupt — — — — Pont.-à-Mousson.

(10) Benicourt — — — — Nomeny.

Messires Pierres de Haraucourt, liges apres l'esvesque de Mes et le duc de Lorraine.

Raulins de Deulowart (1), liges apres le signour d'Aspremont.

Jehans de Malleroy (2), liges apres l'esvesque de Mes, ij fois.

Jehans de Blanmont (3), liges devant tous homes.

Madame Alix, chastellainne de Moussons, feme lige devant tous homes.

Messires Alixandres de Malley, liges apres l'esvesque de Mes.

Perrins de Port, liges devant tous homes.

Dame Lucie, feme monsignour Thierri de Rozières (4), lige devant tous homes, dou molin devant la chaucie de ce que elle tient a Saizerai (5) de son dowaire.

Messires Jehans de Rouve (6), liges devant tous homes, iij fois.

Messires Jehans li dyables, liges apres les esvesques de Toul et de Mes.

Damoiselle Ysabelz de Briey, }
Damoiselle Marguerite, } lige devant tous homes.

Warniers de Bullainville (7) liges apres le signour d'Aspremont.

Jehans de Manonville (8), liges devant tous homes.

Jehans de Faus (9) liges apres l'esvesque de Mes.

Messires Jaques de Regecourt (10), liges selon le fié.

Messires Asselens de Gizainville (11), comme maimbours de ses enfans, liges devant tous homes.

Huguignons Benecrins,	}	liges selonc le fiey.
Joffrois, filz Jehan l'arsiei,		
Joffrois filz le signour Thiebaut de Menelain,		
Messires Jehans, voueis de Nommenei,		
Jehans Trullars de Mes,		
Miles de Manonville, liges devant tous homes.		

(1) Dieulouard (M.-et-M.), arr. de Nancy, cant. Pont-à-Mousson.

(2) Malleloy — — — — Nomeny.

(3) Blâmont — — Lunéville, ch.-l. de canton.

(4) L'illustre maison de Ligniville portait encore le nom de Rosières.

(5) Saizerai (M.-et-M.), arr. de Toul, cant. Domèvre.

(6) Rouves — — Nancy, — Nomeny.

(7) Bouillonville — — Toul, — Thiaucourt.

(8) Manonville — — — — Domèvre.

(9) Faulx — — Nancy, — Nomeny.

(10) De Raigecourt, illustre maison des paraiges de Metz.

(11) Jezainville (M.-et-M.), arr. de Nancy, cant. Pont-à-Mousson.

Jehans filz Symoret de Meisieres (1), liges devant tous.
 Madame de Nouveiant (2), lige devant tous, ij fois.
 Maheus de Manonville, liges selonc le fief.
 Warins, filz monsignour Girardt de Donville (3), liges devant tous.
 Messires Bertrans de Marsaul (4), liges devant le fief.
 Perrins de Vauquelour (5), filz Simmonin, liges apres le signour de
 Vaquelour.
 Jehans Haleis de Donremei (6), liges apres la dame de Faulquigney (7).
 Colins de Laces, } liges après l'esvesque de Mes.
 Arnoulz de Nommeney, }
Pour Bar.
 Aubers de Toulon (8), liges apres le conte de Wadecimont.
 Jacommis Done, liges ainsi com li fiefz le porte.
 Madame Ysabelz, dame d'Aspremont, feme lige ainsi com li fiefz le
 porte.
 Miles de Leverdum, liges apres Husson de Sorcey.
 Perrines de Chardoingne (9), }
 Dame Hanriette de Bar, } liges devant tous homes.
 Thicris de Lainmont (10), }
 Loques de Bauzeis (11) liges selonc ce que li fiefz le porte.
 Messires Bauduins de la Tour (12), }
 Messires Jehans de Nueville (13), } liges devant tous homes.
 Wautiers de Maire (14), liges devant tous homes, pour sa feme.
 Colins de Maheron (15), liges apres l'esvesque de Verdun.

- | | |
|---|------------------------------|
| (1) Maizières-l.-Vic (Lorraine), | cant. Vic. |
| Maizerais (M.-et-M.), arr. de Toul, | — Thiaucourt. |
| (2) Noviant-a.-Prés — — — | — Domèvre. |
| (3) Onville — — Briey, | — Chambley. |
| (4) Marsal (Lorraine), | — Vic. |
| (5) Vaucouleurs (Meuse), — | Commercy, ch.-l. de canton. |
| (6) Domremy[laP.] (Vosges), — | Neufchâteau, cant. Coussey. |
| (7) Faucogney (H ^{te} -Saône), — | Lure, ch.-l. de canton. |
| (8) Toulon (M.-et-M.), (c. de Lixières), | arr. de Nancy, cant. Nomeny. |
| (9) Chardogne (Meuse), arr. de Bar-l.-D. | cant. Vavincourt. |
| (10) Laimont — — — | — Revigny. |
| (11) Beauzée — — — | — Triaucourt |
| (12) Latour-en-W., — — | Verdun, — Fresnes-en-Woëv. |
| (13) Neuv.-en-Verd. — — | Commercy, — Pierrefitte. |
| (14) Marre — — | Verdun, cant. Charny. |
| (15) Les Monthairons — — | — Souilly. |

Willaumes de Nicey (1), liges devant tous homes.

Messires Philippes, chastellains de Bar, liges devant tous homes, ij fois.

Guillemins Chauderons, liges devant tous homes iij fois, sauf le dowaire sa dame.

Damoiselle Marie de Moncleir (2), lige ainsi com li fies le porte.

Perrins de la Ferté (3),

Madame Ysabelz de Bar,

Jehans de Forges (4),

} liges devant tous homes.

Madame Aalix de Belrain (5), lige ij fois pour dowaire et heritage.

Aubertin de Narcey (6),

Wautherins de Longeville (7),

Damoiselle Jehanne de Travey,

Jehans Daucelles,

Jaques Daucelles,

Renardins de Roubertespaingne (8),

} liges devant tous homes.

Perrines d'Eicurey (9), liges apres le roy de Navarre et apres le vidame de Chaalons.

Jehans de Wanoncourt (10), liges devant tous homes.

Gautiers d'Autigny (11), liges apres le roy de Navarre et le signour de Joinville.

Damoiselle Jehanne de Haironville (12), lige ainsi com li fies le porte.

Simonnins de Haironville,

Messires Raulz de Louppey (13),

} liges devant tous homes.

Madame Alix de Netoncourt (14) lige devant tous homes ij fois.

Jehans de Guerlande, liges apres les rois de France et de Navarre

- | | | | |
|----------------------|---------------------------|-------------------|--------------------|
| (1) Nicey | (Meuse), | arr. de Commercy, | cant. Pierrefitte. |
| (2) Monteclair | (H.-M.), | — Chaumont, | — Andelot. |
| (3) La Ferté-s.-A. ? | — | — Langres. | |
| (4) Forges | (Meuse), | — Montmédy, | — Montfaucon. |
| (5) Belrain | — | — Commercy, | — Pierrefitte. |
| (6) Narcey | (H ^{te} -Marn.), | — Vassy, | — Chevillon. |
| (7) Longeville | (Meuse), | — | — Bar-le-Duc. |
| (8) Robert-Espagne | — | — | — |
| (9) Ecurey | (Meuse), | — Montmédy, | — Damvillers. |
| (10) Bennoncourt | (Meuse), | — Commercy, | — Pierrefitte. |
| (11) Autigny | (H ^{te} -Marn.). | — Wassy, | — Joinville. |
| (12) Haironville | (Meuse), | — Bar-le-Duc, | — Ancerville. |
| (13) Louppy | — | — | — Vaubecourt. |
| (14) Nettancourt | — | — | — Revigny. |

Jehans Chiessande de Condey (4), } liges devant tous homes
 Jehans fils Paillowart d'Auzercourt (2), } pour sa feme.
 Harbillons de Maheron, liges ij fois apres l'esvesque de Verdun.
 Messires Wichiers d'Erise (3), liges apres le signour de Commarcey.
 Li dame de Monpelone (4), lige devant tous homes pour son dowaire.
 Anceles de Sain Cheron (5), liges devant tous homes, pour sa feme.
 Erards de Cousance (6), liges devant tous homes.
 Ramponnelz de Rampon (7), liges devant tous homes, iij fois.
 Jennes de Tremons (8), liges devant tous homes.
 Giles d'Avoncourt, liges devant tous, ij fois.
 Messires Hues, marichaus de Champaingne, liges ainsi com li fies le
 porte.
 Wautherins de Germiny (9), liges devant tous, pour sa feme.
 Messires Erards de Bar, liges devant tous homes.
 Jehans d'Abienville (10), liges devant tous.
 Messires Jehans, sires de la Fauche (11), liges selonc les lettres que
 li cuens at de ses daventiers.
 Messires Jehans, sires de Jenville, liges apres le conte de Cham-
 pagne.
 Madame Poince de Chardoingne, lige devant tous homes, ij fois.
 Jehans d'Erise, liges devant tous homes.
 Messires Jehans Baras de la bone (?), liges devant tous ij fois.
 Messires Estennes de Chantenay, liges selon le fiey.
 Perrines, filz monsignour de Sainte Liviere (12), liges devant tous.
 Messires Guis de Sorbon, liges apres le roy de Navarre.
 Colins d'Otanges (13), liges devant tous.
 Wichars d'Eschignes, liges devant tous homes.

- | | | | |
|--|---------------------|----------------------|-------------------|
| (1) Condé | (Meuse), | arr. de Bar-le-Duc, | cant. Vavincourt. |
| (2) Auzécourt | — | — | — Vaubecourt. |
| (3) Erize | — | — | — — |
| (4) Montplonne | — | — | — Ancerville. |
| (5) Saint-Chéron (Marne), | Vitry-le-François, | St-Remy-en-Bouzemont | |
| (6) Cousances-aux-F. (Meuse), | arr. de Bar-le-Duc, | cant. Ancerville. | |
| (7) Rampont | — | — Verdun, | — Souilly. |
| (8) Trémont | — | — Bar-le-Duc, | — Bar-le-Duc. |
| (9) Germiny (M.-et-M.), | — | Toul, | — Colombey. |
| (10) Abainville (Meuse), | — | Commercy, | — Gondrecourt. |
| (11) La Fauche (H ^{te} -Marn.), | — | Chaumont, | — Saint-Blin. |
| (12) Sainte-Livrière (Meuse), | — | Commercy, | — Pierrefitte. |
| (13) Ottange (Lorraine), | | | Cattenon. |

Messires Aubrisde Fouchoires (1), liges ij fois.

Messires Renars.

Simon li mouche d'Asscelz, } liges selonc le fief.

Messires Ogiers, sire de Saint Cherom, et sire d'Aingleures (2).
liges apres ses aultres signours selonc le fief.

Henris, cuens de Wademont (3), liges devant tous et sa contei rendable.

Messires Pierres de Remonville (4), liges apres le signor d'Aspremont, le signor de Bessroimont, le conte de Wadeimont et le duc de Lorraine.

Messires Jehans de Bayon, liges apres le duc de Lorraine.

Hussons de Blanzey (5), liges de plain homage si com il dit.

Messires Gauchers de Chastillon, liges selonc le fié.

Bourmont.

Messires Wauthiers de Baiffroimont (6), hons liges devant tous homes.

Messires Jaques de Bourmont (7),

Alardins de Roumain (8),

Messires Huars de Bulligneville (9),

} liges devant tous homes.

Guios, sires de Clermont, liges apres le roy de Navarre.

Messires Huars de Graffigny (10), liges devant tous homes.

Jehans li perdus, liges de plain homage.

Jehans de Senayde (11),

Jehans de Mollaincourt (12),

} liges devant tous homes

} ij fois.

Guios de Pregeret, liges devant tous, celonc le fié.

Pierresde Varennes (13),

Jehans de Charmes,

} liges selonc le fief.

(1) Fouchères (Meuse), arr. de Bar-le-Duc. cant. Montiers-s.-S.

(2) Anglure (Marne), — Epernay, — ch.-l. canton.

(3) Henri III, comte de Vaudémont.

(4) Remenauville? (M.-et-M.), arr. de Toul, cant. Thiaucourt.

(5) Blanzée (Meuse), — Verdun, — Etain.

(6) Beaufremont (Vosges), — Neufchâteau, — Neufchâteau.

(7) Bourmont (H^{te}-Marne), — Chaumont, — ch.-l. canton.

(8) Romain-s.-Meuse (Hte-M.), — — — Bourmont.

(9) Bulgnéville (Vosges), — Neufchâteau, — Neufchâteau.

(10) Graffigny (H^{te}-Marne), — Chaumont, — Bourmont.

(11) Senaide (Vosges), — Neufchâteau, — Lamarche.

(12) Malaincourt (H^{te}-Marne), — Chaumont, — Bourmont.

(13) Varennes-s.-Aman. — — — Langres, — ch.-l. canton.

La Mouthe

Hanriquelz de Saint-Owain (1), liges ij fois devant tous homes.

Li dame de Bise (2), lige devant tous homes.

Messires Renars de Choissuel (3), liges selonc le fié.

Messires Jehans Pohiers, liges devant tous homes.

Madame de Beligneville, }
Messires de Choissuel, } lige selonc le fie.

Poinces de S'-Owain, }
Gobins ?... } liges devant tous homes.

La Marche.

Jehans de Deuley (4), liges selonc le ficy.

Jeffrois Maulpetis, liges devant tous.

Jehans ses fillatres, liges selonc le ficy.

Wichars de Villers (5), liges devant tous homes.

Messires Renars de Choissuel, liges selonc le ficy.

Bertremins Chauderons, liges devant tous homes.

Simmonêlz d'Amance (6), liges selonc le fiez.

Messires Henris sires de Deuley en partie, liges devant tous homes.

Madame de Mons (7), lige selonc la lettre qu'elle at deu conte.

Clemence, fille monsignor Jaque le verrat, lige selonc le ficy.

Jennette, fille saut en bien, lige devant tous.

Jehans roides, liges selonc la lettre qu'il at.

Gerars de Frains (8), liges apres Jehan de Deuley.

Messires Henris d'Estines, liges selonc le ficy.

Jehans li perdus, }
Aimmonnins de Charrey (9), } liges devant tous.

Messires Reniers de Choissuel, }
Simons li mouches d'Asseelz (10), } liges selonc le frey.

(1) St-Ouen lez Parey (Vosges), arr. de Neufchâteau, cant. Bulgnéville.

(2) Bize (H^{te}-Marne), — Langres, — Forté-s.-Am.

(3) Choissuel — — Chaumont, — Clefmont.

(4) Deully (Vosges), — Neufchâteau, — Lamarche.

(5) Villers (Vosges), — et — Mirecourt.

(6) Amance (H^{te}-Saône), — Vesoul, — ch.-l. canton.

(7) Mont-les-Lam. (Vosges), — Neufchâteau, — Lamarche.

(8) Frain — — — —

(9) Charrey? (Côte-d'Or), — et — Châtill.-s.-Seine

(10) Essey-l.-Ponts? (H^{te}-Marne), — Chaumont, — Châteauvillain.

Messires Girars, sires de Chauverey (1), liges apres le conte de Ber-goigne, et le signor de Fouvens (2).

Jehans de Monfaulcon (3), liges selonc le ficy, pour c. livrées de terre qu'il tient en puis de Sallins.

Conflans (4).

Renaulz li offarmieulz de Vavens,	}	liges selonc le ficy.
Messires Hugues de Negreix,		
Li dame de Flagey (3),		
Adeline de Flagey, sa fille,		
Messires Jehans li Waillars de Senoncourt (6),		
Phileppins saut en bien, liges devant tous.		
Girars de Meroncourt, liges selonc le ficy.		
Eudes de Marreicourt, home et doit la warde a Conflans.		
Thierriens de Chambleirs, liges selonc le ficy.		

Chastillon (7).

Jehans Tripotelz de Jussey,	}	liges selonc le ficy.
Eudes et Jehan de Sendrecourt (8),		
Messires Girars, sires de Chauverey, liges ij fois apres le conte Ber-goigne et le signour de Fouvens.		
Henris de Sandrecourt, liges devant tous.		
Messires Aubers de Moignieville, liges selonc le ficy.		
Jehans Goudellos,	}	liges selonc le ficy.
Jehans et Simons de Gevigney (9),		
Guillaumes de Blondefontainne (10),	}	liges devant tous.
Jehans de Betigney,		
Damoiselle Felice de Blondefontainne,		
Gerars de Blondefontainne,		
Thiebaux filz monsignor Thierri de Vezon, liges selonc le ficy.		

- (1) Chauvirey-le-Vieil (H^{te}-S.), arr. de Vesoul, cant. Vitrey.
 (2) Fouvent — — Gray, — Champlitte.
 (3) Montfaulcon (Doubs), — et — Besançon.
 (4) Conflans-s.-Lanterne (H^{te}-Saône), arr. Lure, — St-Loup.
 (5) Flagey — — Vesoul, — Port-s.-Saône.
 (6) Senoncourt — — — — Amance.
 (7) Châtillon-sur-Saône (Voëges), arr. Neufchâteau, cant. Lamarche.
 (8) Cendrecourt (H^{te}-Saône), — Vesoul, — Jussey.
 (9) Gevigney — — — cant. Combeaufontaine.
 (10) Blondefontaine — — — — Jussey.

Jehans de Betaucourt (1),
Jehans de Senayde } liges devant tous.

Gondrecourt.

Messires Simons (2) de Marchenville, liges ij fois, pour lui et pour sa feme, apres le duc de Lorraine.

Messires Robers de Prie, liges devant tous, ij fois.

Damoiselle Ysabelz de Haudelaincourt (3),
Damoiselle Agnelz, feme Villaume Maulpetit qui fuit, } liges
Bauduyns de Haudelaincourt, } devant
Jehans d'Abienville, } tous.

Lowis de Saint-Baillemont (4), } liges ainsi com li fiez le
Gerars de Donremey, } porte.

Joffrois Maulpetis, liges ainsi com li fiez le porte, ij fois.

Madame de Bourlainmont, lige selonc le ficy, ij fois.

Willaumes Maulpetis, liges devant tous.

Ferris de Rozieres (5), filz monsignor Joffroi, liges de plain homage,
ij fois.

Girard de Graffigney, liges devant tous.

Fou (6).

Wautherins d'Ourches (7), liges devant tous homes.

Damoiselle Ysabelz, feme Jehan de Sorcey qui fuit, lige devant tous
homes, ij fois, de dowaire et d'eritage.

Phelippins de Sorcey (8), filz Jehan qui fuit, } liges devant
Estevenins le besgues d'Aspremont, } tous.

Wautherins de Germincy, liges selonc le ficy.

Hussons de Sorcey, liges devant tous.

Jehans de Bouc (9), liges ainsi com li fiez le porte.

Ferris de Voy, } liges devant tous.

Mauffrignons de Voy,

(1) Betaucourt (H^{te}-Saône), arr. de Vesoul, cant. Jussey.

(2) Simon de Parroye, seigneur de Maxéville ?

(3) Houdelaincourt (Meuse), arr. de Commercy, cant. Gondrecourt.

(4) St-Baslemont (Vosges), — Mirecourt, — Darney.

(5) Sans doute de la maison de Ligniville.

(6) Fou (M.-et-M.), arr. de Toul, cant. Toul.

(7) Ourches (Meuse), — Commercy, — Void.

(8) Sorcey — — — — —

(9) Boucq (M.-et-M.), — Toul, — Toul.

Giles de Richaumermi (4), liges apres le duc de Lorraine.
Perrins de Chambleirs (2),
Warnesson d'Amande, } liges devant tous.
Oulris de Purnoy (3),
Ferris de Rozières, filz monsignour Joffroi, liges de plain homage,
et tient de monsignour Lanfroicourt (4) et le ban, et Pargney sur
Mueze (5), fuer une rue qui muet de Jehan de Vauquelour.
Wautherins d'Escreaingnes (6),
Perrins d'Escreaingnes, filz Aubertinet qui fuit, } liges devant tous.
Wichars d'Escreaingnes,
Renaus de Nancy, liges selonc le fief.
Messires Jehans de Germincy (7), liges apres le duc de Lorraine.

Saint-Mihiel.

Jehans, filz monsignor Jaques de Heu, citains de Mes, liges devant
tous homes.
Lowis de Ranzières (8), liges devant tous homes.
Werrions de Vignuelles (9), } liges après l'esvesque de
Madame de Marzey (10), } Verdun.
Joffrois de Gincerourt (11), li escaubes, liges devant tous homes.
Damoiselle Jacomette de Dieue (12), lige ainsi com li fiez le porte.
Harbillons de Maheron, liges apres l'esvesque de Verdun.
Messires Hanris de Clacey (13), liges pour sa feme apres les liegeis
de ses signours.
Huars de Dieue, } liges devant tous.
Jehans d'Erise,
Jacomette et Poince, filles Renault Chambellain, citain de Mes,
lige devant tous.

- | | | |
|---|-------------------|----------------------|
| (1) Richardménil (M.-et-M.), | arr. de Nancy, | cant. Saint-Nicolas. |
| (2) Chambley | — — Briey, | — ch.-l. canton |
| (3) Pulney | — — Toul, | — Colombey. |
| (4) Lanfroicourt | — — Nancy, | — Nomeny. |
| (5) Pagny-s.-Meuse (Meuse) | — Commercy, | — Void. |
| (6) Frolois (M.-et-M.), | — Nancy, | — Vézelize. |
| (7) Germincy | — — Toul, | — Colombey. |
| (8) Ranzières (Meuse), | — Commercy, | — Saint-Mihiel. |
| (9) Vigneulles-l.-Hattonchâtel (Meuse), | arr. de Commercy, | ch.-l. cant. |
| (10) Maizey (Meuse), | arr. de Commercy, | cant. Saint-Mihiel. |
| (11) Genicourt-sur Meuse | — et — | Verdun. |
| (12) Dieue-sur-Meuse | — et — | — |
| (13) Clacy et Thierret ? (Aisne), | — et — | Laon. |

Trougnon (1).

Couterelz de Bryei, liges devant tous homes et sauf le droit d'autrui.
 Li dame de Crewe (2), lige devant tous homes.
 Messires Jehans de Broucey (3), liges apres le signour d'Aspremont.
 Haleis de Donremey, lige selonc le fief.
 Simmonins de Dainville (4), liges devant tous.
 Perrines boes, liges apres l'esvesque de Verdun.
 Jehan de Leheiville (5), liges devant tous homes.

La Chaucie (6).

Jehans de Grimaucourt (7),
 Ourris de Villers (8),
 Cunes et Jacommins, freire de Houmont (9),
 Warins de Warneville (10), liges apres l'abbey de Gorze.
 Jacomins de Romebar (11), liges apres l'esvesque de Verdun.
 Messires Bauduyns de la cour, liges devant tous homes.
 Li feme Bertremin de Grimaucourt, lige devant tous pour dowaire.
 Poincette, fille Alixandre de Dampierre,
 Messires Jacques de Herbeiville (12),
 } liges devant tous homes.
 } liges selonc le fief.

Briey.

Clarembaus d'Anderney (13), liges selonc la lettre qu'il en at, de
 monsignour le conte Hanri.

Jennette, feme Baudet dou Pont, feme lige devant tous homes.

Colins de Sainte-Marie (14),
 Jehans de Betainvillers (15),
 } liges devant tous homes.

(1) Heudicourt	(Meuse),	arr. de Commercy,	cant. Vigneulles.
(2) Creue	—	—	—
(3) Brous.-en-W.	—	Commercy,	— Saint-Mihiel.
(4) Dainv.-a.-F.	—	—	— Gondrecourt.
(5) Lahayville	—	—	— Saint-Mihiel.
(6) Lachaussée	—	—	— Vigneulles.
(7) Grim.en-W.	—	Verdun,	— Étain.
(8) Villers-s.-Pareid,	—	—	— Fresnes-en-W.
(9) Haumont-les-Lachaussée,	—	Commercy,	— Vigneulles.
(10) Vernéville	(Lorraine),	—	— Gorze.
(11) Rombach	—	—	— Metz.
(12) Herbeuville	(Meuse),	— Verdun,	— Fresnes-en-W.
(13) Anderny	(M.-et-M.),	— Briey,	— Audun-le-R.
(14) Ste-Marie-a-Ch.	—	— et	— Briey.
(15) Bettainvillers	—	— Briey,	— Audun-le-Rom.

Damoiselle Jaque de Lainmont (1), lige devant tous.
 Li dame de Flamieulles (2), lige ainsi com li fiez le porte.
 Habrans de Maraulmont (3), lige ainsi com li fiez le porte, ij fois
 pour dowaire et heritage.

Adans de Fiquamont (4), liges devant tous homes.

Robers de Batilley (5), liges apres le signour d'Aspremont.

Wales de Roulat,

Messires Jaques de Briey,

Simmonins de Moranville (6),

Giles d'Avoncourt (7),

Perrins de la Fertel,

François d'Aurey (8) et Brenequins ses freires,

Jacommins Maulglamens,

Viviens, filz monsignour Pierre de Beville (9), liges devant tous.

Damoiselle Phelippe de Nueville (10), lige selonc le fief.

Damoiselle Oudette, fille le vouey de Man-
 huerre (11) qui fuit.

Robins des Armoises,

Giles de Moraumont,

Damoiselle Agnelz de Stemance et Katerine sa
 fille,

Arnoulz de Roubemont,

Thiebaus li lous,

Demengins de Romebar,

Wautherins de Prauciens (12), liges apres l'abbey de St-Pierremont.

Remions li riches de Mes,

Audruins filz monsignour Jaque de Briey

Coterelz,

}
 liges devant
 tous homes.

}
 liges devant tous.

}
 liges apres Saint-Estienne.

}
 liges selonc le fief.

(1) Laimont? (Meuse), arr. de Bar-le-Duc, cant. Revigny.

(2) Fléville? (M.-et-M.), — Briey, — Conflans.

(3) Meraumont (M.-et-M.), comm. de Génerville, arr. et cant. Briey.

(4) Fiquelmont (M.-et-M.), comm. de Thumeréville, arr. Briey, cant.
 Conflans.

(5) Batilly (M.-et-M.), arr. et cant. Briey,

(6) Moranville (Meuse), arr. de Verdun, cant. Etain.

(7) Abaucourt — — — — —

(8) Arry (Lorraine), cant. Gorze.

(9) Béville (Lorraine), commune de Glatigny, canton de Vigy.

(10) La Neuville (M.-et-M.), comm. de Valleroy, arr. et cant. Briey.

(11) Manheulles (Meuse), arr. de Verdun, cant. Fresnes-en-W.

(12) Preutin (M.-et-M.), — Briey, — Audun-le-R.

Messires Jehans de Marey (1), liges selonc le fief pour cause de dowaire.

Jehans Ferries, liges selonc le fief.

Damoiselle Agnelz, feme Thiebaud le louf, lige devant tous.

Sathenay (2).

Coles de Lamouilly (3), liges ainsi com li fief le porte.

Messires Jaques li Hermites, liges devant tous homes.

Giles de Harbigny (4), liges ainsi com li fief le porte.

Willaaumes de Delus (5), liges apres l'esvesque de Verdun.

Li besgues de Villey, } liges devant tous homes.
Anceles de Brielles, }

Madame Poince de Chardoinge, lige devant tous homes, pour heritage et dowaire.

Messires Jaques de Fairgnuelles, } liges devant tous.
Giles de Brielles (6), }

Damoiselle Ysabelz, feme Girardin Haubert de Poulley (7), lige selonc le fief.

Jehans, filz monsignour Renault de Lombus (8), } liges selonc
Hussons de Novans (9), } le fief.

Aubertins Flouches de Sathenay, } liges devant tous.
Jehans de Rochefort, }

Jehens, filz Jacommet de la Fertei, liges selonc le fief.

Marguerite, feme Wichart de Montigney (10), lige devant tous pour heritage et pour dowaire.

Damoiselle Marie, feme Jehan le Hobey de Sathenay, feme lige pour li et pour ses enfans.

Hanris de Sauley (11), liges selonc le fief.

(1) Mairy (M.-et-M.), arr. de Briey, cant. Audun-le-R.

(2) Stenay (Meuse), — Montmédy, — ch.-l. canton.

(3) Lamouilly — — — — Stenay.

(4) Herbigny (Ardennes), — Rethel, — Novion-Porcien.

(5) Delut (Meuse), — Montmédy, — Damvillers.

(6) Briellules-s.-M. — — — — Dun.

(7) Pouilly — — — — Stenay.

(8) Lombut (Meuse), arr. Verdun, cant. Charny (commune de Thierville).

(9) Nepvant (Meuse), arr. de Montmédy, cant. Stenay.

(10) Montigny-devant-Sassey (Meuse), arr. Montmédy, cant. Dun.

(11) Sauley (Lorraine), cant. Gorze.

Damoiselle Yfe, feme Werriion le perier, lige selonc le fief.
Alixandres li periers, liges devant tous, ij fois.
Baniers l'aubeletriers,
Damoiselle Alisons feme Jehan d'Irei (1),
Giles li Roucelz d'Irey,
Jehans d'Irey demorans à Tonnelle (2),
Jehans de Mence,
Messires Robers de Villers,
Perrotins de Sathenay,
Messires sires Richars de Lombus,
Hues de Gungneicourt,
Henris de Hugnes, liges devant tous.
Li sires de Vernin, liges selonc le fief.
Jehans de la cour, liges apres le conte de Chiney, le conte de
Nevers, Perrin de Chambleirs et le signor d'Aspremont.
Girars de Louppeï,
Anceles freres Gerart, } liges devant tous.
Jehans des preis,
Wauthiers de Mironcourt, } liges selonc le fief.
Messires Jehans de Bailluez,
Guios de Wanon, liges selonc le fief, ij fois, pour heritage et pour
dowaire.
Arnoulz de Florainville, liges selonc le fief.
Raoulz, sires de Goes (3),
Girars de Taucigney, escuiers, } liges selonc le fief.
Gobers d'Aspremont, liges ij fois, apres la liguey l'esvesque de Mes,
sauves les convenances, que sui davantier ont au conte de Bar, que
le dis Gobers at promis a tenir, si avant com les lettres diront.
Adans de Cesse, liges devant tous homes, ij fois.

Sancey (4).

Simons de Fontois, liges selonc la lettre qu'il at dou conte Henri.
Jehans de Landes, liges ainsi com li fiez le porte.
Poincignons de Mallanvillers, liges devant tous.
Richars et Jehans de Manse, freire, lige devant tous homes.

(1) Iré-le-Sec (Meuse), arr. Montmédy, cant. Montmédy.

(2) Thonnelle — — — — —

(3) Goilly (?) (Meuse), arr. Montmédy, cant. Montmédy (commune de Marville).

(4) Sancy (M.-et-M.), — Briey, — Audun-le-Roman.

Estain

Messires Hues d'Amelle (1), sires de Villers, } liges devant tous.
Damoiselle Lucye de Besonvaul (2), }
Li feme Guiot de Guissainville (3) qui fuit, lige selonc le fief.
Giles de Brielles, liges devant tous homes.

Lonwys.

Perrins dou Nuefchastel (4), hons liges ainsi com li fief le porte.
Messires Collars Willeqans, hons liges devant tous homes.
Colignons de Baionville (5), liges devant tous homes.
Jehans de Habay (6), lige ainsi com li fief le porte.
Ferris de Maubert, lige apres le conte de Luccembourg.
Biaumons de Faucompierre, lige devant tous homes.
Thieris de Brandebel, lige selonc le fief, et en tient de Monsignour
Alme, Talenbar, et Calvande de Sonebar.
Messires Arnoulz de Petanges (7), liges selonc le fief et en at chascun
an X. livres en thoneu de Lonwy.

Wiris de Bergues, liges selonc le fief et en tient de monsignour, iij
villes ; c'est assavoir Atuc (8), Mers (9), et Harcherengues (10) et
toutes les appartenances, et en doie la warde an et jour à Lonwy.

Jacommins de Rodanges (11), liges selonc le fief, et en tient de
monsignour l'estant, le moulin, et les preis que il at à Rodanges, et
XX. jours de terre seans en dit finage de Rodanges; encor en tient à
crucie les terrages d'un waingnage de terre.

Hanris de la morte yawe, lige selonc le fief.

(1) Amel (Meuse), arr. de Montmédy, cant. Spincourt.

(2) Bezonvaux — — Verdun, — Charny.

(3) Gussanville — — — — — Etain.

(4) En 1303, le sceau de Jean des Etangs (canton de Eoulay) porte
S. Jehan de Nuefchastel, chevalier (Arch. de Meurthe-et-Moselle,
B. 585, n° 149). Neuerbourg, Prusse rhénane.

(5) Bayonville ? (M.-et-M.), arr. Toul, cant. Thiaucourt.

(6) Habay (Belgique), prov. de Luxembourg.

(7) Petange (Luxembourg).

(8) Athus (Belgique), prov. de Luxembourg.

(9) Mexy ? (Meurthe-et-Moselle), arr. Briey, cant. Longwy.

(10) Herserange — — — — —

(11) Rodange (Luxembourg).

Willaumes, filz Franq [uignon ?], de Behenges,	}	liges devant tous.
Damoiselle Ivette de Behanges (1),		
Jehans de Kons (2),		
Jacommins Vignette de Saint-Ligion (3),		
Jacommins Daumes,		

Marville (4).

Ourries de Villey, liges apres l'esvesque de Verdun.
 Guillemins d'Arondrel (5), liges devant tous.
 Cunis de Formont, liges devant tous.
 Henris de Salley,
 Perrotins de Sathenay, } liges selonc le fley.
 Item madame Isabelz d'Alendres,
 Jacommins Vignete de Saint Ligion, liges devant tous.

Longuion.

Jehans de Vens,	}	liges selonc le fley.
Jehans des Taubles,		
Damoiselle Maheus demorans à la male maison,		
Oourris, fils Jehan d'Avillon,		

Clermont (6).

Jacommins d'Avoncourt,	}	liges devant tous homes.
Jehens filz Jacomin de Maire (7),		
Jehans de Ville (8),		
Simonnins de Moranville,		
Ramponnelz de Rampon (9),		liges devant tous homes, ij fois.
Jehans d'Arembelcourt (10),		voeis d'Eivres, liges devant tous.
Ances de la Nuefveville (11),		liges ainsi comme li fiez le porte.
Miles d'Arembelcourt,	}	liges devant tous homes.
Willaumes d'Arembelcourt,		

- (1) Bétange (Lorraine), canton de Thionville.
 (2) Cons-la-Grandville (M.-et-M.), arr. Briey, cant. Longuion.
 (3) St-Léger-les-Virton (Belgique), prov. de Luxembourg.
 (4) Marville (Meuse), arr. Montmédy, cant. Montmédy.
 (5) Allondrelle (M.-et-M.), — Briey, — Longuion.
 (6) Clermont-en-Argonne (Meuse), arr. Verdun, ch.-l. canton.
 (7) Marre — — — cant. Charny.
 (8) Ville-sur-Cousance — — — Souilly.
 (9) Rampont — — — — —
 (10) Rambercourt-aux-Pots — — Bar-le-Duc, — Vaubecourt.
 (11) Neuville-en-Verdunois — — Commercy — Pierrefitte.

Warnessons de Walley (1), } liges selonc le fief.
Colins li petis rois, }
Jehans de Ville, liges devant tous (a),
Hues d'Arembelcourt, liges devant tous.
Giles de Souheme (2), liges devant tous (a).
(a) *Isti duo non receperunt, licet
sint in scripto.*

Varennnes (3).

Louis de Braibant (4), }
Wautherins de Pentevres, } liges devant tous homes.
Jehans de Forges, }

Soulliez (5).

Warriens de Hainmemont (6), liges selonc le fief.

~~~~~

#### CHARTES D'ANTOINE ET DE FERRY II, COMTES DE VAUDÉMONT.

Peu d'actes d'Antoine et de Ferry II de Vaudémont ont été publiés : dom Calmet, dans son grand ouvrage, n'en donne aucun du premier ; il ne donne du second que ses deux testaments datés de 1459 et 1470 (7). Raison de plus pour imprimer les actes de ces deux princes que l'on retrouve, surtout quand on a la chance de mettre la main sur les originaux, quand ces originaux sont conservés dans des archives communales où il est peu aisé d'aller les consulter, et où ils risquent toujours d'être perdus ou détruits, enfin quand ils sont déjà assez éprouvés par le temps pour que la lecture en soit difficile.

|                         |                                                |
|-------------------------|------------------------------------------------|
| (1) Waly                | (Meuse), arr. de Bar-le-Duc, cant. Triaucourt. |
| (2) Souhesmes           | — — Verdun, — Souilly.                         |
| (3) Varennes-en-Argonne | — — — ch.-l. canton.                           |
| (4) Brabant-en-Argonne  | — — — — Clermont.                              |
| (5) Souilly             | — — — ch.-l. canton.                           |
| (6) Hennemont           | — — — — Fresnes-en-                            |
| Woëvre.                 |                                                |

(7) *Histoire de Lorraine*, 1<sup>re</sup> édit., t. III, col. 664 et 232.

Nous rappelons qu'Antoine, comte de Vaudémont, est né entre 1394 et 1396 (1), qu'il succéda en 1415 à son père, Ferry I<sup>er</sup>, tué à Azincourt dans les rangs de l'armée française, qu'il épousa en 1417 Marie d'Harcourt, qu'en 1431 et années suivantes, il disputa la Lorraine à René d'Anjou, qu'il mourut, non pas en 1447, comme l'ont dit dom Calmet et d'autres après lui, mais en 1457, ainsi que l'a établi Lepage (2). Ferry II fut comte de 1457 à 1472, et laissa le comté de Vaudémont à son fils, René, qui devait, l'année suivante, recueillir aussi le duché de Lorraine, et devenir l'illustre René II.

Dans les trois actes que nous publions, les comtes de Vaudémont s'intitulent seigneurs de Rumigny et de Boves. Ces deux localités, assez éloignées de notre pays (3), étaient arrivées à la maison de Lorraine par le mariage, vers 1281, du futur duc Thiébaud II avec Isabelle de Rumigny. Lorsque Charles II et son frère Ferry s'étaient partagé la succession de leur père Jean I<sup>er</sup>, mort en 1390, Rumigny et Boves avaient été attribués à Ferry, et depuis, ils étaient restés des possessions de la branche cadette de la maison de Lorraine (4). Les deux comtes portent aussi le titre de sénéchaux de Champagne. Ce titre était héréditaire dans la maison de Joinville ; on sait que le célèbre historien de saint Louis en était déjà revêtu ; Ferry I<sup>er</sup> l'avait acquis par son mariage, en 1393, avec Marguerite de Vaudémont-Joinville.

Quant à Arscot, ou Arschoth, ou Aerschot, dont Antoine se qualifie seigneur dans l'acte de 1441, c'est une localité

(1) Cf. le travail de M. L. Germain sur Ferry I<sup>er</sup> de Lorraine, comte de Vaudémont (*Mém. Soc. archéol. lorr.*, 1881, pp. 84 et 97). Tiré à part avec des additions.

(2) *Mém. Soc. archéol. lorr.*, 1864, pp. 273-77.

(3) Rumigny est un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Rocroi ; Boves, un chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Amiens.

(4) Cf. le travail précité de M. Germain sur Ferry I<sup>er</sup>, pp. 78-81.

belge (1) que lui avait apportée sa femme, Marie d'Harcourt (2). Il est à noter qu'Arscot n'est pas nommé dans l'acte de 1429, bien qu'Antoine fût marié depuis 1417.

Les chartes de 1441 et de 1459 insistent sur la situation difficile de Vaudémont, sur l'escarpement de la montagne, la nature rocheuse du terrain ; il suffit d'avoir vu une fois Vaudémont pour reconnaître la parfaite exactitude de cette description. Ces deux chartes rappellent aussi les divers sièges que la ville a endurés, les guerres qu'Antoine a dû soutenir contre ses adversaires, et qui ont duré dix ans et plus, dit-il lui-même dans l'acte de 1441. C'est la fameuse lutte de la succession de Lorraine qui mit tout notre pays à feu et à sang ; comme cette lutte ne commença qu'en 1431, la première des deux chartes d'Antoine ne peut y faire allusion. Ces indications corroborent ce que nous lisons dans les chroniques du xv<sup>e</sup> siècle sur les événements de cette époque.

La charte de 1429 parle d'une famille noble fixée à Vaudémont, la famille de la Rappe, qui paraît avoir occupé au xiv<sup>e</sup> et au xv<sup>e</sup> siècle une place assez considérable dans le comté : en 1389, Guillaume de la Rappe est bailli du comté de Vaudémont (3) ; en 1396, Guillaume le Poullain de la Rappe, le même sans doute, présente au comte son dénombrement pour les fiefs assez nombreux qu'il tient de lui, entre autres Saxon, Xeulley, Eulmont, etc. (4). En 1464, Thomas de la Rappe sera maître d'hôtel du comte de Vaudémont (5). Un acte (6) passé en 1408 en faveur de

(1) Province de Brabant, arrondissement de Louvain, chef-lieu de canton. Malgré son éloignement, Calmet lui a consacré un article dans sa *Notice de la Lorraine*, t. I, col. 35.

(2) Cf. le n° 198 du *Catalogue de la Collection de Lorraine*, par M. Marichal.

(3) Archives de Meurthe-et-Moselle, B. 962, n° 17.

(4) *Ibid.*, B. 958, n° 8.

(5) *Ibid.*, B. 9996.

(6) *Ibid.*, H. 3031.

la collégiale de Vaudémont, nous apprend qu'Henri de la Rappe, chevalier, a eu pour fils Guillaume de la Rappe, écuyer, qui a eu lui-même pour fils Henri de la Rappe, écuyer, l'auteur de cet acte de 1408, et Guichart de la Rappe.

Notons encore que les prédécesseurs d'Antoine avaient déjà accordé divers avantages à la petite ville de Vaudémont qui donnait son nom à leur comté. En 1368 et 1376, les habitants de Vaudémont sont affranchis de la main-morte ; en 1399, Ferry I<sup>er</sup> leur accorde divers droits d'usage dans ses bois (1). Antoine commencera par confirmer en 1420 l'affranchissement de la main-morte (2), avant d'accorder à ses sujets les privilèges nouveaux énumérés dans les chartes dont le texte suit.

E. DUVERNOY.

20 juillet 1429.

Nous, Anthoine de Lorraine, conte de Vaudémont, seigneur de Rumigny, de Bove, de Joinville et sénéchal de Champagne, salut.

Savoir faisons à tous que comme de nostre grey, consentement, et par nostre moyen, nos bien amés chappellains, prévost et chappistre de l'église collégial saint Jehan de Vaudémont (3), ausquelz le four bennal de la dicte Vaudémont appartenoit seul et pour le tout, par donacion faite par de noz prédécesseurs, conte de Vaudémont, à leur dicte église, aient passei, ottoiei et accordei que noz bonnes gens et boins bourgeois, les habitans de nostre dicte ville de Vaudémont ayent, tiengnent et possédoient dorenavant pour eulx, leurz hoirs et successeurs à tousjours mais en perpétuitey, leur dict four bennal de la dicte Vaudémont, ensemble tout leur droit, raison et action d'icelui four, pour en joir et user plainnement et paisiblement en temps advenir, comme faisoient et faire povoient par avant les dis prévost et chappistre, parmey paiant chascun an à tousjours mais par les dis

(1) Lepage, *Communes de la Meurthe*, t. I, pp. 623-625.

(2) Archives de Meurthe-et-Moselle, B. 399, fol. 4.

(3) Cette collégiale avait été fondée en 1325 pour dix chanoines par Henri III, conte de Vaudémont, et par sa femme, Isabelle de Lorraine. Elle sera supprimée en 1760.



habitans aux prévost et chapistre de la dicte église la somme de nue florins, contei dix gros pour chascun florin, de monnoye coursable en nostre dicte contey, à deux termes en l'an, c'est assavoir à la Nativitey Nostre Seigneur et à Pasques communiant, à chascun des dis termes quatre florins et demi ; saul et réservé en ceu que ung chascun chanoine des dis prévost et chappitre puillent et pouront cuire et faire cuire pains pour leurz hostelz, où que bon leur semblera, et pareillement le seigneur ou dame de la Rappe en lor maison de la Rappe au dit Vaudémont.

Nous, de grace espécial, pour et on lieu de ceu que les dis prévost et chapistre prenoient morboix et fourneiles (1) en tous noz boix de nostre dicte contey, pour cuire, toutes et quantes foix que besoing estoit, le dit four bennal, avons donnei et ottroiei, donnons et ottroions par ces présentes, pour nous, noz hoirs et successeurs pour tousjours maix, aux habitans de la dicte Vaudémont, pour le cuisage du dict four, noz boix sy après nommez et déclairez, c'est assavoir : nostre boix du Petit Parchien, nostre boix de Roville (2) et nostre boix du chemin de Rabouxei, ainsy comme ilz se contiennent.

Et ceu avons nous promis et promettons loialment et en bonne foy tenir et avoir ferme et estable pour nous, noz hoirs et successeurs sens aller au contraire par manière que soit.

En tesmoingnaige de véritey, avons fait sceller ces présentes lettres de nostre propre seel, qui furent faites et données l'an de grace Nostre Seigneur mil quatre cens et vingt et neuf, le vingtiesme jour du moix de juillet.

(Original parchemin des archives communales de Vaudémont, mesurant 160<sup>mm</sup>. de haut sur 217 de large ; le sceau manque.)

20 juin 1444.

A tous ceulx qui ces présentes lettrez verront et orront, Anthoine de Lorraine, etc., et conte de Vaudémont, seigneur de Rumigny, de Bove, d'Arcot et de Joinville, seneschal de Champaigne, salut.

Savoir faisons que pour considéracion de la sistitucion haulte, peneuse et laboureuse de nostre chastel et ville de Vaudémont, et que noz bonnes gentz, pour y avoir leurs vies et gouvernement, y ont et seuffrent grans paines et travaux parcequ'ilz n'ont nulz bois voisins ne-près d'eulx, là où ilz se puissent affouagier ne prendre bois ; et

(1) Ce qui sert à chauffer le four.

(2) Roville, village détruit, près de Vandelévillle.

aussy eu regard aus grans paines, travaux et périlz que nos dictz bonnes gens et habitans y ont eux et soustenus on temps passé et pour le fait de noz guerres, qui ont duré et continué l'espace de dix ans et plus, et aultres plusieurs raisons qui ad ce nous ont meü et meuvent ; eu sur ce meure déliberacion, et par grant conseil et advis ; adfin aussy que les dis habitans soient plus enclins à la garde de noz dicte ville et chastel, et pour la seurté d'iceulx, aus dictz nos bonnes gentz et habitans, pour eulx et leurs hoirs y demourans et résidens, avons donné et ottroyé de nostre grâce espécial, et par la tradicion de ces présentes lettrez donnons et ottroyons le bois que on dit le Chasnoy, en nostre dicte conté, ycelui bois séant entre Dommarie et Eumont, joindant à l'ung des deboutz des hoirs feu Ferry de Germeiney, et l'autre bout joignant au chemin qui va à Vandelainville (1), ainssy qu'il se comporte et estent, pour par eulx d'iceluy bois joyr et possider pour leurs aisancez et nécessités, y copper pour maisonner eulx allower, et en faire tous leurs bons, ainssy et pareillement que font et usent les aultres gentz des villes à eulx voisinez franchement et quittement, et sans riens rendre ou paier à nous, noz gruyers, maistres de noz bois de Hez (2), sergans, ne aultres officiers, héritablement, perpétuellement, et à tousjours mais sans rappel.

Si donnons en mandement à tous nos dessus dis officiers, justiciers, et aultres à qui il appartendra que de ceste présente grâce, don et ottroy, faeent, seuffrent et laissent les dessus dis habitans et leur hoirs et résidens joyr et user par la manière et condicion dessus dicte, car ainssy nous plait et volons qu'il soit fait.

En tesmoing de vérité, et adfin que ce soit chose tenue ferme et estable par nous, noz hoirs et successeurs, nous avons fait seeler ces présentez de nostre propre seel, faittes et données en nostre chastel de Joinville le vingtisme jour de cest présent mois de jung, l'an de grâce Nostre Segneur mil quatre cens et quarante et ung.

(Au dos est écrit) : Par Monseigneur le conte, etc. en son conseil.  
J. de Bourdon.

(Original parchemin des archives communales de Vaudémont, mesurant 238<sup>mm</sup>. de haut sur 297 de large ; le sceau manque, il était sur double queue de parchemin.)

*13 juin 1459.*

Ferry de Lorraine, conte de Vaudémont, seigneur de Rumigni, de

(1) Vandeléville, canton de Colombey.

(2) Ce mot revient deux fois, écrit chaque fois d'une façon différente dans l'acte suivant; nous ne savons comment l'interpréter.

Boves, de Jainville et sénéchal de Champagne, à tous ceulx qui ces présentes lettres verront, salut.

Savoir faisons que eu regart et considération par plusieurs et diverses fois à la situation et closure de nostre chastel et ville du dict Vaudémont, qui dès long temps a esté à noz hommez et subjectz, femmez, enfans et besteaux y demourans, résidens et estans, très pénable et grevable pour la haulteur, roches, montaignes là où elle est située, et que les dictz y habitans sont tenus de retenir la muraille et fortification du lieu que l'en nomme le plain de la dicte ville, et guetier d'icelui plain de nuit à certain nombre de personnes ; et meysmes qu'ilz n'ont nulz bois près d'eulx qui soient à eulx, ne dont ilz puissent user par usage ny autrement, et sont les vignes et fruiz estans autour d'icelle ville de Vaudémont et coste à l'environ par plusieurs années et continuélement saliz par les grans vens, froidures et gelées y resgnans plus que en autres lieux ; et ainsi les dictz habitans comme gens illec enfermés et vivans povrement, obstant que marchandise n'y a lieu ne resgne, par quoy plusieurs des y habitans, pour la grant paine et travail qu'ilz y ont rendu se sont absenté du lieu, et alé demourer en nostre dict conté et ailleurs, fuyans comme esclaves ; pour ces causes, et meysmes qu'ilz ont esté par maintes foiz asségez et travaillez par les ennemis de feu nostre très redoubté seigneur et père que Dieu absoille, là où ilz se sont grandement et victorieusement portés et maintenus comme vrays et léaux subjects, à iceulx habitans, demourans et résidens et qu'ilz vendront demourer et résider, noz homme on temps avenir, avons donné et donnons par ces présentes le chantoir (1) et pressoir à vins de Vaudémont, avec tout le droit, raison, action, profit, rencune et émolument du dit chantoir et pressoir, pour en joyr par eulx et chacun d'eulx, ensamble leurs hoirs et successeurs, héritablement, perpétuelement et à tousjours, et ainsi que noz prédécesseurs et nous en avons joy et joyssions au jour et datte de ces présentes, parmi ce qu'ilz sont et seront tenus pour et à tousjours d'icelui chantoir et pressoir retenir et maintenir en bon et souffissant estat, et d'icelui non prendre ne constituer sus plus grant débite et redevances que noz prédécesseurs et nous prenions sur ceulx qui y ont venu et vendront presser, et en la manière acoustumée, ce dont n'estoit par le consentement de nous et noz successeurs.

Et avec ce, et d'abondant, leur avons donné et donnons par ces dictes présentes une pièce de boix appelée le boix de Blossement, situé et

(1) Nous n'avons trouvé ce mot dans aucun glossaire.

assis en la fin de Dompmarie, contenant trente jours de terre et boix ou environ, ainsi comme il se contient de long et de large, entre les terres arrables du dict Dommarie d'une part, et le chemin de Hetz d'autre part, pour en joyr par les dictz habitans, leurs hoirs, successeurs, et ceulx y demourans héritablement et perpétuellement. Et affin que le dict boix se puisse maintenir en sa crussion, et qu'ilz en puissent mieulx user à leur singuler prouffit, leur avons donné et donnons par ces dictes présentes, de grâce espécial, congié, puissance et auctorité que par une personne ou deux par eulx esleuz, et dont nostre chastellain de Vaudémont prendra le serement, ilz puissent faire garder de jour et de nuit leur dit boix, prendre et appréhender toutes les personnes, chevaux, harnas et bestes à pied rond ou fourchu qui y seront trouvez, non demourans et résidans au dict Vaudémont, coppans, chargans et amenans oultre leur gré, congié et licence, et de les calengier (1) et condempner par nostre dict chastellain ou maire du dict Vaudémont à amende chascun et pour chascune fois, soit à col, chars, charettes ou brouettes, de cinq solz tournoix, ceulx qui y seront trouvez entre deux solaux (2) et pour nuit dix solz, pour icelles sommes et amendes prendre et lever à nostre prouffit, sur lesquelles amendes les dictz commis prendront le tiers ; mais se noz gruyers, maistre de Helz ou sergans de noz boix y trouvoient ou prenoient aucuns délinquans, de la prinse qu'ilz en feroient seroit valable, et seroient tenus le rapporter à nostre dict chastellain pour en faire comme dessus.

•

Lesquelz dons et transpors, tant pour nous, noz hoirs, successeurs et ayans cause, avons prommis et promettons avoir et tenir pour ferme et estable à tousjours.

En tesmoing de vérité, nous avons fait mettre nostre seel à ces dictes présentes. Donné en nostre chastel de Jainville le treizième jour de jung, l'an de grâce mil quatre cens cinquante neuf.

(Au dos est écrit) : Par monseigneur le conte, le bailli de Vaudémont et autres présens. Danyel.

(Original parchemin des archives communales de Vaudémont, mesurant 263<sup>mm</sup>. de haut sur 378 de large ; le sceau manque.)

(1) Accuser en justice. La forme habituelle est *chalengier*.

(2) Ou solanx, mot douteux.

LE BRIQUETAGE DE LA SEILLE, ET LES FOUILLES FAITES EN 1901, A L'OCCASION DU CONGRÈS D'ANTHROPOLOGIE DE METZ.

La question du briquetage de la Seille est un problème dont on a essayé de donner plusieurs solutions, mais elle était loin d'être résolue. Les arguments consistaient en hypothèses plus ou moins vraisemblables, mais aucune preuve sérieuse n'avait été apportée jusqu'ici. La Société d'histoire et d'archéologie de Metz, à l'occasion du Congrès d'anthropologie tenu en cette ville, au mois d'août dernier, a fait exécuter, à Salones et à Burthecourt, des fouilles considérables, qui ont permis de voir un peu plus clair dans cette question obscure (1). Une expérience intéressante a été faite, et, jusqu'à preuve contraire, les résultats paraissent concluants, ainsi que nous l'avons dit au cours de la discussion qui a suivi la visite du Congrès. La question posée était double : quelle est l'origine ; quelle était la destination du briquetage ?

Toute la partie du briquetage mise à nu, abstraction faite naturellement de la couche superficielle contenant des débris de tous les temps, ne me paraît pas antérieure à l'époque de Hallstatt. Les innombrables éclats de poterie recueillis sont identiques à ceux qui abondent en Lorraine, sur tous les emplacements de stations et dans les tumuli datant du Premier âge du fer.

Les couches profondes, c'est-à-dire celles qui sont situées en dessous de la profondeur de 3 mètres, atteinte par les fouilles, sont-elles antérieures à cette époque ? Nous ne le croyons pas.

La connaissance et la recherche du sel supposent un état de civilisation peu compatible avec ce que l'on sait

(1) Elles ont été exécutées sous l'habile direction de M. le D<sup>r</sup> Keune, conservateur du Musée de Metz.

aujourd'hui des populations néolithiques lorraines, vivant presque exclusivement de chasse et de pêche.

L'argument le plus sérieux invoqué en faveur de la haute antiquité du briquetage était tiré de la présence de nombreux vestiges attribuables à l'époque néolithique sur les hauteurs dominant la Seille entre Salone et Marsal. S'ils avaient été découverts à la surface du briquetage, l'argument serait sans réplique ; mais il ne s'ensuit pas de la présence de ces vestiges sur les hauteurs que les peuples néolithiques aient été attirés dans cette région par le voisinage des sources salées.

La topographie des lieux suffit, à elle seule, pour expliquer le choix des emplacements. Ils sont identiques à ceux où l'on retrouve en Lorraine des établissements humains de l'époque de la Pierre polie. Encore faudrait-il considérer les silex de la collection Merciol comme d'un âge aussi ancien, ce qu'on pourrait peut-être contester.

Quant à la destination du briquetage, le but de ses constructeurs nous paraît avoir été exclusivement la fabrication du sel. Cette opinion avait été émise en 1867 par M. Morey, devant l'Académie de Stanislas ; elle était basée sur un passage de Pline, argument de mince valeur, dont on ne se contenterait plus aujourd'hui, et bien moins probant qu'une expérience pratique.

Quel aurait été le procédé employé pour produire le sel ?

Il était des plus simples, et par conséquent d'autant plus vraisemblablement employé. Les morceaux de terre cuite, disposés suivant un certain ordre, étaient chauffés fortement au moyen d'un feu de bois, comme l'attestent les charbons et les cendres dans lesquels ils sont épars aujourd'hui, et ensuite arrosés d'eau salée à côté de la source même, pour éviter le transport.

Cela explique la présence des innombrables éclats de vases brisés, mêlés au briquetage : ceux-ci devaient servir pour recueillir l'eau salée, et recevoir le sel. Quelques-uns

portaient même, sur le bord de leur orifice, des crans faits avec le doigt, destinés à faciliter l'épandage de l'eau saturée de sel, en divisant le débit en plusieurs jets.

Le produit de l'évaporation se déposait sur les morceaux de briquetage, qu'il suffisait de gratter ensuite pour le recueillir.

Cette expérience, nous l'avions faite simplement à l'aide de morceaux de brique chauffés avec du charbon de bois. Elle a été exécutée sur place devant le Congrès d'une façon très ingénieuse avec des cylindres façonnés suivant le modèle de ceux du briquetage, avec de la terre prise dans le sol même. Ils avaient été disposés en forme de grille : les longs étaient maintenus rigides au moyen de plantes aquatiques prises dans la pâte, comme on l'observe dans les cylindres antiques. Les autres, assez semblables à de grossiers petits cubes, servaient de supports aux traverses. Celles-ci étaient placées parallèlement par lits, au nombre de quatre, disposés de façon à ce que les traverses de l'un soient placées en croix sur les traverses de l'autre. Cette disposition permettait à la flamme d'un feu de bois, entourant l'appareil, d'en lécher toutes les parties, de les cuire en les portant à une haute température. Dès que la chaleur était suffisante, on arrosait la terre cuite avec de l'eau salée et l'on voyait le sel se déposer à sa surface sous forme d'un enduit blanchâtre.

L'évaporation par le feu présentait l'avantage d'assurer en tout temps la production du sel à l'encontre de l'évaporation par la chaleur solaire, possible seulement, dans les marais salants actuels, entre les mois de mai et septembre, mais surtout pendant les grandes chaleurs de juin et de juillet.

Les eaux provenant des sources salées sont ici très saturées de sel ; aussi même avec ce procédé primitif, le travail était très rémunérateur.

On pourrait objecter qu'en traitant l'eau de mer par le

même procédé on obtiendrait un assez piètre produit, mais on ne saurait comparer l'eau de mer à celle de ces sources. C'est en traversant des bancs de sel gemme que l'eau de source se charge de sel ; aussi à l'encontre de ce qui se produirait pour de l'eau de mer, le résidu de l'évaporation est du chlorure de sodium presque pur.

L'expérience de Burthecourt a montré que les morceaux de terre cuite deviennent rapidement inutilisables, et peuvent à peine servir trois ou quatre fois.

Cela explique l'accumulation sur certains points de quantités considérables de briquetage.

Cette accumulation était-elle intentionnelle ou le résultat de la négligence ? Il est certain que le besoin devait se faire sentir de protéger les sources salées contre l'envahissement progressif et d'autant plus considérable du marais, que le sol était sans cesse piétiné par les gens qui venaient recueillir l'eau, aux points d'émergence des sources. Les morceaux de briquetage, devenus inutiles, constituaient des matériaux tout trouvés, sur place même, pour être employés à la consolidation du sol.

S'il se fût agi de fondations placées en plein marécage pour y asseoir des habitations dans le genre des palafittes, et si les îlots de briquetage ont été habités à demeure, comment expliquer qu'on ne retrouve à leur surface, pour ainsi dire, aucuns vestiges de l'industrie humaine, autres que des poteries et des débris de cuisine ?

Mais surtout, comment expliquer que le briquetage se trouve localisé exclusivement sur le point d'émergence des sources salées, dans la seule vallée de la Seille ?

J. BEAUPRÉ.



LA FAMILLE DES MÉDECINS CALLOT (*suite*) (1).

Arrivons à *François-Joseph Callot*

C'est à lui qu'il faut attribuer, en 1737, une mention de gages de « Callot », médecin ordinaire du duc (B. 1761). Nous le voyons aussi affilié à la « Confrérie de l'Adoration perpétuelle du très-Saint-Sacrement », établie (1721) en la paroisse Saint-Sébastien ; dans le registre, pour 1733-1738, où sont inscrits les noms des confrères et consœurs, on remarque celui de « François-Joseph Callot, médecin du duc François III » (*Invent. somm.*, G. 1084).

Dans sa *Biographie de Lorraine*, Michel a consacré à ce personnage l'article suivant où il le rattache, par erreur, à la famille de Jacques Callot (2).

« CALLOT, *François-Joseph*, petit-neveu du célèbre graveur, docteur en médecine de l'université de Montpellier, agrégé en la faculté de Pont-à-Mousson, médecin ordinaire du duc Léopold, puis du duc François, né à Nancy en 1690 (3). Il a publié plusieurs ouvrages qui attestent des connaissances, des vues sages, étendues, et qui prouvent son zèle et son attachement à ses souverains et à son pays ; savoir : *Dissertations sur la maladie Diabété*, et sur la médecine, 1715 (4) ; *Discours aux ouvertures des assemblées des directeurs*, 1724, 1727 et 1729 (5) ; *Stances à*

(1) Voir *Bulletin mensuel Soc. d'archéol. lorr.*, numéros d'avril, p. 88, de juillet, p. 146 et d'août p. 183.

(2) Dom Calmet, *Bibliothèque lorraine*, est tombé dans la même erreur.

(3) Dom Calmet, *o. c.*, Fr.-Ch. Callot et J.-B. Simonin précisent : le 13 mai 1690 ; voir J.-B. Simonin père, *Esquisse de l'histoire de la médecine et de la chirurgie en Lorraine...*, dans les *Bulletins de la Soc. d'archéol. lorr.*, 1838, p. 152 ; et, sur des ouvrages du même, *ibid.*, p. 104, 118, 139.

(4) Ce sont deux ouvrages différents ; cf. Simonin, *l. c.*, p. 104.

(5) Il s'agit des directeurs du bureau des pauvres de Rosières-aux-Salines : v. plus loin l'extrait de Fr.-Ch. Callot.

Mgr le prince Charles, 1732; l'Idée et le triomphe de la vraie médecine, 1742; Apothéose de la maison de Lorraine, etc., 1744. »

La Généalogie le fait connaître dans les termes suivants, que j'abrège :

« François-Joseph Callot, docteur en médecine de l'université de Montpellier, et docteur agrégé en la faculté de Pont-à-Mousson, est né à Nancy le 13 mai 1690.

« S'étant distingué dans deux concours en 1720 et 1722, pour deux chaires de professeurs en ladite Faculté, le duc Léopold lui donna des lettres-patentes de son médecin ordinaire et y ajouta une gratification. Il l'établit ensuite, par brevet, médecin stipendié de Rosières-aux-Salines, avec une pension de 600 livres. En novembre 1726, une maladie maligne s'étant répandue dans le territoire de Saint-Dié, il y fut envoyé de la part de Son Altesse, qui fit fournir en même temps tous les secours, et la maladie fut heureusement terminée. En 1729, le duc François III le choisit pour son médecin en second, avec une pension de 900 livr. »

En 1737 il vint à Nancy. — « Etant directeur du bureau des pauvres de Rosières, il prononça plusieurs discours aux ouvertures des assemblées des directeurs, qui ont été imprimés... »

Il « épousa : 1<sup>o</sup>, par acte du 5 décembre 1720, Marguerite Didier (1), dont il n'eut pas de lignée ; 2<sup>o</sup>, par acte du 26 juin 1745, Jeanne-Françoise Camerlander, fille de feu François Camerlandez (2), capitaine des chasses et plaisirs

(1) Je n'ai aucun renseignement sur la famille de Marguerite Didier. Plusieurs familles de ce nom ont été anoblies ; mais il est probable que, si Marguerite avait appartenu à l'une d'elles, Fr.-Ch. Callot l'aurait su et l'aurait dit.

(2) Ici et ailleurs, l'auteur varie entre ces deux orthographes : *Camerlander* et *Camerlandez*. — Je n'ai pas de renseignements sur cette famille.

du roi de Pologne, et de Claude-Françoise Dieudonné.  
Mort le 13 mars 1780 (1). »

Noël possédait un ouvrage de Callot daté de 1715, différent de ceux qui ont été déjà mentionnés :

« Regio Lotharingiæ et Barri Duci Hierosolymæ Regi, etc., Leopoldo primo Patriæ Patri, plebis protectori, populorum fœlicitati se, suaque commendat et dicat humillimus, obsequentissimus, et addictissimus subditus, Franciscus Josephus Callot, Nanceianus, almæ Universitatis Medicinæ Mospeliensis doctor ordinarius. Nanceii, Charlot, 1715, 38 pages petit in-4° (2). »

De même, Noël mentionne, daté de 1727 :

« Discours pour la clôture du premier triennal du bureau pour les pauvres, prononcé dans la salle de l'Hôtel-de-Ville de Rosières-aux-Salines, le 9 février 1727, par le sieur François-Joseph Callot, docteur en médecine. etc. Nancy. Midon. 1727. » Noël ne spécifie pas le format, mais l'opuscule était rangé dans un « recueil in-4° (3). »

La publication de 1732, indiquée par Michel, est citée par Dom Calmet : « Stances à Monseigneur le Prince Charles; voyez la Clef du Cabinet. 1732. Mars, pag. 169 (4). »

Celle de 1742 paraît avoir eu deux éditions simultanées, l'une à Commercy, l'autre à Nancy (5) :

1. L'idée et le triomphe de la vraie médecine en forme

(1) Fr.-Ch. Callot, o. c. — L'acte mortuaire (paroisse Saint-Sébastien) est mentionné dans les *Archives de Nancy*, t. III, p. 340 : « 1780. 13 mars. François-Joseph Callot, écuyer, docteur agrégé ès facultés de médecine de Montpellier et de Pont-à-Mousson, médecin aulique des anciens ducs de Lorraine et leur pensionnaire, âgé de près de 90 ans.

(2) Noël, *Catalogue*, n° 5675.

(3) Noël, *Catalogue*, n° 5708.

(4) Dom Calmet, o. c.

(5) Le nombre de pages est le même et l'on pourrait penser que le titre seul fut changé; toutefois, le *Catalogue* Favier note l'édition de Commercy comme étant in-8° (Noël met in-12) et celle de Nancy comme étant in-12.

d'apologie. Ouvrage non seulement curieux et instructif, mais encore utile et profitable, tant au public qu'à ceux qui veulent connaître de la médecine, par M. Callot, docteur en médecine de l'Université de Montpellier, cy-devant conseiller-médecin-aulique et pensionnaire de Leurs Altesses Royales de Lorraine, dédié à S. A. Serenissime Madame la Princesse (1). *Commercy, Henry Thomas, 1742, in-8°, xxiii-184 pages* (2).

2. Le triomphe de la médecine, ou l'idée de la vraie médecine, en forme d'apologie. *Nancy, François Midon, 1742, xxiii-184 pages, in-12* (3).

Noël possédait aussi l'*Apothéose* de 1744 :

« Apothéose de la maison de Lorraine, précédée de la Noce champêtre, pastorale héroïque en forme de ballet et de petit opéra, pour le jour du mariage de S. A. S. le prince Charles de Lorraine (4) avec la Sérénissime archiduchesse Marie-Anne d'Autriche, dédiée à l'auguste sang réuni de ces deux illustres maisons, par M. Callot, D. M. (5). *Commercy, Thomas, in-4.*

« L'épître à S. A. Madame est datée du 1<sup>er</sup> janvier 1744 (6). »

Enfin un opusculé en vers, de 1763 (2<sup>e</sup> édit.), est noté dans le catalogue Noël et dans celui de la Bibliothèque de Nancy :

Moyens de conserver sa santé, de prolonger ses jours, de parvenir à une heureuse vieillesse, et à une bonne fin, par un régime convenable et une vie régulière, exposés en

(1) La princesse Charlotte, fille du duc Léopold.

(2) J. Favier, *Catalogue*, n° 9745 ; Noël, *Catalogue*, n° 5627 ; Simonin, *l. c.*, p. 139.

(3) J. Favier, *Catalogue du Fonds lorrain de la Bibliothèque municipale de Nancy*, n° 9746.

(4) Le prince Charles-Alexandre, fils du duc Léopold.

(5) Ces deux lettres, *D M*, signifient sans doute : *Docteur Médecin*.

(6) Noël, *Catalogue*, n° 4476. — Le mariage eut lieu le 7 janvier : Viton, *Hist. géneal. des Maisons souveraines de l'Europe*, 1812, t. II, 2<sup>e</sup> partie, p. 179.

abrégé, par M. F. Callot, docteur en médecine de l'université de Montpellier, etc., 2<sup>e</sup> édition, revue, corrigée et augmentée par l'auteur, etc. *Nancy, Haener, 1763*. In-4 de 16 pages (1).

Noël ajoute : « Les moyens et les conseils sont donnés en vers passables. Nous aimons à penser que l'auteur était meilleur médecin que poète. Le nom de l'auteur (2), bien plus que le mérite de l'ouvrage, fait rechercher cette production, qui est fort chère. »

Le Dr Simonin signale de Callot : « Deux dissertations latines, l'une sur le diabète et l'autre sur la médecine (3) ». Ce sont probablement les productions de 1715 que Michel cite en premier lieu.

Puis, Simonin mentionne encore un « Traité manuscrit sur l'art de conserver la santé par l'usage des choses dites *non naturelles* (4) ».

Tels sont les renseignements que j'ai trouvés sur la bibliographie de F.-J. Callot.

La Généalogie donne à François-Joseph Callot deux enfants : Charles-Léopold et Françoise-Charlotte-Joséphine. Celle-ci « est née le 17 et a été baptisée le 18 avril 1746, sur la paroisse St-Sébastien de Nancy. »

« François-Charles Callot, écuyer..., né le 30 avril 1748 (5),

(1) Noël, *o. c.*, n° 6526, et Favier, *o. c.*, n° 9747.

(2) Cette remarque donne à penser que Noël partageait l'erreur générale et considérait Fr.-Jos. Callot comme appartenant à la famille de Jacques Callot.

(3) J.-B. Simonin, *o. c.*, p. 104.

(4) J.-B. Simonin, *o. c.*, p. 118.

(5) L'acte de baptême est mentionné dans les *Archives de Nancy*, t. III, p. 283 : 1748. — 30 avril. François-Charles, fils de noble François-Joseph Calot (Callot), docteur en médecine, ci-devant médecin aulique de LL. AA. RR. de Lorraine et pensionnaire actuel de S. M. I. — D'après un registre de l'Université de Pont-à-Mousson, pour 1770-1771, renfermant l'« Inscription des noms des étudiants de la Faculté de droit », l'*Inventaire sommaire des Archives départementales* mentionne : « Charles-François Callot, de Nancy » (D. 36).

avocat au Parlement (1), a assisté à l'acte mortuaire du sieur son père, du 13 mars 1780, et a fait le dépôt de ses titres entre les mains de M<sup>e</sup> Berment en 1780. »

C'est lui qui a fait imprimer la *Généalogie de 1823*; il a publié aussi un *Traité divers pour un gouvernement purement monarchique*, par Fr.-Ch. Callot, écuyer, ancien avocat à la Cour, séant à Nancy. — Nancy, C.-J. Hissette, 1823, in-8°, vi-86 pages (2).

Le *Catalogue* du Fonds lorrain mentionne aussi de lui cet opusculé, antérieur à la Révolution :

« Projet de constitution pour le notariat..., par François-Charles Callot, citoyen de Nancy. *S. l., n. n.*, 1792. 22 pages in-8° (3). »

Toutes les mentions de l'*Inventaire sommaire des Archives départementales* que j'ai citées dans cet article avaient été indiquées, à la table des noms de personnes, comme se rapportant à un seul individu; on voit qu'il conviendrait d'y distinguer : 1<sup>o</sup> François Callot, de Portieux, anobli en 1662, mort en 1689; 2<sup>o</sup> François I<sup>er</sup> Callot, médecin à Nancy; 3<sup>o</sup> son fils, apparemment, François II, premier médecin et opérateur du duc Léopold, mari de Françoise Joanne, mort avant 1738; 4<sup>o</sup> enfin, le fils probablement de ce dernier, François-Joseph, né en 1690, docteur en médecine de l'Université de Montpellier, médecin ordinaire des ducs Léopold (1720) et François, auteur de plusieurs ouvrages, et qui vivait encore en 1763.

François-Charles Callot, avocat, fils de ce dernier, a été très incomplètement informé sur François Callot, l'anobli de 1662. Non seulement, il l'a confondu avec François, neveu de Jacques Callot, mais il n'a connu ni son anoblis-

(1) Il est dit, dans le texte de la brochure : « reçu avocat à la Cour de Nancy, le 7 septembre 1772. »

(2) Cf. Favier, *Catalogue*, n° 2476.

(3) J. Favier, *o. c.*, n° 9748.

sement, ni l'alliance indiquée dans le *Nobiliaire*, ni l'époque de sa mort. Il ignorait l'existence de l'épithaphe encastree dans le mur de l'hospice Saint-Julien : cette épithaphe paraît avoir été citée pour la première fois par l'abbé Guillaume; toutefois il l'avait si défectueusement transcrite et si mal expliquée, que l'on pouvait bien encore la considérer comme inédite.

LÉON GERMAIN.

LA PARENTÉ DE HENRI II, DUC DE LORRAINE, AVEC CATHERINE  
DE BOURBON, SA PREMIÈRE FEMME

Chacun sait combien autrefois l'Eglise était sévère sur les empêchements matrimoniaux résultant de parenté. La loi ecclésiastique défend le mariage entre parents jusques et y compris le quatrième degré, ce qu'il faut entendre par la quatrième génération issue de l'ancêtre commun. Pour être certain qu'il n'y ait point de parenté à ce degré, il faudrait donc, — ce que, de nos jours, beaucoup de personnes seraient embarrassées de faire, — établir les seize quartiers de chacun des intéressés et y prouver l'absence d'un ancêtre commun.

Parmiles difficultés que la Cour romaine vit au mariage de Henri de Lorraine, alors marquis de Pont-à-Mousson, puis duc de Bar, avec Catherine de Bourbon, sœur du roi Henri IV, la constatation de « trois et quatre degrés de consanguinité (1) » fut jugée l'une des plus importantes, à côté de celle qui résultait de la différence de religion.

Or, dans un remarquable travail sur ce fameux et regrettable mariage, que M. L. Davillé vient de publier dans les *Annales de l'Est* (2), cette parenté n'a pu être établie.

Pour la trouver, je me suis attaché à dresser les quar-

(1) V. la note suivante.

(2) L. Davillé, *Le mariage de Catherine de Bourbon (1599-1604)*, dans les *Annales de l'Est*, juill. 1901. Voir p. 413, notamment la note 4.

tiers des époux et j'ai reconnu qu'elle provient d'une descendance commune de Charles, comte d'Angoulême, et de Louise de Savoie. La filiation suivante la fera saisir et sera, je crois, vue avec intérêt.

CHARLES DE FRANCE-ORLÉANS, COMTE D'ANGOULÊME  
Epouse LOUISE DE SAVOIE

|      |                                                        |                                                  |
|------|--------------------------------------------------------|--------------------------------------------------|
| I.   | FRANÇOIS I, roi de France<br>Ep. MARGUERITE D'AUTRICHE | MARGUERITE D'ANGOULÊME<br>Ep. HENRI II D'ALBRET  |
| II.  | HENRI II, roi de France<br>Ep. CATHERINE DE MÉDICIS    | JEANNE D'ALBRET<br>Ep. ANTOINE DE FRANCE-BOURBON |
| III. | CLAUDE DE FRANCE<br>Ep. CHARLES III, duc de Lorraine   | CATHERINE DE BOURBON                             |
| IV.  | HENRI II, duc de Lorraine                              |                                                  |

On le voit : il y a bien trois degrés d'un côté et quatre de l'autre ; la Cour romaine était exactement renseignée (1).  
L. GERMAIN.

DOCUMENT SUR LA MORT DE CHARLES LE TÊMÉRAIRE

En la séance du 13 mai 1900, M. Mugnier, président de la Société savoissienne d'histoire et d'archéologie, a fait une communication dont l'extrait suivant du procès-verbal intéresse la Lorraine :

« M. Mugnier signale... la découverte qu'il a faite, dans de vieux papiers des archives du Sénat de Savoie, de deux

(1) Le « *Châtel Mavoir* situé à Bar-le-Duc », que M. Davillé (*l. c.*, p. 393) cite comme ayant fait partie du douaire de Catherine de Bourbon, n'a jamais existé. Cette désignation erronée vient d'une faute d'impression de l'*Hist. de Lorr.* de Dom Calmet (2<sup>e</sup> édit, t. VII, col. ccccxli) ; au lieu de *Châtel Mavoir*, et pour prix dudit Bar, il faut évidemment lire : *Châtel, manoir et pourpris dudit Bar*. — J'emprunte cette rectification, en abrégant, au *Bulletin mensuel de la Soc. des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc*, n° du 30 sept. 1901, p. LXXX.



documents historiques importants en langue française. Le *premier* consiste en dix pages (sur quinze environ) de la relation de la mort de Charles le Téméraire sous les murs de Nancy le 6 janvier 1477. Cette relation est connue sous le nom de *la desconfiture de Mgr de Bourgogne faite par Mgr de Lorraine* ; elle a été publiée, notamment, dans les *Preuves* de Comines (*tome III*), suivant un manuscrit de la Bibliothèque Nationale, par Lenglet du Fresnoy. Le manuscrit de Chambéry, qui paraît être postérieur de très peu à l'événement, offre sur celui de Paris quelques variantes et indique diverses courtes interpolations placées dans celui ci pour expliquer le sens des passages qui n'avaient pu y être lus d'une façon certaine. Il faudra donc comparer les deux manuscrits (1). » L. G.

---

#### DONS AU MUSÉE LORRAIN.

---

Par MM. France, Lanord et Bichaton, entrepreneurs :  
Pierre commémorative trouvée dans les fondations d'une  
maison de la rue Saint-Georges, refaites pour les nouvelles  
constructions du Crédit Lyonnais.

AM † NO  
CETTE PIER  
A ETE POSE PAR  
JOSEPH MAYER  
FILS DE GEORGE  
MAYER HEDVC  
DE S. A. R. I  
1726.

— M. Nicolas, avocat : Casse-noisette en fer, trouvé  
dans les fossés du château de Tonnoy.

— M. Maringer, maire de la ville de Nancy : Taques de  
cheminée aux armes de Lorraine.

(1) *Mémoires et documents publiés par la Société savoisienne d'histoire et d'archéologie*, t. XXXIX, p. xc : Séance du 13 mai 1900.

Par M. Ch. Authelin, préparateur du laboratoire de géologie, à la Faculté des sciences de Nancy : Monnaie romaine, en argent, d'Antonin, trouvée à Vaudeville, près Haroué.

— La Ville de Nancy : Sept motifs de sculpture, provenant des fenêtres du Pavillon de Stanislas (Hospice Saint-Julien). Inscription sur marbre provenant du fronton du même pavillon :

*Pater meus  
et mater mea dereliquerunt me ;  
Dominus autem assumpsit me.*

*Psalm. 26.*

*Vers. 16.*

— Anonyme : Brevet de barbier et perruquier accordé par Stanislas à Nicolas Dubut, pour exercer cette profession dans la ville de Nancy, du 20 mars 1737. Parchemin signé : *Stanislas rex.*

---

## ACQUISITIONS

---

Taques de cheminée : 1<sup>o</sup> Aux armes de France ; 2<sup>o</sup> aux armes de Lorraine, d'Antoine de Stainville et de Françoise de Montpezat, sa femme ; au milieu, dans une couronne : IHS ; 3<sup>o</sup> Adam et Eve.

---

## ERRATUM

### *Armoiries des comtes de Genep.*

Dans ma petite étude sur deux panneaux représentant deux épisodes de la vie de saint Norbert, j'ai donné en note les armoiries des comtes de Genep desquels était issu saint Norbert. Une coquille s'est glissée dans la description de ces armoiries. C'est *forces* qu'il faut lire, et non *fascés*. Rappelons que les comtes de Genep portaient : *d'argent au sautoir de gueules, cantonné de quatre forces de sable, la pointe en bas.*

EDMOND DES ROBERT.

---

*Pour la Commission de rédaction : Le Président, L. QUINTARD.*

Nancy. — Imprimerie A. Crépin-Leblond, 21, rue Saint-Dizier (passage du Casino).

**BULLETIN MENSUEL**  
DE LA  
**SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE**  
ET DU  
**MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN**

---

1<sup>re</sup> ANNÉE. — NUMÉRO 11. — NOVEMBRE 1901.

---

**Procès-verbal de la séance du vendredi 2 août 1901.**

PRÉSIDENCE DE M. L. QUINTARD, PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

**Communication.**

Le Président dépose sur le bureau le programme du 40<sup>e</sup> congrès des Sociétés savantes, qui s'ouvrira, à la Sorbonne, le 1<sup>er</sup> avril 1902.

**Nécrologie.**

Il est donné avis du décès de M. Gaston Save, l'un de nos plus érudits confrères.

**Distinctions honorifiques.**

M. le Recteur Gasquet a été nommé officier de la Légion d'honneur ; M. Ch. Pfister, chevalier.

**Admissions.**

MM. Charles Gérard et Henri Dufour sont admis en qualité de membres titulaires.

Ouvrages offerts à la Société.

*Dictionnaire historique des rues de Lunéville, 1900-1901*, par M. Émile Badel ; Lunéville, Imprimerie nouvelle, 1901, in-8° de 142 pages.

*L'art religieux à l'exposition rétrospective du Petit Palais en 1900*, par M. l'abbé A. Bouillet ; Paris et Caen, 1901, in-8° de 71 pages, avec 36 planches.

*Cartulaires de l'abbaye de Molesme*, positions de thèse pour le diplôme d'archiviste-paléographe, par M. Jacques Laurent. Mâcon, Protat frères, 1901, 8 pages in-8°.

*Une excursion dans le nord de la Meuse et aux ruines d'Orcal*, par M. H. Lefebvre. (Extrait du *Bulletin mensuel de la Société d'archéologie lorraine*, juin 1901 ; 13 pages.)

Travaux et Lectures.

M. Henri Levallois donne un aperçu de ses *Recherches sur les débuts du règne du comte Édouard I<sup>er</sup> de Bar*, étude destinée au *Bulletin*.

M. H. Lefebvre continue la lecture de son travail sur les *sires de Pierrefort*.

---

MÉMOIRES

---

SENTENCE ARBITRALE PRONONCÉE PAR RENÉ II EN 1488.

Tout le monde sait que saint Louis rendait en personne la justice à ses sujets sous le chêne de Vincennes, et l'on admire avec raison qu'un prince aussi puissant n'ait pas dédaigné de consacrer à des affaires privées une partie de ce temps que réclamaient les affaires publiques. Il est bon de montrer qu'en Lorraine, deux siècles plus tard, un de nos ducs les plus justement célèbres, René II, agissait de même, pour maintenir dans son duché la paix et y faire régner l'équité.

En 1488, un litige s'était produit entre la communauté de Praye, du comté de Vaudémont, et la communauté voisine de Saint-Firmin, appelé à cette époque Sainct-Fremy, au sujet des limites de leurs bans respectifs et du règlement de la vaine pâture. Les gens de Saint-Firmin adressèrent une requête au duc qui délégua des commissaires pour interroger les deux parties, entendre leurs arguments, les peser, et travailler à « pacifier et appaiser les dictes parties ». Mais, soit maladresse, soit manque de prestige, les commissaires ne réussirent pas dans leur mission conciliatrice : c'étaient Henri de Marches, chevalier, Philippe de Frainel, écuyer, les procureurs et clercs jurés de Mirecourt et du comté de Vaudémont.

Alors, René II intervint personnellement : le 1<sup>er</sup> septembre 1488, « de sa grace et boinvolance », il se transporta sur le lieu du litige, accompagné de plusieurs de ses conseillers, savoir (1) : le bâtard de Calabre ; Thomas de Pfaffenhofen, chevalier, sénéchal de Lorraine ; Jean Wisse, écuyer, bailli de Nancy ; Henri de Ligniville, chevalier, bailli de Vosges ; Henri de Marches, chevalier ; Philippe de Frainel, écuyer ; Petit-Jehan de Vaudémont, et plusieurs autres. En présence de tous ces hauts personnages, les procureurs de Mirecourt et du comté de Vaudémont exposèrent l'affaire ; puis les habitants des deux villages déclarèrent accepter d'avance la sentence qui serait rendue par leur souverain. Et alors le duc, « pour mettre paix entre les dictes parties des dicts différens, par l'avis et meure délibération de son conseil », prononça un jugement qu'il est inutile de reproduire, car il est assez long, et a un intérêt purement local.

Ce jugement se termine ainsi : « et pour ce que toutes les choses dessus dictes soient plus fermes et estables

(1) La plupart des personnages dont les noms suivent sont cités dans les *Commentaires* de Lepage sur la *Chronique de Lorraine* ; nous y renvoyons.

pour tousjour maix, mon dict seigneur a ordonnei que lettres en soient faictes et doublées pour les deux parties, seelées auttentiquement des seels des tabellionnaiges des dicts Mirecourt et contei de Vauldémont ». Et aussitôt, Clasquin Bertin, clerc juré et tabellion de Mirecourt et Jean Simon, clerc juré et tabellion du comté de Vaudémont, « ottempérant à l'ordonnance de nostre dict très redoubtei et souverain seigneur, monseigneur le duc », rédigèrent un acte authentique, qui porte la date du 6 septembre 1488, le signèrent et y mirent les sceaux de leurs tabellionnages en présence de plusieurs témoins appelés spécialement pour la circonstance, entre autres Jean de Houdreville, lieutenant du comté de Vaudémont, et Nicolas Werry, de Mirecourt, procureur du bailliage de Vosges. Cet acte se trouve encore aujourd'hui dans la liasse FF. 1 des archives communales de Praye-sous-Vaudémont (canton de Vézelize). C'est une belle pièce de parchemin dont les sceaux ont été enlevés ou brisés, mais les signatures des tabellions accompagnées de paraphes savants suffisent à établir son authenticité.

N'est-il pas touchant de voir un prince qui avait joué et jouait encore un rôle si considérable dans la politique générale de son temps, se déranger pour venir étudier sur place un débat d'importance assurément bien minime entre deux humbles villages de ses états, et faire servir son influence et son prestige à pacifier leur querelle ? Cette façon d'agir n'est-elle pas d'un souverain vraiment débonnaire et paternel, ami des pauvres gens, qui veut leur épargner des dépenses inutiles, tout en éloignant les motifs de haine et de discorde ?

Un exemple qui venait d'aussi haut ne pouvait pas rester infécond : l'année suivante, Praye était en contestation, encore au sujet de la vaine pâture, avec un autre village limitrophe, Forcelles-Saint-Gorgon. Et alors, « considérant les grandes volutions de procez et plusieurs autres dépens

et dommages et autres rancunes à l'occasion du dict débat et différent que se pouvoit ensuire entre les dittes parties, et pour parvenir à une bonne paix, union et concorde », les habitants élirent des arbitres, trois de chaque communauté, qui arrangèrent l'affaire par une sentence en date du 11 juin 1489 (1).

Un peu plus tard, en 1536, c'est avec Chaouilley que Praye est en litige, toujours pour le même motif ; les intéressés recourent encore à un arbitrage, « à la remonstrance de plusieurs gens de bien, leurs amys et bienveillans, que c'estoit chose mal séante aux villes voisines se playdoier les unes aux aultres ensemble, que leur dit différent n'estoit de grosse conséquence pour mouvoir et intenter ung tel procès ruineux et costangeux (2) ».

On ne pouvait mieux dire, et René II, semble-t-il, avait fait école dans ce coin de terre lorraine.

E. DUVERNOY.

---

#### TAQUE DE FOYER AUX ARMOIRIES DU DUC CHARLES III (3).

La riche collection de plaques de foyer, — de *taques* comme nous disons en Lorraine et comme nous y autorise Littré, — est l'une des curiosités les plus locales et les plus populaires du Musée historique lorrain. Tout visiteur s'intéresse à cette série de sujets variés, partant de la première moitié du xvi<sup>e</sup> siècle pour arriver jusqu'au xix<sup>e</sup>, et les étrangers sont frappés des produits singuliers, souvent artistiques, d'une industrie qui a toujours été importante dans notre province : la fonderie des métaux.

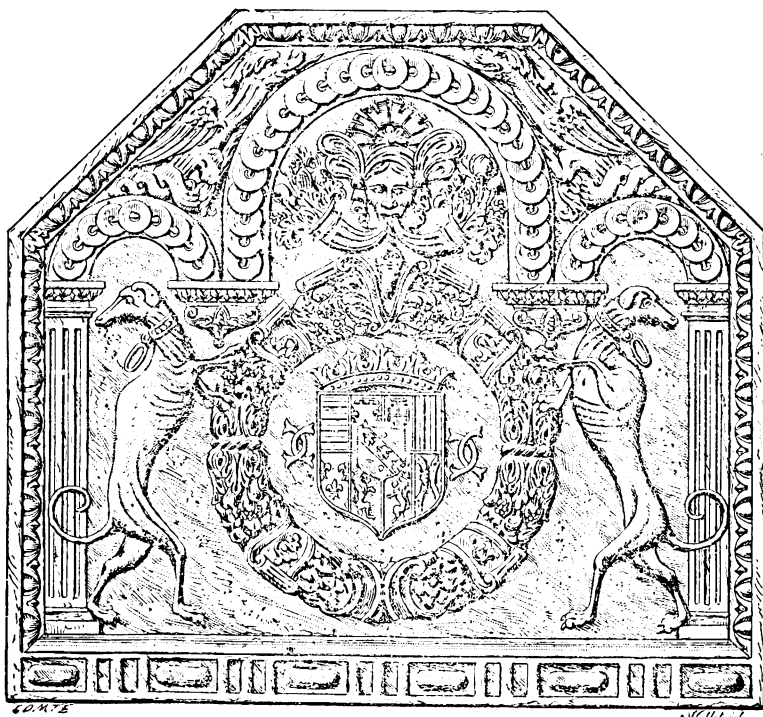
(1) Arch. communales de Praye, FF. 2, copie du xviii<sup>e</sup> siècle.

(2) *Ibid.*, FF. 3.

(3) Le principal de cet article a déjà été donné par moi dans la *Lorraine Artiste*, 1892, p. 130, avec une planche photocollographique de la taque. En outre, cette planche a été jointe aux exemplaires tirés en grand papier, du *Catalogue* du Musée lorrain publié en 1893 par L. Wiener.

Il y a bien des années, avant la propagation des moyens de reproduction photographique à prix modérés, j'avais fait graver quelques-unes des taques qui m'occupaient particulièrement ; je désirais alors publier un catalogue de la collection ; mais son accroissement rapide et d'autres soucis plus urgents m'ont fait laisser ce projet de côté. Toutefois ces gravures sont très exactes et je crois qu'il ne sera pas dépourvu d'utilité de les faire paraître, l'une après l'autre, au fur et à mesure que les circonstances le permettront.

A tout seigneur, tout honneur. Je commencerai par une



taque présentant le blason ducal au moment de l'apogée de la Lorraine, c'est-à-dire au dernier quart du xvi<sup>e</sup> siècle.



Les armoiries de notre « grand duc » Charles sont, en effet, les premières de la Maison de Lorraine que nous offrent les taques. Celle que je publie ici (1) forme en même temps un beau spécimen des produits livrés par les anciennes forges de Cousances (2). On ne peut guère douter que cette plaque de foyer en provienne, tant est grande sa similitude avec d'autres qui portent le nom de ce lieu ; j'en ai étudié l'une dans le *Bulletin monumental* (3), et je me permettrai d'y renvoyer le lecteur qui voudrait avoir plus de détails sur le sujet. La description serait identique, sauf deux ou trois centimètres de différence dans les dimensions, le changement des armoiries, et la décoration des écoinçons supérieurs : sur ceux de la taque Bassompierre-Radeval, on voit des cartouches très simples, avec les inscriptions : DE COUSANCE — CE 3<sup>e</sup> AP. (4) 1581 ; tandis que, sur celle de Charles III, ce sont deux chimères, dans le goût du temps.

A part les armoiries et peut-être ces chimères, il s'agit évidemment d'un cadre *omnibus*. La grande couronne de feuillage entremêlé de volutes appartient au genre des *chapeaux de fête* ou de *triomphe* (5), fort usités à cette époque, et qui, à défaut d'ornements héraldiques extérieurs, entourent très généralement les écussons ; sur les côtés, les lévriers *supports* (comme on dit en blason) sont

(1) Voir L. Wiener, *Catalogue du Musée lorrain*, 1895, p. 221, cote 1403. « Don de M. Léopold Quintard. » Le *Catalogue* de 1887, p. 192, n° 1015, donne en outre les dimensions : « Hauteur 0,86 ; largeur 0,91. »

(2) Sans doute Cousances-aux-Forges, canton d'Ancerville (Meuse).

(3) Année 1888, tiré à part : *Plaque de foyer aux armes de Christophe de Bassompierre et de Louise de Radeval* ; Caen, 1888, in-8, 25 p., 1 pl. — J'ai reproduit la figure dans le *Journal Soc. d'archéol. lorr.*, 1896, p. 156.

(4) *Avril*, orthographe vicieuse du xvi<sup>e</sup> siècle, pour *avril*. Les grammairiens de l'époque avaient voulu rétablir le *p d'aprilis*, sans réfléchir à sa transformation naturelle en *v*. — C'est par suite de la même erreur que l'on écrit, à Nancy, *Epre* au lieu de *Evre* (*Aper*).

(5) V. *le Lit du duc Antoine...* ; Nancy, 1895, p. 25.

un symbole de fidélité ; au-dessus, le fleuron, à masque féminin, rappelle les ornements analogues employés par l'architecture et la typographie contemporaines. Le tout est placé au-dessous d'une triple arcade, dont l'arc central est beaucoup plus important que les autres et dont les extrémités reposent sur des pilastres cannelés. La plaque forme un rectangle à pans supérieurs coupés en biais.

L'attribution héraldique est amplement déterminée par l'écusson aux armes *pleines* de Lorraine, surmonté de la couronne ducale et accosté de deux monogrammes, composés chacun de deux C enlacés, l'un en sens inverse. Ce monogramme fut repris par le duc Charles IV, dont le règne a commencé en 1624 ; mais le groupe auquel se rattache la taque en question la fait remonter aux environs de l'année 1580.

L. GERMAIN.

---

INSCRIPTIONS FUNÉRAIRES  
DE L'ÉGLISE DE VIGNEULLES-LES-HATTONCHATEL (1)

L'église de Vigneulles est un très intéressant monument de la fin du xii<sup>e</sup> siècle, habilement restauré durant ces dernières années.

On regrette, comme dans tant d'autres vieilles églises, la disparition des dalles funéraires, que remplace un pavé moderne. Voici néanmoins quelques épitaphes que leur situation a sauvées de l'universel naufrage, parce qu'elles sont fixées au mur.

I. — Dans une chapelle latérale de droite par rapport à l'entrée et dont l'architecture accuse le xvi<sup>e</sup> siècle, on remarque, adossée au mur qui fait face à l'autel, et à une assez grande hauteur, une table de marbre noir, qui

(1) Chef-lieu de canton, arr. de Commercy, Meuse.

porte, en capitales romaines, l'inscription suivante (Haut-  
teur 0 m. 50, largeur 0 m. 70) :

D. O. M.  
ICY GIT LE CORPS DE M<sup>RE</sup> CHARLES  
DE CAMUS.....LEQUEL EST  
MORT A... ..LE 11 JANVIER 1781.  
AGÉ DE... ANS EST INHUMÉ  
LE 12 EN CETTE CHAPELLE EN  
SA QUALITÉ DE COLATEUR (*sic*)  
REQUIESCAT IN PACE  
MONET FECIT.

Trois lignes sont illisibles dans le milieu, à cause de la  
brisure du marbre en cet endroit. Au-dessous des initiales  
D. O. M., se voient des armoiries, elles aussi entièrement  
indistinctes.

II. — A l'extérieur de l'église, à droite de la porte latérale  
d'entrée, sur la face d'un contrefort qui appuie l'angle du  
clocher, on lit, gravée aussi sur une table de marbre noir,  
une longue inscription ainsi conçue (haut. 1 m 50, larg.  
0 m. 60), également en capitales romaines :

CY GISSENT LA MERE ET LE FILS SEPARES ET REUNIS,  
PAR LA MORT, VEUVE DU S<sup>R</sup> FRANÇOIS ESTIENNE  
VIART, BOURGEOIS DE S<sup>T</sup> MIHIEL D'UNE FAMILLE  
AUSSI ANCIENNE QUE RESPECTABLE  
BARBE TOUSSAINT DANS UNE VIEILLESSE DEBILE TROU-  
VA PRÈS DE M<sup>R</sup> JEAN MATHIAS VIART CURÉ DE CETTE  
PAROISSE DE VIGNEULLES LE SOLIDE APPUI D'UNE  
TENDRE PIÉTÉ. ELLE MOURUT LE 22 7<sup>ME</sup> 1766 AGÉE DE 86 ANS  
LE FILS QUI DEVAIT A SES PARENTS LE GERME DES  
VERTUS QU'IL CULTIVAIT, VOULUT EN HÉROS  
CHRETIEN QUE LA CENDRE DE SA MERE ATTEN-  
DANT ICI LA SIENNE LUI SERVIT ENCORE DE LEÇON  
EN LUI RAPPELANT CHAQUE JOUR A SON PASSAGE  
QUE LUI MEME RETOURNERAIT EN POUDRE  
AUSSI LA MORT NE PUT ELLE LE SURPRENDRE  
ELLE FUT UN FRUIT DE SA CHARITE. IL LA SUBIT LE 18  
X<sup>ME</sup> 1784 AGE DE 60 ANS AYANT ASSEZ VÉCU POUR  
LUI MAIS TROP PEU POUR LES AUTRES

SON TROUPEAU EUT A REGRETTER 30 ANS D'UNE  
SOLLICITUDE VRAIMENT PASTORALE ET SES  
CONFRERES DU DECANAT D'HATTONCHATTEL 7 ANS  
D'UN GOUVERNEMENT AUSSI ST. QU'ÉCLAIRÉ.  
QUE L'ODEUR DE CETTE MORT VIVIFIE NOTRE  
PELERINAGE. A SON EXEMPLE HAÏSSONS NOUS POUR  
NE NOUS OCCUPER QUE DE DIEU ET DU PROCHAIN  
AFIN DE MERITER QU'ON GRAVE UN JOUR SUR NOS  
TOMBEAUX AVEC AUTANT DE CONFIANCE QUE SUR LE SIEN  
REQUIESCANT IN PACE.

MANGEOT FECIT.

Non loin de ce monument, on en remarque un autre plus moderne, formé aussi d'une dalle de marbre sur laquelle est gravée l'inscription. C'est, de même, le monument funèbre d'un ancien curé.

Au-dessous d'un calice, commence l'inscription, dont les cinq premières lignes sont en caractères romains, et les autres en italique.

CY GIT

MR CHRISTOPHE HUBERT ROBERT

CURÉ DE VIGNEULLES.

DÉCÉDÉ LE 7 MARS 1827

AGÉ DE 82 ANS

*Dans des tems (sic) orageux il fut l'un des  
Généreux confesseurs qui préférèrent  
Le martyre à l'oubli de la religion  
Et de leurs devoirs.*

*Appelé dans des tems plus prospères  
A gouverner la paroisse de Vigneulles,  
Il l'édifia pendant vingt quatre ans  
Par la pratique des vertus évangéliques.  
Son zèle était ardent, mais tempéré  
Par la sagesse : sa morale douce et pure,  
Consolante et persuasive.*

*Père de ses paroissiens il a pendant  
Sa vie, mérité leur vénération et leur amour  
Sa mort leur a laissé de justes regrets.  
Requiescat in pace.*

Comme tant d'autres, l'église de Vigneulles était jadis

entourée de son cimetière, dont le souvenir reste encore dans l'appellation de la rue avoisinante, dite « rue de l'Atrée ». On a récemment exhumé, sur l'emplacement de ce cimetière, une ancienne croix de pierre, sur laquelle on peut encore distinguer ces mots :

ICY GIST LE CORPS  
DE FEU DIDIER  
PARISOT AGE DE  
31 ANS QUI DE  
CEDA LE 23 MAI  
1684 PRIE  
DIEU  
POUR SON  
AME.

J. NICOLAS.

IDENTIFICATION DE QUELQUES LOCALITÉS POUR LA LISTE DES  
VASSAUX DU COMTÉ DE BAR EN 1311.

La liste des vassaux du comté de Bar en 1311 qu'a publiée récemment M. H. Levallois, à la suite d'une excellente dissertation (1), est un document d'une très haute importance pour l'histoire féodale et pour celle des familles. Il y aurait grand intérêt à identifier tout ces personnages ; mais, si sur quelques-uns l'on possède des documents nombreux, d'autres sont peu connus et plusieurs ne le sont pas du tout ; il en est, du reste, beaucoup qui appartiennent à des familles étrangères à la Lorraine, où elles possédaient des terres, et beaucoup aussi dont les noms ont été altérés. Du moins, pour la plupart d'entre eux, il paraît possible de déterminer sans trop de peine les familles et surtout les localités.

M. Levallois s'est attaché à faire cette identification des localités ; mais son œuvre n'est pas complète ; il y aurait

(1) *Bulletin mensuel de la Société d'Archéol. lorr.*, 1901, p. 202-219.

lieu de la perfectionner, ce que je voudrais essayer de commencer dès ce jour. Ce n'est pas un travail d'ensemble que je projette ; il faudrait, pour certains cas, des recherches qui seraient peut-être longues ; pour d'autres, sur lesquels j'ai quelque idée de rapprochements, il y aurait également lieu à des vérifications qu'il ne m'est pas permis de faire en ce moment. Je m'occuperai donc uniquement, cette fois, de noms locaux sur lesquels les circonstances ont amené mon attention. Je les passerai rapidement en revue, soit pour établir une identification certaine, soit pour en proposer une qui me semble devoir être examinée sérieusement.

Il m'eût paru très désirable que l'auteur numérotât tous les noms de cette liste, afin de permettre les références et les renvois, précis et brefs, soit au *Bulletin* de notre Société, soit au tirage à part. Beaucoup de noms se répètent. Par une annotation presque individuelle, on aurait pu rapprocher de la première citation d'un nom celles qui se présentent plus loin, et cela eût rendu service même pour la détermination des localités. Par exemple, quelqu'un qui s'intéressera à la prévôté de Briey y verra (p. 214) le nom *Romebar*, non suivi d'annotation, ce qui lui donnera probablement à croire que l'auteur n'a pu expliquer ce nom ; pourtant, il se présente aussi à la page précédente, mais dans une autre prévôté, et là l'auteur nous dit qu'il s'agit de Rombach ; une note, renvoyant de la seconde citation à la première, eût été facile et utile. De même, tout à la fin (p. 219), vient sans explication le nom de *Forges* ; il faut remonter quatorze pages pour retrouver (p. 206) le même nom identifié, et ainsi de suite.

Cette numérotation, j'ai senti la nécessité de la faire pour mon usage, et je conseille à tous ceux qui auront occasion de recourir à ce travail d'agir de même ; en numérotant de 5 en 5 comme pour les vers des poèmes classiques, l'opération n'exige pas beaucoup de temps et

ne charge guère les marges. C'est de la sorte que j'ai compté 379 noms ; mais, comme je l'ai dit, plusieurs se répètent.

Il est un assez grand nombre de localités que M. Levallois a sans doute jugé inutile d'identifier, parce que la chose lui a paru trop aisée. Cependant, ce qui est facile pour nous, qui sommes plus ou moins au courant des noms de nos régions, peut ne pas l'être pour les étrangers qui consulteront le travail, et même pour beaucoup de nos compatriotes qui ne sont pas versés dans les détails de la géographie de la Lorraine, surtout dans sa topographie historique. Il n'eût peut-être pas été inutile d'identifier : page 203, *Pont* (Pont-à-Mousson) ; *Mes* (Metz) ; *Deulowardt* (Dieulouard) ; p. 204, *Haraucourt* (Meurthe ; il y a homonyme dans les Ardennes) ; *Port* (Port-sur-Seille) ; *Rosières* (Rosières-aux-Salines) ; *Aspremont* (Apremont-la-Forêt, Meuse ; un autre Apremont existe dans les Ardennes) ; *Nommeney* (Nomeny) ; *Manonville* (Meurthe) ; p. 205, *Leverdun* (Liverdun) ; *Sorcey* (Sorcy, Meuse) ; p. 207, *Avoncourt* (Avocourt, Meuse) ; *Jenville* (Joinville, Haute-Marne) ; *Sorbon* (Ardennes) ; p. 210, *Jussey* (Haute-Saône) ; p. 211, *Voy* (Void, Meuse) ; p. 212, *Nancey* (Nancy) ; p. 213, *Bryei* (Briey) ; les Armoises (Ardennes) ; *Florainville* (Florenville, Luxembourg belge), etc., etc.

Mais je vais passer à d'autres identifications topographiques plus intéressantes et sur lesquelles je puis dès maintenant indiquer une opinion :

26 (p. 203). *Felix*. — Ne faudrait-il pas lire *Felin* pour PHILIN, canton de Nomeny ?

61 (p. 203). *Laces*. — Cf. 24. *Lasces*, traduit par LESSY, canton de Gorze.

79 (p. 206). *La Fertei* (Perrins de), traduit par la Ferté-sur-Amance (Haute-Marne). — Par comparaison avec les nos 265 et 298, je suis tout à fait porté à croire qu'il s'agit de LA FERTÉ, Ardennes, canton de Carignan.

96 (p. 206). *Guerlande*. — Il s'agit de la rue Garlande à Paris, qui a donné son nom à une famille illustre.

123. (p. 208). *Asscelz*. — Cf. 167. *Asscelz*, traduit par ESSEY-LES-PONTS (Haute-Marne).

126. *Remonville*. — L'auteur traduit par « Remenauville ? (M.-et-M.) ». Ne serait-ce pas plutôt REMOIVILLE, canton de Montmédy,

134. *Clermont*. — Je crois qu'il s'agit de CLEFMONT, Haute-Marne.

146 (p. 209). *Beligneville*. — N'est-ce pas BULGNÉVILLE, Vosges ?

178 (p. 210). *Chambleirs*. — Sûrement CHAMBLEY. — Cf. 216, 315.

181. *Moignicville*. — Est-ce MOGNÉVILLE, Meuse ?

246 (p. 213). *Warneville*. — L'auteur traduit par *Vernéville*, canton de Gorze ; mais je crois qu'il s'agit de VARNEVILLE, canton de Saint-Mihiel.

248 (Cf. 315, p. 216). *La Cour*. — Je crois qu'il faut lire *La Tour* : LA TOUR-EN-WOEVRE.

264 (p. 214). *Avoncourt*. — L'auteur traduit par *Abau-court*, canton d'Etain ; il s'agit d'AVOCOURT, canton de Varennes-en-Argennes ; Cf. 362.

265, 298. *La Ferté*. — Je crois qu'il s'agit de LA FERTÉ, Ardennes, canton de Carignan. (Cf. plus haut, n° 79.)

272. *Moraulmont*. — Cf. 258. *Maraulmont*, traduit par MERAUMONT, canton de Briey.

294 (p. 215). *Lombus*, traduit par *Lombut*, comm. de Thierville, canton de Charny. — Je ne doute pas qu'il s'agisse de LOMBUT, près de Carignan (Ardennes) ; v. Delahaut, *Annales d'Yvois-Carignan*, p. 174.

297. *Rochefort*. — Peut-être ROCHEFORT, province de Namur, Belgique.

308 (p. 216). *Mence*. — Sans doute MANCE, canton de Briey.

312. *Gugneicourt*. — Serait-ce GUGNÉCOURT, Vosges ?

315. *La Cour* (Jehans de). — Je crois que c'est LA TOUR-EN-WOEVRE (Cf. 248 *supra*).



316. *Louppeï*. — Il s'agit de LOUPPY-SUR-LOISON, canton de Montmédy.

320. *Bailluez* (Messires Jehans de). — Sans doute BAS-  
LIEUX, canton de Longwy.

324. *Taucigney* (Girars de), escuiers. — Ce doit être  
TASSIGNY, ancien château près de Carignan.

328. *Landes* (Jehans de). — Probablement LANDRES, can-  
ton d'Audun-le-Roman.

329. *Mallanvillers*. — Sans doute MALAVILLERS, anc.  
Moselle, canton d'Audun-le-Roman.

335 (p. 217). *Neufschastel*, traduit par *Neuerbourg*, Prusse  
rhénane. Il s'agit en réalité de l'ancien château dit NEUF-  
CHATEL-DEVANT-METZ, autrement dit le Châtel-Saint-Blaise,  
près de Metz. Cf. le *Metz ancien*, II, 263.

337. *Maubert*. — Ne s'agirait-il pas de MALBERG au pays  
de Trèves, dont les seigneurs ont eu beaucoup de relations  
avec le Luxembourg ?

345. *La morte yawe*. — Ce doit être LAMORTEAU, Luxem-  
bourg belge.

353 (p. 218). *Formont*. — Il s'agit de FERMONT, comm.  
de Montigny-sur-Chiers, canton de Longuyon.

354. *Salley* (Henris de). — Je pense qu'il s'agit de SAILLY,  
Ardennes.

358. *Vens* (Jehans de). — Sans doute VANCE, Luxembourg  
belge.

359. *Taables* (Jehans des). — Il faut sans doute lire  
*d'Estables*, ce qui s'applique très vraisemblablement à  
ETALLE, Luxembourg belge.

360. *La male maison*. — Sans doute LA MALMAISON, comm.  
d'Allondrelle, canton de Longuyon.

378 (p. 219). *Forges*. — Probablement FORGES, canton de  
Montfaucon.

Bien que j'aie eu ici l'intention de ne parler que des  
localités, l'identification d'un personnage me paraît trop  
utile pour ne pas la faire. Au n° 280 (p. 214), on remarque,

sans aucune désignation de seigneurie ou de lieu, le simple nom : « *Coterelz* », qui suit celui d'un membre de la famille de Briey et me semble de nature à embarrasser beaucoup de lecteurs. Or, d'après la généalogie de la Maison de Briey publiée par Lainé, il s'agit de l'un des membres de cette Maison, le fils aîné de Jacques I<sup>er</sup>. Lainé (p. 56) le nomme : « Wirion, *dit* Cotterel de Briey, écuyer » et indique sur lui deux actes, de 1312 et 1333.

Je m'arrête là pour cette fois.

L. GERMAIN.

---

FONDEURS DE CLOCHES LORRAINS EN ARTOIS ET EN PICARDIE  
D'APRÈS UN TRAVAIL RÉCENT.

Il y a quelque temps, je parlais des recherches de M. Léon Plancouard sur les anciennes cloches de l'arrondissement de Montreuil-sur Mer (1). C'est encore sur les cloches du même arrondissement, mais aussi sur celles des régions avoisinantes, que M. Roger Rodière vient de publier un important et très intéressant travail (2), dans lequel on remarque, et l'auteur signale lui-même, un assez grand nombre de fondeurs lorrains.

Les plus anciennes de ces cloches remontent au x<sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, qui en offre trois, de 1442, 1443 et 1497. Dès cette époque, toutes les inscriptions que transcrit M. Rodière sont presque uniquement commémoratives ; on y voit la date et des noms de personnes dont le nombre tend à toujours augmenter (3) : aucune de ces belles et pieuses formules que

(1) Voir mes deux articles : *Fondeurs de cloches lorrains dans le Pas-de-Calais*, dans *Bull. mensuel Soc. d'archéol. lorr.*, févr. 1901, p. 46-48. — *Bibliographie campanaire*, Nancy, 1901, in-8°, 7 pages.

(2) Roger Rodière, *Notes sur quelques cloches anciennes de Picardie et d'Artois* ; Arras, 1901, in-4°, 78 pages.

(3) Dès les deux plus anciennes cloches, on voit, comme en Lorraine, le verbe *lever* désigner le rôle des parrains et marraines. A propos de

l'on trouve sur les cloches de tant d'autres contrées et particulièrement de la Lorraine. Voici les rares sentences ou formules que j'ai relevées.

La cloche de l'église de Berck, datée de 1546, offre une inscription qui se termine par ces mots, immédiatement après la date : « DE TOVT. MAL. SOIT. A QVIT. PHILIPPE. GOVRDIN. » M. Rodière pense que Philippe Gourdin était le fondeur, car l'on trouve, exerçant ce métier, *Aurel* (Ancel ?) *Gourdin* en 1577, puis *Ancel* et *Jehan Gourdin* en 1600. « Quant au mot *a quit*, dit l'auteur, il signifie quitté, acquitté, en paix. *De tout mal soit a quit*, c'est-à-dire : que l'église — ou la paroisse — soit délivrée de tout mal. » Je suis bien de la même opinion en ce qui regarde le sens de *a quit* ; mais j'étais plutôt porté à y voir une devise personnelle formant corps avec le nom qui suit (1). Il est vrai que M. Rodière fait remarquer que l'église venait d'être construite. En somme, c'est insolite et curieux.

La cloche d'Hucqueliers, datée de 1682 et fondue par Nicolas De La Paix, offre, en tête de son inscription, la formule DEO OPTIMO MAXIMO, formule plutôt funéraire, mais que je rencontre sur les cloches dès 1622 (2).

celle de 1443 l'auteur dit (p. 5) : « Le terme : *me leva* signifie : fut parrain ou marraine. » Tel est bien le sens, mais non la signification littérale. L'expression provient, je pense, d'une assimilation avec le baptême des enfants, que les parrains et marraines *levaient* sur les fonts.

Comme singularité, je noterai encore, sur la cloche de 1442, la lettre « Y. » tenant la place du prénom du parrain, prénom qui, selon l'auteur, était *Jehan*. Je ne me rappelle pas avoir déjà rencontré cette lettre comme initiale de ce nom ; mais, au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, on la mettait volontiers, au lieu de I ou J, en tête des noms d'origine hébraïque et surtout du nom de Jésus. Le prototype du saint Nom de Jésus proposé par saint Bernardin de Sienne à la dévotion publique paraît avoir été le monogramme YHS (Cf. Jules Rouyer, *Le Nom de Jésus employé comme type sur les monuments numismatiques du XV<sup>e</sup> siècle...*; Bruxelles, 1897, p. 45 à 52, surtout p. 47.

(1) *Bibliographie campanaire*, 1901, p. 4.

(2) Bourdon de la cathédrale de Lyon : Billon, *Campanologie*, 1866, p. 142.

Enfin, la grosse cloches de Fruges, refondue en 1749 mais qui rappelle sa création en 1604, débute par ces deux formules : *Gloire à Dieu. -- Qui stat videat ne cadat* (1).

Si ces cloches ont peu d'intérêt pour l'étude des formules, elles en offrent davantage par les sujets hagiographiques de leur décoration, à commencer par la cloche de 1497, où l'on voit « une Vierge Mère assise dans une arcade redentée, entre un cerf ailé, lancé au galop, et sainte Barbe avec sa tour fortifiée... ». Il me paraît inutile de rappeler ici le rôle important de cette sainte relativement aux cloches (2).

Sur la cloche de Campigneulles-les-Petites, datée de 1526 et que M. Rodière croit provenir d'ailleurs, on voit deux médaillons dont l'un porte « la face du Sauveur entourée d'une légende peu lisible ». N'y aurait-il pas lieu, au moins pour le texte de cette inscription, de faire un rapprochement avec la cloche de Mont-Cavrel, de 1622, grosse cloche « d'un son magnifique » et qui, au point de vue de l'ornementation, est un vrai chef-d'œuvre ? M. Rodière en mentionne les sujets décoratifs ; entre autres, « une effigie de la Sainte Face porte l'inscription suivante en très petits caractères : VLTVS (*sic*) DOMINI IN GAVSIO (*sic*) LETIFICAT.TERAM (3) ». Je transcris d'autant plus volontiers ces détails, que la cloche a pour auteurs les fondeurs lorrains René et Estienne Breton.

La cloche des Campigneulles-les-Petites est aussi la première qui semble nous offrir les noms de Jésus Marie, si

(1) Ce texte est emprunté à saint Paul (I Cor., x, 12).

(2) Cf. *Journal Soc. d'archéol. lorr.*, 1897, p. 62 ; *Les anciennes cloches de Saugues*, 1890, p. 7 et 27. — Sur la cloche de Zoteux, 1514, « une croix fleurdelysée, accompagnée des images du Bon Pasteur, de la Vierge et de saint Christophe, marque le commencement de l'inscription ». Les positions de ces images ne sont pas suffisamment indiquées. Le Bon-Pasteur est, je crois, rare sur les cloches.

(3) Ce texte, que je ne trouve pas dans la Concordance, me paraît inspiré par un passage des psaumes : *Lætificabis eum in gaudio cum vultu tuo*. (Ps. XX, 7).

répandus, au début des inscriptions campanaires, depuis le x<sup>v</sup><sup>e</sup> siècle (1). Mais là, ils se présentent sur l'un des deux médaillons que j'ai signalés. L'un, dit M. Rodière, porte « le monogramme IHS, avec les initiales A.M. sur le côté » ; je regrette que les positions et les dimensions relatives de ces deux dernières lettres ne soient pas spécifiées davantage ; en rapprochant cette description de celle, défectueuse à certains égards, qu'avait faite M. Plancouard, je pense qu'il n'y a pas d'un côté la lettre A, et de l'autre la lettre M, ce qui n'aurait aucun sens intelligible, mais que ces deux lettres sont arrangées en un monogramme, signifiant *Maria*, qui a été placé à côté du saint nom de *JhesuS* (2).

J'ai dit que les personnes nommées sur les cloches dont parle M. Rodière sont très nombreuses ; aussi s'est-il beaucoup attaché à la partie biographique et généalogique du sujet ; mais je ne vois guère de ces familles qui intéressent la Lorraine ; je citerai seulement la famille du Blaisel (p. 24-25), connue, je crois, dans le nord de la Meuse et le pays ardennais depuis la seconde partie du x<sup>viii</sup><sup>e</sup> siècle.

A la fin de son travail (p. 75-77), M. Rodière a rassemblé les noms des fondeurs qu'il a « rencontrés dans l'arrondissement de Montreuil, aux xvi<sup>e</sup>, xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles ».

(1) Cf. mon travail : *Les anciennes cloches de Saugues*, 1890, p. 42 et suivantes.

(2) Depuis la rédaction de cet article, j'ai eu le plaisir d'entrer en relations avec M. Rodière, que j'ai consulté sur ce point. D'après ses souvenirs, déjà assez lointains, un médaillon ovale allongé offre, en caractères gothiques bourgeois, le monogramme du nom de Jésus et, à la gauche, en mêmes caractères, un *m* surmonté à dextre d'un *a*. Il pense que l'on pourrait lire *Ave Maria*. Mais cette salutation isolée me paraît insolite à l'époque dont il s'agit. Je persiste à croire que le fondeur a voulu composer, ce qu'il a fait d'une façon assez maladroite, un monogramme du nom de *Maria* à côté de celui de *Jhesus*.

Voici ceux qui paraissent être lorrains ; je transcris textuellement et j'ajoute quelques notes (1) :

René et Estienne Breton, *Mont-Cavrel*, 1622. — Nicolas Joly, *Maintenay*, 1622. — Thomas Claude, *Bri-meux*, 1672 (2). — Nicolas de la Paix (3), *Gouy*, 1680 ; *Huc-queliers*, 1682 ; *Conchil*, 1683 ; Saint-Omer, 1686 (4). — Pierre Guillemain, *Buires*, *Airon-N.-D.* et *Airon-Saint-Waast*, 1727 ; *La Callotterie*, 1727 ; *Beussent*. — Claude et Raimond les Gouvenots et Charles Baudouin, *Preures*, 1733 ; *Fruges*, 1749. — Beaudoin et Gouvenot, *Mencas*, 1762. — Claude et Raimond Gouvenot, *Sempy*, 1771. — C. et F. les Maire, *Wicquinghem*, 1778. — C. et F. les Maire et Hanriot,

(1) L'auteur a placé lui-même plusieurs notes, parfois assez étendues, pour donner des citations tirées de mon travail *Les Fondateurs de cloches lorrains* (Bar-le-Duc, 1887) et de l'ouvrage de G. Vallier, *Inscriptions campanaires du département de l'Isère*, 1887. Je ne reproduis pas ces notes.

(2) Cette cloche (v. p. 53-54) n'existe plus ; mais elle a déjà été publiée trois fois ; néanmoins, M. Rodière donne une leçon nouvelle de la longue inscription qu'elle porte, d'après la copie d'un curé du lieu. On y voyait, dit l'auteur, « deux cartouches au milieu desquels se trouvait une cloche, le premier avec ces mots THOMAS CLAYDE ; le second avec cette légende : LA PAIS SOIT AVEC VOVS. »

Sous le nom de *Claude*, il met en note ; « Ne faut-il pas lire plutôt *Claude Thomas* ? » Je ne le pense pas, car je ne me rappelle pas de famille de fondeur qui ait porté le nom de Thomas, tandis que je trouve cette note communiquée par M. Jos. Berthelé : « *Maître Claude* et les Dubois, dit M. Farnier, ont fondu, en 1725, une cloche de l'abbaye de Saint-Pierre-sur-Dives. » — Ces fondeurs, m'a écrit M. Farnier, étaient de Clefmont (Haute-Marne). (Cf. Billon, *Campanologie*, p. 12.)

Au dernier mot du passage cité, M. Rodière dit, également en note : « Cette devise n'indiquerait-elle pas que cette cloche a été fondue par Nicolas de *La Paix* ? ». L'hypothèse est intéressante. Je n'ai pas encore rencontré cette marque.

(3) V. la note précédente. Cf. la p. 62, où M. Rodière attribue au même Nicolas la cloche de *Lambres*, 1680, d'après « Comte DE LOISNE, *Epigraphie du Pas-de-Calais*, cant. de Norrent-Fontes. p. 37. »

(4) Cf. p. 62, où M. Rodière cite : « Abbé BLÉ, *Notice sur la cloche de l'église Saint-Denis et sur la Bancloque de Saint-Omer*, p. 39. »

*Tubersent*, 1779. — Hanriot, *Beaurainville*, 1772. — Baudouin et Jaussand, *Fressin*, 1775. — Charles Baudouin, fondeur à Saint-Romain (*sic*) sur la Meuse (1) en Lorraine *Beaurainville*, 1771. — Villotte (2), Garnier (3) et Drouot, *Sorrus*, 1783. — Garnier et Drouot, de Romain-sur-Meuse en Lorraine, *Marconnelle*, 1789 ; *Estrée*, 1789 ; *Hecquemincourt*, 1790. — Garnier, Drouot et Gorlier (4), *Bouin*, *Saint-Waast*, *Aubin-Saint-Waast* et la *Joyeuse de Montreuil*, 1790. — Drouot et Gorlier, *Brimeur*, 1787. — Gorlier, *Campagne-les-Hesdin*, 1787. — Le même, fondeur à Frévent, *Buïres-le-Sec*, 1803. Après la Révolution, toutes les cloches fondues dans la région viennent soit de Gorlier soit de Garnier.

Ici M. Rodière ajoute en note « une liste de cloches de la région fondues par les fondeurs lorrains ». Je transcris encore textuellement :

« Jean Voitier, François Garnier, Honorez Rosier m<sup>re</sup> fondeurs de Loreinne montes faictes le 6<sup>e</sup> octobre 1603 ». Alinethun.

Jean Noël et Jean Hanriot, *Hinges*, 1718. — Michel et Jean les Hanriot, *Joyeuse d'Arras*, 1728, — Claude Hanriot, *Le Cornet*, 1730. — Claude et Antoine Hanriot, *Vatierville*, 1732. — François Beaudoin, Jean et Antoine Hanriot, fondeurs à Huicourt (5), diocèse de Toul.

(1) Romain-sur-Meuse, c. Bourmont, arr. Chaumont, Haute-Marne.

(2) Je n'avais encore rencontré ce nom qu'à propos d'une cloche de 1778, date qui sera rappelée plus loin, dans les *Mémoires de la Commission départementale des monuments historiques du Pas-de-Calais*, t. II, p. 264.

(3) Je ne connaissais pas ces travaux tardifs des Garnier, lorsque j'ai publié une note pour appeler l'attention sur cette famille : voir *Journal Soc. d'archéol. lorr.*, 1898, p. 129-131.

(4) Je ne me rappelle pas avoir rencontré précédemment ce nom. Si la famille était d'origine lorraine, elle devait dès cette époque être fixée dans le nord de la France ; on va voir un peu plus loin, en 1803, « le même, fondeur à Frévent », et, plus loin encore, en 1778, « Gorlier, fondeur à Roisel ».

(5) Il s'agit évidemment de *Huilliécourt*, c. Bourmont, arr. Chaumont, Haute-Marne.

*Bully*, 1733. — A. Hanriot et J.-B. Dubois, 1736, *Le Fossé en Bray*. — Antoine Hanriot, *Hodenger*, 1743. — Claude et J.-B. les Hanriots, *Bully*, 1751. — François Hanriot, *Fontaine en Bray*, 1752. — François Hanriot et Ignace les Hanriot, *Crémarest*, 1754. — François Hanriot, *Folny*, 1763. — Les Hanriot, *Rieux*, 1767; *Mouchaux en Bray* 1769; *Ménouval*, 1772. — Ignace Hanriot, *Mauquenchy*, 1758. — Ignace et Antoine Hanriot, oncle et neveu, dem' à Huillecourt (Guillécourt (1), Haute-Marne), diocèse de Toul-en-Lorraine, *Bures*, 1773. — Ignace Hanriot, fondateur à Guillecourt, diocèse de Toul, *Grumesnil*, 1772. — Hanriot et Maire, *ibid.*, 1774. — J.-B. Hanriot, *Beaufrêne*, sans date.

Antoine Bernard, *Gvenchy-lèz-La Bassée*, 1725. — C. et I. Bernard, *Beaumetz-lez-Cambray*, sans date.

E. Joussaud, *Ablainzeville*, 1730. — E. Joussaud et Martin Belime (2), *Agny*, 1751. — Claude et Raimond les Gouvenot et C. Beaudoin, Étienne Jaussaud, *La Couture*, 1753. — Étienne Jaussaud, *Quesques*, 1769; *Berneville*, 1737. — Beaudoin et Jaussaud, *Gaudiempré*, 1776; *Humbercamps*, 1776.

François, Claude et Raimond les Gouvenots, *Locon*, 1732. — Pierre Guillemain et Claude Gouvenot et Charles Beaudoin, *Pas*, 1734. — François Gouvenot et Charles Baudoin, *Berles-au-Bois*, 1736. — Claude Gouvenot, *Haisne*, 1757. — Les Gouvenot et Baudoin, *Guarbecques*, 1753; *Habarcq*, 1770.

P. Guillaume et les Regnau, *Douvrin*, 1773. — N. Regnaud, *Noyelles sous-Bellonne*, 1773, *Corbehem*, 1775; *Gouy-sous-Bellonne*, 1783; *Auchy-lez-La Bassée*, 1789; *Richebourg*, 1784. — L. S. E. (3) Regnaud, *Izel-lez-Equerchin*, 1774. Les Regnaud, *Annequin*, 1778; *Sailly-lu-Bourse*, 1787. — Regnaud, *Lozinghem*, 1786. — Les Regnaud et Gorlier, *Villers-au-Bois*, 1777. — Les Gorliez et les Regnaud, *Saudemont*, 1780. — Les Regnaud et les Gorlier, *Verquin*, 1784.

Gorlier, fondateur à Roisel, *Wancourt*, 1778. — Gorlier, *Buissy-Baralle* 1778; *Saint-Jean-Blangy*, 1781; *Grévillers*, 1783; *Beaurains*, 1786. — Gorlier à Frévent, *Sarton*, 1790; *Acq*, sans date.

(1) L'auteur rectifie mal; il s'agit de Huilliécourt.

(2) Je ne me rappelle pas avoir rencontré précédemment ce nom de fondateur. L'inscription de la cloche de Morlange (anc. Moselle), en idiome germanique, se termine ainsi : 1599 M ISAAC BELIN. (Georges Boulangé, *Notes pour servir à la statistique monumentale du département de la Moselle*, 6; Metz, 1853, p. 126. — Cf. Fr.-X. Kraus, *Kunst und Alterthum in Elsass-Lothringen*, t. III, p. 796. — Ce nom, prononcé par des Allemands ou des Flamands, a pu se transformer en *Beline*, *Betine*.)

(3) M. Rodière s'explique par ces initiales. Faut-il lire : *Le sieur E.* ?



François Maire, *Saint-Martin-Boulogne*, 1776.

Drouot et Villotte, *Dainville*, 1776. — Villotte et Clément Drouot, *Rivière*, 1778. — Garnier et Drouot, *Farbus*, 1779. — F. Vilotte, Garnier et Drouot, *Lambres*, 1782.

Beaudoin, *Bourecq*, 1777.

(*Epigraphie du Pas-de-Calais, passim* (1). — D. Dergny, *les Cloches du Pays de Bray, passim*. — Chanoine Haigneré, *la Cloche d'Alincourt et les fondeurs de Lorraine*, très intéressant article dans les *Bulletins de la Société académique de Boulogne*, t. IV, pp. 473-478.)

On le voit, le travail important et très soigné de M. R. Rodière offre beaucoup d'intérêt pour l'histoire des fondeurs de cloches lorrains. L. GERMAIN.

CHARTES D'ANTOINE ET DE FERRI II, COMTE DE VAUDÉMONT. —  
NOTE ADDITIONNELLE.

Dans le dernier numéro du *Bulletin*, nous avons publié une charte de 1439 dans laquelle nous n'avons pu expliquer les deux mots *chantoir* et *solaur*. Notre confrère M. Labourasse, dont la compétence philologique est très grande, a bien voulu nous écrire une lettre, dont nous le remercions, pour nous renseigner : *chantoir* est synonyme de pressoir ; *solaur* est ici employé dans l'expression *entre deux solaur*, qui, en Lorraine, signifie : entre le lever et le coucher du soleil, c'est à dire dans le courant de la journée, par opposition à la nuit. *Solaur* est une forme du mot soleil très ancienne, car on la relève, nous dit M. Labourasse, dans Guyot de Nanteuil, et dans Wace, deux poètes du XII<sup>e</sup> siècle. E. D.

UNE QUESTION SUR JEAN D'ARC, FRÈRE DE LA PUCELLE.

Dans le compte rendu de la séance tenue le 7 février 1901 par la Société archéologique d'Eure-et-Loir, à Chartres, nous voyons, au nombre des communications faites par le Président, la suivante :

« Une lettre de M. le comte de Place, de Bourges, disant

(1) Ouvrage du comte de Loiseau.

en substance qu'il a les raisons les plus graves de penser que le frère de Jeanne d'Arc est enterré à Chartres, comme sa mère est enterrée à Orléans ; qu'il désirerait savoir s'il n'y a pas un ancien cimetière près de la cathédrale, ou dans quelque autre partie de la ville, enfin que le frère de Jeanne d'Arc a dû être enterré avec une relique qu'il recherche...

« La Société ne possède aucun renseignement à ce sujet sur Jean d'Arc qui aurait été, d'après quelques auteurs, bailli de Chartres (1). »

Si quelqu'un de nos confrères pouvait produire une opinion motivée, nous l'insérerions volontiers (2). L. G.

---

#### DONS AU MUSÉE LORRAIN.

Par MM. Martin, d'Amance, et Ch. Sadoul : Statue en pierre de saint Jean-Baptiste, provenant de la commune d'Amance.

— M. Thonin, maire de Bislée : Fragments d'un tombeau mérovingien, sur lesquels sont gravées différentes figures, trouvées dans les fouilles faites à Bislée (Meuse), par MM. J. Beaupré et H. Bernard.

— M. Defer : Canne en sapin ornée d'un enroulement de feuilles sculptées.

---

#### ACQUISITION

Portrait du général Drouot en costume civil, peinture sur panneau, signé : Gérard, 1837 (exécuté dans les dernières années de la vie du général, devenu aveugle).

(1) *Société archéologique d'Eure-et-Loir, Procès-verbaux*, t. XI, 1<sup>er</sup> fasc., p. 49.

(2) M. le baron de Braux, descendant de Jean d'Arc, a eu l'obligeance de me dire que ce frère de la Pucelle a terminé ses jours à Vaucouleurs, dont il était prévôt, et qu'il a dû y être inhumé.

---

*Pour la Commission de rédaction : Le Président, L. QUINTARD.*

---

Nancy. — Imprimerie A. Crépin-Leblond, 21, rue Saint-Dizier (passage du Casino).

**BULLETIN MENSUEL**  
DE LA  
**SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE**  
ET DU  
**MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN**

---

1<sup>re</sup> ANNÉE. — NUMÉRO 12. — DÉCEMBRE 1901.

---

**Procès-verbal de la séance du vendredi 8 novembre 1901.**

PRÉSIDENCE DE M. L. QUINTARD, PRÉSIDENT.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

**Communication.**

Le Président dépose sur le bureau le programme des concours ouverts par l'Académie de Metz pour l'année 1901-1902.

Sur la proposition de la Société de géographie d'Alger et de l'Afrique du nord, l'échange de son *Bulletin* avec nos *Mémoires* est voté.

M. R. de Souhesmes, vice-président, annonce que les travaux de restauration de la Croix-Gagnée viennent d'être commencés.

**Nécrologie.**

Nous avons à enregistrer le décès de MM. Prosper Simonin, ancien conseiller à la Cour d'appel ; Maxe-Werly, correspondant du Ministère de l'Instruction publique ; de Bazelaire, contrôleur de l'armée.

### Distinctions honorifiques.

M. l'abbé Chapelier, curé-doyen de Lamarche, a été nommé chanoine honoraire.

### Présentations.

Sont présentés en qualité de membres titulaires :

M. Armand Simonin, avocat à la Cour d'appel, 3, rue du Dôme, Paris, par MM. Léopold Quintard, André Simonin et Charles Cournault ; M. le docteur Reibel, 14, rue Saint-Dizier, par MM. Henri Mengin, Martz et Julien Knecht ; M. Charles Reibel, étudiant en droit, 14, rue Saint-Dizier, par les mêmes ; M. l'abbé Émile Chatton, vicaire à Saint-Evre, par MM. l'abbé Ed. Chatton, Émile Duvernoy et Pierre Boyé ; M. l'abbé Gilbert, curé de Laneuveville-les-Raon (Vosges), par MM. Benoit-Gény, Crépin-Leblond et Pierre Boyé ; M. l'abbé Charles Aimond, professeur d'histoire au séminaire de Glorieux (Meuse), par MM. l'abbé Nicolas, Léon Germain et R. de Souhesmes ; M. Adolphe Moreau, rue Grande, à Saint-Mihiel, par MM. Henri Bernard, Pierre Boyé et Henry Pion ; M. Hippolyte Parpaite, industriel à Dun, par MM. Migette, Beauzée-Pinsart et J. Nicolas ; M. F. Comte, ingénieur des ponts-et-chaussées à Commercy, par MM. E. Duvernoy, Chevelle et L. Germain.

### Ouvrages offerts à la Société.

*Étude historique sur Belfort (XVIII<sup>e</sup> siècle)*, suite et fin (pp. 367-512), par M. H. Bardy ; Belfort, Devillers, in-8°.

*Miscellanées*, X, par le même ; Saint-Dié, Cuny, 1901, in-8° de 64 p.

*Les ex-libris du général baron de Vincent*, par le comte A. de Bizemont ; Mâcon, 1901, pet. in-fol. 6 p., 2 planches (Extrait).

*Les Archives départementales de Meurthe-et-Moselle*, par

M. E. Duvernoy ; Nancy, Crépin-Leblond, 1901, gr. in-8° de 12 p.

*Excursion dans nos montagnes*, par l'abbé G. Flayeux ; Saint-Dié, Cuny, 1901, in 8° de 100 p.

*La famille Klein, de Dieuze*, par M. Léon Germain de Maily ; Nancy, Sidot, 1901, in-8° de 11 p.

*Observations sur des monuments héraldiques relatifs à Sarrebourg*, par le même ; Nancy, Berger-Levrault, 1901, in-8° de 12 p.

*Les Vosges et les Vosgiens au Congrès des Sociétés savantes à Nancy en 1901*, par M. N. Haillant ; Épinal et Paris, Lechevalier, 1901, in-8° de 23 p.

*Le Châtelet, camp antique entre Bréhéville et Lissey. — Un rétable d'autel en pierre à Bréhéville*, par M. F. Houzelle ; Montmédy, Pierrot, 1901, in-8° de 9 p.

*Les mines et usines au XX<sup>e</sup> siècle. Étude complète du bassin ferrifère de Briey et de la formation ferrugineuse lorraine*, par M. Francis Laur ; Paris, Société des publications scientifiques et industrielles, 1901, in-8° de 96 p., avec une carte.

*L'abbé Alfred Vacant*, par l'abbé Mangenot ; Nancy, Crépin-Leblond, 1901, in-8° de 43 p., avec portrait.

*Une station gallo-romaine à Dommartin-lès-Remiremont*, par M. Bernard Puton ; Remiremont, Ehkirch-Serrier, 1901, in-12 de 19 p.

*Mes souvenirs. — I. Les débuts de l'indépendance italienne*, par le comte de Reiset ; préface par M. Robinet de Cléry ; Paris, 1901, in 8° de 479 p., avec héliogravure.

*Histoire de l'image miraculeuse de Notre-Dame des Vertus, honorée en l'église de Ligny-en-Barrois*, par le chanoine Souhaut ; Bar-le-Duc ; imprimerie de l'œuvre de Saint-Paul, in-8° de 293 p., avec planche.

#### Renouvellement du Bureau.

L'ordre du jour appelle l'élection de membres du

Bureau (Président, Vice-Président, secrétaire annuel et secrétaires-adjoints) pour l'année 1901-1902. Le Président déclare le scrutin ouvert et invite les membres présents à y prendre part. Le dépouillement donne les résultats suivants :

Votants : 28 ; majorité absolue : 13.

Obtiennent :

1<sup>o</sup> Pour les fonctions de Président : M. L. Quintard, 27 voix ; bulletin blanc, 1.

2<sup>o</sup> Pour les fonctions de Vice-Président : M. R. de Souhesmes, 26 voix ; bulletins blancs, 2.

3<sup>o</sup> Pour les fonctions de Secrétaire : M. Pierre Boyé, 26 voix ; bulletins blancs, 2.

4<sup>o</sup> Pour les fonctions de Secrétaire-adjoint : M. de Mont, 26 voix ; M. E. Duvernoy ; 26 voix ; M. Marcel Maure, 1 voix ; bulletins blancs, 3.

En conséquence, la composition du Bureau reste la même que pour l'année écoulée.

#### Travaux et Lectures.

M. Léon Germain résume un travail de M. E. Fourier de Bacourt sur les *Monuments funéraires de la cathédrale et de l'église des Célestins de Metz*. L'impression dans les *Mémoires* est décidée et la commission de révision formée par MM. R. de Souhesmes, Lefebvre et Pierre Boyé.

M. Ch. Guyot termine la lecture de son étude sur *Mirecourt pendant la Révolution*.

La Société vote l'impression de ce travail dans ses *Mémoires* et nomme pour former la commission de révision MM. R. de Souhesmes, Léon Germain et E. Duvernoy.



## MÉMOIRES

---

### LES CLOCHES DE MIRECOURT.

Lorsque je me suis occupé récemment de rechercher comment a été reconstitué le matériel du culte à Mirecourt, après la Révolution, je me suis adressé à M. l'abbé H. Péru, aumônier de l'hospice de cette ville, dont j'avais pu apprécier la compétence ainsi que l'extrême obligeance pour tous les renseignements qui concernent les monuments religieux de Mirecourt. M. l'abbé Péru m'a en effet donné, sur la question que je lui avais posée, des détails très complets, desquels je crois devoir extraire la présente note, espérant qu'elle pourra intéresser les lecteurs de ce *Bulletin*.

On trouve, au beffroi de l'église paroissiale de Mirecourt, une petite cloche de provenance allemande, mesurant 0<sup>m</sup>,79 de hauteur avec les anseaux, 1<sup>m</sup>,43 de circonférence au cerveau, et 2<sup>m</sup>,60 à la couronne inférieure. Elle donne actuellement la note *la*. Cette cloche porte gravées les inscriptions suivantes, dont nous respectons l'orthographe :

Sur la couronne supérieure :

† DEM ERTZENGEL MICHAEL GLEICH AVCH MARIAE MAGDALEN  
BIN GEWEIHET ZV ESREN LOB MITHELLEM KLANG VERMEHR

Ce qui veut dire : « J'ai été consacrée à l'archange Michel et à Marie Madeleine ; je multiplie par mes sons clairs la louange en leur honneur. »

Sur la couronne inférieure :

EHELEVTH VEREHREN DIS GE..... E (1)  
IACOB LYMPURG DERO CHVRF : DHET (2) ZU COLNMAYER ZU BON DESZ

(1) Le marteau de l'horloge a effacé, en les écrasant, les lettres absentes. On peut supposer qu'il devait y avoir le mot GELAVTE, ce qui ferait croire que cette cloche faisait autrefois partie d'un carillon.

(2) L'abréviation DHET : doit être mise pour DVRCILAVCH (E) T.

HOHEN WELTLICHEN GERICHTSSCHEFFEN DASELBST VND DISZES  
FREY ADTLICHEN STIFTS SCHWARZEN RHEINDORFF SCHVLTEIS AVCH  
KELNER VND CHRISTINA WENTZLERS

Ce qui peut être traduit : « Ont fait hommage de ce carillon les époux Jacob Limbourg, mayeur à Bonn de Son Altesse le prince électeur de Cologne, membre du haut tribunal séculier établi dans cette même ville, de la noble famille des barons de Schwarz-Rheindorff, bailli du ressort de Cologne, et Christine Wintzlers. »

On a émis les hypothèses les plus fantaisistes pour expliquer la présence de cette cloche allemande à Mirecourt. Mais les comptes de la Fabrique donnent la clef de ce mystère : ils constatent qu'elle a été achetée, le 20 novembre 1822, au sieur Robert, fondeur de cloches à Urville. Comment ce fondeur se l'était-il procurée ? c'est ce que l'on ignore ; mais nous pouvons supposer qu'elle a été enlevée de Bonn lors de l'occupation des provinces rhénanes par les Français, pendant la Révolution, à une époque où toutes les cloches étaient fondues pour faire des canons ou de la monnaie de billon. Celle-ci aura échappé par hasard au sort commun, et Robert s'en sera ensuite rendu acquéreur.

Nous trouvons ensuite à la paroisse trois cloches qui forment la sonnerie principale, et qui ont été réglées par un burinage postérieur à leur installation, de manière à obtenir un accord juste. Toutes les trois ont été fondues à Mirecourt, à la même époque, par Robert, d'Urville, dans la maison du sieur Proy, qui est maintenant celle de M. Paul, papetier. Chacune porte cette mention, gravée dans un petit encadrement, au milieu du corps : « Robert m'a fait ».

Voici l'inscription de la grosse cloche :

L'AN 1822, J'AI ETE FONDVE SOVS L'ADMINISTRATION DE  
MR. C. C. P. CORNEBOIS, NOTAIRE ET MAIRE ROYAL DE MIRECOVRT



ET BENITE PAR M<sup>R</sup> P. M. PARISOT, CVRE DE LA MEME VILLE. J'AI EV POVR PARRAIN M<sup>R</sup> N. ESTIVANT, AVOCAT ET POVR MARRAINE D<sup>LLE</sup> THERESE CHARLOTTE COUVRIER EPOVSE DE M<sup>R</sup> RELLOT AVO-CAT.

Elle mesure au cerveau 2<sup>m</sup>,26 de circonférence, à la couronne inférieure 4<sup>m</sup>,08 ; elle a 1<sup>m</sup>,28 de hauteur depuis la base jusqu'aux anseaux inclusivement. Elle donne la note *ré*.

L'inscription de la moyenne cloche est la suivante :

L'AN 1822, J'AI ETE FONDVE SOVS L'ADMINIS-  
TRATION DE M<sup>R</sup> C. C. P. CORNEBOIS, MAIRE ET NOTAIRE  
ROYAL DE MIRECOVRT. J'AI ETE BENITE PAR M<sup>R</sup> P. M. PARIZOT  
CVRE DE LA VILLE. J'AI EV POVR PARRAIN JACQUES LULLIER  
ET POVR MARRAINE D<sup>LLE</sup> JEANNE MONIQUE CATEL, V<sup>O</sup> LAM-  
BERT, TOVS DEVX DE MIRECOVRT.

Circonférence du cerveau, 2<sup>m</sup>,01 ; de la couronne, 3<sup>m</sup>,67 ;  
hauteur avec les anseaux, 1<sup>m</sup>,12. Elle donne la note *mi*.

Enfin la petite cloche porte cette mention :

L'AN 1822, J'AI ETE FONDVE SOVS L'ADMINISTRATION DE  
M<sup>R</sup> C. C. P. CORNEBOIS NOTAIRE ET MAIRE ROYAL DE MIRECOURT  
J'AI ETE BENITE PAR M<sup>R</sup> P. M. PARISOT CVRE DE LA VILLE ET  
J'AI EV POVR PARRAIN JEAN EHRET ET POVR MARRAINE  
D<sup>LLE</sup> ANNE CATHERINE MAST, SON EPOVSE, N<sup>GT</sup> A MIRECOVRT.

Circonférence au cerveau, 1<sup>m</sup>,80 ; à la couronne, 3<sup>m</sup>,27 ;  
hauteur avec les anseaux, 1<sup>m</sup>,02. Elle donne le *fa* dièse.

La chapelle de l'hôpital possède une cloche, sœur des  
trois précédentes, sortie des mains du même fondeur, et de  
la même coulée. Voici son inscription :

L'AN 1822, J'AI ETE FAITE PAR LES SOINS DE  
SOEVR ANASTAZIE POIRSON SUPERIEURE ET  
BENITE PAR M<sup>R</sup> PARIZOT CVRE DE CETTE PAROISSE  
ASSISTE DE M<sup>R</sup> SEBASTIEN PARIZOT AVMONIER DE  
L'HOPITAL. POVR PARRAIN M<sup>R</sup> L<sup>IS</sup> F<sup>R</sup> L<sup>D</sup> DE PO-

CHARD ECUYER ET AVOCAS A MIRECOVRS ; MAR-  
RAINE D<sup>M</sup> ROSALIE ALBA VEVVE DE M<sup>R</sup> ROSSE, CHEVAL-  
LIER DE SAINT-LOVIS DESCENDANTE DU FONDATEUR DE  
CETTE EGLISE ET B<sup>RE</sup> DE LA MAISON.

Dimensions : au cerveau, 1<sup>m</sup>.20 ; à la couronne, 2<sup>m</sup>.198 ;  
hauteur avec les anseaux, 0<sup>m</sup>.68. Elle donne l'*ut* dièse.

Enfin, pour être complet, il faut mentionner la petite  
cloche qui appelle les habitants du faubourg Saint-Vincent  
à la chapelle de la Outre, les jours de dimanche et de fête.  
Tout ce que nous savons sur cette dernière, dont l'accès  
est assez difficile, c'est qu'elle a été faite sous l'adminis-  
tration de M. Perrin, curé de Mirecourt, immédiatement  
après le Concordat. Elle a donc été mise en place avant  
toutes celles que nous avons précédemment décrites.

Ch. GUYOT.

~~~~~  
LE BRIQUETAGE DE LA SEILLE, ET LES FOUILLES FAITES EN
1901 A L'OCCASION DU CONGRÈS D'ANTHROPOLOGIE DE
METZ.

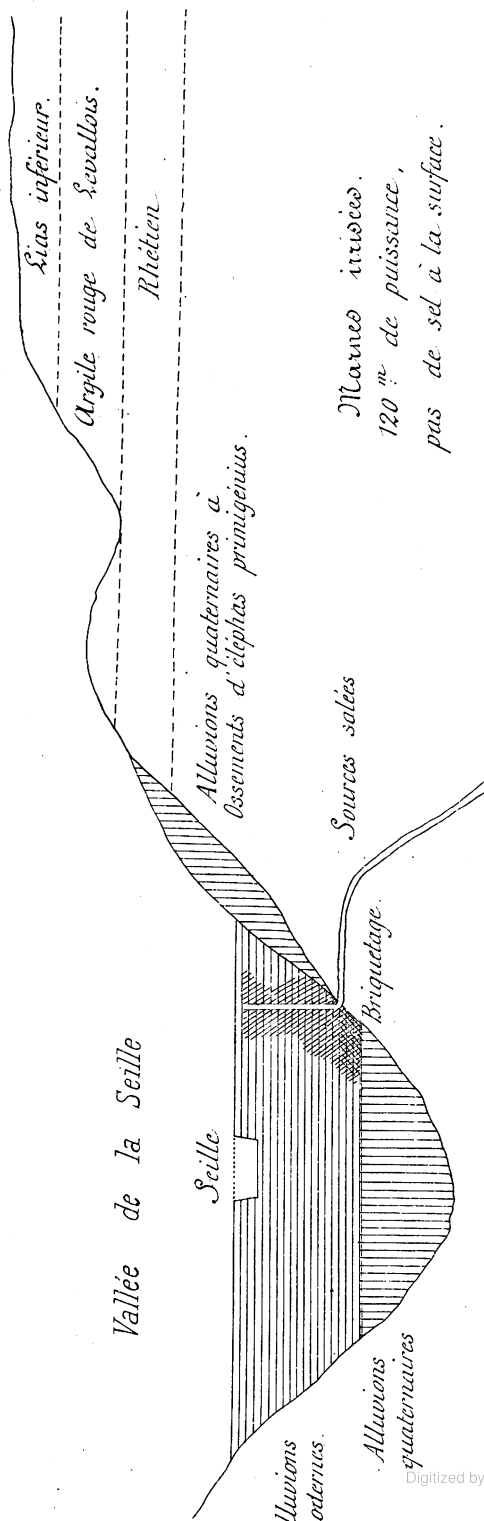
(Suite.)

Lors de la visite du Congrès à Burthecourt, les fouilles
avaient atteint, comme il a été dit dans la note pré-
cédente, une profondeur de 3 mètres. Mais depuis, M. le
docteur Keune est parvenu à 7 mètres 33 centimètres (1),
c'est-à-dire a atteint le niveau où le briquetage repose
sur la terre ferme (2).

Dans les couches inférieures, comme dans les couches

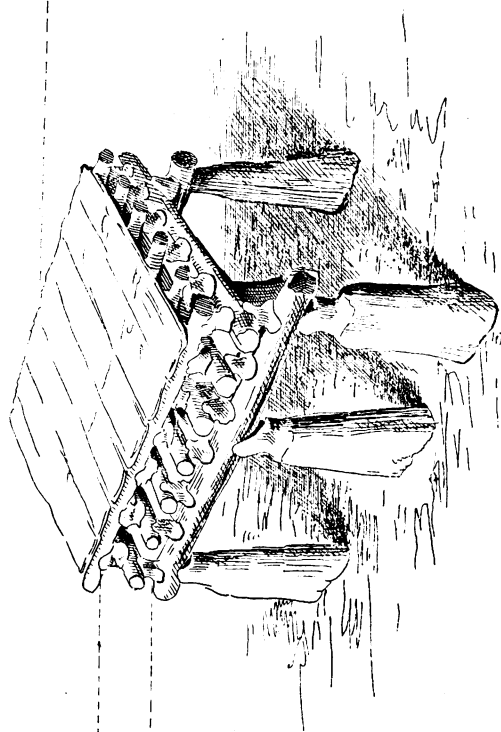
(1) Pour expliquer la présence du Briquetage à 7 mètres de profon-
deur, on a prétendu que celui-ci s'était enfoncé progressivement dans
le marais par l'effet de son propre poids, mais il est plus naturel de
croire à un comblement de la vallée, étant donnée la lenteur d'écou-
lement de la Seille. Cela donne une idée du temps qu'il a fallu pour
constituer la masse de terre cuite, et explique son alternance en cer-
tains endroits avec des couches de marais. (Voir la coupe de la vallée
de la Seille.)

(2) Le total des dépenses s'est élevé à 3,800 mk.



1874. J. GODEFROY. NANCY.

Enroules
cylindriques
petits supports.



Briguettes
formant tablette.

Essai de reconstitution des appareils.

LITH. J. COUBE, NANCY.

supérieures, ce sont, comme je l'avais prévu, les mêmes morceaux de terre cuite, la même poterie (1), la même faune (2).

On a découvert au cours des travaux une vingtaine de débris ayant appartenu à des objets divers. Ce sont : des fragments de bronze ayant fait partie de 2, peut-être 3 fibules de forme hallstattienne, deux ou trois petits morceaux de bronze indéterminables, un petit anneau uni de même métal, des fragments de bracelets, dont un en lignite, trois fusaïoles en terre cuite, des restes de meules en lave, qui m'ont paru provenir de Niedermendig, dans l'Eifel.

Cette dernière découverte a son importance, car cette sorte de meules passait jusqu'ici pour un produit spécial à l'époque gallo-romaine.

Si l'on tient compte de l'étendue considérable des fouilles, et du temps qu'il a fallu pour arriver à constituer une masse de terre cuite, telle que le briquetage, on voit par cette énumération combien celui-ci semble pauvre en vestiges de l'industrie humaine, en dehors de ce qui se rapporte à la recherche du sel. Ses constructeurs devaient sans doute avoir leurs habitations sur les hauteurs (3) dominant la vallée à l'abri des débordements de la rivière ; aussi nombre d'instruments recueillis par exemple à Morville-lès-Vic, et classés comme néolithiques, appartiendraient peut-être à des temps plus voisins de notre ère qu'on ne le croit généralement (4).

(1) Notre savant confrère F. Barthélemy avait déjà attribué à l'âge du fer toutes les poteries qu'il avait pu recueillir sur place.

(F. Barthélemy, *Recherches archéologiques sur la porcelaine avant l'histoire*, p. 226.)

(2) Bœuf, cerf, porc, etc....

(3) En 1888, d'après le docteur M. Harnes, « d'anciens édifices en bois, remplis de masses de débris, ont été découverts à Hallstatt dans les parties les plus élevées de Salzberg ». — V. *Anthropologie*, 1889, p. 329.

(4) Dans la collection de M. l'abbé Merciol, curé de Morville, figuraient 316 monnaies gauloises recueillies sur place.

Pour en revenir à la façon dont les différents types de morceaux de terre cuite étaient disposés dans l'arrangement des appareils destinés à obtenir le sel par évaporation, on a remarqué qu'un certain nombre de petits supports adhéraient encore à des traverses, ce qui justifie la façon dont étaient placés les uns et les autres, pendant l'expérience faite devant le Congrès. Leur forme est assez difficile à décrire, ils tiennent le milieu entre de grossiers petits tubes, comme je les avais désignés dans la notice précédente, et d'informes cylindres mesurant de 2 à 5 centimètres sur 3 à 7 de hauteur. Ils portent à chaque extrémité une encoche faite par pression des doigts : c'est dans celle-ci que reposait la traverse. Ces supports étaient destinés à donner plus de solidité à l'appareil et à favoriser le passage de la flamme en maintenant les traverses plus écartées les unes des autres.

Il y a lieu d'ajouter que des briquettes plates devaient recouvrir les appareils, et former, par leur juxtaposition, une sorte de tablette (1). C'est sur celle-ci qu'on versait sans doute la solution saline, l'évaporation se faisant plus facilement sur des surfaces plates que sur des cylindres grossièrement arrondis entre les interstices desquels la plus grande partie de l'eau se serait perdue.

Ces briquettes, de la dimension de la main, n'avaient pas trouvé leur emploi dans la construction de l'appareil présenté. Suivant une observation de M. le docteur Keune, leur nombre serait égal à celui des cylindres.

A part cette question de détail, il n'y a rien à modifier aux conclusions présentées dans notre précédente notice. En résumé :

1^o Le Briquetage, au moins à Burthecourt-sur-Seille, n'est pas antérieur au Premier âge du fer.

2^o Le but de ses constructeurs a été la fabrication du

(1) V. la planché représentant un essai de reconstitution.

sel par évaporation, au moyen du feu, les morceaux de briquetage ayant servi à la construction d'appareils spéciaux encore imparfaitement connus.

Jusqu'à quelle époque ce procédé fut-il employé dans la vallée de la Seille ? Il est impossible de se prononcer d'une façon formelle. Des vestiges d'industrie humaine attribuables aux époques gallo-romaine et mérovingienne (1) ont été trouvés à diverses reprises et à différents endroits du Briquetage, mais le plus souvent dans des couches trop superficielles ou trop remaniées pour qu'on puisse affirmer qu'ils soient contemporains de celles-ci.

C'est cependant probable, au moins pour la première de ces deux époques.

Indépendamment du passage de Pline (2), cité par M. Morey (3), il en existe un autre dans les Annales de Tacite concernant la fabrication du sel en Germanie. Il est utile de le mentionner, car il me semble de nature à permettre d'envisager la question sous un jour nouveau. « Cette année, li se livra entre les Hermundures et les « Cattes un grand combat pour la possession d'un fleuve « limitrophe qui produit le sel en abondance (4). A leur « fureur de tout décider par les armes, se joignaient « des motifs de religion : « Ces lieux, croient-ils, sont les « plus proches du ciel, et les prières des mortels ne « peuvent ailleurs être entendues d'aussi près par les « dieux. Aussi par une bonté céleste, dans ce fleuve et

(1) V. Note sur le Briquetage de Marsal, par J. Beaupré. — *Journal de la Société d'archéologie lorraine*, 1897, p. 117.

(2) « Galliae Germaniaeque opifices ardentibus lignis aquam infundunt. » — Pline, L. XXXI, C. VII.

(3) Morey, De quelques antiquités gauloises en Lorraine, particulièrement du Briquetage de la Seille. — *Mém. de l'Académie de Stanislas*, 1867, p. 133.

(4) Probablement la Saale. Les Cattes occupaient la Hesse électorale, une partie du duché de Nassau et de la Westphalie : les Hermundures habitaient entre la Sala et la forêt Hercynienne.

« dans ces forêts, se produisait du sel que l'on recueillait,
« non pas comme chez d'autres nations par l'évaporation
« des eaux de la mer, mais en versant l'eau du fleuve
« sur des amas de bois embrasés, où se formait le sel,
« de ces deux éléments contraires, le feu et l'eau (1). »

En réfléchissant combien est primitif un pareil moyen de fabrication, propre, tout au plus, à fournir un produit rempli d'impuretés de toutes sortes, telles que cendres, charbons, etc., on est forcé d'admettre en le comparant au procédé séculaire de la vallée de la Seille, qu'il aurait constitué pour l'industrie du sel un véritable retour en arrière. Plus vieux de 2,000 ans, le procédé hallstattien était bien plus perfectionné que celui en usage du temps de Pline et de Tacite : cela paraît invraisemblable.

N'y aurait-il pas eu plutôt, de la part des deux auteurs latins, insuffisance de renseignements ; peut-être puisés à la même source, puisqu'ils sont contemporains (2), et ne s'agirait-il pas d'un procédé semblable à celui du Briquetage, mais mal observé ? Le *caractère religieux*, qui, d'après le texte même de Tacite, semble s'attacher à l'industrie du sel, laisserait peut-être supposer qu'elle était enveloppée de mystère, et peut-être monopolisée par quelque caste privilégiée.

J. BEAUPRÉ.

LES CLOCHES DE FONDEURS LORRAINS DANS LE CANTON
DE BEINE (MARNE).

Le *Répertoire archéologique* du canton de Beine (3) a été

(1) « Sed supra ardentem struem fusa etc..... » — Tacite, *Annales*, L. XIII, C. LVI.

(2) Pline l'ancien né en 23, mort en 79. Tacite, né en 50, mort en 117.

(3) *Répertoire archéologique de l'arrondissement de Reims* (département de la Marne), publié sous les auspices de l'Académie de Reims. — Dixième fascicule ; — *Canton de Beine*, par CH. GIVELET, H. JADART

récemment, dans la *Revue de l'art chrétien* (1901, p. 260-264), l'objet d'un très intéressant compte rendu de M. Jos. Berthelé ; il s'y est étendu notamment sur les cloches, et plus spécialement sur les fondeurs lorrains qu'elles rappellent ; en outre, il y ajoute de lui-même beaucoup de renseignements curieux et nouveaux. Je crois très utile de reproduire ce passage (p. 263) :

« La seule cloche signée, antérieure à la Révolution, qui existe dans le canton de Beine, est celle de *Dontrien* ; elle a été fondue en 1788, par « LES ROY ET GURY » (pp. 143 et 373). Cette société de Lorrains ambulants, — dont les signatures n'ont pas encore été expliquées, que nous sachions, — se composait de trois ou de quatre fondeurs, dont le père, le fils et le gendre. — Le père, CHARLES ROY, habita successivement deux villages voisins de Bourmont : Saint-Thiébauld et Gonaincourt ; il est dit fondeur de cloches, dans les archives de Gonaincourt, à partir de 1758 ; il mourut au dit Gonaincourt le 28 pluviôse an V, à l'âge de 85 ans. — Son fils, JOSEPH-HUBERT ROY, né à Saint-Thiébauld le 3 novembre 1754, marié à Gonaincourt le 9 août 1783, mourut le 2 janvier 1814 au dit Gonaincourt, dont il avait été maire ou adjoint à plusieurs reprises. — JEAN-BAPTISTE GURY, laboureur avant son mariage, fondeur de cloches après, avait épousé à Gonaincourt, le 13 février 1781, Marie Roy, fille de Charles et sœur de Joseph-Hubert ; il mourut, lui aussi, à Gonaincourt, le 23 décembre 1813, à l'âge de 70 ans. — Un autre Gury, NICOLAS, cousin-germain de Jean-Baptiste Gury, qui précède, et peut-être neveu de Charles Roy, fut aussi fondeur de cloches ; Il se maria le 4 février 1788, à Huilliécourt, avec Charlotte Morel (1).

et L. DEMAISON, associés correspondants de la Société nationale des Antiquaires de France. — Reims, F. Michaud, 1900, un vol. grand in-8° de 393 pages, avec 25 grav.

(1) « Archives communales de Saint-Thiébauld, de Gonaincourt et de Huilliécourt (Haute-Marne), séries GG. »

« Suivant que les Roy père et fils eurent avec eux, en campagne, les deux Gury à la fois, ou bien seulement l'un d'eux Jean-Baptiste, les signatures des cloches furent libellées : « les Roy et les Gury », ou bien « les Roy et Gury », ou bien encore « les Roy et J. B. Gury ».

« Le campanographe du Tardenois et de la Thiérache, M. B. Riomet, a signalé, dans la partie nord du département de l'Aisne, plusieurs œuvres de cette société de fondateurs : — à *Beaumé*, une cloche, encore existante, signée : LES ROY ET LES GURY MONT FAITE EN 1783 (1) ; — à *Rogny*, trois cloches, dont deux détruites à l'époque révolutionnaire ; la survivante, qui pesait 260 kilogrammes et qui a été refondue en 1890 à Mohon (Ardennes) par feu Honoré Perrin-Robinet et feu Pol Perrin, père et fils, était signée, comme celle de *Dontrien* : LES ROY ET GURY MONT FAITE EN 1788 (2) ; — à *Proisy*, une cloche qui porte comme signature : « 1790 FAITE PAR C. ROY ET J. B. GURY (3) ».

« Parmi les anciennes cloches disparues du canton de Beine, sur lesquelles les auteurs du *Répertoire archéologique* ont pu recueillir des renseignements, les plus intéressantes sont certainement les trois fondues vers 1567-1568 pour l'église de *Prunay*, par le célèbre PIERRE DESCHAMPS (4),

(1) « B. Riomet, dans la *Thiérache*, tome XIII, année 1839, p. 126. — (L'abbé Palant), *Rogny, baptême des cloches*, dans la *Semaine religieuse des diocèses de Soissons et Laon*, n° du 6 septembre 1890, p. 130, tirage à part, p. 6. — Communication de M. l'abbé Achille Lépisier, curé de Besmont et Beaumé. »

(2) « (L'abbé Palant), art. cité, dans la *Semaine religieuse*, pp. 580 et 649, tirage à part, pp. 6 et 13. — B. Riomet, dans la *Thiérache*, tome XIV, p. 5. »

(3) B. Riomet, dans la *Thiérache*, tome XVII, p. 65.

(4) Ce fondeur était de Reims ; mais il nous intéresse comme ayant fondu le gros bourdon de la cathédrale, sur lequel se trouvent les armoiries du cardinal de Lorraine et de sa sœur Renée de Lorraine, abbesse de Saint-Pierre. J'ai reproduit, d'après M. H. Jadart, ces armoiries dans mon article *Anciennes cloches lorraines* ; *Journal Soc. d'archéol. lorr.*, 1885, pl. p. 180 (p. 50 du tirage à part, de beaucoup augmenté).

auteur du gros bourdon de la cathédrale de Reims (p. 280). — A propos des trois cloches provenant de l'ancienne abbaye Saint-Remi de Reims, qui se trouvent depuis 1804 à l'église de Cernay-lès-Reims, MM. Givelet, Jadart et Demaison donnent (p. 120) divers détails sur les fontes importantes faites par cette abbaye en 1683 et en 1736; à cette dernière date, l'abbaye de Saint-Remi utilisa le savoir-faire de deux Lorrains bien connus des campanographes : ANTOINE et CLAUDE BROCARD. — A Époye, dans l'église, un graffite offre « le nom de PIE. OVDIN, suivi de la figure « d'une cloche » (p. 172). « Serait-ce un nom de fondeur ? » La chose est d'autant plus vraisemblable, qu'il a existé au xvii^e siècle un fondeur de cloches de nom de PIERRE OUDIN.

« Durant le cours du xix^e siècle, les fondeurs qui signent les cloches pour le canton de Beine sont en majeure partie des Lorrains. Nous trouvons : — en 1807, LES REGNAUD ET LES ANTOINE (p. 66), une société d'ambulants que M. Jadart a déjà signalée dans les Ardennes, et que l'on retrouve également dans l'Aisne ; — de 1818 à 1833 [ANTOINE] ANTOINE et [son beau-frère] F. LOISEAUX (pp. 333-334, 290, 89-90 et 31-32), tous deux domiciliés à Robécourt (Vosges) ; — en 1827, LES COCHOIS [père et fils] ET LES BARRARD FRÈRES (pp. 281-282), c'est-à-dire 1^o Jean-Nicolas Cochois, aliàs Cochois-Baret, 2^o François Cochois, 3^o Jean-Baptiste Barrard l'ainé, aliàs Barrard-Husson, et 4^o Pierre-François Barrard le cadet, aliàs Barrard-Barrard (1) ; — de 1834 à 1893, LES PAINTANDRE, de Vitry-le-François (pp. 238-239, 228-229, 237-238, 354, 216-217 et 172-173), c'est-à-dire les frères SÉBASTIEN et THÉODORE Paintandre, de Breuvannes (Haute-Marne), établis à Vitry vers 1830, et les deux fils de Théodore, PAUL et VICTOR, qui continuent l'industrie

(1) « Cf. Jos. Berthelé, *Les Cochois et les Barrard, fondeurs de cloches ambulants dans l'arrondissement de Château-Thierry*. — *Annales de la Société hist. et archéol. de Château-Thierry*, année 1899, pp. 61 à 68. »

paternelle ; — et en 1888, H[ONORÉ] PERRIN- [ROBINET] (pp.236-237), établia aux portes de Mézières (Ardennes). (1) »...

Puisque M. Berthelé a appelé l'attention sur les Le Roy et les Gury, je vais résumer les quelques renseignements que je retrouve sur eux.

C'est dans le Blaisois que je vois citer le nom de Le Roy sous la plus ancienne date. En effet, M. J. Rotier dit à propos des cloches de Blois (2) : « Les fondeurs lorrains que nous rencontrons le plus souvent dans nos contrées, sont M^{es} Brocard, *Le Roy*, Jolly, Bavré, Goulard, Mollot... LE ROY, en 1721, travaillait avec Jolly à une cloche destinée à l'église de Lunay. En 1731, nous le trouvons, lui et Jean SALVA, aussi lorrain d'origine, à fondre les deux cloches de l'église de Plessis-Dorin (3). »

Le même auteur rapporte, d'après une chronique du siècle dernier, la refonte des deux grosses cloches de la cathédrale de Blois en mai 1723 : « Le marché fut conclu avec les sieurs Joly, *Le Roy* et Brocard, fondeurs, demeurant à Brénane (4), en Lorraine (5) ».

A Plessis-Dorin, où M. Rotier signale la présence de Le Roy dès 1631, nous le revoyons l'année suivante d'après l'acte que voici ; cet acte témoigne, à l'égard du souvenir des cloches anciennes, d'un souci qui malheureusement fait souvent défaut aujourd'hui :

« Le 23 avril 1732, ont été dépendues les deux cloches de cette église (de Plessis-Dorin) par les sieurs *François*

(1) Jos. Berthelé, *Bibliographie*, dans *Revue de l'art chrétien*, 1901, p. 263.

(2) J. Rotier, *Étude historique sur le clocher et les cloches de la cathédrale de Blois* ; Blois, 1899, gr. in-8°, 41 p. — J'ai rendu compte de ce travail dans les *Annales de l'Est*, 1899, p. 600.

(3) J. Rotier, *o. c.*, p. 9. — Le Plessis-Dorin, canton Mondoubleau, arr. Vendôme, Loir-et-Cher.

(4) Il faut sans doute lire : *Breuane* pour *Brevane* (Breuvannes, c. Clefmont, arr. Chaumont, Haute-Marne, dans le Bassigny lorrain, localité célèbre par ses anciens fondeurs de cloches.

(5) J. Rotier, *o. c.*, p. 20.

Leroy et Jean Salva, tous deux fondeurs de cloches, originaires de Lorraine. Après lecture faite des inscriptions, il nous paru à nous curé et habitants soussignés que sur la grosse cloche Messire Jean Le Héric, chevalier, seigneur de Lignières et du Plessis-Dorin, fondateur de l'église et cimetière dudit Plessis, y a fait apposer ses armes en sa qualité de fondateur, comme aussi Messire Michel et Jacques Leroy (1), curé et vicaire dudit Plessis, et ce en l'année 1622; et, sur la petite cloche, que Messire Jacques de Crémainville était seigneur de la Pinellière et du Plessis-Dorin, et ce en l'année 1596.

(Signé) F. Fillette. — J. Salva. — Leroy. — Robillard, curé (2).

Le même François Le Roy a peut-être fondu d'autres cloches dans la contrée. Le comte de Marsy a donné, dans le *Bulletin monumental*, un très joli travail d'après l'ouvrage du marquis de Rochambeau intitulé *Le Vendômois. Epigraphie et iconographie* (3). Dans ce compte rendu, on lit : « Les cloches, même les plus récentes, ont toujours été relevées avec soin, et les campanographes trouveront d'utiles renseignements dans les inscriptions, au nombre de plus de cent, qui, du xvi^e siècle à nos jours, font connaître de nombreux noms de fondeurs, dont quelques-uns sont étrangers au pays et originaires de la Lorraine, comme François Leroy et Jean Salva, ou de la Normandie, comme les Aubert, de Lisieux (4). » Il serait donc utile de compiler l'ouvrage en question.

(1) Ce curé était-il de la famille des fondeurs du même nom ? C'est tout-à-fait invraisemblable, étant données la distance de temps et l'origine lorraine de nos fondeurs.

(2) Communication de M. J. Rotier, d'après le marquis de Rochambeau, *Le Vendômois, Epigraphie et iconographie*, Paris, H. Champion, gr. in-8 ; t. I^{er}, 1894, 480 p. ; t. II, 1894, 800 p., avec 231 planches et figures dans le texte. — Voir t. I, p. 399.

(3) V. la note précédente.

(4) Comte de Marsy, *Le Vendômois ; ses monuments historiques et ses souvenirs artistiques*, dans le *Bulletin monumental*, 1894, p. 334.

J'ai remarqué quatre fois le nom de la même famille de fondeurs dans le bel ouvrage de M. le D^r H. Vincent sur les inscriptions de l'arrondissement de Vouziers. On lit sur la cloche de Brières : LES ROIS MONT FAIT EN LAN 1767 (1); sur celle de Suzanne, de 1778 : LES ROIS MONT FAITE (2); sur celle de Semuy, de 1779 : IAI ÉTÉ FAITE PAR C. ET I. H. LES ROIS (3), enfin sur la cloche de Vaux-Champagne : LES ROIS ET GUERY MON FAIT EN LAN 1784 (4). — M. Albert Baudon a bien voulu me signaler à Mesmont (5), une « cloche, de 1778 fondue par *les Roys* ». Notre confrère M. l'abbé Gillant, curé d'Auzéville, me dit que, sur une cloche de Jubécourt (Meuse), on lit : « Les Roy et Guery m'ont fait en 1782 ». Enfin, parmi les cloches du canton de Rethel, on en cite des LE ROY en 1803 (6). L. GERMAIN.

PORTRAITS DE PRINCES LORRAINS A FLORENCE

Il n'est personne qui, allant à Florence, n'ait visité les célèbres Musées de tableaux du Palais Pitti et des Uffizi. Lorsque l'on se rend du premier palais au second par la longue et sinueuse galerie qui les réunit, il est impossible de ne pas remarquer une quantité de portraits de princes de la Maison de Lorraine qui garnissent les murs vers l'entrée de cette galerie ; presque tous malheureusement sont des peintures fort médiocres. Mais il y a peut-être mieux à trouver dans la même ville.

Comme je parcourais les intéressantes lettres d'Italie que

(1) D^r H. Vincent, *Les inscriptions anciennes de l'arrondissement de Vouziers*, Reims, 1892, p. 407.

(2) *Ibid.*, p. 379.

(3) *Ibid.*, p. 368.

(4) *Ibid.*, p. 423.

(5) Canton Novion, arr. Rethel, Ardennes.

(6) *Revue hist. ardennaise*, 1898, p. 93 : compte-rendu par M. Jos. Berthelé du travail de MM. H. Jadart, P. Laurent et Al. Baudon, *Épigraphie campanaire ardennaise. Les cloches du canton de Rethel*. — Cf., du même, un compte rendu, plus développé, dans la *Revue de l'art chrétien*, 1898, p. 160.

M. Gerspach, ancien Directeur du Musée des Gobelins, envoie périodiquement à la *Revue de l'Art chrétien*, une indication récente a fixé mon attention. Dans le courant de cette année, le savant critique d'art s'est occupé de « la vénérable archiconfrérie de la *Misericordia* » à Florence, qui remonte au XIII^e siècle et qui, comme beaucoup d'autres associations religieuses d'Italie, possède et conserve soigneusement de nombreux objets artistiques de différentes époques ; or, parmi les tableaux, existe, dit M. Gerspach, « une suite de portraits des hauts protecteurs, princes de la famille de Médicis, de la maison de Lorraine, et de la dynastie de Savoie (1). »

« Depuis 1576, la *Misericordia* occupe un bâtiment sur la place du Dôme en face du campanile de Giotto. »

Il y aurait quelque utilité à connaître les portraits lorrains qui font partie de cette collection.

L. G.

NOTE SUR JEAN D'ARC, FRÈRE DE LA PUCELLE

En réponse à la question posée dans le dernier numéro du *Bulletin*, nous avons reçu de notre confrère M. H. Labourasse, la note suivante, qui sera lue avec intérêt :

Jean d'Arc ou du Lis, second fils de Jacques d'Arc et d'Isabelle de Vouthon, dite *Romée*, accompagna sa sœur Jeanne à l'armée de Charles VII. Bailli de Vermandois, puis capitaine de Chartres, enfin prévôt de Vaucouleurs sur sa demande en 1433, il se maria, et, après avoir quitté le service du roi, vient habiter à Domremy la maison paternelle en 1468. Ce fut là qu'il mourut à une époque inconnue, et fut inhumé, non à Chartres, où il ne retourna pas, mais dans le cimetière qui touchait à sa demeure.

Il ne faut pas confondre ce Jean d'Arc ou du Lis, le seul dont la descendance se soit perpétuée, avec son neveu Jean du Lis, fils unique de Pierre d'Arc, le plus jeune des frères

(1) *Revue de l'Art chrétien*, 1901, p. 420.

de la Pucelle. Ce Jean, époux de Macée ou Marie de Vésines, mourut à Orléans, sans postérité, entre le 8 mai et le 3 octobre 1501.

BIBLIOGRAPHIE

Tous les adeptes des études lorraines connaissent et consultent le *Cartulaire de l'abbaye d'Orval*, volume in-4° de 800 pages publié en 1879 par le P. Goffinet dans la *Collection de chroniques belges inédites*. Cette antique et puissante abbaye étant à l'extrême limite du Barrois et du Luxembourg, son cartulaire est également utile pour les érudits de l'un et de l'autre pays, et il intéresse aussi la Lorraine proprement dite.

Depuis 1879, ont été publiés deux importants suppléments au travail du P. Goffinet. Celui-ci s'était servi, pour son édition, d'un important cartulaire manuscrit rédigé au ^{xviii}^e siècle, et conservé maintenant aux archives de l'Etat, à Arlon. Or, M. Delescluse a retrouvé dans la bibliothèque de Trèves un cartulaire plus ancien, en deux volumes, manuscrit également, composé dans la première moitié du ^{xvii}^e siècle, et il en a extrait 21 chartes, comprises entre 1162 et 1361, et que n'avait pas connues le P. Goffinet, parce qu'elles ne figurent pas dans le cartulaire d'Arlon. De là une publication in-4° de XII 66 pages, *Chartes inédites de l'abbaye d'Orval*, comprise dans la même Collection, et parue à Bruxelles, chez Hayez en 1896.

Puis, le même M. Delescluse et M. Hanquet ont retrouvé aux archives de l'Etat, à Berlin, 21 autres chartes, non plus sous forme de copies modernes, mais en originaux, comprises entre 1199 et 1384, et les ont publiées, toujours dans la *Collection des chroniques belges inédites*, sous le titre de *Nouvelles chartes inédites de l'Abbaye d'Orval* (Bruxelles, Hayez, 1900, in-4° de II-36 pages).

Il faut donc tenir compte de ces deux suppléments pour connaître tout ce qui a été publié sur Orval. Dans l'un et

dans l'autre, les recherches sont facilitées par de bons index. En outre, dans le premier, celui de 1896, on trouve une longue liste de variantes entre le cartulaire du xvii^e siècle employé par M. Delescluse, et celui du xviii^e, seul connu du P. Goffinet. Ces variantes, portant surtout sur la forme des noms de lieux et sur les dates des actes, ont une importance réelle.

On voit par ce qui précède que les anciennes archives d'Orval ont été bien dispersées, puisqu'on en trouve des débris à Arlon, à Trèves et à Berlin. Une autre ville encore, Luxembourg, a recueilli des épaves de l'antique abbaye. Dans sa bibliothèque sont, en effet, conservés des papiers d'Orval, entre autres le manuscrit de *Dolopathos*, ce très curieux roman moral et allégorique, écrit en latin à la fin du xii^e siècle par un moine de l'abbaye lorraine de Haut-Seille, et dont on peut lire une analyse étendue dans les *Mémoires de l'Académie de Stanislas* pour 1882. E. D.

ERRATA

- Page 147, note 3, ligne 4 : *au lieu de Hiegrelot, lire Huguenot.*
— 160, note 2, ligne 2 : *au lieu de fascès, lire forces.*
— 179, ligne 23 : *au lieu de de ville et prévôté, lire des ville et prévôté ; note 4, rectifier : tome I.*
Page 185, ligne 16 : *au lieu de Pacquez, lire Pacquiez.*
— ligne 24 : *au lieu de Johannès, lire Jehannès.*
— 232, ligne 9 : *au lieu de 1722, lire 1723.*
— 235, ligne 20 : *au lieu de Charles-Léopold lire François-Charles.*
— 237, ligne 10 : *au lieu de quitté, lire quitte.*
— 258, ligne 25 : *au lieu de des Campigneulles, lire de Campigneulles.*
Page 260, note 4 : *au lieu de BLÉ, lire BLEU.*
— note 2 : *au lieu de LA PAIS, lire LA PAIX (1).*
— 261, ligne 2 : *au lieu de Jussand, lire Jussaud.*
— 262, note 3. Au sujet du mot LSE, M. Rodière a eu l'obligeance de m'écrire que ce lui paraît être une coquille de fondeur, pour LES.
Page 263, note 3. M. le comte de Loigne est l'un des principaux collaborateurs de l'*Épigraphie du Pas-de-Calais* : mais l'ouvrage est publié par la « Commission départementale des monuments historiques du Pas-de-Calais ».

(1) A ce sujet, M. R. Rodière a bien voulu m'écrire ultérieurement qu'il a retrouvé une 5^e leçon des inscriptions de cette cloche, d'après laquelle il semble que, sur le médaillon en question, on ne lisait que : « . . . LA PAIX » ; cela permet de supposer que les mots illisibles auraient été le commencement du nom du fondeur : peut-être *Nicolas de LA PAIX*.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Séances.	
Séance du 14 décembre 1900.	6
— 11 janvier 1901	25
— 8 février	49
— 8 mars.	73
— 19 avril.	97
— 10 mai	122
— 14 juin	146
— 12 juillet	170
— 2 août.	242
— 8 novembre	265
— 13 décembre (voir le n° de janvier 1902).	
Mémoires.	
Note sur une sépulture de l'époque néolithique découverte en 1900 dans la Grotte du Géant (avec trois planches), par M. J. BEAUPRÉ.	8
La « centaine » d'Arnaville, par M. Louis DAVILLÉ.	11, 33
Une pierre tombale des Milly-Robinet à Stenay, par M. J. NICOLAS.	19
<i>Idem</i> : Rectification, par M. ROBINET DE CLÉFY.	42
Deux maîtres d'école au ban d'Étival et à Saint-Remy, à la fin du xviii ^e siècle, par M. Ch. SADOUL.	33
Le tribunal du change à Nancy, par M. E. DUVERNOY.	40
Recherches sur les fondeurs de cloches lorrains. — La famille Bonnevie, par M. L. GERMAIN.	43
Les pots de Lorraine, par M. L. G.	45
Fondeurs de cloches lorrains dans le Pas-de-Calais, par M. L. GERMAIN.	46
Saulmory, fief mouvant de la chàtellenie de Dun, par M. ROBINET DE CLÉFY.	53
Observations sur l'article qui précède, par M. L. GERMAIN.	62
Alphonse de Ramberviller, correspondant de Peiresc, par M. L. G.	66
Lettres autographes du duc Nicolas-François de Lorraine et des duchesses Claude et Nicole, relatives à l'éducation des enfants de ce prince, par M. P. ZELLER.	82
La famille des médecins Callot, à propos d'une épitaphe de l'hospice Saint-Julien à Nancy, par M. L. GERMAIN.	88, 147, 183, 231
Document relatif à Yolande de Bar, reine d'Aragon, par M. C. SADOUL.	94
Au sujet d'une tombe mutilée de l'église de Saulmory, par M. ROBINET DE CLÉFY.	94
Quelques contrats d'apprentissage à Mirecourt, au xvi ^e siècle, par M. Ch. GUYOT.	101
Des résultats de l'excursion de Saint-Mihiel, au point de vue de l'archéologie préhistorique, par M. J. BEAUPRÉ.	104
Fourniture d'une cloche à Nomeny, en 1730, par M. E. DUVERNOY.	106

Une inscription dans l'église de Luzy, par M. J. NICOLAS. . .	107
A propos de Saulmory, par M. H. LEFEBVRE . . .	109
Note sur le Rud-Mont (avec deux planches), par M. J. BEAUPRÉ. . .	123
Deux épisodes de la vie de saint Norbert. Panneaux en bois sculpté, provenant de l'abbaye de Rangéval (avec une planche), par M. Edmond DES ROBERT. . .	159
Une plaque de foyer rémoise aux armoiries du cardinal de Lorraine, par M. L. GERMAIN. . .	163
Un feuillet d'album aux armes de Claude Guichard, Nancéien, daté de 1612, par M. L. GERMAIN. . .	167
Michel de La Huguerie, par M. E. DUVERNOY. . .	171
La famille Klein, de Dieuze, par M. L. GERMAIN. . .	173
Lettre inédite de Henri IV, alors prince de Béarn et roi de Navarre, par M. G. DE BRAUX. . .	181
Nom révolutionnaire de Villey-Saint-Etienne, par M. E. D. L'ivoire Barberini attribué à une église de Metz, par M. L. G. Recherches, à propos d'une liste de vassaux de Bar, de l'an 1311, sur les débuts du règne du comte Edouard I ^{er} , par M. H. LEVALLOIS. . .	186 187 193
Chartes d'Antoine et de Ferry II, comtes de Vaudémont, par M. E. DUVERNOY. . .	219, 263
Le briquetage de la Seille, et les fouilles faites en 1901, à l'occasion du Congrès d'anthropologie de Metz, par M. J. BEAUPRÉ. . .	227, 273
La parenté d'Henri II, duc de Lorraine, avec Catherine de Bourbon, sa première femme, par M. L. GERMAIN. . .	237
Document sur la mort de Charles le Téméraire, par M. L. G. Sentence arbitrale prononcée par René II en 1488, par M. E. DUVERNOY. . .	238 242
Taque de foyer aux armoiries du duc Charles III (avec une figure), par M. L. GERMAIN. . .	245
Inscriptions funéraires de l'église de Vigneulles-les-Hattonchâtel, par M. J. NICOLAS. . .	248
Identification de quelques localités pour la liste des vassaux du comté de Bar en 1311, par M. L. GERMAIN. . .	251
Fondeurs de cloches lorrains en Artois et en Picardie, d'après un travail récent, par M. L. GERMAIN. . .	256
Une question sur Jean d'Arc, frère de la Pucelle, par M. L. G. . .	263
Les cloches de Mirecourt, par M. Ch. GUYOT. . .	269
Les cloches de fondeurs lorrains dans le canton de Beine (Marne), par M. L. GERMAIN. . .	276
Portraits de princes lorrains à Florence, par M. L. G. . .	282
Notes sur Jean d'Arc, frère et la Pucelle, par M. H. LABOURASSE	283

Chronique.

A nos confrères, par M. L. G.	3
Don généreux, par M. L. G.	48
Don d'une médaille représentant M. Ch. Hermite, par M. Ch. G.	69
Sur les différents genres de plaques de foyer, par M. L. GERMAIN.	74
Compte rendu de la Commission des finances, par M. Ch. GUYOT.	76
Le Congrès des Sociétés savantes tenu à Nancy au mois d'avril 1901, par M. L. G.	110

Congrès des Sociétés savantes. Excursion à Toul, par M. L. Q.	115
Une excursion à Montmédy, Avioth, Marville, Orval, par M. H. LEFEBVRE.	127
Sur le Congrès de la Société française d'Archéologie à Agen et à Auch (M. L. GERMAIN).	170
Sur l'excursion de la Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc à Domremy, Montbras, Vaucouleurs et Gombervaux (M. L. GERMAIN).	170
Versement de membre perpétuel (M. Bour).	188
Errata	283

Nécrologie.

M. le docteur Bleicher (avec un portrait), par M. J. BEAUPRÉ.	139
M. Gaston Save (avec un portrait), par M. Ch. SADOUL.	183

Bibliographie.

Histoire des diocèses de Toul, de Nancy et de Saint-Dié, t. II, par M. l'abbé Eug. MARTIN (M. l'abbé L. CLANCHÉ).	21
Recueil des armes et blasons des familles nobles actuellement existantes et établies en la ville de Bar et dans l'étendue de son district, 1771 (M. L. G.).	70
Épithaphes et monuments funèbres inédits de la Cathédrale de Toul et d'autres églises de l'ancien diocèse de Toul, nos 3 et 4, par M. le comte E. FOUQUIER DE BACOURT (M. L. G.).	113
Histoire de l'image miraculeuse de Notre-Dame des Vertus, honorée en l'église de Ligny-en-Barrois, par M. le chanoine SOUHAUT (M. E. DE BACOURT).	191
Cartulaire de l'Abbaye d'Orval, et suppléments (M. E. DEVENNEY)	234

Musée lorrain.

Comité du Musée. Séance du 11 janvier 1901.	51
— — — 5 mars —	79
Dons au Musée.	72, 119, 239, 264
Acquisitions du Musée.	72, 120, 240, 264

Planches et figures.

✓ Plan de la Grotte du Géant, située entre Maron et Villey-le-Sec.	8
✓ Couteau en silex.	8
✓ Même couteau engagé dans le manche en corne de cerf.	8
✓ Station de Rud-Mont (silex) (deux planches).	123
✓ Portrait de M. Bleicher, 1838-1901.	139
✓ Deux épisodes de la vie de saint Norbert. Panneaux de bois sculpté provenant de l'abbaye de Rangéval.	159
✓ Portrait de M. G. Save.	188
✓ Taque de foyer aux armoiries du duc Charles III.	246
✓ Briquetage de la Seille (2 planches).	272

Pour la Commission de rédaction : Le Président, L. QUINTARD.

Nancy. — Imprimerie A. Crepin-Leblond, 21, rue Saint-Dizier (passage du Casino).





